LOUIS XVII.



Ne le 27 Mars 1785. Roi de France & de Navarre le 21 Tanvier 1793.

LOUIS XVII.



Ne le 27 Mars 1785. Roi de France & de Navarre le 21 Tanvier 1793.

DERNIER

TABLEAU DE PARIS,

OU

RECIT HISTORIQUE

DELA

RÉVOLUTION DU 10 AOUT 1792,

Des Causes qui l'ont produite, des événemens qui l'ont précédée, et des crimes qui l'ont suivie.

Dans ces murs tout sanglans, des peuples malheureux
Unis contre leur Prince, et divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avancent les ruines;
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout les débris, le carnage et les morts.
VOLTAIRE, HENRIADE, Ch. IV.

Par J. PELTIER, de Paris, Auteur des Actes des Apôtres, de la Correspondance Politique, etc.

Troisième Edition, revue et corrigée.

TOME SECOND.



A LONDRES,

Chez l'Auteur, Hôtel la Sabloniere, Leicester-fields.

Et chez ELMSLY, Libraire dans le Strand.

Avril 1794.

Fr. 1334.38, 23 Fr. 1334.44.3

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL, 1927



DERNIER

TABLEAU DE PARIS.

RÉCIT HISTORIQUE

De la Révolution du 10 Août, des Causes qui l'ont produite, des Evénemens qui l'ont précédée, et des Crimes qui l'ont suivie.

INTRODUCTION.

J'AI tracé le tableau de la Révolte du 10 Août; j'ai promis celui de l'Anarchie qui l'a fuivie, & des malheurs de tout genre qui ont été la con-

féquence de cette anarchie.

La multitude des faits qui ont rempli les 40 jours qui se sont écoulés jusqu'au 20 Septembre, sera le sujet de ce nouveau travail, plus douloureux encore que pénible. Obligé dans cette suneste abondance, de me borner aux traits principaux, j'essayerai de saisir ceux qui appartiennent plus particuliérement à l'histoire de nos mœurs. On sera assez tôt de ces compilations froides & indigestes, où l'on trouve tout, excepté ce que Tome II.

le sentiment y cherche. Je n'ambitionnerai point cette précision mathématique de dates, & de pieces officielles, qui font le sublime de la pédanterie. Je ferai rapidement l'historique de cette sanglante époque, & je ne m'appesantirai que sur les circonstances qui pourront inspirer l'horreur ou la pitié. Une seule larme que j'aurai arrachée à la sensibilité de mon lecteur, me paraîtra présépable aux vains applaudissemens de toute une académie.

Familles infortunées, qui avez vu tomber dans cette révolution fous le fer des affassins, des têtes qui vous étaient si cheres, c'est à vous que cette derniere partie de mon ouvrage est dédiée.

Respectable Penthievre, toi, dont soixante ans de vertus méritaient moins de malheurs sur le bord de ta tombe; aimable & infortunée sille de Cazotte, qui moins heureuse que ton émule, la jeune Sombreuil, n'arrachas ton pere au massacre, que pour le voir traîner au supplice; vous tous, en un mot, qui regrettez un pere, un ami, un époux, tombés sous la faux de l'anarchie & de la proscription, accueillez mon écrit; je le composai pour vous & par vous; pénétré du sentiment qui brisait vos cœurs, je pris la plume, & mes pleurs essacrent bien souvent mes dernières pensées.

On a déja vu par quelle férie de fatalités, le Roi & sa famille avaient été conduits du trône constitutionnel dans les abymes de la captivité; cinq mois ont suffit, & ce malheureux prince a achevé de subir tout ce que la destinée a de plus horrible, tout ce que le courroux céleste peut épuiser de vengeances sur la tête du plus grand criminel.

Jugé par ses ennemis, que l'honneur & la conscience devaient forcer de se recuser, puisqu'ils avaient pris sa place & ses pouvoirs, & que nul ne peut être juge dans sa propre cause.

Jugé au mépris de la loi positive qui avait consacré son inviolabilité, comme une des bases sondamentales & essentielles de la constitution.

Massacré par la même faction qui l'avait déja emprisonné, qui avait nommé ses juges, qui depuis a tyrannisé leurs consciences, & ne leur a laissé d'autre alternative que le régicide ou leur

propre supplice:

Louis a péri : le fang de l'homme innocent a été versé; il a rougi une terre coupable, qui appelle aujourd'hui tous les sléaux de la nature; le crime des crimes est consommé; nos annales sont finies. Nous avons donné l'exemple du plus grand des forfaits; il ne nous reste plus que celui de leur punition à présenter à la terre

épouvantée.

Louis a péri : le meilleur des parens a été envoyé à l'échaffaud par un des siens. Il ne voulut jamais qu'il fût répandu une goutte de sang pour sa conservation, & tout le sien a coulé pour notre honte, & le désespoir de la génération présente; il fut le plus économe des princes, & il vit périr la fortune publique; il fut le plus religieux des hommes, & la religion fut anéantie pendant son règne. Il avait adouci les formes de la jurisprudence criminelle, même pour les derniers de ses sujets, & les derniers de ses sujets ont violé contre lui & les loix divines, & les loix humaines; il avoit comblé de bienfalts ses courtisans, & des courtisans eux-mêmes ont accéléré sa chûte; il voulut donner la liberté à fon peuple, & fon peuple lui donna l'esclavage & la mort.

Louis a péri : je me trompe, il a cessé de souffrir; il a cessé de respirer un air empoisonné; il est allé se rejoindre à celui dont il était la plus belle image sur la terre, & pour me servir de ses propres expressions, expressions toujours si touchantes d'un être prêt à quitter la vie, à plus forte raison, d'un Roi injustement persécuté, il a quitté une couronne périssable, pour une immortelle qui l'attendait.

Quelles larmes, quelles expiations pourront absoludre aujourd'hui mes concitoyens! Qui pourra les laver de la froide lâcheté avec laquelle ils ont laissé consommer le plus odieux des parricides? Ils ont cru par leur silence, sauver & leur vie, & leurs fortunes: mais leur ruine & leur mort n'en sont pas moins arrêtées dans les décrets de la providence, & leur honte sera encore au-dessous de

leurs malheurs.

Philosophes du siecle, voilà votre ouvrage; voilà votre ouvrage, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot, Dalembert, Raynal, Condorcet, Payne, & vous tous, artisans de désorganisation & d'anarchie, qui nous avez appris à mépriser les premiers principes de l'ordre social, & à substituer les passions, la vanité & l'athéisme, à l'esprit de paternité & de religion, qui sert à la sois d'appui aux gouvernemens, de frein & de consolation aux gouvernés.

Voilà votre ouvrage, vous aussi, lâches & perfides ignorans, qui vous dites envoyés pour faire une constitution, & qui crûtes, dans votre orgueilleux délire, posséder la sagesse des temps passés, & que les leçons de l'expérience devaient céder aux sophismes de vos novateurs; Necker, La Fayette, Bailly, voilà le résultat de vos œuvres. Cè sang qui a coulé, c'est vous qui l'avez répandu; cet échassand, c'est vous qui l'avez dressé; cette tête qui ne se leve plus vers les cieux, cette tête sanglante..... prenez-la, c'est à vous à la présenter au peuple, c'est à vous à lui dire encore: Le voila, Français, ce Roi que Paris

A CONQUIS.

f-

il

15

e

fi

il

-

t

Ah! il est encore bien d'autres coupables; & ceux qui long-tems avant La Fayette pratiquerent l'infurrection, ces magistrats, qui partagerent des 1788, l'infolence du duc d'Orléans envers son maître, espéreront-ils se soustraire au jugement de la postérité? Sans doute, bien des larmes ont expié cette erreur funeste; & l'horreur de voir leurs noms unis pour l'éternité à celui du monstre qui fut le fléau & le déshonneur de son pays, leur fait payer bien cher aujourd'hui les applaudissemens populaires d'alors : mais je ne veux point rouvrir des blessures qui saignent encore; je ne veux point non plus parler des maux qu'a faits un zele mal dirigé; le sang de mon Roi crie et demande vengeance; je cherche cette vengeance par-tout où j'espere pouvoir la trouver, je la cherche dans l'honneur, & je ne la dédaignerai pas dans le répentir.

C'était donc sous de pareils auspices que je devais écrire l'histoire de mon pays. Ah! lorsque j'entrepris de peindre ce dernier tableau, que j'étais loin de m'attendre à voir de nouvelles atrocités surpasser encore celles que j'avais à décrire. Je voyais alors les forfaits du 2 Septembre, mais j'en voyais aussi les vengeurs arrivés sur nos bords, & les lauriers de la victoire se découvraient à ma vue au travers des cyprès & des tombeaux. Mes vœux ont été déçus, mes espérances ont été détruites; je n'ai encore que des crimes à tracer, & quels crimes! le soleil a déja parcouru des milliers d'années, sans jamais en éclairer

d'aussi grands.

DIX AOUT, DEUX SEPTEMBRE, VINGT-UN JAN-VIER, jours de fang & de deuil, foyez à jamais proscrits dans les fastes du monde. Vous aviez été préparés par des journées non moins exécrablés: le 28 Décembre 1788; le 17 Juin, le 14 Juillet, le 5 Octobre 1789; le 4 Féyrier 1790; le 28 Février, le 18 Ayril, le 24 Juin 1791; le 20 Juin 1792, laisseront toujours le souvenir de leur horrible anniversaire; mais pourquoi particulariser quelques dates? Chaque jour de la vie de Louis depuis cinq années, n'a-t-il pas été un jour d'amertume & d'opprobre? Chaque jour n'a-t-il pas eu à trembler pour la vie de ce qui lui était le plus cher, sa femme & ses enfans? Il y avait longtems fans doute qu'il avait fait le facrifice de fon existence; mais il sut époux & pere, & peut-être dût-il ses malheurs à ce caractere de tendresse & de bonté, qui concentra ses affections dans un cercle trop limité, au lieu de porter sa justice partout où elle devait s'étendre.

Sensibilité! funeste présent de la nature, tu es une vertu dans les hommes ordinaires, mais que de maux tu sais à l'humanité, lorsque tu as choisi le cœur d'un Roi, pour y exercer ton empire! Il voit des hommes, des amis, là où il ne devrait appercevoir que des sujets; car ces amis, ces hommes si philosophes, si doux en apparence, récelent l'ame de la brute ou du tygre sous la forme de l'agneau; ces compagnons de vos plaisirs, de vos courses, peregrinantes, pernoctantes, sont les premiers à vous faire rougir de leur ingratitude & de votre erreur. Couverts de vos bienfaits, ils vous chargent de leurs calomnies; éduqués, enrichis (*) par vos soins, ils s'élevent contre la

^(*) Charles Lameth, dont la mere reçut 60 mille livres du Roi, pour l'éducation de son fils, a cru se délivrer du fardeau de la reconnaissance, en remettant au trésor public la somme qu'il avait reçue;

main généreuse qui les a nourris; & ils argumentent encore avec vous du droit que vous avez eu de leur donner les graces qu'ils ont ac-

ceptées.

Qui plus que Louis & sa famille éprouverent la malveillance de ceux-là même qui leur devaient tout. On dirait que la justice divine a voulu apprendre à tous les Rois par l'exemple du nôtre, que dans un fiecle corrompu, les faveurs d'un Monarque sont le germe des factions; & pourtant Louis a pardonné en mourant à ces premiers auteurs de fa mort. Il a dit pour eux ce que leur orgueil avait empêché jusqu'ici à ces hommes superbes de confesser; Louis déclare que dans des momens de trouble et d'effervescence, on n'est pas toujours maître de soi; & cet aveu dans sa bouche est un nouveau bienfait dont ceux-ci ont encore à rougir. Ainsi notre divin maître au milieu de ses tourmens, priait pour ses bourreaux: Pardonnez-leur, mon pere, car ils ne savent ce qu'ils font.

Louis a fini, comme il avait vécu. Ses ennemis ni ses courtisans n'ont pu dans ces derniers momens calomnier sa conduite, outrager sa vertu, ni déguiser ses lumieres. Il a paru devant le tribunal de ses contemporains, comme il a paru au tribunal de la divinité; une ame élevée, un esprit orné, un cœur droit, des sentimens purs, candeur, magnanimité, ce courage que l'on ne puise que dans une conscience sans tache, voilà les traits sous lesquels l'histoire a deja recueilli sa mémoire: ils ont cru le tuer, les barbares, ils lui

mais a-t-il cru pouvoir foustraire au peuple la connaissance que c'était la Reine, qui à force d'intéresser la vanité d'un vieux & riche créole, l'avait déterminé à donner à Charles, & sa fille & sa fortune! Si Charles voulait se laver du sang innocent qui vient d'être versé, qu'on lui représente la procédure du 5 Octobre, & qu'il dise, s'il l'ose, quel stut alors son vœu pour abolir ou suivre ce procès.

A 4

ont donné l'immortalité. Ah! si l'un de ses bourreaux eut occupé sa place dans une si longue & si douloureuse agonie, nous eussions vu quelle dissérence de langage la philosophie ou la religion inspirent à leurs enfans; nous eussions vu l'orgueil insultant à la divinité, tandis que Louis nous a présenté le spectacle touchant de la charité chrétienne, qui pardonne aux erreurs de l'humanité.

Et voilà les ressources, les consolations célestes de cette religion si déchirée & si sublime, de cette religion, asyle du malheur, qui lie le ciel à la terre, l'homme à la divinité & à ses semblables, qui lui enseigne que tous les biens de ce monde sont périssables, & qu'un seul ne peut nous être ravi, celui de la vertu, parce qu'il émane d'en haut, & que nous ne sommes que passagers au milieu de cette terre maudite, de cette vallée de larmes.

Il est frappé du glaive de l'iniquité, & il pardonne à tous ses bourreaux; il prie pour eux, ils sont égarés, dit-il; il ne veut pas que sa mort soit vengée; il ossre son sang en expiation de leurs sassasses. Le même jour, un de ses juges, un de ses assassasses par un serviteur sidele, qui ne peut contenir son indignation, meurt d'un supplice trop doux pour son crime, & soudain la convention toute entiere, pour retarder la punition qui l'attend, décrete des proscriptions de tout genre: ainsi elle commande le meurtre & la vengeance, lorsque son illustre victime succombe, prie, pardonne, & meurt.

Louis est frappé, & sa mort devient une calamité publique; un deuil général couvre les quatre parties du monde. Souverains de la terre, enfin coalisés pour le venger, ah! c'était sa douloureuse existence qui était une calamité publique, c'était ce combat de 4 années du brigandage & de l'anarchie, contre la morale & la justice qu'il fallait prévenir avec lui; mais je ne veux point affliger vos cœurs, au moment où le ciel qui vous a remis ses soudres, appelle tous vos soins pour saire

éclater ses vengeances.

Oui, elle sera vengée cette mort si injuste, ce parricide si atroce. Ils seront punis, ces rafinemens de cruauté & d'opprobres exercés par des monstres sans pitié, sur le pere & la fille; sur sa fille, cette jeune & céleste créature, parvenue à l'âge sacré, ou la collision de l'ensance & de la puberté, vient révéler à la pudeur le secret de la nature; sur cette infortunée, mourante dans les bras de sa mere. Sa beauté, ses malheurs, son innocence n'ont pu attendrir ses impurs satellites; ils ne pouvaient la juger, mais ils pouvaient faire rougir son front, & elle aussi a subi son supplice.

Elle sera vengée cette Reine si infortunée dont le seul crime sut d'apprécier de bonne heure, & de repousser avec horreur, le perside qui déshonorait la race des Bourbons. Tout disait à la fille de Marie-Thérese, qu'un aussi glorieux sang ne pouvait battre dans les artères de ce scélérat; elle prévenait par ses mépris, l'aveu que les suries ont arraché à ce monstre, lorsqu'il est convenu depuis publiquement, qu'il n'était point membre de la famille royale, & qu'il s'est fait un titre de gloire auprès de ses pareils, de la disso-

lution de fa mere.

Ainsi, il a forcé jusqu'à ses plus intimes compagnons de débauche, ceux qu'il avait séduits à l'abandonner & à brûler ses images, & le libertinage a été obligé de reconnaître la nécessité de la vertu chez les semmes, en voyant jusqu'à quel point leurs erreurs peuvent être sunesses à l'humanité. Ainfi, il a rétabli dans toute son intégrité, la pureté de la maison dont il porta le nom. Graces au ciel, la branche d'Orléans est tombée d'ellemême du tronc sacré; aujourd'hui, des deux freres du Roi, aux héros du nom de Condé, la tige sleurira sans obstacle; leur malheur sut sans bornes, leur gloire sera désormais sans lacunes.

Cependant la Reine, expirante de douleur & fidele aux fermens qu'elle a faits à son époux, prend son fils dans ses bras, peut-être pour la derniere sois, & lui commande au nom de son pere, au nom du pur sang de St. Louis qui coule dans ses veines, au nom de ses malheurs, de ne point tirer vengeance du forsait qui va être commis. C'est ainsi que la vertu répond aux attaques de la calomnie.

Pauvre enfant, triste objet de nos craintes & de nos espérances, les tigres & les lions eussent respecté ton âge au milieu des déserts de l'Afrique, & les tigres de la France n'ont pas eu honte de t'annoncer le poison mortel qui doit terminer ta vie; (*) ainsi ton sort est arrêté, tu ne pourras même point leur pardonner: mais ta vengeance est consiée à des mains sûres, & tes augustes tuteurs ne la laisseront pas impunie, cette mort que Néron & sa Locuste n'auraient osé méditer.

Cependant quel fera le châtiment digne de l'énormité du crime de l'hilippe & de sa faction? Par quel supplice le ciel se réservera-t-il d'esfrayer la terre? Déja sa vie toute entiere sut le scandale de son siecle. Escroc & libertin dans sa jeunesse, il prostitue & sait périr le prince de Lamballe son

^(*) On a dit en parlant du Dauphin dans la convention nationale, que c'était l'affaire de l'applificaire d'en purger la France. Le respect que je dois au lecteur, m'oblige de taire les obscénités, dont on a affligé les oreilles de la Reine, de la fille, & de la sœur du Roi.

frere, pour dénoncer, faire assassiner, & spolier ensuite la princesse son épouse. Il dérobe à sa femme une fortune immense; & il la reduit à l'état de pauvreté. Il porte dans son sein le germe pestilentiel de sa corruption; & après avoir souillé son propre lit, il va déshonorer celui d'autrui; & flétrir ainfi ce qui restait de la famille du célebre Buffon. Propriétaire d'un musée qui honorait la France, il dilapide & disperse les productions des arts, dont le hasard l'avait rendu possesseur. S'il fait la guerre, c'est pour s'y cacher devant le pavillon ennemi; s'il s'engage dans les crimes de la révolution, c'est pour suir devant un La Fayette: s'il fait une entreprise, ce n'est que pour réduire des milliers de familles au désespoir; & cette entreprise, il ne la termine, qu'en affichant sa banqueroute, & en spoliant encore la propriété de fes concitoyens. Et que sont devenus pour-tant ces tréfors accumulés; ces fortunes englouties? elles ont servi à payer de mauvais affassins le 5 Octobre, & à confommer ensuite les forfaits du 10 Août; du 2 Septembre, & du 21 Janvier. Ainsi le ciel l'avait comblé de ses fayeurs, pour en faire éclater davantage l'abus; il l'avait élevé en dignité, pour que sa lâcheté fut mieux apperçue; il l'avait fait riche & puissant, pour que ses vices sussent plus nombreux & plus à découvert; il l'avait placé plus près du trône, pour le renverser plus facilement, & donner une leçon terrible aux peuples & aux Rois.

Ses amis, ses agens furent dignes de lui. L'auteur du roman immoral des liaisons dangereuses, Laclos; l'homme le plus prosondément perverti du siecle, le héros des annales de la débauche, le suyard d'Ouessant, Genlis-Sillery; le prêtre athée qui déshonora à la fin du 18e. siecle le nom de Périgord; un marin sans vertu, plongé dans la

fange de la dissolution, qui combat sans péril la maison de Bourbon, après avoir pensé d'en faire périr par ignorance, le chef, lorsqu'il eut l'honneur de le conduire de Honfleur au Havre; un général infignifiant, dont le nom se trouve à la tête des armées pour que sa personne ne se trouve pas fous les verroux des prisons, un général qui répéte sous Louis XVI, le rôle de son ayeul sous Henri IV; la Touche, Laclos, Biron, d'Autun, Sillery, voilà ses coopérateurs de trouble & de destruction: voilà ceux qui l'assisterent dans la série des crimes que sa lâcheté n'eut pas consommés encore, s'il ne s'était enfin affocié des bouchers & des malfaiteurs de tous les pays : voilà quels furent ses fecrétaires, ses gouverneurs, ses chanceliers, ses familiers, ses proxénetes. Quant à ses agens actuels, l'histoire ne voudra pas en recueillir les noms; il faudrait descendre dans la boue, il faudrait aller les chercher dans les égouts & les immondices de la capitale la plus corrompue de l'univers.

Tel fut l'homme qui s'éleva depuis le commencement de la révolution contre le chef de sa famille, contre son Souverain légitime. Objet du mépris général, lors de la premiere assemblée où l'avait envoyé la noblesse du Valois, dont il trahit les intérêts, il avait reparu à cette convention, porté par les plus exécrables de tous les electeurs. Dernier député d'une ville, où les choix commencerent le 2 Septembre, au bruit des massacres des prisons; rebut des assassins, nommé après Robespierre, Marat & le Gendre, lorsque l'infamie épuifait ses listes.

Tel fut l'homme qui avait annoncé depuis long-temps qu'il ne faifait aucun cas de l'opinion publique, & que fon unique passion était d'assouvir sa vengeance sur la famille Royale. En horreur

aux Marseillois, à Barbaroux leur représentant. insulté ouvertement par Manuel, conspué par Merlin, il est obligé d'acheter à prix d'argent la protection de Marat : cette protection est encore insuffisante; un décret menace de le chasser hors du royaume, sa présence y est un fardeau dont la France cherche à se débarrasser; il obtient, non sans peine, que son sort soit décidé, après celui du Roi, & pour se rendre populaire, il acheve de devenir régicide. Il se présente trois sois consécutives à la fatale tribune, & trois fois il émet son vœu facrilege. On craint sa lâcheté; sa famille est dans la galerie, en fa présence, elle l'encourage de l'œil & du geste; les assassins soudoyés entourent la falle; tous les membres effrayés votent avec lui ou d'après lui. Ce n'est pas tout; ce général si inconcevable, qui nous a retracé à la fin de 1792 les exploits & le bonheur de César, Dumouriez, arrive, comme un trait, de la Belgique à Paris; 20 mille foldats de son armée qui lui sont dévoués, sont arrivés avec lui, & Paris est conquis, fans se douter qu'il ait un maître. Dumouriez incertain s'il remplira les promesses qu'il faisait au mois de Mai aux pieds de son Roi, de sauver la monarchie, ou s'il travaillera à sa propre fortune, en écrafant tous les partis, balance un moment sa destinée, abandonne la monarchie aux hasards des événemens, caresse le parti d'Orléans, lui sait demander la mort du Roi, & en rejette tout l'odieux fur le vil Bourbon qu'il ne quitte pas un moment, protege l'exécution de l'assassinat, & bien für d'en chasser l'auteur quand il voudra, il s'apprête à jouir des fruits du crime qu'il a fait commettre, & voit deja sur sa tête le laurier impératorial qu'il attend de ses troupes.

Ainsi le plus vil des hommes, le plus pervers & le plus immoral des criminels qui ayent désolé

la terre, se trouve chargé d'un forfait qui est plus grand encore que la bonté des Dieux; & le prix de ce crime, il n'en jouira pas; son fils, toute sa race est écartée; un nouveau conspirateur est là, & ce conspirateur au défaut de la justice divine; au défaut des puissances voisines, sera lui-même l'instrument qui vengera l'humanité, la nature, & la monarchie, pour présenter ensuite lui-même l'image de l'ambition foudroyée : voilà les hommes dont la France a préféré les passions au gouvernement équitable & paternel du meilleur, du plus honnête des humains; du plus juste & du plus bienfaisant des Rois. Ah! s'il avait eu un feul des vices dont il a subi la punition, s'il eut été perfide, s'il eut été tyran, il regnerait encore, & nous bénirions encore sa vie, comme on bénit deja de toutes parts sa mémoire. On se la redit cette vie toute entiere; on la joint au récit de cette mort si héroïque & si touchante; on recueille ces traits caractéristiques qui peignent l'homme simple & droit, calme au faîte des grandeurs, calme dans l'abyme des miseres, calme sous l'instrument de la mort. On lit, on apprend par cœur, ce testament, ouvrage d'une ame céleste, monument où repose le dépôt de la charité chrétienne & de la morale publique, dernier bienfait qu'il a accordé à son peuple, pour se venger des tourmens qu'on lui a fait éprouver; bienfait plus grand encore, car fon influence sera de tous les temps & de tous les pays; ce fera l'Oriflamme sous lequel se ralliera tôt ou tard la morale univerfelle; ce fera un évangile mis en action, & les principes des philosophes s'évanouiront devant lui, comme les vapeurs du matin devant les feux du midi.

L'histoire redit déja à toutes les nations ce que fut Louis XVI, ce qu'il voulut, & ce qu'il fouf-frit; elle nous apprend que, monté sur le Trône

à l'âge de 20 ans, un respect religieux pour les vertus & les conseils de son pere est déja le gage du bonheur que la France attend de lui. Les peres se réjouissent, ils citent à leurs enfans l'exemple de leur Roi; & l'éclat de la piété filiale joint à celui de sa jeunesse & de son rang, fait ressortir encore davantage le beau jour dont on apperçoit l'aurore. Bien différent de ces philosophes constituans, qui ont cru fonder des loix sans avoir befoin des mœurs, il s'attache aux leçons de l'antiquité, il y cherche des modeles de la vénération due aux vieillards & du respect dû aux peres, tandis qu'on a vu le corps législatif brifer tous les liens moraux, divifer les familles, isoler les individus, & détruire le devoirs des parens en détruifant leurs droits; tandis que Philippe conduifait au tombeau l'auteur de ses jours, par le spectacle douloureux de ses vices; c'est que Philippe essayait alors fur son pere, ce qu'il devait confommer fur fon Roi.

Louis trouve dans les instructions que lui a laissé le Dauphin, le nom des hommes probes qu'il doit appeller auprès de lui pour l'aider à gouverner. Le sévere Maréchal de Muy, M. de Malsherbes & M. Turgot lui sont indiqués, & l'Europe applaudit à ce choix; sur leur réputation d'intégrité & de philantropie. Pour tous les autres Ministres que Louis appelle successivement, l'opinion est également consultée; & si tous n'y ont point répondu, tous au moins y ont été portés, & présentaient, avant l'épreuve, un côté brillant.

Philippe a besoin d'agens; il n'en trouve que dans les lieux de prostitution, & dans les charniers; & lorsque l'assemblée cumulant ensin tous les pouvoirs, peut à son tour nommer ses Ministres, on voit à la tête de l'administration, des agioteurs, des intrigans, des comédiens, des soux

échappés de Charanton, un affassin, & un militaire qui depuis 20 ans avait obtenu & mérité le

fur-nom du petit Tigre.

A son avénement au Trône, Louis sait remise d'un impôt que la Royauté Française avait consacré & acquittait avec joie, de temps immémorial. Il se dispose par là, à soulager ses peuples; il aurait voulu ainsi pouvoir annuller tous les impôts.

A peine l'assemblée avait-elle commencé de siéger, que déja elle avait demandé aux Français le don de leur vaiselle, & une contribution volontaire dont le payement est bientôt devenu sorcé. Philippe ouvre de toutes parts des emprunts, les multiplie sous toutes les sormes, donne des hypotheques illusoires, paye la horde qu'il entretient à sa suite, finit par donner au public son bilan, & chaque objet dont il paraît avoir fait le facrisce à la révolution, est à la sois un vol à l'honneur & à ses créanciers.

Le premier soin de Louis est d'assurer les subsistances, & la libre circulation des grains.—L'assemblée regne, & l'on ne voit qu'émeutes & insurrections dans les marchés.—Philippe complotte & la disette factice se trouve là où il a besoin

d'agitation.

L'abus des lettres de cachet frappait tous les bons esprits; le Roi en remet la direction nécessaire dans nos circonstances à un Ministre vertueux, & M. de Malsherbes sait cesser à l'instant toutes les injustices.—L'assemblée supprime les lettres de cachet & décrete des mandats d'arrêts, dont la distribution consiée aux agens de Philippe, les rend dans leurs mains des mandats de mort.

Les formes de la jurisprudence criminelle paraissaient trop séveres; Louis les fait adoucir; il supprime la question, il rend les prisons salubres; il prévient tout ce qui peut tendre à améliorer le

fort

fort des prisonniers: l'assemblée sans respect pour de malheur, les entasse pêle-mêle; l'Abbaye, la plus malsaine des prisons est conservée pour y saire souffrir encore davantage ses victimes.—Je me trompe; Philippe abrége leurs tourmens; il donne le signal, & sa sœur, & les serviteurs de son

Roi font à l'inftant massacrés.

Louis pour éviter toute cabale, éloigner toute intrigue, va chercher dans la retraite la plus ignorée, M. de St. Germain, pour remplacer M. de Muy; M. de St. Germain emporté par de fausses vues d'économie, diminue la puissance du Roi en diminuant sa maison. Le Roi croyant gagner en amour, ce qu'il perd en pouvoir, y consent, & bientôt il est réduit à la plus simple garde.--L'affemblée qui fait bien qu'à mesure qu'elle augmente sa tyrannie, elle augmente son péril, appelle auprès d'elle de tous les points de l'Empire, une force armée de 30 mille hommes pour assurer sa liberté, c'est-à-dire, ses entreprises contre la liberté.--Philippe, toujours inquiet sur sa détestable vie, se plastronne de gillets devant la noblesse à Versailles, fuit jusqu'en Angleterre pour éviter les constitutionnels, & se fait escorter dans les rues de Paris, par le boucher Legendre, devenu son capitaine des gardes.

Le Roi crée les administrations provinciales. Chacun y connaît ses droits, y discute les moyens d'être libre, heureux & soumis. — L'assemblée forme des départemens, & quoique composés de nouveaux élemens, lorsqu'ils agissent sagement, l'anarchie & les agens de Philippe les dénoncent, les décomposent, & tout moyen de faire le bien

est détruit.

il

rt

Louis rend l'état civil aux protestans, sait préparer de toutes parts des travaux pour introduire en France toute la tolérance des cultes compatible Tome II. B avec la tranquillité du Royaume.—L'affemblée fait profession d'athéisme, admet indistinctement toutes les religions, disons mieux, les anéantit toutes par sa froide insouciance, ne s'occupe de la religion de l'état que pour la détruire, opprimer les opinions, tyranniser les consciences, & déporter ceux de ses Ministres qui ont échappé aux cou-

teaux des Ministres de Philippe.

Louis rend à l'agriculture des terrains noyés fous les eaux; il la protege, il vivifie les campagnes, il crée des ports dans la Manche, dans la Méditerrannée, il ouvre des canaux, il fait conftruire des chemins; Vendres, Cherbourg, le Véxin, la Bourgogne attestent ses soins pour notre gloire & notre prospérité.—L'assemblée desséche tous les canaux de la prospérité publique; l'exercice de son despotisme exige des armées innombrables; toute notre population va se perdre aux frontieres, les camps entretiennent l'oisiveté & le brigandage; nos terres restent en friche, & nos guérets sont en jachere.

Louis donne tous ses soins aux communications, supprime les corvées, & fait ouvrir les plus belles routes de l'Europe.—L'assemblée mettant toujours ses passions au dessus de la gloire de l'état, dégrade les chemins, sans les réparer, sous le poids de l'artillerie dont elle entoure ses armées, par un système qui lui a procuré des avantages momen-

tanés, qu'elle aura bientôt perdus.

Les Ambassadeurs de Louis sont respectés dans toutes les Cours, comme les arbitres & les pacisicateurs de l'Europe.—Ceux de l'assemblée sont en horreur aux peuples & aux Souverains, & tous les gouvernemens les chassent honteusement de leur sein.

Notre marine avait été anéantie par deux guerres confécutives & défastreuses; le Roi la rétablit; 80 vaisseaux de ligne protégent notre commerce, & font respecter notre pavillon.—Philippe paraît sur notre flotte, & l'eut déshonorée, si ses compagnons d'armes n'eussent prouvé par des actions multipliées, que ce sur alors son influence seule qui leur arracha la victoire.—L'assemblée par ses principes, met en suite tout le corps d'officiers qui faisait la gloire de nos ports; elle n'a pas un seul allié, ses magasins sont dégarnis, ses ouvriers en pillent impunément les débris; ses matelots sont dispersés; le peu de vaisseaux qu'elle met en mer, elle les employe à esfrayer des villes sans désense; & telle est l'ignorance de ses navigateurs,

qu'ils cedent à la premiere tempête.

Les soins que le Roi doit à l'armée & à la marine, ne l'empêchent pas de songer à ceux qu'exigent la conservation & l'encouragement des arts; il fait préparer dans son propre palais ce musée dont le seul projet faisait déja l'admiration des étrangers. Des tableaux font achetés dans toutes les parties du monde, par ses ordres & les soins de M. d'Angiviller & de Breteuil. Les artistes nationaux sont employés de tous côtés. Chaque année voit naître 4 statues de grands hommes de. tous les ordres, qui ont honoré la France. Le Roi donne lui-même les sujets des tableaux du musée. Il commande successivement au pinceau de David, la douleur d'Andromague auprès du cadavre d'Hector; la mifere de Bélisaire; la férocité stoïque de Brutus, & la mort de Socrate; & le régicide David semble peindre d'avance sous chacun de ces traits, l'histoire allégorique du Roi qui le protege. L'affemblée constituante décrete le portrait du Roi, & il charge de son exécution la femme Guyard sa plus mortelle ennemie. La gravure, la sculpture, l'imprimerie renaissent sous les mains de Bervic, de Pajou, de Didot, de Garteaux.—Lorsque Louis n'a plus le pouvoir de donner ses soins à l'entretien de ces arts consolateurs, l'assemblée qui a envahi son autorité, renverse les statues, les monumens d'architecture, les portes, les temples, & livre la bibliotheque de la nation à un homme déja condamné pour vol (*).—De son côté, Philippe vend à vil prix la magnisque galerie de tableaux de ses ancêtres, & la collection sans égale de pierres gravées qu'il tenait de leur munissence: en esset que lui importent les arts?

c'est du sang qu'il lui faut.

L'ambassade de Constantinople était à donner. Le Roi la confie à un homme jeune encore, ardent admirateur de l'antiquité. Admis avant l'âge dans les fociétés favantes, par un ouvrage immense qui est lui-même un monument élevé à la liberté, aux arts, à l'antiquité, & à la gloire de la France, des travaux de tout genre signalent cette mission nouvelle. La France possedait deja dans le cabinet de M. de Choiseul Goussier, les cendres & les armes d'Achille, les modeles de Phidias, les plans de Thébes & de Palmire, les tombeaux de Marathon. L'antiquité était sortie de la nuit des temps à la voix de Louis XVI, & de M. de Choiseul.---L'assemblée regne, & tous ces illustres débris rentrent dans le sein de la terre, d'où il fallut 30 fiecles pour les arrache. M. de Choiseul est décrété d'accusation, & de vils sacteurs ont remplacé sur le Bosphore de Thrace, l'homme de génie. Nouvel Ovidé, il est exilé chez les barbares; il peut maintenant y écrire nos fastes; qu'il examine les Tartares, il peindra d'après nature. Ainsi, lorsque Louis emporté par un zele outré, & peut-être par la mode, commettait la faute de donner la liberté à l'Amérique, & de promettre des sécours à la Hollande insurgente, nos

Bervie, de 19 du es Dirice

philosophes méditaient une révolution où ils n'ent pu trouver d'allié qui les estimât, que dans le despote de Turquie; & les parleurs de la montagne ont souri à l'aspect d'une alliance avec les muets du Serrail.

Les finances publiques sont en danger par un excédent inévitable de la dépense sur la recette; Louis appelle auprès de lui des hommes de toutes les parties de l'Empire pour l'aider à sonder la bleffure & à guérir le mal, Tout est public, le secret de l'état est dévoilé. Le Roi appelle à la consultation générale jusqu'aux hommes dont les lumieres ne balançant pas les mauvaises mœurs, avaient attiré sur eux les punitions civiles. L'interdiction de Mirabeau est levée, & il paraît aux états-généraux---l'Affemblée, par une marche contraire, n'appelle que les brouillons de tous les pays étrangers, les foux, les hommes en délire des quatre coins du monde; être pendu ou brûlé en effigie, est pour elle un certificat de civisme. Paine & Cloots font des loix pour la France, & Malonet & Cazalés en sont bannis, dette est restres

Les états-généraux sont assemblés, & déja la monarchie est en danger. Louis appelle ses troupes auprès de lui pour désendre son Trône contre les agitateurs. L'insurrection continue. Louis, pour épargner l'essusion du sang, renvoie ses régimens, licencie sa garde, & la monarchie est détruite par la constitution. Le nouveau code n'est pas sini, que les républicains veulent le détruire, l'assemblée sait marcher ses troupes, & sait tirer sur le peuple pour conserver son ouvrage. La république met ensin la constitution en péril; & les républicains écrasent les constitutionnels.—Philippe, à son tour, va détruire la république.

Le Roi, suivant toujours les mêmes régles de modération & de consiance, abandonne au peuple

les citadelles & les forteresses, & l'assemblée dé-

truit ces propriétés nationales.

Le Roi est proclamé par un décret, Restaurateur de la Liberté Française; & Rabaud de St. Etienne, aujourd'hui président de cette monstrueuse convention, proclamait il y a peu de jours, qu'il ne pouvait plus tolérer la portion de

tyrannie qu'il exerçait avec l'affemblée.

Le 20 Juin, Louis se présente presque seul & fans armes, au-devant de 20,000 assassins; il les désarme par sa constance & son courage. Le 10 Août, l'assemblée malgré ses 30 mille satellites, suit en désordre devant une poignée de gardes nationales qui entre dans le lieu de ses séances. On sait quel est, & quel a toujours été le courage

de Philippe.

Toujours le Roi fut heureux de l'union & de la concorde, toujours il fut empressé de saisir les moyens de parvenir à réunir les esprits. Toujours la faction républicaine sut occupée à aigrir & à diviser. Toujours elle sut occupée à représenter les mauvais citoyens comme le plus grand nombre. Robespierre a dit lui-même, que la vertu sut toujours en minorité sur la terre, & Philippe a fait partie de la minorité de Robespierre.

Enfin, on se rappellera à jamais ces paroles du Roi, dans lesquelles son ame se peignait toute entiere, ces paroles qu'il a prononcées en dissérentes occasions, & qui portent toutes le même caractère de bonté, — leur recueil sera un jour le catéchisme de l'homme sensible; un jour on les répétera sur nos théâtres; ainsi l'on y verra reparaître un nouvel Henri IV; je dis mieux, car Louis eut toutes les vertus d'Henri, sans avoir une de ses saiblesses.— Que si par hasard, on se rappellait encore quelquesois ces discours & ces motions

régicides, qui ont opéré la destruction du plus beau trône & du plus bel empire du monde, la postérité ne pourra jamais croire qu'une nation spirituelle, n'ait pas livré au mépris les orateurs boursousselés & les expressions ridicules de cette

révolution (*).

Il est bien d'autres traits encore dont j'oublie le rapprochement. Pressé de répandre ces premieres sleurs sur la tombe de mon cher maître, privé de mes livres, séparé de tous les matériaux que j'avais recueillis sur la révolution & la vie de Louis XVI, à peine ai-je eu le tems de rappeller à ma mémoire les principales époques de sa vie : ah! je n'ai pas besoin de le dire, il est des sujets où le cœur enchaîne l'esprit, où le sentiment anéantit jusqu'à la pensée.

Tels furent cependant le Roi, l'assemblée & les factieux qui se disputerent la révolution, & que la révolution se disputa. L'un, voulait l'ordre, la paix & le bonheur. — Les autres voulurent de l'argent & du pouvoir. — Le peuple Français pouvait choisir. — La tête de son Roi est tombée. — Le descendant de 66 Rois a péri sur un échasaud.

au milieu de sa bonne ville de Paris!

Ville à jamais infâme, que j'appellai jadis ma patrie, ville de boue & de fang, repaire infect de

^(*) S'élever à la hauteur des circonstances — la nation se levera toute entiere — le peuple est là — le peuple est debout — la possérité nous attend — vouons à l'exécration publique — il faut que le peuple se serre — que l'airain tonne — l'incommunicabilité de l'inviolabilité — l'annualité de l'impôt — les freres & amis — l'unité de la république — la démocratie royale — le vertueux Pétion — Anaxagoras Chaumet — Dorat Cubieres — Anacharsis Clootz — nous avons du ser — l'insurrection est le plus saint des devoirs — Catilina est à nos portes — les pustules de la liberté : peuple voici ton ensant — le fils aîné de la liberté — l'arbre de la fraternité — la république indivisible — démonarchiser — découronner — décatholiciser — les Allobroges — les tables de la loi — les faisceaux des départemens — le baiser de réunion — nous n'avons perdu qu'un perit doigt — l'ordre du jour — la chose publique est en danger — les phalanges de Mirabeau — les honneurs du Panthéon , &c. &c. Ampullas & ses seus des seus de la pour — la chose publique est en danger — les phalanges de Mirabeau — les honneurs du Panthéon , &c. &c.

tous les crimes, cloaque du monde, ton jugament a été prononcé dans la nuit du 20 Janvier; tu dois périr, l'herbe doit croître dans tes rues; le voyageur étonné, demandant un jour où tu existais, cherchera envain tes vestiges parmi les rumes & les buissons. Une voix terrible sortira du sonds des carrieres & des tombeaux où tu as entassé tes victimes, & lui dira: Sodome, Ninive et Babylone, ne sont plus, & pourtant elles n'avaient pas égalé la centieme partie des sorsaits de Paris. Fuyez, qui que vous soyez, ils tuerent leur Roi. Leur corruption était parvenue à son comble, & la justice de Dieu & des hommes en sit un exemple terrible.

Déja ce jugement s'appesantit sur eux. Esfrayés de ce qu'ils ont conçu, & de ce que d'autres ont exécuté, Roland, Manuel & Kersaint ont donné leur démission. Déja le comité du 2 Septembre a été réintégré, & la mort menaçant toutes les têtes, fait suir également tous les habitans.

Des convulfions continuelles ne laissent pas un moment de repos à ceux qui ont laissé massacrer leur Roi. Le palais d'Orléans, le théâtre des orgies de la révolution, est devenu le théâtre des frayeurs des révolutionnaires, & douze tyrans, sous le nom de surveillans de la sûreté générale, vont être les instrumens de mort de l'ange exterminateur.

Louis XVI n'est plus; nous pleurons tous un pere, un ami; nous pleurons une perte irréparable; & ce qu'il y a de plus affreux, bien peu de nous peuvent se dire, je n'y ai pas contribué.

Louis XVI n'est plus; il a accompli son destin. Il a rempli la prédiction qu'il avait faite luimême, que le sort de Charles Ier l'attendait. Il avait étudié, il savait par cœur chaque ligne de cette histoire sanglante, & ne pouvant en prévenir.

la fin, il avait cherché du moins à en éviter la cause. Il n'avait point porté les armes contre les Français. Il n'avait point essayé d'augmenter sa prérogative, il n'avait point levé d'impôts arbi-

traires, & pourtant il a péri.

Il a péri..... je m'arrête..... ce tronc devenu la proie du bourreau, cette tête défigurée se présentent à mon imagination; — ma main s'appesantit sur mon papier, à peine me reste-t-il la force de tracer mes vœux pour la restauration & le bonheur de notre jeune maître Louis XVII. Domine salvum fac Regem.

J'ai interrompu l'histoire du 2 Septembre pour rendre à la mémoire de mon Roi l'hommage que je lui devais. --- Je ne crois pas pouvoir mieux terminer cette introduction à mon second volume, qu'en y joignant un récit sommaire & peu connu des derniers momens de Louis XVI, son testament (*), son portrait gravé par le même artiste qui a déja donné celui du Dauphin; des réslexions tirées d'un ouvrage qu'un écrivain sensible résugié aussi à Londres, destinait aux assemblées primaires sur le jugement du Roi & la situation de la France; l'état des armées étrangeres au premier Février, & les réslexions de Bolinbroke sur l'exil.

J'ai beaucoup tardé, fans doute, à publier ce numéro. Que ceux qui ont fouffert comme moi, jugent mon retard. — Je ne dois point d'excuses aux autres.

^(*) Je publie aujourd'hui une édicion du testament du Roi, infolio, sur papier velin, & sur satin, ornée du portrait de Louis XVI, & imprimée avec les caracteres du célebre Bulmer, éditeur de Shakespear. Ce monument que j'éleve à la mémoire du Roi, ne se trouvera que chez moi. On n'a pas oublié que la lecture de ce testament sur jugée la plus belle oraison sunche qu'il sût possible de faire de se vertus, & qu'on le lut au milieu des sanglots de tout l'auditoire Anglais & Français, le lundi 28 Janvier, au service qui sut célébré dans la Chapelle de l'Ambassadeur d'Espagne,

TRAITS

Relatifs aux derniers momens et au supplice.

Ce fut le dimanche 20 Janvier sur les 4 heures après-midi, que le Roi après avoir entendu fonarrêt, obtint la permission de voir sa femme, sa fœur & ses enfans, qui ignoraient absolument son fort. Au moment où il entra dans la chambre où elles étaient, ces malheureuses princesses crurent à la férénité de son visage, qu'il venait d'être abfous, & elles s'abandonnerent aux transports de la joie la plus vive : mais le Roi le désabusa bientôt, en leur apprenant au contraire, que c'était un dernier adieu qu'il venait leur dire. Rien ne peut peindre alors le désespoir de cette famille. La Reine s'élançait contre les barreaux de ses fenêtres, en poussant des cris perçans, & en invoquant la pitié des cœurs fenfibles. Mde. Elifabeth & Mde. Royale, tenaient les genoux du Roi embrassés. Pendant cette scène déchirante, le Dauphin trouva le moyen de s'échapper, & ne fut reconnu qu'au milieu des cours pres la porte de la rue. Arrêté par les gardes, il pleure, il gémit, il supplie qu'on le laisse passer : mais où voulez-vous aller, lui dit un de ces barbares? attendri par sa beauté & ses pleurs, je veux aller. dit-il, je veux aller supplier le peuple de ne pas faire mourir papa; mon dieu! ne m'empêchez pas de lui parler! & avec ses faibles bras, il tâchait de vaincre les obstacles insurmontables qu'on lui opposait. Le Roi passa deux heures ensermé avec fa famille. C'était depuis sa prison, la premiere

fois qu'il les voyait en particulier & fans témoins. Le moment où il s'en arracha fut affreux, malgré l'espoir qu'ils avaient de le revoir encore le lendemain. La Reine égarée, la tête perdue, tenait dans ses bras les genoux du Roi si sortement serrés par les convulsions qu'elle avait, que deux hommes surent obligés d'employer toutes leurs sorces pour dégager le Roi d'entre ses bras. Mde. Elisabeth & le Dauphin étendus sur le plancher aux pieds du Roi, & livrés au délire le plus essrayant; la Princesse royale mourante & sans connaissance dans son lit; telle était la situation de cette samille insortunée quand le Roi sut obligé de s'en retirer.

Il rentre dans son appartement sans proférer une parole, la tête appuyée dans ses mains : il se jette à genoux en arrivant, & passa presque toute la soirée en prieres, Il se coucha vers minuit, dormit quelques heures, & le lendemain matin, quand fon valet-de-chambre entra chez lui en fondant en larmes; le Roi lui prit la main, & lui dit: vous avez tort, Cléry, de vous affliger autant; les gens qui veuillent bien encore m'aimer devraient au contaire se réjouir de voir arriver le terme de mes maux. Il pria Dieu; & à huit heures, on vint l'avertir que tout était prêt. Il descendit d'un pas ferme, traversa les cours, & tourna plusieurs sois les yeux vers la tour qui renfermait la Reine & fa famille. Il fit un mouvement comme pour raffermir son cœur, & monta dans la voiture du maire avec son confesseur & deux officiers de la gendarmerie nationale, qui avaient ordre de le tuer, s'il se faisait quelque mouvement en sa faveur. Le chemin du Temple à la place Louis XV, qui est de plus de deux miles, était bordé sans interruption d'une quadruple haie de gardes nationaux, composée de plus de 200 mille hommes. Tous

les vifages étaient consternés; plusieurs pleuraient, mais ils bornaient à leurs infames larmes les expressions du sentiment qu'ils donnaient aux malheurs inouis du plus vertueux des 66 Rois qui

ont gouverné la France.

Le trajet du Temple à la place de Louis XV, dura deux heures. Le Roi, pendant ce tems, récitait dans un livre les prieres des agonifans, & parlait à son confesseur. Arrivé dans la place, où l'échaffaud était dreffé à côté de l'emplacement où était encore le 10 Août la statue de son grand-pere son prédécesseur, comme ses prieres n'étaient pas finies, il les acheva tranquillement, descendit de voiture d'un air calme, ôta lui-même sa redingotte, & resta en gillet blanc; il defit sa cravate, ouvrit la chemife, de maniere qu'il avait le col & les épaules découvertes, & se mettant ensuite à genoux pour recevoir la derniere bénédiction de ion confesseur, il se releve ausli-tôt, & monte tout feul fur l'échaffaud. Ce fut dans ce moment horrible que son confesseur, transporté de son courage & de ses vertus, se jetta à genoux, les bras & les yeux élevés vers lui, en criant d'une voix forte, Fils de Saint-Louis, montes au Ciel. Quand le Roi fut sur l'échaffaud, il dit qu'il voulait parler au peuple. Les trois hommes qui devaient l'exécuter (car les bourreaux même avaient refusé leur ministere) ces hommes, dis-je, lui annonçaient qu'il fallait auparavant lui lier les mains & couper ses cheveux. Me lier les mains, dit le Roi avec une espece de calere, puis se réprenant tout-à-coup, faites ce que vous voudrez, c'est le dernier sacrifice. Quand ses mains furent liées & fes cheveux coupés, il dit: Au moins, j'espere que je pourrai parler à présent; & se portant tout-à-coup fur la gauche du fatal billot, il ordonne d'un ton ferme & élevé aux tambours de

faire silence. Un reste de respect sit exécuter sur le champ ses derniers ordres, & le Roi profitant de ce moment de calme : Je meurs, dit-il, bien innocent de tous les prétendus crimes que l'on m'impute; je pardonne mes malheurs à ceux qui en sont la cause, je desire même que mon sang puisse être utile au bonheur de la France, et vous, peuple infortuné...... Santerre alors qui commandait la garde, fit figne aux tambours de couvrir sa voix, & crie au Roi qu'il ne l'avait pas mené dans ce lieu pour y parler, mais pour y mourir. Les trois monstres chargés du crime le traînerent à la fatale machine, & sa tête fut à l'instant séparée de son corps. Un des trois bourreaux la prit alors, & la montra au peuple, qui fit entendre des cris de vive la nation, vive la république. Des témoins oculaires affurent que M. le Duc d'Orléans, & M. le Duc de Chartres ont affisté à l'exécution. Ce qu'il y a de fûr, c'est que cette infamie de plus n'ajoute rien à l'horreur qu'ils inspirent. Le corps du malheureux Monarque a été enseveli dans le cimetiere de la Magdelaine, entre les Suisses tués le 10 Août dernier, & les gens écrasés par la foule aux fêtes de son mariage en 1770. On a jetté de la chaux vive fur son corps pour le consommer plus vîte. L'assemblée avait défendu par un décret, qu'aucun citoyen ne fut ni dans les rues, ni même aux fenêtres des maisons, pendant tout le tems de la marche & de l'exécution. La place du supplice n'était même remplie que des gens à piques & de la canaille la plus vile.

Pendant la translation du Roi, du Temple an lieu du supplice, le cortege a toujours été suivi de deux hommes armés, entrant dans tous les casés & lieux publics (où tous le monde sondait en larmes) & demandant à grands cris, s'il était encore des sujets sideles qui voulussent mourir pour

leur Roi. La terreur des esprits était telle que perfonne ne s'est joint à eux, & qu'ils sont arrivés tous deux, seuls de leur bande, au lieu du supplice où ils se sont dérobés dans la soule. Il est très-sûr aujourd'hui, que des gens timides, mais bien intentionnés pour le Roi, avaient formé une association de dix-huit cent personnes qui devaient crier grace avant le supplice. De ces dix-huit cent lâches, un seul a osé faire son devoir, & a été sur le champ déchiré par le peuple. Heureux homme, qui est mort pour son Roi, & n'a plus à pleurer la honte de sa patrie!

TESTAMENT DE LOUIS XVI,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Au nom de la Très-Sainte Trinité, du Pere et du Fils et du Saint-Esprit. Aujourd'hui 25me jour de Decembre 1792, moi Louis XVI du nom, Roi de de France, étant depuis plus de quatre mois, renfermé avec ma famille dans la tour du Temple à Paris, par ceux qui étaient mes sujets, et privé de toute communication quelconque, même, depuis le onze du courant, avec ma famille; de plus impliqué dans un procès, dont il est impossible de prévoir l'issue, à cause des passions des hommes, et dont on ne trouve aucun prétexte ni moyens dans aucune loi existante; n'ayant que Dieu pour témoin de mes pensées, et auquel je puisse m'adresser, je déclare ici en sa présence mes dernieres volontés et mes sentimens.

Je laisse mon ame à Dieu, mon créateur; je le prie de la recevoir dans sa miséricorde, de ne pas la juger d'après ses mérites, mais par ceux de notre Seigneur J. C., qui s'est offert en sacrifice à Dieu son Pere, pour nous autres hommes, quelqu'indignes que nous en fussions, et moi le premier.

Je meurs dans l'union de notre Sainte Mere l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, qui tient ses pouvoirs, par une succession non interrompue, de St. Pierre, auquel J. C. les avait confiés.

Je crois fermement, et je confesse tout ce qui est contenu dans le simbole et les commandemens de Dieu et de l'Eglise, les sacremens et les mysteres, tels que l'Eglise Catholique les enseigne et les a toujours enseignés. Je n'ai jamais prétendu me rendre juge dans les différentes manieres d'expliquer les dogmes, qui déchirent l'Eglise de J. C.; mais je m'en suis rapporté, et rapporterai toujours, si Dieu m'accorde vie, aux décisions que les supérieurs ecclésiastiques, unis à la sainte Eglise Catholique, donnent et donneront, conformément à la discipline

de l'église, suivie depuis J. C.

Je plains de tout mon cœur nos freres, qui peuvent être dans l'erreur: mais je ne prétends pas les juger, et je ne les aime pas moins tous en J. G., suivant ce que la charité chrétienne nous enseigne. Je prie Dieu de me pardonner tous mes péchés, j'ai cherché à les connaître scrupuleusement, à les détester et à m'humilier en sa présence. Ne pouvant me servir du Ministere d'un Prêtre Catholique, je prie Dieu de recevoir la confession que je lui en ai faite, et sur-tout le repentir profond que j'ai d'avoir mis mon nom (quoique cela fut contre ma volonté) à des actes qui peuvent être contraires à la discipline et à la croyance de l'Eglise Catholique, à laquelle je suis toujours resté sincerement uni de cœur. Je prie Dieu de recevoir la ferme résolution où je suis, s'il m'accorde vie, de me servir, aussi-tôt que je le pourrai, du Ministère d'un Prêtre Catholique, pour m'accuser de tous mes péchés, et recevoir le sacrement de pénitence.

Je prie tous ceux que je pourrais avoir offensés par inadvertence (car je ne me rappelle pas d'avoir fait sciemment aucune offense à personne,) ou ceux à qui j'aurais pu avoir donné de mauvais exemples ou des scandales, de me pardonner le mal que je peux leur avoir fait, je prie tous ceux qui ont de la charité, d'unir leurs prieres aux miennes, pour

obtenir de Dieu le pardon de mes péchés.

Je pardonne, de tout mon cœur, à ceux qui se sont faits mes ennemis, sans que je leur en aie donné aucun sujet, et je prie Dieu de leur pardonner, de même qu'à ceux qui, par un faux zele, ou par un zele mal-entendu, m'ont fait beaucoup de mal.

Je recommande à Dieu, ma femme et mes enfans, ma sœur et mes tantes, mes freres; et tous ceux qui me sont attachés par le lien du sang, ou par quelqu'autre maniere que ce puisse être; je prie Dieu, particulierement; de jetter des yeux de miséricorde, sur ma femme, mes enfans et ma sœur, qui souffrent depuis long-tems avec moi, de les soutenir par sa grace, s'ils viennent à me perdre; et tant

qu'ils resteront dans ce monde périssable.

Je recommande mes enfans à ma femme; je n'ai jamais douté de sa tendresse maternelle pour eux; je lui recommande sur-tout d'en faire de bons chrétiens et d'honnêtes hommes, de ne leur faire regarder les grandeurs de ce monde ci, (s'ils sont condamnés à les éprouver,) que comme des biens dangereux et périssables, et de tourner leurs regards vers la seule gloire solide et durable de l'éternité; je prie ma sœur de vouloir continuer sa tendresse à mes enfans, et de leur tenir lieu de mere, s'ils avaient le malheur de perdre la leur.

Je prie ma femme de me pardonner tous les maux qu'elle souffre pour moi, et les chagrins que je pourrais lui avoir donnés dans le cours de notre union; comme elle peut être sure que je ne garde rien contre elle, si elle croyait avoir quelque chose à se

reprocher.

Je recommande bien vivement à mes enfans, après ce qu'ils doivent à Dieu, qui doit marcher avant tout, de rester toujours unis entr'eux, soumis et obéissans à leur mere, et reconnaissans de tous les soins et les peines qu'elle se donne pour eux et en mémoire de moi. Je les prie de regarder ma sœur comme une seconde mere.

Je recommande à mon fils, s'il avait le malheur de devenir Roi, de songer qu'il se doit tout entier au bonheur de ses concitoyens, qu'il doit oublier toute haine et tout ressentiment, et nommément ce qui à rapport aux malheurs et aux chagrins que j'é-

prouve;

prouve; qu'il ne peut faire le bonheur des peuples, qu'en regnant suivant les loix; mais en même tems, qu'un Roi ne peut les faire respecter, et faire le bien qui est dans son cœur, qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire, et qu'autrement, étant lié dans ses opérations et n'inspirant point de respect, il est plus nuisible qu'utile.

Je recommande à mon fils, d'avoir soin de toutes les personnes qui m'étaient attachées, autant que les circonstances où il se trouvera lui en donneront les facultés; de songer que c'est une dette sacrée, que j'ai contractée envers les enfans ou les parens de ceux qui ont péri pour moi, et ensuite de ceux

qui sont malheureux pour moi.

Je sais qu'il y a plusieurs personnes de celles qui m'étaient attachées, qui ne se sont pas conduites envers moi comme elles le devaient, et qui ont même montré de l'ingratitude; mais je leur pardonne. (Souvent dans les momens de trouble et d'effervescence on n'est pas le maître de soi), et je prie mon fils, s'il en trouve l'occasion, de ne songer qu'à leur malheur.

Je voudrois pouvoir témoigner ici ma reconnoissance à ceux qui m'ont montré un attachement véritable et désintéressé; d'un côté, si j'ai été sensiblement touché de l'ingratitude et de la déloyauté de gens à qui je n'avais jamais témoigné que des bontés, a eux, ou à leurs parens ou amis; de l'autre, j'ai eu de la consolation à voir l'attachement et l'intérêt gratuit que beaucoup de personnes m'ont montrés. Je les prie d'en recevoir tous mes remercimens: dans la situation où sont encore les choses, je craindrais de les compromettre, si je parlais plus explicitement; mais je recommande spécialement à mon fils, de chercher les occasions de pouvoir les reconnaître.

Je croirais calomnier cependant les sentimens de la Nation, si je ne recommandais ouvertement à mon fils Mrs. de Chamilly et Hue, que leur véritable attachement pour moi avait portés a s'enfermer avec moi dans ce triste séjour, et qui ont pensé en être les malheureuses victimes; je lui recommande aussi Clery, des soins duquel j'ai eu tout lieu de me

Tome II.

louer depuis qu'il est avec moi : comme c'est lui qui est resté avec moi jusqu'à la fin, je prie Messieurs de la Commune de lui remettre mes hardes, mes livres, ma montre, ma bourse, et les autres petits effets qui ont été déposés au Conseil de la Commune.

Je pardonne encore très-volontiers à ceux qui me gardaient, les mauvais traitemens et les gênes dont ils ont crû devoir user envers moi: j'ai trouvé quelques ames sensibles et compatissantes; que celles-là jouissent dans le cœur, de la tranquillité que doit donner leur façon de penser!

Je prie Mrs. de Malesherbes, Tronchet et Deseze, de recevoir ici tous mes remercimens et l'expression de ma sensibilité, pour tous les soins et les peines

qu'ils se sont donnés pour moi.

Je finis en déclarant devant Dieu, et prêt à paraître devant lui, que je ne me reproche aucun des crimes qui sont avancés contre moi.

Fait double à la Tour du Temple, le 25 Décembre 1792.

Signé Louis.

DERNIERES PAROLES DU ROI SUR L'ECHAFAUD.

Je pardonne à mes ennemis; je desire que ma mort fasse le salut de-la France: je meurs innocent.

Extrait d'une adresse aux assemblées primaires.

Lorsque avant l'ouverture des états-généraux, vous avez reconnu la nécessité de conferver la forme de gouvernement qui existait depuis 14 siecles, quelques hommes avaient résolu de la changer & de faire de la France une

république.

Leurs conférences, leurs plans, leurs moyens, leurs agens étaient connus. Ils fonderent dans cet espoir leur premier club, & ils y déposerent le secret de leur système. Ils s'établirent & se firent proclamer les chess du parti populaire, sans annoncer d'eutre projet, que celui d'une constitution libre. Dès-lors, quiconque parmi les députés voulut obtenir la faveur du peuple, & capter sa consiance, quiconque aspirait à l'honneur d'influer sur la nouvelle constitution monarchique, sut obligé de s'allier avec cette premiere Puissance révolutionnaire, qui n'a cessé d'être en activité depuis Janvier 1789.

C'est ainsi que la majorité de la premiere assemblée se composa de deux especes d'hommes, dont l'une avait pour but secret de détruire la royauté, & l'autre de la limiter. Ceux-ci étaient les plus nombreux; les autres les plus habiles. Les premiers appellés constitutionnels, toujours menacés d'être dépouillés de leur popularité, trompés par leur inexpérience, leur vanité & leurs fausses lumieres, se laissement ensemmer dans un cercle où ils voulurent inutilement placer la monarchie, après avoir concouru à en briser les étais. Les républicains leur avaient dit, que pour faire une bonne constitution, il fallait briser tous les ressorts, disperser tous les agens de l'ancien gouvernement.

De-là font nées les insurrections; la désorganisation, les proscriptions, favorisées dans les commencemens par des hommes qui ont été proscrits à leur tour, quand ils se sont apperçus qu'ils avaient été dupes, quand ils ont voulu mettre un terme à l'anarchie, & organiser le cahos constitu-

tionnel qu'ils avaient enfanté.

Plus conféquens dans leur marche, les Syeyes, Condorcet, Briffot, Buzot, Pétion, Grégoire & quelques auxiliaires avaient obtenu de la nouvelle constitution ce qu'ils en voulaient, le pouvoir populaire & l'impuissance du Monarque; il n'y avait qu'un pas à faire pour anéantir la royauté; il ne fallait pour cela que rendre le Roi odieux, lui supposer des crimes, des complots contre la nation, & comme eux feuls étaient la nation agissante par l'intermede de leurs clubs, comme ils avaient tous les moyens de faire attaquer le Roi & son administration, en arrêtant l'action qu'elle pouvoit avoir, & en calomniant celle qu'elle n'avait pas, il était très-facile d'arriver graduellement par des infurrections & des accusations à la derniere catastrophe, de laquelle devait éclore la république; mais ses fondateurs qui s'étoient montrés supérieurs à l'ineptie politique des auteurs de la constitution, sont restés à leur niveau quant au choix des moyens des agens, & à l'imprévoyance des suites qu'aurait l'immaturité du dénouement.

Un troisieme parti, dont le chef avait aussi ses vues, s'est jetté au plus sort de la mêlée. Philippe Egalité pour arriver au premier rang de la popularité, a marché de front avec les républicains qui ont cru pouvoir s'en aider; mais ceux qui avaient préparé la nuit du 10 Août, n'avaient pu limiter sa fécondité. Elle avait produit la commune de Paris. Alors, Marat, Danton, Robespierre, ont pris leur place, & les massacres de

Paris & de Versailles ont épouvanté les nouveaux Brutus, actuellement aux prises avec les Catilina.

Ainfi, les anarchiftes ont toujours fignalé comme aristocrates, ceux qui se détachaient de leur bande, pour arriver à un mode quelconque de gouvernement. Les uns & les autres ont toujours appellé despotisme, les actes les plus légitimes de l'administration royale, qui contrariaient les formes & les principes républicains.

Les dénonciations de Marat & Robespierre contre Roland, Brissot & leur parti, présentent aujourd'hui le même caractère, les mêmes expressions que celles de Brissot & Pétion contre Louis XVI. Le même esprit les anime tous: c'est de détruire

ce qui est, & de se mettre à sa place.

Etat des Forces destinées à agir contre l'Anarchie Française en 1793.

Extrait d'une Lettre d'entre Meuse & le Rhin de la fin de Janvier.

Déja 22,000 Prussiens sont à Wesel: 8000 Hanovriens viennent les joindre. Le Prince Frédéric de Brunswick, frere du philosophe militant, les commande. Vers les premiers jours de Février, ils marcheront sur Ruremonde. Les renforts de M. de Clairfayt arrivent en ce moment. Dès qu'ils ont été rendus sur le Mein, ils ont reçu l'ordre de se porter sur Cologne: le total de ces renforts est de 68,000 hommes, partis à différentes époques. Une petite quantité est allée se joindre à l'armée du Brisgaw, afin de couvrir les cercles et autres atômes Germaniques, et cela, en attendant l'arrivée de la grande armée de l'Empire destinée au Prince de Saxe-Cobourg. Une autre partie de ces renforts est allé joindre le Prince de Hohenlohe, sous Luxembourg, afin de

brider Bournonville, s'il lui prenait une seconde fois

fantaisie d'aller attaquer Trêves.

Le reste de ces renforts appartiendra à M. de Clair-fayt, et lui composera vers le 15 Février, une armée de 60000 hommes, avec lesquels il ne lui sera pas difficile de balayer toute la vermine patriotique. Clairfayt est toujours près Juliers, retranché derriere la Roer, riviere marécageuse; ainsi, avec ses 15,000 hommes, Clairfayt aura arrêté, pendant deux mois, l'invasion des barbares.

Beaulieu, avec une armée volante, rode dans les Ardennes, depuis Bastogne, Marche-en Famine jusqu'auprès de Namur, enlevant tous les corps éparpillés ou peu vigilans. Il est à croire qu'il se prépare à couper les derrieres de l'armée en retraite, tandis que Clairfayt l'attaquera de front; les dispositions du pays sont telles que ce qui échappera aux sabres des hussards, n'échappera pas aux fourches des paysans.

L'armée patriotique est dans un état pitoyable. Des bataillons entiers n'existent plus; d'autres ne consistent qu'en 60 hommes. Ailleurs, des compagnies sont réduites à trois hommes; l'infanterie est perdue; la cavalerie tient encore un peu; mais la campagne d'hiver, le défaut de soin et de remonte la perdra. Le Général Steigel a eu la cuisse cassée le 21 Janvier.

La Hollande recrute 50 hommes par compagnie de régimens Suisses, et 20 par compagnie de régimens nationaux, total 12,000 hommes. L'Electeur de Cologne, Evêque de Munster, lui donne de plus 2500 hommes, et le Prince de Waldeck un régiment. Les mouvemens de la Hollande sont combinés sur ceux de la Prusse et de l'Angleterre. L'armée de Wesel couvrira sa frontiere et fera taire les freres et amis d'Amsterdam.

Les ordres sont donnés pour que 100,000 hommes de troupes Autrichiennes se mettent en marche des états de l'Empereur. Ainsi les 68,000 hommes actuellement en route, ces nouvelles colonnes, ce qui existait déja dans le Luxembourg, le Brigsaw et Juliers, les troupes Autrichiennes qui sont dans le Piémont, formeront un total de 250,000 hommes pour l'Empereur.

Le Roi de Prusse agira avec 150,000 hommes.

Le contingent d'Hanovre sera de 16,000 hommes; celui de Saxe 16,000, celui de Hesse et de Darmstadt de 18,000, celui de Baviere et de Wirtemberg 12,000; total 62,000 hommes.

Les troupes du Piémont et d'Espagne monteront à

plus de 50,000 hommes.

Si l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande combinent leurs flottes, ce sera encore plus de 100,000 ma-

telots à ajouter aux listes ci dessus.

Il est toujours question de 25,000 Russes, commandés par le Général Suvarow, qui doivent se rendre sur le Rhin; et l'on ajoute que, parmi ces Russes, sont des régimens d'un aspect effroyable et d'une férocité inouie.

Voilà donc près de 650,000 hommes, destinés à

fondre sur la France au printems prochain.

La nomination du frere du Duc de Brunswick au commandement de l'armée de Wesel, prouve que la confiance du Roi de Prusse dans ce Généralissime n'est pas du tout altérée. Le projet est toujours de réduire Mayence par misere. Les patriotes ont fait autant de mal que Louvois au Palatinat, ils ont déja arraché, pour se chauffer, toutes les vignes de ces côteaux tant célébrés par les muses Germaniques.

L'Angleterre est la seule puissance qui ait su attaquer la France. On ne doit croire à la force des armées, qu'autant qu'on les fera précéder de mesures capables d'affaiblir le monstre que l'on veut dompter. et l'Angleterre a seule vu où il fallait le frapper. C'est aux assignats qu'il faut déclarer la guerre ; à ces assignats, avec lesquels les patriotes ont acheté jusqu'ici le bled, le fer, l'or, et le secret de leurs ennemis, avec lesquels ils les acheteraient eux-mêmes : si d'un bout de l'Europe à l'autre, on s'accordait pour les proscrire, si toute communication maritime était interceptée depuis Archangel jusqu'à Malthe, alors la république n'aurait ni un sac de bled, ni un cheval, ni un bœuf, ni un boulet : et certes, avant 6 mois, les trois millions de républicains armés, noyés dans un océan de papiers et de murmures, tomberaient aux genoux des puissances coalisées, et donneraient leurs armes pour un morceau de pain.

VERS

Pour être mis au bas des Portraits de la Famille Royale de France.

Par le Comte Alex. de Tilly.

Pour le Portrait de Louis XVI.

Il ne sut que mourir, aimer & pardonner > S'il avait su punir, il aurait su regner.

Pour celui de Louis XVII.

Retrace-nous les traits, & l'ame de ta mere, Echappe aux assassins, & venge un jour ton pere.

Pour celui de la Reine.

Toi, qui de tes malheurs as rempli l'univers, D'un Trône enfanglanté, toi, dont la chûte étonne, L'Europe en pleurs s'indigne de tes fers, Et la postérité te rendra ta couronne.

Pour celui de Madame Royale,

Vous avez tout l'éclat, & la fraîcheur nouvelle De la Reine des fleurs, Puissiez-vous à l'abri des Autans destructeurs Vivre plus qu'elle.

Pour celui de Madame Elisabeth,

De la religion n'écoutant que la voix, Sa piété fut douce, indulgente, fincere; Hélas! elle mourra deux fois, Puifqu'elle furvit à fon frere.

Moralité.

Vous qui fixez ces traits, & du cœur & des yeux, Ofez, en les voyant vous trouver malheureux!

Pour le portrait d'un monstre qu'on appella le Duc d'Orléans.

Son fiecle épouvanté frémit de sa naissance : Nos neveux confondus nieront son existence.

RÉFLEXIONS SUR L'EXIL,

Traduites de Bolingbroke, et dédiées aux malheureux Français expatriés.

La diffipation d'esprit & le tems font les remedes fur lesquels la plupart des hommes comptent dans leurs afflictions. Mais le premier de ces remedes n'a qu'un effet passager; le second est tardif, & tous les deux sont indignes de l'homme sage. Devons-nous nous soustraire à nous-mêmes afin d'éviter nos malheurs, & follement imaginer que nos maux font finis, parce que nous crouvons les moyens de les foulager un instant; ou bien attendrons-nous du tems, ce médecin des brutes, une guérison lente & incertaine? Attendrons-nous pour être heureux que nous puissions oublier nos miferes, & devrons-nous à la faiblesse de nos facultés la tranquillité qui devrait être le produit de leur force? Non, fachons mettre à la fois devant nos yeux toutes nos peines présentes & passées, sachons les vaincre au lieu de les fuir, ou d'en atténuer le fentiment par une longue & ignominieuse patience. Au lieu de palliatifs, usons du tranchant & du caustique, sondons la plaie, afin d'en venir à une cure immédiate & radicale.

Le fouvenir d'anciennes infortunes sert à fortisser l'esprit contre les plus récentes. Celui-là doit rougir de ne pouvoir supporter les douleurs d'une seule blessure, qui promene sa vue sur un corps cicatrisé, échappé à tous les combats où il s'est exposé. Que les soupirs, les larmes & la faiblesse de céder aux moindres coups de la mauvaise fortune soient le partage de ces malheureux, dont l'ame est énervée par une longue suite de prospérités, tandis que ceux qui ont vécu des années entieres dans le malheur, le soutiennent avec une constance noble & invariable contre les plus cruels événemens; la misere non interrompue produit ce bon esset par ses tourmens continuels, c'est

qu'elle endurcit à la fin.

Tel est le langage de la philosophie : heureux l'homme qui acquiert le droit de le tenir; mais ce droit ne s'obtient point par des discours pathétiques. Notre conduite peut seule nous le donner: c'est pourquoi, bien loin de nous prévaloir de nos forces, la méthode la plus sûre est d'avouer notre faiblesse, & de nous appliquer sans perte de tems à l'étude de la fagesse. Ce fut le conseil que l'oracle donna à Zenon, & c'est le seul moyen d'affurer notre tranquillité au milieu de tous les accidens auxquels la vie humaine est exposée. La philosophie a, je le fais, ses hasards aussi bien que la guerre : & parmi ses enfans, plusieurs sont devenus moins que des hommes, en cherchant à s'élever au-dessus. Les moyens de prévenir ces dangers font faciles & sûrs. C'est une bonne regle de bien examiner, avant de nous attacher à une fecte: mais je pense que c'en est une meilleure encore de ne nous attacher à aucune. Ecoutons-les toutes avec une parfaite indifférence sur le côté où gît la vérité, & quand on a pris son parti, que l'on s'y tienne avec respect. Recevons avec reconnaissance les secours de tous ceux qui ont cherché à corriger les vices des hommes, à fortifier leurs esprits; mais choisissons pour nousmêmes, fans nous foumettre entierement à personne. Ainsi, afin de citer en exemple la tecte dont j'ai déja fait mention, quand nous aurons mis à l'écart les maximes étonnantes, & tous les paradoxes du Portique, nous trouverons dans

cette école une doctrine telle que la nature l'enfeigne, & que l'expérience la confirme. Sans cette précaution, nous courons risque de devenir des souverains imaginaires, & réellement des esclaves. Avec elle, nous pouvons apprendre à soutenir notre liberté naturelle, & vivre indépendans de la fortune.

C'est en nous proposant ce but important, qu'il est nécessaire que, sentinelles vigilans, nous mettions toute notre attention à découvrir les ruses fecrettes & les attaques ouvertes de cette déesse capricieuse, avant de ressentir ses coups. Quand elle tombe fur nous à l'improviste, il est difficile de lui réfister, mais ceux qui l'attendent, la repoussent aisément : l'invasion subite de l'ennemi renverse ceux qui ne sont pas sur leurs gardes; mais ceux qui prévoient la guerre & s'y préparent avant qu'elle éclate, foutiennent sans difficulté les premiers & les plus violens affauts. J'appris il y a long-tems cette importante leçon, & jamais je ne me fiai à la fortune, alors même qu'elle semblait me sourire. A l'égard des richesses, des honneurs, de la réputation & de tous les avantages que sa perfide indulgence versait sur moi, je sis ensorte qu'elle pût me les enlever fans me donner le moindre chagrin. Je mis un grand intervalle entre eux & moi. Elle les a repris, mais il n'était pas en fon pouvoir de me les arracher. Celui qui s'est laissé tromper par la fortune, est le seul qui ait à fouffrir alors qu'elle lui est contraire. Si nous nons laissons séduire par ses faveurs, si nous imaginons qu'elles nous appartiennent, qu'elles ne doivent plus nous quitter, si nous comptons sur elles & fur la confidération qui en réfultera pour nous, le chagrin nous fera ressentir toute son amertume, des que ces biens faux & passagers feront évanouis, des que nos esprits puérils &

vains, étrangers aux plaisirs solides, feront privés de ceux même qui sont imaginaires; mais si nous favons nous modérer dans la prospérité, de même l'adversité ne pourra nous accabler. Nos ames seront à l'épreuve des dangers de ces deux fituations: ayant observé nos forces, nous en connaitrons la portée; car au sein du bonheur, nous aurons affayé de vaincre l'infortune. Il est beaucoup plus difficile d'examiner & de juger, que de prendre des opinions déja accréditées; de-là vient que la plupart des hommes empruntent des autres, les idées qu'ils ont fur la vie & la mort, De-là vient qu'ils font fi ardens à poursuivre des choses, qui loin d'être bonnes en elles-mêmes, n'ont qu'un vernis spécieux & trompeur, sans rien avoir qui réponde à leurs apparences. De-là vient enfin que dans ce qu'on nomme malheur, il n'y a rien de si terrible & de si dur qui réponde à l'épouvante générale des hommes. Le mot exil est en effet rude à l'oreille; & nous frappe comme un fon mélancolique & exécrable, au moyen de certaines idées que l'habitude a établies parmi les hommes : ainsi l'a voulu la multitude, mais les décrets de la multitude sont abrogés par le fage.

Rejettant donc le jugement de ceux qui se déterminent d'après les opinions populaires, ou les premieres apparences des choses, examinons ce qu'est réellement l'exil. Ce n'est qu'un déplacement, & de crainte que vous ne disiez que je diminue l'objet, & que j'en cache les parties les plus choquantes; j'ajoute que ce déplacement est souvent accompagné de quelqu'un des inconveniens suivans ou de tous ensemble : de la perte du bien dont nous jouissions, & du rang que nous tenions; de notre considération & de notre puissance; de la séparation de notre samille & de nos amis; du mépris dans lequel nous pouvons tomber; de l'ignominie dont ceux qui nous ont chassés, s'efforcent de ternir l'innocence de nos caracteres, & de justifier l'injustice de leur propre conduite.

Je parlerai ci-après de chacune de ces choses. Voyons maintenant quel mal il y a dans le déplacement considéré en abstraction ou en réalité.

-

1-

e

t,

n

ıt

ft

e

le

ni

is

le

é-

es

ce

e-

je

es

eft

re-

rte

ue

tre

de

Vivre hors de sa patrie est insupportable. Cela est-il vrai? comment donc se fait-il qu'un si grand nombre d'hommes vit par choix hors de son pays? Observez la foule dans les rues de Londres & de Paris. Appellez ces milliers d'hommes par leurs noms, & demandez-leur à chacun de quels pays ils font : combien en trouverez-vous qui de diverses parties de la terre viennent habiter ces grandes villes qui offrent les plus belles occasions & les plus grands encouragemens à la vertu comme aux vices? Les uns font attirés par l'ambition, le devoir y appelle les autres; ceux-là s'y rendent afin de perfectionner leur esprit; ceux - ci pour augmenter leur fortune; plusieurs y vendent leur beauté, d'autres leur éloquence. Eloignez-vous de-là, portez-vous aux extrêmités de l'Orient ou de l'Occident; visitez les nations barbares de l'Afrique, les régions inhospitalieres du Nord : vous ne trouverez nul part de climat fi rude, de contrée si sauvage, qu'il ne s'y rencontre quelqu'un venu de l'étranger pons y habiter par choix.

Parmi les extravagances sans nombre enfantées par les hommes, nous pouvons à bon droit compter l'idée d'une affection secrette, indépendante, & supérieure à notre raison, que nous sommes censés avoir pour notre pays; comme s'il y avait dans chaque morceau de terre quelque vertu physique, qui dût nécessairement produire cet esset dans tous les individus qu'il verrait naître.

Le mal du pays n'est point une maladie universelle, inséparable de la constitution du corps humain; elle est seulement particuliere aux Suisses qui semblent avoir été faits pour leurs montagnes comme leurs montagnes paraillent avoit été faites pour eux. Cette idée peut avoir contribué à la sûreté & à la grandeur des états, aussi a-t-elle été habillement entretenue & corroborée par le préjugé de l'éducation. Les hommes dans ce cas, comme en plusieurs autres, de ce qu'ils croyaient que cela dût être, en sont venus à persuader aux autres, & à croire eux-mêmes que la chose est ainfi. Procope rapporte qu'Abgare vint à Rome, & s'attira l'estime & l'amitié d'Auguste à un tel degré, que cet Empereur ne pouvait se résoudre à le laisser revenir chez lui; qu'Abgare un jour à la chasse ayant pris plusieurs animaux, les porta vivans à Auguste : qu'il plaça en différentes parties du cirque un peu de terre tirée des mêmes endroits où chacun de ces animaux avait été pris; aussi-tôt que cela fut fait, & qu'ils furent mis en liberté, chacun d'eux courut vers l'endroit où était sa terre. Auguste admirant ce sentiment d'amour que la nature a gravé dans le cœur des bêtes, pour leur terre natale, & frappé par l'évidence de la vérité, consentit à la demande qu'Abgare lui fit immédiatement, & permit, quoiqu'avec regret, au Tétrarque de retourner à Edeffe.

Mais ce conte mérite que l'on y ajoute à-peuprès autant de foi qu'à la prétendue lettre d'Abgare à Jesus-Christ, la réponse de notre sauveur, & la guérison d'Abgare. Il n'existe certainement rien de plus dénué de fondement, ni de plus absurde que l'idée dont il est ici question. Nous aimons le pays dans lequel nous sommes nés, parce que nous en retirons des avantages particuliers; & parce que nous lui avons certaines obligations: nous pouvons avoir pour un autre pays les mêmes raisons d'attachement que nous avons pour le nôtre, pour celui que nous avons adopté, comme notre pays natal. A tous égards un homme sage se regarde comme citoyen du monde: & si vous lui demandez où est son pays,

il indique le ciel comme Anaxagore.

é

e

t

X

,

el

e

à

a

r-

28

;

nù

25

le

er

1-

,

ıt

18

Il y a aussi des personnes qui ont imaginé que de même que l'univers éprouve une rotation continuelle, & que la nature semble s'y plaire, ou se conserver par elle; de même il existe dans l'esprit de l'homme une impatience naturelle qui le porte à changer de place & de demeure. Cette opinion a du moins une apparence de vérité que l'autre n'a pas; l'expérience est en sa faveur, elle est contraire au premier système. Mais quelles qu'en soient les causes qui doivent avoir varié infiniment dans un nombre infini de circonstances, & dans un espace de tems immense, il est néanmoins constant que les familles & les nations du monde ont été dans une fluctuation continuelle, errantes ça & là fur le globe, s'établissant par la force & chassées à leur tour. Que de colonies ont été envoyées d'Asie en Europe! les Phéniciens peuplerent les côtes de la Méditerranée, & pousserent leurs établissemens jusque dans l'Océan. Les Etruriens étaient originaires de l'Asie, & sans en citer d'autres, les Romains, ces maîtres du monde, reconnaissaient un émigré Troyen pour fondateur de leur empire. En revanche, combien n'y a-t-il pas eu d'émigrations d'Europe en Afie? Il ferait trop long de les énumérer; car outre l'Eolique, l'Ionique, & d'autres à peu-près aussi fameuses, les Grecs pendant plusieurs siecles firent des expéditions continuelles & bâtirent des villes en différentes parties de l'Asie. Les Gaulois y pé-

nétrerent aussi & y sonderent un royaume. Les Scythes d'Europe inonderent ces vastes provinces, & porterent leurs armes aux confins de l'Egypte. Alexandre foumit tout l'Hellespont jusqu'aux Indes : il bâtit des villes & fonda des colonies pour affurer ses conquêtes & éterniser son nom. L'Afrique a reçu des habitans & des maîtres de ces deux parties du monde, de même qu'elle leur en a donné. Les Tyriens bâtirent la ville & fonderent la république de Carthage; & le Grec avait été le langage de l'Egypte. Dans l'antiquité la plus reculée il est question de Belus en Chaldée, & de Sésostris établissant à Colchos ses colonies basanées. L'Espagne dans les derniers siecles à été sous la domination des Maures. Si nous revenons à l'histoire Runique, nous trouverons nos peres les Goths, conduits par Woden & par Thor, (leurs héros d'abord, & leurs divinités ensuite) de la Tartarie d'Afie en Europe; & qui peut nous affurer que ce fut leur premiere émigration? peutêtre vinrent-ils en Asie par l'Est de ce continent, où leurs descendans ont abordé depuis peu par l'Occident. Ainsi dans l'espace de trois ou quatre mille ans, la même race d'hommes a successivement porté sa demeure & ses conquêtes autour du globe : du moins peut-on le supposer aussi raisonnablement que Grotius, je crois, a supposé que l'Amérique avait été peuplée par la Scandinavie. Le monde est un grand désert où les hommes ont erré & se sont mutuellement froisfés depuis la création. Plusieurs se sont éloignés par nécessité, d'autres par choix. Une nation était avide de s'emparer de ce qu'une autre se dégoutait de posséder : & il serait difficile de citer le pays qui appartient encore à ses premiers habitans.

Ainsi le sort a voulu que rien ne demeurât longtems

tems dans le même état. Et que sont tous ces transports d'hommes, sinon autant d'exils publics? Varron, le plus favant des Romains, penfait que la nature étant la même en quelque endroit que nous allassions, cette seule circonstance fuffisait pour détruire toutes les objections contre le déplacement pris en lui-même, & féparé des autres inconvéniens qui suivent l'exil. Brutus penfait que c'était affez pour ceux qui allaient en exil, qu'on ne put les empêcher d'emporter avec eux leur vertu; maintenant si quelqu'un juge que chacune de ces deux consolations est insuffisante en elle même, il doit avouer cependant, que toutes deux réunies ensemble, peuvent éloigner les terreurs de l'exil. Combien peu ne devons-nous pas estimer tout ce que nous abandonnons, en comparaison des deux choses les plus précieuses dont les hommes puissent jouir, & que nous avons la certitude de retrouver par-tout où nous portons nos pas; la même nature & notre propre vertu.

Croyez-moi, la providence a établi un tel ordre dans le monde, que de tout ce qui nous appartient, ce qui est de moindre valeur peut seul tomber au pouvoir des autres. Ce qu'il y a de meilleur est aussi plus en sûreté, hors de la puisfance des hommes, & ne peut ni se donner, ni fe prendre. Tel est le grand & bel ouvrage de la nature, le monde. Tel est l'esprit de l'homme, qui contemple & admire l'univers dont il est luimême la plus noble partie. Ces biens sont inséparablement à nous, & tant que nous vivrons, nous pourrons en jouir. Marchons donc avec intrépidité par-tout où nous fommes menés par le cours des accidens humains. En quelque endroit qu'ils nous conduisent, sur telle côte qu'ils puisfent nous jetter, nous ne faurions nous trouver

Tome II.

absolument étrangers. Nous rencontrerons des hommes & des femmes, doués des mêmes facultés que nous, nés fous les mêmes loix de la nature. Nous verrons les mêmes vertus & les mêmes vices, provenant des mêmes principes généraux diversifiés de mille manieres différentes ou contraires, d'après cette variété infinie des loix & de coutumes établies dans le même but, la conservation de la fociété, nous éprouverons la même révolution des faisons; les mêmes astres guideront pour nous la course du tems; par-tout la voûte azurée parsemée d'étoiles, brillera par-dessus nos têtes; il n'est aucune partie du monde d'où nous ne puisfions admirer les planetes qui roulent en différentes orbites autour du même foleil central; il n'en est point d'où nous ne puissions découvrir un objet encore plus étonnant, cette armée d'étoiles fixes, suspendues dans l'immensité de l'espace, ces foleils fans nombre dont les rayons éclairent & donnent la chaleur à ces mondes inconnus qui roulent autour d'eux : & tandis que je suis ravi par des contemplations de cette nature, tandis que mon ame s'éleve ainsi vers les cieux, il m'importe peu quelle terre je foule aux pieds.

Brutus dans le livre qu'il écrivit sur la vertu, rapportait qu'il avait vu Marcellus en exil à Mitylene, menant une vie aussi heureuse que la nature humaine peut le comporter, & cultivant avec autant d'assiduité que jamais toute espece de science honorable. Il ajoutait que ce spectacle lui faisait croire que c'était lui-même qui allait en exil, puisqu'il devait y laisser Marcellus, & revenir sans lui. O Marcellus, cent sois plus heureux, quand Brutus enviait ton exil, qu'alors que la république approuvait ton consulat, combien grand tu dois avoir été, pour arracher l'admiration à celui qui

fut admiré par Caton lui-même! Brutus rapporte encore que César évita Mitylene, ne pouvant soutenir la vue de Marcellus réduit à un état si indigne de lui. Son rappel su accordé ensin par la médiation publique du Sénat entier, affligé à un tel point, qu'il parut en cette occasion partager les sentimens de Brutus, & supplier pour lui-même plutôt que pour Marcellus. C'était revenir avec honneur; mais certes, il se tint en exil avec plus d'honneur encore, puisque Brutus ne pouvait se résoudre à le quitter, ni César à le voir : car tous deux connaissaient son mérite. Brutus soussers,

César rougissait d'aller à Rome sans lui.

Métellus Numidicus avait subi le même fort plusieurs années auparavant, tandis que le peuple toujours le plus fûr instrument de sa propre servitude, jettait sous la conduite de Marius, les fondemens de cette tyrannie qui fut portée à son comble par Céfar. Métellus feul au milieu d'un Sénat intimidé, & d'une populace furieuse, refusa de prêter ferment aux loix pernicieuses du Tribun Saturninus. Sa constance devint un crime, & l'exil fa punition. Une faction injuste & féroce l'emportant fur lui, les meilleurs citoyens armerent pour sa défense, & se résolurent au sacrifice de leur vie afin de conserver tant de vertu à leur patrie. Pour lui, n'ayant pu venir à bout de perfuader le peuple, il crut ne pouvoir le contraindre fans injustice. Il jugea de la démence des républicains de Rome, comme Platon des fottifes des Athéniens. Métellus pensait que si les Romains se corrigeaient, il ferait rappellé; & que s'ils ne changeaient pas, il ne pouvait être nulle part moins en fûreté qu'à Rome. Il fe rendit volontairement en exil, & par-tout fur fon passage, il portait le symptôme assuré d'un état malade, & le signe certain d'une république expirante. Le caractere

qu'il conserva dans l'étranger, paraîtra mieux par le fragment d'une de ses lettres: " illi vero omni jure atque honestate interdicti : ego neque aqua neque igne careo; et summa gloria fruiscor. Heureux Métellus! heureux du sentiment de ta propre vertu! heureux par la piété de ton sils, & par ce précieux ami qui te ressemblait par son mérite

& par sa destinée.

Rutilius avait protégé l'Asie contre les exactions des publicains, d'après cette justice sévere dont il faisait profession, & conformément au devoir particulier de sa charge. De là vint l'animosité de l'ordre équestre contre lui; ceux de la faction de Marius étaient aussi naturellement ses ennemis, tant par rapport à sa probité, que par la haine qu'ils portaient à Métellus; l'homme le plus innocent fut accusé de corruption; l'homme le plus vertueux fut poursuivi, par le plus méprisable, par Apicius, nom dévoué à l'infamie. Ceux qui avaient suscité la fausse accusation s'érigerent en juges, & prononcerent une sentence injuste contre lui. A peine daigna-t-il défendre sa cause, il se retira en Orient où cette vertu, que Rome ne pouvait fouffrir, fut reçue avec honneur: Rutilius passera-t-il donc pour malheureux, lorsque ceux qui le condamnerent sont dénoncés comme criminels à toutes les générations futures? lui qui eut moins de peine à quitter son pays, ou à mettre fin lui-même à fon exil, lui qui feul ofa s'opposer aux volontés de Sylla dictateur, & qui rappellé à Rome, non-seulement refusa d'y rentrer, mais s'en éloigna davantage?

Que proposez-vous, me dira-t-on, par ces exemples multipliés dans l'histoire ancienne? je prétends faire voir que le changement de séjour envisagé simplement, ne pouvant rendre un homme malheureux, de même les autres maux que l'on

attribue à l'exil, ne fauraient atteindre les hommes fages & vertueux, ou fi cela arrive, ils ne peuvent les rendre miférables. La dureté & le froid sont les attributs naturels des pierres & des glaçons; mais les bienfaits de la fortune, ou ses revers, se ressentent non d'après ce qu'ils sont, mais selon ce que nous fommes. Ils ne font par eux-mêmes que des accidens ordinaires & indifférens, ils n'acquierent de force que par notre faiblesse ou par nos vices. Si nous n'aidons à la fortune, ce n'est pas d'elle qu'il dépendra de nous favoriser, ou de nous perdre à fon gré. Peu d'hommes qui ne peuvent supporter la perte d'un bien, seraient heureux en le possédant; & ceux qui méritent de jouir des avantages que l'exil détruit n'auront point à souffrir quand ils en seront privés. C'est avec peine que je fais une exception à cette regle: mais Ciceron en présente une si remarquable, que l'exemple n'en faurait être passé sous silence. Ce grand homme qui avait fauvé fon pays, qui n'avait craint en le foutenant ni les infultes d'un parti défespéré, ni les poignards des affatsins, quand il vint à fouffrir pour la même cause, succomba sous le poids. Il déshonora cet exil que permettait la providence indulgente pour combler sa gloire. Incertain où il irait, sur ce qu'il serait, timide comme une femme, faible comme un enfant, il se lamentait fur la perte de son rang, de ses richesses, & de sa fastueuse popularité. Son éloquence ne lui servit qu'à peindre plus fortement son ignominie. Il pleurait sa belle maison que Clodius avait démolie, & sa séparation de Térentia qu'il répudia peu de temps après, était peut-être un tourment pour lui. Tout devient insupportable à l'homme qui est une fois subjugué par le chagrin. Il regrette ce qu'il possédait sans plaisir, & déja surchargé, il cede sous le poids le plus léger. La conduite de Ciceron

fut telle enfin, qu'amis & ennemis, tous pensaient qu'il avait perdu la raison. César voyait avec un plaisir sécret le même homme qui avait resusé d'être son lieutenant, pleurer sous la verge de Clodius. Pompée cherchait l'excuse de sa propre ingratitude, dans le mépris auquel s'exposait l'ami qu'il avait abandonné: Atticus même le trouvait trop bassement attaché à sa premiere sortune & lui en faisait des reproches, Atticus dont les talens étaient l'usure & la duplicité, la richesse le principal mérité, & qui eut été noté d'insamie à Athenes, pour ménager tous les partis sans se décider pour aucun; ce même Atticus rougissait pour Ciceron, & l'homme le plus équivoque usait du style de Caton.

J'ai infisté sur cet exemple, parce que sans affaiblir ce que nous avons avancé, il nous apprend une autre vérité importante. Le fage est certainement au dessus des peines de l'exil, mais à la rigueur, celui qu'une seule passion maîtrise encore ne mérite pas ce titre. Ce n'est point assez d'avoir étudié tous les devoirs de la vie publique & privée, de les connaître parfaitement & de s'y conformer, une passion qui sommeille dans le cœur, & qui a échappé à nos recherches, ou que nous avons observée & tolérée, peut-être même favorisée, comme un moyen d'exciter notre courage, peut, tôt ou tard, détruire notre tranquillité & flétrir notre caractere. Lorsque la vertu a cuirassé notre ame, nous fommes invulnérables; mais Achille fut bleffé au talon. La moindre partie négligée peut nous expofer à recevoir un coup mortel. Ce n'est pas une victoire seulement qui peut nous soumettre à l'empire de la raison. Le vice a plusieurs corps de réserve qu'il faut vaincre, plufieurs forterelles qu'il faut emporter; nous pouvons réuffir dans plusieurs tentatives, fans être à

l'épreuve de toutes. Nous pouvons tenir contre les plus rudes coups de la fortune, & succomber sous les plus légers. Nous pouvons triompher de l'avarice, la plus épidémique de toutes les maladies de l'ame, & pourtant rester esclaves de l'ambition. Nous pouvons déraciner en nous la crainte de la mort, & cependant quelque autre crainte peut nous rester encore. Tel fut le sort de Ciceron. La vanité fut son vice dominant. Sans doute elle dut allumer fon zele, encourager fon industrie, exciter l'amour de son pays, & soutenir sa constance contre Catilina: mais ce fut elle aussi qui donna à Clodius une entiere victoire sur lui. Il ne craignait point la mort, ni l'abandon de ses biens, de son rang, des honneurs dont il jouissait, & de tout ce dont il regrettait la perte : son tourment était de vivre & d'en être privé : ut vivus hæc amitterem. Sans doute il eut bravé la mort en cette occasion, avec cette fermeté dont il sit preuve, en difant à Popilius Læna son client & son assafin;,, approche Vétéran, & si c'est là ton savoir faire, tranche-moi la tête. "Mais il ne pouvait supporter de se voir & de paraître devant les autres dépouillé de ces ornemens qu'il avait accoutumé de porter. C'est ce qui le fit éclater en exprestions fi honteufes: " Possum oblivisci qui fuerim? non sentire qui sim? quo caream honore? qua gloria?" & en parlant de son frere,, vitavi ne viderem, ne aut illius luctum, squaloremque aspicerem; aut me, quem ille florentissimum reliquerat, perditum illi, afflictumque offerrem." Il avait fongé à la mort, & s'y était préparé; elle pouvait même en certaines occasions flatter sa vanité: mais cette même vanité l'empêchait dans le temps de la prolpérité de supposer qu'il pût avoir un revers tel. que celui qu'il éprouva dans la fuite. Quand ce revers survint, il le trouva non préparé, il le surprit,

il l'étonna, car il aimait encore avec passion la pompe & le fracas de Rome: fumum et opes strepitumque Romæ; il tenait à toutes ces choses que l'habitude rend nécessaires, & qui sont naturellement indissérentes.

Nous en avons déja parlé ; il est temps de procéder à l'examen particulier de chacune d'elles. Quand au déplacement, tout le monde peut le supporter. C'est un plaisir pour grand nombre de personnes; mais qui peut souffrir les maux qui accompagnent l'exil? vous-même qui faites la queftion, vous pouvez les surmonter ainsi que tous ceux qui les considerent tels qu'ils sont en eux-mêmes, au lieu de les voir sous le faux point de vue du préjugé. Pourquoi cela? vous avez perdu votre bien; modérez vos desirs, & vous vous trouverez aussi riche que jamais, avec cet avantage de plus, que vous aurez moins de foucis. Nos befoins naturels & réels font resserrés par des bornes étroites, tandis que ceux qui naissent du caprice & de l'habitude, n'en ont aucunes. La vérité repose dans un cercle fixe & limité, mais l'erreur est immense. Si nos desirs viennent à dépasser ces bornes, ils s'écarteront sans cesse:,, Nescio quid curtæ semper abest rei." Nous ressentons les besoins au sein de l'abondance, & notre pauvreté s'accroît avec nos richesses. Modérez vos desirs, sachez dire avec l'apôtre de Grece, auquel Erasme adressait sa priere; ;, quam multis ipse non egeo! "Supprimez dans votre exil tous les besoins imaginaires, & vous n'aurez à souffrir d'aucun besoin réel. Le filet d'eau qui reste encore éteindra la soif de la nature, & s'il ne fuffit pas, ce qu'il ne pourra défalterer n'est pas votre soif, mais votre maladie, maladie provenant des habitudes vicieuses de votre esprit & non l'effet de l'exil. Parmi les hommes, ne voit-on pas la très-grande partie supporter

gaiement la pauvreté, pour l'avoir connue des la naissance & s'y être accoutumés? Ne saurons-nous donc acquérir par la raison & la réflexion, ce que le plus mince artisan possede par habitude? Ceux qui ont tant d'avantages sur lui, seront-ils soumis aux besoins qu'il ignore? Le riche, dont les productions d'un vaste pays, ni celles d'une partie du globe ne peuvent satisfaire les desirs extravagans, à qui le monde entier paye ses tributs, pour qui les caravanes d'Orient sont continuellement en marche, & les mers les plus éloignées couvertes de vaisseaux; ce même riche au sein du luxe, & rassassé de superfluités, souvent habite à plaisir une humble cabane & se plaît à faire un repas frugal, C'est ainsi qu'il va se resugier dans les bras de la simple nature. L'insensé qu'il est, de vivre fans celle dans la crainte de ce qu'il vient enfin à desirer, & d'éviter ce genre de vie que son luxe le porte à imiter! Jettons les yeux fur ces grands hommes qui vécurent dans les fiecles de la vertu, de la simplicité, de la frugalité; & rougillons de penser que dans notre exil nous possédons au delà de ce dont ils jouirent au sein de leur gloire & au plus haut degré de leur fortune. Supposons que nous sommes présens à l'audience qu'un grand Dictateur donne aux ambassadeurs Samnites, & que nous le voyons préparer à terre un simple repas, de la même main qui avait tant de fois vaincu les ennemis de la république, & porté le laurier triomphal au Capitole. Souvenonsnous que Platon n'avait que trois domestiques, & que Zénon n'en ayait qu'un. Socrate, le réformateur de son pays, qui en avait été maintenu l'arbitre ainsi que Menenius Agrippa, sut enterré par contributions; tandis qu'Attilius Régulus battait les Carthaginois en Afrique, la fuite de son laboureur réduisit chez lui sa famille à la détresse, & les

travaux de sa petite serme surent consiés aux soins du public. Scipion mourut sans laisser de quoi marier ses filles, & leur dot sut acquittée par le trésor de l'état; certes il était juste que le peuple de Rome payât une sois tribut à celui qui en avait imposé un perpétuel sur Carthage. Après de tels exemples, serons-nous essrayés de la pauvreté? Dédaignerons-nous de faire partie d'une samille qui compte d'aussi illustres ancêtres? Nous plaindrons-nous de ce que l'exil nous enleve ce dont les premiers philosophes, & les plus grands héros

de l'antiquité ne jouirent jamais?

Vous trouverez peut-être à redire, & vous attribuerez à artifice, que je confidere séparément les malheurs qui arrivent tout à la fois à l'homme exilé, en l'accablant de leur poids réuni. Vous pourriez supporter le déplacement, s'il n'était accompagné de la pauvreté; ou la pauvreté, si elle n'était suivie de la séparation de votre famille & de vos amis, de la perte de votre rang, de la confidération & du pouvoir, de mépris & d'ignominie. A celui qui raisonne de cette maniere, tel qu'il soit, je ferai la réponse suivante : la moindre de ces circonflances fuffit seule à rendre malheureux l'homme qui n'y est point préparé, qui ne s'est point défait de cette passion qu'elle doit mettre en jeu, mais celui qui à su vaincre toutes ses passions, qui a prévu totts ces accidens, & préparé fon efprit à les endurer, les surmontera tous ensemble ou séparément. Il ne supportera point la perte de son rang, parce qu'il peut se réfigner à celle de son bien : mais il supportera les deux, parce qu'il est préparé pour toutes deux; parce qu'il est fans orgueil, comme fans avafice.

Vous êtes séparé de votre famille & de vos amis: prenez-en la liste & examinez-la bien. Combien en trouverez-vous dans votre famille, qui méritent le nom d'amis? & parmi ceux-ci, combien peu le sont réellement? effacez les noms de ceux qui ne devraient pas être sur cette liste, & ce nombreux catalogue n'occupera bientôt qu'un petit espace. Regrettez si vous voulez, d'être séparé de ceux qui vous restent. Loin de moi, tandis que je déclame contre une faiblesse d'esprit honteuse & répréhensible, de proscrire les sentimens d'une amitié vertueuse. Regrettez d'être séparé de vos amis, mais regrettez-le en homme qui mérite leur attachement. Ceci est sorce & non faiblesse d'esprit; loin d'être vice, c'est vertu.

Mais le moindre chagrin sur la perte du rang que nous tenions, est chose ignominieuse; il n'est de rang estimable parmi les hommes, que celui qu'affigne le mérite. Les Princes de la terre peuvent donner des titres, inflituer des cérémonies, en exiger l'observation : leur sottife & leur méchanceté peuvent les porter à revêtir des foux & des fripons des robes d'honneur, & des emblêmes de la fagelle & de la vertu : mais nul ne fera vraiment au dessus d'un autre sans un mérite supérieur, & ce rang ne faurait pas plus nous être enlevé que le mérite qui l'établit. L'autorité suprême peut donner à la monnoie une valeur fictive & arbitraire, qui en conséquence n'est pas la même en tous tems & en tous lieux, mais la valeur réelle demeure invariable, & l'homme prudent qui se défait le plutôt qu'il peut des pieces qui n'en ont aucune, amasse le bon argent. Ainsi le mérite ne procurera pas généralement la même confidération : mais qu'importe? vous y aurez le même droit, & ce droit fera reconnu tel en toute circonstance, par les gens sages. S'il n'en est pas de même des autres, on ne nous enleve cependant rien; nous n'avons aucune raison de nous plaindre. Ils nous confidéraient pour un rang que

nous avions, pour notre titre & non pour notre propre mérite. Nous n'avons plus ce rang ni ce titre, & ils cessent de nous considérer : ils admiraient en nous ce que nous n'admirions pas nousmêmes. S'ils nous délaissent aujourd'hui, fachons avoir pitié d'eux. Leur assiduité était importune; ne nous plaignons pas de l'aisance que ce changement nous procure : craignons plutôt le retour de ce rang & de ce pouvoir, qui tel qu'un jour brûlant, ramenerait ces petits infectes, & les ferait fourmiller encore davantage autour de nous. Je fais combien nous fommes portés fous des prétextes spécieux à déguiser nos faiblesses & nos vices; & à quel point nous venons à bout de tromper non-seulement le monde, mais de nous tromper nous-mêmes. Le penchant à faire le bien est inféparable de la vertu, c'est pourquoi l'homme qui ne peut supporter patiemment la perte du rang & du pouvoir dont il jouissait, attribuera peut-être ses regrets à l'impossibilité où il se trouve de fatisfaire ce penchant; mais qu'il apprenne que le fage se contente de faire tout le bien qui est en son pouvoir, qu'il n'est aucune situation dans laquelle il n'en puisse faire beaucoup, & que lorsqu'il ne dépend pas de nous d'en faire davantage, aussi avons-nous moins à craindre les occasions d'agir en fens contraire.

Les inconvéniens dont nous avons fait mention, n'entraînent rien avec eux que l'homme fage & vertueux ne puisse vaincre aisément, & ceux dont il me reste à parler, le mépris & l'ignominie, ne sauraient jamais être son partage. Il est impossible que celui qui se respecte lui-même, soit méprisé par les autres: & comment l'ignominie pourrait elle assecter celui qui concentre en lui-même toute sa sorce, qui appelle du jugement de la multitude à un autre tribunal, & vit indépendant

des hommes & des événemens? Caton ne fut élu ni Préteur, ni Conful; mais est-il quelqu'un qui pense de bonne-foi qu'il en réjaillit quelque déshonneur sur lui. La dignité de ces deux magistratures se fut accrue, s'il les eut occupées; la perte

fut pour elles, non pour Caton.

Vous avez rempli tous les devoirs d'un bon citoyen, vous avez été loyal à votre foi donnée, constant dans vos engagemens, & vous avez servi les intérêts de votre patrie sans calculer ni les ennemis que vous vous faissez, ni les dangers que vous aviez à courir. Vous avez autant qu'il était en vous, séparé ses intérêts de ceux des factions qui l'agitaient, & de ceux de ses voisins & alliés quand ils se sont trouvés différens : c'est elle cépendant qui retire aujourd'hui les fruits de vos fervices, tandis qu'ils vous donnent à fouffrir. Vous êtes bannis, traités avec ignominie, & ceux que vous empêchiez de triompher à ses dépens, se révanchent aux vôtres. Les personnes contre lesquelles vous serviez pour sauver l'état, conspirent & achevent votre propre ruine. Elles vous accufent, & vous avez pour juge la foule ingrate & écervelée. Votre nom est inscrit sur les listes de proscription, & l'art joint à la plus noire méchanceté s'efforce de changer en crimes vos meilleures actions & de flétrir votre caractere. C'est à ce desfein que la voix facrée du Sénat devient l'écho du mensonge; & ces archives qui devaient être d'éternels monumens de vérité, ne sont plus que les dépôts de l'imposture & de la calomnie. Vous pensez que de telles circonstances sont insupportables, & vous préféreriez la mort à un si honteux exil: détrompez-vous; l'ignominie retombe fur ceux qui persécutent injustement, & non sur celui qui souffre une injuste persécution, recalcitrat undique tutus. " Supposez que l'acte qui vous ban-

nit vous déclare attaqué de maladie contagieuse, tortu ou difforme; cette acle exposerait les législateurs au ridicule; l'autre les rend infames, mais ils ne peuvent, ni l'un ni l'autre, affecter l'homme dont la conscience est exempte des torts qu'on lui impute, & qui jouit en même tems d'un corps fain & bien fait. Au lieu d'un tel exil, voudriezvous, afin de vivre chez vous dans l'aisance, contribuer à mêler davantage ces intérêts contraires, & n'accorder que le troisseme rang à ceux de votre pays? confentiriez-vous avec l'apparence de le préserver de danger sans réalité, à prostituer son pouvoir à l'ambition étrangere, & sous prétexte de payer ses dettes, à verser ses trésors dans les coffres des plus vils citoyens? Si vous accédez à de si viles conditions, ce n'est pas à vous que j'adresse mon discours, encore moins êtes vous l'homme avec lequel je ferais en relation; & fi vous avez la force de les dédaigner, pourquoi vous plaindriez-vous de l'alternative? l'exil d'un pays tel que le vôtre en pareilles circonstances, est une véritable sortie de prison. Diogene sut chassé du Royaume de Pont, pour cause de fausse monnoie, & Stratonicus pensait que la falsification pouvait n'avoir eu lieu qu'afin de se faire exiler de Scriphos: mais vous avez cet avantage que vous avez obtenu votre liberté en faisant votre devoir.

L'exil avec tous ses maux, est si loin de causer le mépris que celui qui le brave, tandis qu'un si grand nombre se laisse abattre; éleve un trophée à son honneur sur sa propre infortune; car telle est la trempe de nos esprits, que rien n'excite autant notre admiration que l'homme intrépide au sein du malheur. Une mort ignominieuse est sans contredit ce qu'il y a de plus affreux au monde; & cependant quel blasphémateur prétendra dissa-

mer la mort de Socrate; ce grand philosophe en entrant dans sa prison, conserva la même contenance avec laquelle il avait humilié les trente tyrans; fa présence en chassa l'ignominie, car se pouvait-il que l'on appellât une prison le lieu où fe trouvait Socrate? Phocion fut mené au supplice dans la même ville; tous ceux qui rencontraient le triste cortege baissaient les yeux, & touchés jusqu'au fonds du cœur, ils regrettaient moins l'homme innocent, que la justice elle-même qui se trouvait condamnée dans sa personne : il se trouva néanmoins un malheureux (car la nature contre ses loix ordinaires, produit quelquesois des monstres) il se trouva quelqu'un qui lui cracha au visage, comme il passait; Phocion se frotta la joue, & se tournant vers le magistrat, il dit: prévenez cet homme d'être moins grossier à l'avenir.

L'ignominie ne faurait donc avoir de prise sur la vertu, puisque celle-ci demeure la même en toutes les circonstances, & qu'elle commande le même respect. Nous vantons les hommes alors qu'elle prospere, & dans l'adversité c'est ellemême qui devient l'objet de nos éloges, semblable aux temples des Dieux, elle est respectable jusque dans ses rulnes. D'après cela ne doit-on pas regarder comme une atteinte de folie, de différer un seul instant à nous procurer les seules armes capables de nous défendre contre les attaques, auxquelles nous fommes continuellement expofés. Notre fort quand nous tombons dans le malheur, dépend de la maniere dont nous avons joui de la prospérité. Si nous nous sommes adonnés de bonne heure à l'étude de la fagesse & à la pratique de la vertu, ces maux deviennent indifférens; mais si nous avons agi à l'opposé, ils deviennent nécessaires. Dans le premier cas, ce sont

des maux; dans l'autre ce font des remedes à de plus grands maux encore. Zénon se réjouissait qu'un naufrage l'eut jetté fur la côte d'Athenes; & ce fut à la perte de sa fortune qu'il dut l'acquifition qu'il fit de la vertu, de la fagelle & de l'immortalité. Il existe un air sain & un air corrompu pour l'esprit, de même que pour le corps. La prospérité irrite souvent nos maladies chroniques, & ne nous laisse d'espoir de remede que dans l'adversité. En pareil cas, l'exil ressemble à un changement d'air, & les maux que nous souffrons à de violens remedes appliqués, à des maladies invétérées. Ce qu'Anacharsis disait du vin, peut s'appliquer à la prospérité; elle porte les trois germes de l'ivresse, du plaisir & du chagrin. Heureux si ce dernier peut guérir le mal que font les deux autres. Quand le chagrin manque à produire fon effet, le cas est désespéré : c'est le dernier remede dont la providence indulgente fait usage; & s'il ne réussit pas, nous devons languir & mourir dans la misere & le mépris. Pauvres créatures que nous fommes! quand nous arrivera-t-il de favoir sur quoi doivent porter & nos defirs & nos prieres? Quand l'infortune en est l'objet, & que nous la craignons davantage, c'est alors qu'elle nous est nécessaire, c'est pour cette raison que Pythagore défendit à ses disciples de rien demander particulierement à la divinité. La plus courte & la meilleure priere que nous puissions adresser à celui qui connaît nos besoins, & notre aveuglement dans nos demandes, est celle-ci:,, Ta volonté foit faite ".

Ciceron dit en quelque endroit de ses ouvrages, que de même que le bonheur est l'objet de toute philosophie, ainsi les disputes parmi les philosophes proviennent de leurs dissérentes notions sur le souverain bien: accordez-les sur ce point,

Als le seront sur-tout le reste. L'école de Zénon plaçait ce souverain bien dans la vertu en tout fon jour, & portait le principe à l'extrême, hors de la nature & de la vérité. L'esprit d'opposition à une doctrine différente qui eut la grande vogtie du tems de Zénon, causa peut-être cet exces! Epicure faisait consister le souverain bien dans le plaisir. L'on se méprit à dessein ou par hasard sur fon fystême; ses disciples purent aider à corrompre fa doctrine; mais la rivalité animait la dispute ! car à dire vrai, il existe moins de différence qu'on n'imagine entre le Stoicisme exposé raisonnablement en termes intelligibles, & le véritable Epicurisme, tel que son auteur l'avait concu! la tranquillité d'un esprit heureux, selon l'un; & la volupté imperturbable fuivant l'autre, se tiennent de près; & je doute fort que le héros le plus résolu du Portique eut avec les principes de Zénon, fouffert les douleurs de la pierre avec plus de courage & de patience que n'en eut Epicure d'après les principes de sa propre philosophie: Cependant Aristote tint le milieu, ou s'expliqua mieux, en plaçant le bonheur dans les avantages réunis de l'esprit, du corps & de la fortune: L'accord est parfait, mais il est certain que ces avantages ne peuvent aller de pair ensemble. Nous supportons bien mieux la privation du dernier que des autres? & la pauvreté elle-même que les hommes redoutent si fort, ;, per mare pauperiem; fugiens, per saxa, per ignes" est surement preferable à la démence ou à la pierre, quoique Chrysippe pensat qu'il valait encore mieux vivre sou; que de ne point vivre du tout. Si donc l'exil en nous privant des avantages de la fortune, ne peut nous enlever les avantages plus précieux de l'esprit & du corps, quand nous en jouissons, & s'il peut nous les rendre quand nous les avons perdus, il Tome II.

n'est alors qu'un bien petit malheur quand la raison nous gouverne; & un événement fort heureux pour ceux qui font encore plongés dans les vices qui ruinent le corps & l'esprit. Il est à defirer pour les derniers, sans être à craindre pour personne. Si nous sommes dans ce cas, secondons les desseins de la providence en notre faveur, & si nous en avons manqué les occasions, ne laissons pas du moins échapper la derniere, " si nolis sanus curres hydropicus" nous pouvons adoucir les maux qu'il eut dépendu de nous de prévenir; & si nous venons à bout de vaincre nos passions désordonnées & nos habitudes vicieuses, nous fentirons nos chagrins diminuer à proportion toutes les approches de la vertu font confolantes. Quel plaisir l'homme qui sait ainsi calmer ses peines, n'éprouvera-t-il pas en découvrant que les maux qu'il attribuait à l'exil, ne provenaient que de sa vanité & de sa folie, & qu'il s'évanouissent avec elles; il verra que précédemment il ressemblait au prince efféminé, qui ne pouvait boire d'autre eau que celle du fleuve de Choaspe; ou bien à cette Reine imbécille qui, dans l'une des tragédies d'Euripide, se plaignait amérement de n'avoir pas allumé la torche nuptiale, & que la riviere d'Ismene n'avait point donné d'eau, lors des noces de son fils. Découvrant son premier état fous ce point de vue ridicule, il employera tous fes moyens pour en changer & parvenir à un autre aussi opposé que possible au premier, & quand il aura réussi, il sera convaincu par la plus forte de toutes les preuves, par sa propre expérience, que ses malheurs venaient de ses vices & non de fon exil.

Si je ne craignais de passer pour outrer les choses, je hasarderais d'exposer les avantages de la fortune qui sont dus à l'exil, & je les serais

comparer à ceux qu'il fait perdre. Il en est un qui a été négligé même par les grands hommes & par les fages. Démétrius de Phalere, après son expulsion d'Athènes, devint premier Ministre du Roi d'Egypte; & Thémistocles reçu un tel accueil à la cour de Perse, qu'il disait souvent que sa fortune eut été perdue, s'il n'eut été ruiné : mais Démétrius s'exposa par sa faveur sous le premier des Ptolemées à une nouvelle difgrace, à une nouvelle disgrace sous le second; & Thémistocles qui avait été le chef d'un peuple libre, devint le vassal du prince qu'il avait foumis. Quel profit n'y a-t-il pas à faisir le propre avantage de l'exil & à vivre pour foi, lorsqu'on n'est pas obligé de vivre pour les autres? Similis, capitaine de grande réputation fous Trajan & Adrien, ayant obtenu la permission de se retirer, passa sept ans dans sa retraite, & en mourant, il ordonna de mettre cette inscription fur sa tombe: qu'il avait passé plusieurs années sur la terre, mais qu'il n'en avait vécu que sept. Si vous êtes fage, vos loisirs seront dignement employés, & votre retraite ajoutera un nouveau lustre à votre caractere. Imitez Thucydide en Thrace, ou Xénophon dans sa petite serme à Scillus. Dans une pareille retraite, vous pouvez goûter le repos, & vous affeoir ainfi qu'un des habitans d'Elis, qui jugeait aux yeux Olympiques. fans y prendre part. Loin du fracas du monde. & spectateur presque indifférent de ce qui s'y passe, ayant acquitté dans une vie publique, ce que vous deviez pour le tems actuel, cherchez de même dans une vie privée à vous acquitter envers la postérité. Ecrivez sans passion, ainsi que vous vivez. Etablissez votre réputation, comme votre bonheur, sur les fondemens de la vérité. Si vous manquez de talens, d'inclination, ou de matériaux pour un tel ouvrage, ne cédez cependant pas à la paresse. Tâchez de copier d'après l'exemple de Scipion à Linternum. Soyez en état de vous dire à vous-même:

" Innocuas amo delicias, doctamque quietem."

Les amusemens de la campagne & les méditations philosophiques, feront couler doucement vos jours; & si l'indulgence des cieux vous accorde un ami tel que Lælius, rien ne manquera plus à

votre bonheur.

Ces réflexions peuvent aider à fortifier l'esprit contre l'exil, & les autres malheurs de la vie auxquels chacun est intéressé à se préparer, parce qu'ils font communs à tous les hommes; je dis qu'ils leur font communs, parce que même ceux qui leur échappent, y sont néanmoins également exposés. Les traits de l'infortune demeurent toujours au niveau de nos têtes; quelques-uns portent jusqu'à nous; d'autres en nous essleurant, vont bleffer nos voifins. Cherchons donc à acquérir l'égalité de caractere, & fachons, fans murmurer, payer à l'humanité le tribut que nous lui devons. L'hiver ramene les frimats : l'été, ses feux; & nous en ressentons le double esset. L'intempérie de l'air nous dérange & nous rend malades. Ici nous fommes exposés aux bêtes fauvages; là, nous avons à craindre des hommes plus féroces encore que les bêtes: & si nous échappons à la malignité & aux dangers de l'air, l'eau nous prépare de nouveaux périls, le feu d'autres encore. Il n'est pas en notre pouvoir de changer ce cours ordinaire des choses; mais il dépend de nous de donner à notre caractere ce degré d'élévation qui convient à des hommes fages & vertueux, qui doit nous mettre en état de foutenir avec courage les événemens de la vie, & nous aider à nous conformer aux loix de la nature qui

gouverne le monde, fon vaste royaume, par de continuels changemens. Soumettons-nous à cet ordre; soyons persuadés que tout ce qui arrive devait arriver, & ne portons pas la folie jusqu'à nous plaindre de la nature. La meilleure résolution que nous puissions prendre, est de souffrir ce que nous ne faurions changer, & de poursuivre, sans murmurer, la route que la providence qui dirige toutes choses, nous a tracée; car ce n'est pas affez de fuivre, & ce n'est qu'un mauvais soldat qui se plaint & marche avec répugnance. Nous devons recevoir les ordres gaiement & avec courage, sans chercher à quitter le poste qui nous est alligné, dans cette disposition de choses dont nos foutfrances mêmes sont une partie nécessaire. Adressons-nous à Dieu qui gouverne tout, comme fit Cléanthe dans ces vers admirables, qui perdent leur grace & leur énergie dans la traduction.

Grand Dieu! pere de la nature!
Toi qui regles tout ici bas,
Daignes m'observer, sans murmure
Et résigné, portant mes pas
Où ta volonté me commande.
Que l'on résiste, ou qu'on se rende,
Le fort entraîne également;
La plainte aggrave le tourment
Contre le mal qui nous accable;
Tenir serme & vivre innocens,
C'est t'ossirie le plus agréable,
Le plus pur de tous les encèns.

Que ce soit là notre langage & notre maniere d'agir. La résignation à la volonté de Dieu est la vraie grandeur d'ame; mais le signe certain d'un esprit bas & pusillanime, est de lutter contre elle, de censurer l'ordre de la providence, & tandis que nous devrions corriger notre conduite, de youloir résormer celle du maître de tout.

CHAPITRE SEPTIEME.

Histoire de l'Anarchie depuis le 10 Août, jusqu'au 2 Septembre 1792.

ANS une révolution opérée par des moyens aussi violens & aussi atroces que le fut celle du 10 Août, tout dût se trouver déplacé à la fois, & la France ne put conserver l'apparence même d'un gouvernement. Les corps administratifs de tout le Royaume, faisis d'étonnement, ne savaient que penser, & attendaient avec stupeur les décrets de l'infurrection, comme les Pachas Turcs attendent avec respect & résignation les ordres & les cordons de la fublime Porte.

L'esprit de la constitution regnait dans ces corps administratifs, composés pour la plupart de bourgeois ailés. Ces bourgeois avaient chaffé les nobles & les prêtres de leurs fiefs, de leurs abbayes & de leurs fonctions. Les biens de l'églife, les épaulettes de l'armée, les porte-feuilles de l'intendance, tout était à leur discrétion. Leur orgueil se complaifait dans cette nouvelle carriere, & le notaire devenu colonel, & le commis aux douanes, président de son district, continuaient de trouver que M. La Fayette était un des plus grands généraux de fon fiecle, M. Desmeuniers un des plus beaux génies de l'univers, & M. du Fresne de St. Léon, chef des liquidations, le plus grand calculateur de l'Empire: en un mot, la premiere révolution avait été le triomphe des bourgeois, celle-ci était la révolution des bouchers & des pauvres. Elle fut plus atroce, mais aussi, elle sut plus conséquente que la premiere.

Les bourgeois à peine revenus de leur élévation, furent encore plus étourdis de la rapidité de leur chûte. La faiblesse de la garde nationale de Paris, seul point d'appui qui leur restait, leur sit perdre toute attitude, & ils crierent en tremblant devant

les citoyens passifs, vive l'Egalité.

Ces nouveaux infurgens parurent d'abord se laisser diriger par ceux qui se disaient les savans & les politiques de l'affemblée. Ainfi, tous ceux qui avaient contribué à faire déclarer la guerre, & à exciter le mouvement qui avait préparé l'infurrection, parurent aux révoltés du 10 Août de grands personnages, à-peu-près comme ceux qui avaient fait décréter la spoliation du clergé, avaient reçu les premieres palmes de la faveur populaire. Briffot succéda donc à Thouret & Mirabeau; on découvrait déja dans son écritoire, les déclarations de guerre à tous les Souverains du monde, & son nom, devenu proverbial depuis quelque tems, ne laissait aucun doute aux non-propriétaires sur son inclination à voir s'effectuer les changemens de propriétés. Les basses classes du peuple qui ne voient dans un moment, que les occasions d'améliorer leur fort, donnerent leur confiance entiere à Brissot, & il en jouit jusqu'au moment où il s'avifa d'amalgamer quelques mots d'ordre & de loi à ses fureurs révolutionnaires & diplomatiques. M. de Condorcet à qui l'on accolla longtems le nom de Brissot, n'obtint jamais autant de confiance que celui-ci : on se rappellait qu'il avait été gentilhomme, on n'avait pas oublié ses flagorneries aux grands, & ses bassesses dans leurs antichambres fous l'ancien régime, plus il s'abaissait, plus le peuple semblait s'en défier; & tous ses vices ne purent lui faire pardonner le défaut de fa naillance.

La faveur dont a joui Brissot pendant un an,

exige quelques détails fur cet homme si extraor-

dinairement ordinaire.

Né à Chartres d'un cuifinier, fan's fortune & quafi fans espoir, il avait erré dans des colleges & dans des études de procureur, luttant contre la misere, & déja tourmenté du besoin de bouleverser; il passait sa vie à compiler; à ses compilations il joignait de la mémoire, mais cette mémoire même étouffait chez lui tout germe d'imagination; toutes les idées fausses lui parurent belles; il voulut affecter la philantropie, tout en détestant la portion de la société qui se trouvait au desfus de lui ; irrité de sa nudité ; mais embarrassé de son fatras philosophique, il commença à écrire à l'âge de 20 ans, placé dans une position tellement fausse, que sa candeur ne sut plus que de la niaiferie, & que ses fureurs glaçaient tous ses lecteurs. Son nom avait fouvent paru dans des avertissemens & dans des prospectus; mais le malheureux avait déja composé douze volumes, qu'on favait à peine qu'il avait écrit, & ce qu'il avait écrit. Il a fallu des recherches immenses, pour en retrouver ensuite quelques traces, lorsqu'on a youlu discuter ses premiers paradoxes.

Poursuivi par ses créanciers, vexé par ses libraires, accusé par ses coassociés, Brissot quitta Londres, où il avait essayé de sormer un Lycée avec les sonds d'autrui. Cet établissement n'avait eu d'autre succès que de lui sournir pendant un an un prétexte pour s'endetter & un moyen pour vivre. La misere qui l'avait poussé en Angleterre, le repoussa en France. La société philantropique des amis des noirs l'accueillit; il y contracta ses liaisons, qui durent encore avec le Génevois Claviere, esprit saux comme Brissot, agioteur de spéculations illusoires, comme Brissot l'était de principes dangereux; tous deux chassés des pays qu'ils

avaient habité, ils se soutinrent, se prônerent, se caresserent; ils virent la révolution dans les sautes orgueilleuses de M. Necker, & soudain, pour ajouter au capitale des principes de la nouvelle société, Claviere, plus en sonds que Brissot, dépêcha son

affocié aux Etats-Unis de l'Amérique.

Brissot, dès le lendemain de son arrivée, étudia la politique Amériquaine dans les papiers-nouvelles. Il ajouta à son grimoire mille lambeaux de gazettes & de magazines; & bientôt il découpa une histoire des Etats-Unis & de leur commerce, qu'il publia successivement en 4 gros volumes. Le bruit de la convocation des états-généraux l'appella en France. M. Necker annonçait qu'il n'avait pas une idée, & que le gouvernement n'avait plus un écu; Brissot arriva avec son bagage ordinaire de principes, multiplié par ceux qu'il avait pui-

fés dans la baye de Chefapeak.

Si Briffot fut revenu d'Angleterre à cette époque, ses principes se seraient trouvés dans De Lolme & dans Blackstone; il eut indiqué le véritable type de toutes les constitutions & de la félicité publique dans l'équilibre & dans l'indépendance des trois pouvoirs constitués à l'Anglaise; il eut abandonné la pairie à la noblesse Française, & comme il n'aurait pas encore eu les qualités requises pour être un représentant de la chambre des communes, il eut abandonné à d'autres plus heureux l'avantage de se faire proclamer les hommes du peuple sous les fenêtres de leur Roi; il se fut contenté d'acquérir d'abord une modeste place dans les bureaux d'un ministre populaire, & il fut ensuite parvenu à tout; car, il ne faut pas se le déguiser; s'il y a un germe de démocratie dans une constitution, le bayardage y est fort puissant, & Brillot était loquace.

Mais il arrivait d'un pays neuf, d'un pays adossé

aux limites du monde, d'un pays qui ne contenait pas encore la dixieme partie de fa population possible, d'un pays enfin qui n'avait pour tous voisins que des mers & des sauvages. Sous de telles circonstances, cette nation non corrompue encore, non resserrée sur un territoire étroit, n'était point livrée aux passions & aux haines qui résultent depuis long-temps en Europe de l'origine & de la disproportion des fortunes. Les richesses mobiliaires ne l'emportant point encore sur les richesses territoriales, laissaient en quelque sorte à la Providence le foin de gouverner ce pays naiffant, & le peuple n'avait été obligé pour sa sûreté que d'y faire de légers réglemens de police. Brissot conformant toujours ses idées à ses circonstances particulieres, se dit en voyant le docteur Franklin devenu par des talens réels de garçon imprimeur, un des premiers personnages du Congrès: et moi aussi, je suis pauvre, et moi aussi j'ai été prote d'imprimerie; assimilons la France à l'Amérique; soyons Gazettiers, nous deviendrons législateurs, restons pauvres, on nous dira vertueux, et peut-être un jour, serai-je le Francklin de la république, et Claviere, mon protecteur, en sera le Robert Morris.

Ainsi, Brissot en composant, dès son arrivée, un énorme volume sur les principes des assemblées nationales, en sondant l'imprimerie du patriote Français, en continuant sa compilation journaliere, & en portant, dans les assemblées de son district, cette assiduité qui n'est que le sublime d'un sactieux ou d'un sot, Brissot, dis-je, était parvenu à commencer cette réputation de club, qui depuis s'est élevée jusqu'à lui attirer l'estime de quelques individus constitués en dignité dans un Royaume voisin (*).

^(*) Un Pair s'est vanté publiquement au parlement Britannique, de

Il était devenu membre de l'affemblée législalative, & il avait juré aussi lui de maintenir la constitution de 1790! Après avoir estimé La Fayette, aussi long-tems qu'il le crut capable de détruire jusqu'au nom de la monarchie Française, & de s'emparer pour lui-même du rôle de Washington; il l'avait répudié, aussi-tôt qu'il l'avait vu s'arrêter dans la révolution, au niveau de la démocratie royale; & depuis, il n'avait cessé de vilipender ce général, jusqu'à ce que l'on fut enfin parvenu à détruire sa constitution, & à substituer à la démocratie royale, la république une et indivisible; deux choses également absurdes & incohérentes, & qui portent en elles-mêmes le germe de leur destruction. En Effet, celle-ci ne ressemble pas plus au gouvernement fédératif Américain, que la constitution ne se ressemblait à la monarchie Anglaise. Briffot n'a donç fait qu'imiter le général La Fayette en insurrection & en sottise; le même succès l'attend fans doute; car en révolution, & l'orsqu'on a une fois, substitué la volonté à la raison, le plus violent est le plus raisonnable; & le plus cruel, est le plus conséquent.

Brissot, chargé d'harceler le pouvoir exécutif constitutionnel, avait été mis à la tête du comité diplômatique. Vingt rapports, de deux heures chacun, sur les ministres, sur l'Autriche, sur les colonies, sur les relations étrangeres, attesteront dans la suite, par la difficulté qu'on aura à en soutenir la lecture, le courage ou la sureur de ceux qui eurent la patience de les écouter. Il sit empri-

l'honorabe amitié qu'il portait à Brissot; or, si l'on prouvait, ce qui n'est pas dissicle, que ce Brissot a crié mille sois dans ses ouvrages contre l'aristocratie constitutionnelle de la pairie Anglaise, & en général contre la constitution d'Angleterre, n'en pourrait-on pas conclure que sa seigneurie, en aimant Brissot, n'aime ni son Roi, ni son pays, ni ses loix, ni sa propre existence.

Voyez le discours de Lord Loughboroug, en réponse

fonner M. de Lessart, il agita les colonies, il comimença la guerre, il dénonça le Roi, il prépara le crime des crimes, il sit répandre le sang de plus de 1500 mille individus, & lorsque le juge suprême lui demandera compte tôt ou tard des ravages exercés par son influence, il dira encore: Et pourtant, je n'étais pas un mauvais homme! et moi aussi, j'ai écris contre les forfaits de Marat et de Panis.

Vil hypocrite! que nous importe que tu n'aies pas eu la force de faire couler toi-même le fang de tes victimes, que tu n'aies pas massacré en perfonne les 8000 prisonniers de Septembre, tu as parlé, & la mort, la famine, la peste ont été la suite de tes écrits mensongers, & de tes persides déclamations. Tu peux te dire maintenant le plus humain des assassins, le plus honnête des brigands, un peux te vanter des amis que tu as dans l'étranger, ceux-ci peuvent se glorisser de l'honneur de reconnaître, personne ne leur enviera cette

exécrable jouissance!

Briffot avait affocié à son cruel patelinage, cette députation Bordelaise, si connue sous le nom des Girondins; trois d'entre-eux s'étaient fait remarquer par dessus les autres, & dispensent de parler de leurs collegues. Ces trois hommes étaient les avocats Guadet, Vergniaux & Gensonné---Long-temps ignorés & méprifés dans le barreau de Bordeaux, ils s'étaient jettés à corps perdu dans la révolution; nés dans un pays où la vivacité & la fanfaronade font indigenes, ils avaient apporté des rives de la Garonne de l'orgueil, quelques idées & beaucoup de misere. Toujours prêt à tirer parti des circonstances, Gensonné détruisait la monarchie Françaife de la même main avec laquelle il avait dételé & traîné lui-même la voiture du pré-Adent le Berthon en 1788. Guadet tourmenté du

besoin de parler & de hair, ne savait que hair & parler. Vergniaux fut d'abord emporté par le torrent qui l'avait élevé aux fonctions de député. Ses premiers discours à l'affemblée ne respiraient que le républicanisme; il ne voyait que Brutus, il ne demandait que des haches pour ce qu'il appellait les rebelles. Le malheureux!il ne voyait pas qu'en laissant à l'opinion seule à appliquer le mot traître & rebelle, il était à la veille d'en éprouver luimême l'accusation. L'habitude de Paris, celle de quelques fociétés qui consentirent à l'admettre, l'avaient rendu un peu plus souple; peu-à-peu, il était devenu royaliste. On l'avait vu pleurer au 20 Juin; on commençait à fonder quelques espérances fur lui; il fallut bientôt y renoncer: son éloquence, ses mouvemens oratoires tout fut perdu pour la cause de la Royauté, & voilà ce qui arrive lorsque l'on ne posséde qu'une honnêteté de circonstances, qu'un germe d'honneur que le même jour voit naître & mourir; & voilà ce qui a rendu si sublime & si nécessaire cette institution de chevaliers & de nobles, qui prescrit à tous ses enfans d'être constamment les gardiens incorruptibles de l'honneur & de la loyauté, & qui met ainsi le dépôt de la vertu à l'abri des secousses du malheur, & d'un intérêt temporaire.

Le jeune Ducos, fils d'un riche négociant de Bordeaux, suivait aussi les étendarts de Brissot. C'était l'ensant perdu de la faction; on le mettait toujours en avant, lorsqu'il était question de lancer un brocard aux Feuillans. Ses entrechats lus avait donné une réputation de gentillesse, & ses calembourgs passaient pour de l'esprit; mais on s'était désié de l'intempérance de sa langue; iln'était jamais monté jusqu'aux honneurs d'un rapport, & il était resté l'agent très-subalterne de ses col·legues. Grangeneuve, autre député Bordelais,

n'avait fait de bruit dans l'assemblée, que par la rixe qu'il eut avec un de ses confreres, le député Jouneau, qui le roua de coups, & qui, pour l'avoir roué sut mis à l'abbaye, & pour avoir été mis à l'abbaye, pensa devenir victime des mas-

facres du 2 Septembre.

Tels furent les septemvirs qui joignirent leurs fureurs, & leurs vices, au Dictionnaire politique que Brissot s'était formé, en copiant, pendant dix ans des journeaux & des débats Anglais & Américains. Car, c'est une chose digne de remarque, que ce peuple ivre de nouveautés, voulait encore une forme qui légalisat sa révolte; Brissot sut l'homme qu'il fallait aux agitateurs; sa pauvreté sut son courage, sa mémoire sut son talent & sa

popularité naquit de sa lâche abondance.

Tels furent les hommes, qui préparerent pendant un an la déchéance du Roi, la guerre univerfelle & l'anarchie générale, pour substituer aux rêves de leurs prédécesseurs quelques subtilités un peu plus métaphyliques, mais aussi un peu moins exécutables. La constitution ridicule fut détruite, pour présenter ensuite un plus ridicule plan d'affemblées primaires perpétuellement élifantes, d'un feul corps législatif, toujours dénonçant, & de 25 millions d'hommes, toujours sur la place publique, pour nommer ou juger leurs agens, & dont un seul individu, fou ou furieux a le droit à chaque instant, de demander la dissolution ou le renouvellement; projet si absurde, qu'il a excité, en même-temps la pitié des nations voisines, & le mépris de la nation massacrante de l'intérieur.

C'était, pour arriver à ce pitoyable résultat, qu'on emprisonnait le malheureux Monarque, qu'on le séquestrait de toute communication avec ses sujets, & qu'on appellait, pour le juger & le conduire au supplice, un simulacre de conven-

tion, dont on devait des lors préjuger la composition, & les crimes, comme on en préjuge au-

jourd'hui l'effrayante punition.

Et c'était aussi pour monter à l'échassaud qu'on faisait sortir le Roi de son palais, qu'on le faisait marcher en arriere, pour se resugier à l'assemblée nationale! Ah! sans doute ce serait un crime à son serviteur sidele de troubler sa cendre après une vie si pure & un trépas si héroïque; mais il m'est impossible de retenir une vérité bien importante, c'est qu'un Roi ne doit jamais se décider à franchir ses limites que pour se porter en avant; l'instrument qui plie, cesse d'être utile, & tout ce qu'on fait de grand, finit toujours par être avantageux (*).

J'entre maintenant dans le détail des opérations combinées de l'assemblée législative & du conseil général de la commune révolutionnaire. Ce n'est qu'avec une extrême répugnance que l'on se voit contraint à aller chercher dans la boue & dans le sang les noms que l'on a à montrer à la postérité, mais dans une histoire des crimes & dé

^(*) Je ne parlerai plus de M. de Condorcet. La discussion que j'as fait de son exposition, suffit pour peindre cet homme & ses principes. J'ajouterai seulement que ce rédacteur du nouveau code Français vient de prouver que toute espece de principe présenté par qui que ce foit, sera toujours la critique la plus amere de sa condnite & de celle de ses collegues. A la suite de sa nouvelle rapsodie constitutionnelle, le philosophe se complait à vouloir bannir la peine de mort, mais le factieux, un peu inquiet de cette conféquence, vou-lant à la fois écrafer ses ennemis & justifier le passe, laisse le droit à l'assemblée de la prononcer, quand elle le jugera utile. Il est aisé de voir que l'assemblée ayant les mêmes passions que lui, la philantropie du philosophe ne compromettra point les intérêts du factieux. On remarquera donc qu'un philosophe factieux est deux sois plus dangereux que le despote le plus sévere, puisque sa sensibilité ne le porte qu'à relâcher les loix opprimantes, en conservant néanmoins la faculté de pouvoir arbitrairement lever la hache fur ceux qui s'opposeraient à ses vues. De cette double action d'empêcher ce qui réprime, & de favoriser ce qui opprime, nast un ordre de choses, mille sois plus insupportable que la tyrannie la plus cruelle qui a au moins le mérite de réprimer en même temps qu'elle opprime.

malheur de toute espece, l'écrivain doit aussi lui éprouver ses infortunes.

Je diviserai cette premiere époque en plusieurs

parties.

1°. Les soins de l'assemblée & du ministere pour corrompre l'opinion des départemens, préparer l'accusation & le procès du Roi.

2°. Les opérations militaires de l'affemblée, le dernier mouvement & la fuite de M. de La

Fayette.

3°. Les vengeances particulieres, les emprisonnemens, les supplices, les visites domiciliaires, en un mot, tous les préparatifs des journées af-

freuses des 2 & 3 Septembre.

Je peindrai ensuite ces exécrables scènes, dont le seul récit sera dresser les cheveux. Brissot a décrété le principe; Marat appliquera les conséquences, & la loi sera impuissante devant Marat, & l'on verra le corps législatif confacrer deux sois de suite le meurtre; la premiere sois par son silence; la seconde, en suspendant les poursuites qu'il avait ordonnées.

Opérations de l'assemblée et du ministère pour corrompre l'opinion publique. Préparatifs du procès du Roi.

Le premier objet dont s'occupa l'assemblée; fut de corrompre l'opinion des départemens sur l'insurrection du 10 Août. Tous les moyens de séduction furent mis en usage pour cet esset.

D'abord M. de Condorcet rédigea l'exposition mensongere qu'on a lu dans le chapitre sixieme de cet ouvrage. Des commissaires de l'assemblée

& des commissaires de la commune, furent envoyés avec précipitation dans tous les départemens, fous le prétexte d'y accélérer la levée des troupes; mais dans le fait, pour en achever la déforganifation, pour dénoncer les gouvernans aux gouvernés, pour stimuler les méchans, décourager les bons, échauffer les esprits contre le Roi, & prêcher par-tout l'égalité chymérique, qui avait fervi de prétexte à cette seconde révolution, comme le mot de liberté à la premiere; égalité que le peuple ne pouvait pas comprendre, tant qu'il ne le voyait pas suivie du partage de fortunes & des terres. Merlin, Albitte, la Croix, Aréna, le Cointre, furent les principaux de ces missionnaires; ils remplirent parfaitement le but de leur mission. Les départemens de la Somme. de Seine & Oise, & de la Seine inférieure, ou pour être plus intelligible, Amiens, Versailles & Rouen. virent l'esprit public se tourner aussi-tôt vers le centre qui donnait l'impulsion. Paris eut raison: & comment ne l'aurait-il pas eu? il avait toujours eu l'initiative de l'infurrection, il avait vaincu, il renfermait 20 mille tigres altérés de fang, & il pouvait au premier bruit, lâcher ses Marseillois, ses brigands, fur le premier département rebelle. Celui qui commandait à Rouen (*) essaya en vain quelques efforts après le 10 Août, en faveur de la Royauté, il ne fut pas secondé, & il fut bientôt obligé de quitter sa division & la France, pour venir chercher un afyle en Angleterre, contre les poursuites dont on l'honora.

Les envoyés en question, étaient par-dessus tout, chargés de répandre par milliers des exemplaires, de ces imprimés perfides, que l'assemblée sit distribuer avec tant de soin sous le titre

^(*) M. le Duc de Liancourt. Tome II.

de Recueil 1, 2, 3, &c. jusqu'à 15, des pieces trouvées dans le secrétaire du Roi, dans les papiers de M. de la Porte, trésorier de la liste civile; de M. de Montmorin, de M. d'Abancourt, etc.

Ces recueils informes, imprimés à la hâte, à fur & mesure de leur découverte, sur des feuilles volantes, étaient des copies prétendues de papiers faisis sans aucune formalité. On ne se donnait pas même la peine d'en constater l'authenticité. C'étaient un nommé Gohier, avocat de Rennes, & l'abbé Audrein, cuistre de college, qui n'était connu que par ses dettes & ses ridicules, que l'assemblée avait investis de ses pouvoirs, pour légaliser des chiffons enlevés de force, chez le premier commis de M. de la Porte, & chez des agens fubalternes; papiers altérés ou mutilés, fragmens de lettres sans signatures, sans date, plans de conftitution, mémoires fans réponse, projets sans exécution, &c. &c. Ce fut pourtant fur de pareils papiers que l'on fonda ensuite le procès du Roi! J'en donnerai un plus grand détail, lorsque je traiterai l'histoire de ce procès. Il ferait superflu maintenant de chercher à fixer l'opinion sur cet amas de fables populacieres, de rapports de tavernes, d'imputations effrontées, dans lesquels l'affemblée & les journalistes eurent grand soin, & fans doute grand plaisir à faire voir une série de complots auxquels ils ne croyaient pas euxmêmes.

Cependant, pour en porter un premier jugement, il suffit de jetter un coup-d'œil, sur l'exorde du rapport qu'en sit Dusriche Valazé, le 6 Novembre. "Nous n'avons pas cessé, dit-il, de tra-"vailler, en présence des membres du comité de "surveillance & de la municipalité de Paris: ainsi "le portait votre décret. Les papiers étaient dé-"posés dans un appartement distinct de celui où

, nous nous réunissions; ils nous étaient appor-, tés par les membres du comité de furveillance , de la commune ; ils étaient, après leur examen, " reportés par les mêmes personnes, dans le lieu " dont nous nous étions interdit l'entrée, &c. &c. &c. "Il réfulte de ce peu de phrases une premiere vérité, c'est que le comité de surveillance de la commune fut chargé de la garde & de la direction de ces papiers; or, quels étaient les membres composant ce comité si digne de consiance? Précisément, ceux-là même qui ordonnerent les massacres de Septembre! On frémit involontairement d'horreur à l'aspect d'un semblable renverfement de toutes les notions d'équité, & des suites terribles qu'elles ont eu. Lorsqu'on voit en même tems avec quelle profondeur de scélératesse, on tordit les expressions les plus innocentes, les choses les plus simples, sans même en admettre l'explication ni la discussion; quand on résléchit à tant de bassesse unie à tant de férocité, & qu'on voit des sujets impies abuser à tel point, pour sacrisser leur maître, de l'autorité facrilege que trois ans de forfaits avaient accumulé dans leurs mains, il n'est point de vengeance que l'humanité n'invoque, ni de châtiment qui puisse expier l'opprobre d'une nation qui enfanta de pareils monstres.

Afin de propager plus rapidement encore les effets de ces imprimés contre le Roi, le nouveau pouvoir exécutif appella à fon secours, tous les journalistes du parti, qui avaient eu soin de rester seuls maîtres du champ de l'opinion, en faisant détruire toutes les presses de l'opposition & massacrer leurs rivaux. Toutes les graces, toutes les places surent accordées à ces trompettes de l'insurrection. Gorsas sur nommé imprimeur du département de la justice; Champsort & Carra eurent la bibliotheque du Roi; Camille Desmoulins, &

Fabre d'Eglantine furent nommés, l'un secrétaire du sceau, l'autre secrétaire de la justice; Tallien sur secrétaire de la commune; Maret Tachigraphe du Moniteur, reçut son diplôme d'agent de l'insurrection Belgique, & l'Abbé Noel, ci-devant copiste de l'Abbé Maury, naguere régent de sixieme au college de Louis-le-Grand, quitta sa rédaction de la Chronique, pour succéder à l'insame Bonne Carrere, dans la direction des affaires

étrangeres.

Ainsi traités par la révolution, on devait s'attendre que ces journalistes ne refuseraient pas de contribuer à pervertir les départemens; 40 mille exemplaires de ces imprimés furent par eux colportés dans les provinces. Leur zele reçut fans doute bien d'autres récompenses qui ont été ensevelies dans les chapitres de dépenses secretes, dont on n'a jamais vu les états, mais on peut en juger par Gorsas, le plus franc de tous les coquins fes confreres. Cet homme, après s'être brouillé avec Danton, pour se jetter dans le parti de Roland, est convenu que ce dernier lui payait 100 exemplaires de son journal: ab uno, disce omnes; c'étaient là les hommes qui accufaient le Roi d'avoir fait donner quelques encouragemens aux écrivains, qui prêchaient le respect pour la constitution & le bon ordre.

Je me suis surpris un moment, tenté de donner l'esquisse de la vie & du caractere moral de chacun de ces empoisonneurs publics, mais j'ai pensé que ce serait abuser de la complaisance du lecteur. Il est des objets qu'il faut tenir à une certaine distance. La crapule & l'ignorance formant le caractere général de cette classe d'hommes, espece de vermisseaux nés de la putrésaction du moment, haineux, plats, misérables, besogneux, livides, avides, repris de police, slétris par la justice, en

désigner un, c'est les désigner tous, & les nommer,

c'est les peindre (*).

Marat, plus conféquent qu'eux tous, ne s'amusa point à faire sa cour au pouvoir exécutif, ni à lui demander des gratifications. Délivré bientôt d'un décret d'accusation, dont le parti de Brissot l'avait assublé, il sortit de sa cave, pour aller de son autorité privée voler au directeur de l'imprimerie Royale quatre presses, que l'assemblée elle-même

n'a jamais pu lui faire restituer.

Chacun des ministres nouveaux se crut obligé d'imiter l'assemblée, & d'adresser de son côté à ses agens secondaires, une apologie du 10 Août, & des regles de conduite dans le nouvel ordre de choses qui s'ouvrait sous les auspices de l'égalité. Parmi ces pieces officielles, on remarque principalement l'adresse du ministre de l'intérieur (Roland) aux corps administratifs. Elle est digne d'être confervée, ne fut-ce que pour fervir de leçon aux ambitieux & aux factieux de tous les tems. En la comparant avec les dernieres productions de ce fou de révolution, en opposant ses fureurs républicaines aux dangers qu'il courut ensuite, ses injures aux Rois avec les diatribes de Robefpierre contre lui, ses louanges des sociétés populaires avec les dénonciations qu'il en a essuyé, l'histoire tirera quelque avantage de ses tribulations. Son exemple fera voir la folie qu'il y a de confidérer les hommes, & les constitutions systématiquement, & n'eut-il rendu que ce service, on pardonnera quelque chose à cet extravagant vieillard, pour

^(*) On a vu récemment à Londres, ces Noël & Maret, jouer le rôle de négociateurs, & venir y promener leur impudence dans des équipages scandaleux. Le tranquille mépris du gouvernement en a fait justice; mais quel tourment n'ont pas du éprouver à leur vue ces riches propriétaires résugiés & ruinés, en se disant : voilà pourtant les grimauds qui ont bouleversé tout l'ordre social, pour avoir à leur tour, des gens & des voitures.

être venu, après M. Necker, renouveller in animà vili, une semblable expérience des caprices populaires (*).

Le Ministre de l'Intérieur, aux Corps Administratifs,

Dans un tems de révolution, Messieurs, chaque jour amene des événemens nouveaux et frappans, qui ne semblent pas tenir à ceux de la veille. La scène varie, les individus changent de place, les esprits s'étonnent, et chacun éprouve des sentimens profonds, analogues aux principes qu'il a adoptés ou aux passions qui le dominent. L'admiration et l'effroi se répandent en même tems; l'homme même qui s'oublie entiérement dans les grands intérêts de la Patrie, n'est point inaccessible à ces affections natu-

(*) Roland & Claviere formaient dans le conseil exécutif, une espece de parti de l'opposition, appuyé dans l'assemblée nationale sur Brissot & les Bordelais, & sur Pétion & Manuel à la municipalité. Servan, Monge & Le Brun n'osaient avoir une opinion à eux. L'homme terrible par excellence, celui qui en fronçant le sourcil saisait trembler tous ses collegues, était le ministre de la justice, Danton. Roland étonné des premiers succès du Duc de Brunswick, ouvrit dans le conseil l'avis de quitter de bonne heure Paris, avec les ôtages du Temple, les rames d'assignats, les archives de l'assemblée, & le corps législatif. La frayeur avait tout sais, Danton seul résista à l'impussion, il employa l'arme de la terreur pour faire marcher à l'armée, & les ordres pour l'abbaye & les prisons partirent de l'hôtel de la chancellerie.

Pétion, Manuel & Roland ofent demander aujourd'hui de la reconnaissance pour l'opposition qu'ils ont porté momentanément aux sureurs de ceux qu'ils appellent désorganisateurs. Où en serions-nous, grands Dieux! si une ambition, vaincue chez ces sactieux nous était présentée comme un modele de courage & d'héroïsme à admirer! La révolution en est au point, où je cherche le chef de brigands qui doit fonder Rome. Pétion, Manuel & Roland, suivant les traces de Bailly, Mirabeau & Necker, me livrent encore aux erreurs des opinions; ils me posent des principes que je peux discuter; je discute, on me replique; nous ne savons où nous en sommes; il y a anarchie & désorganisation. Danton massare, je me tais jusqu'à ce que je le massare à mon tour, mais au moins je suis certain qu'à la suite de notre lutte, il y aura gouvernement.

rellement produites par de grands mouvemens, Mais tout se tient dans le monde moral et politique, comme dans la chaîne des êtres physiques; et malgré les transitions brusques ou imperceptibles de certaines choses, leur majeure partie peut-être prévue et calculée par l'homme réfléchi, qui rapproche avec impartialité l'expérience des siecles passés, de la situation du moment. Cette prévoyance, il faut l'avouer demande trop de philosophie et de désintéressement pour avoir jamais été l'attribut des Cours, séjour malheureux de l'erreur et des passions aveugles. L'habitude du pouvoir entraine presque toujours l'audace de tout prétendre et la présomption des succès : plaignons les infortunés que cette habitude aveugla des l'enfance, elle prépara leur ruine dans un siecle de lumieres. Soyons assez sages pour prémunir contre elle tout homme isolé; redoutons-la pour nous jusqu'au scrupule, et sachons nous appliquer avec séverité les importantes leçons que nous donne notre propre histoire.

Fatiguée d'une longue oppression, et enfin portée au comble de l'indignation par les excès de la perversité, la nation éclairée sur ses droits, les reprit en 1789; la Bastille fut renversée, et l'édifice bizarre d'une Monarchie despotisée, fit place à la constitution que nous donnerent des représentans. Etablie sur des bases inébranlables et sacrées, il fallait qu'elle se soutint comme elles, si leur correspondance était exacte,

ou qu'on en sentit bientôt les vices,

Il en existait sans doute; trois ans d'agitation et de trouble les ont développés; mais il eût été possible de rester long-tems sans les appercevoir, si le premier de tous n'eût été dans les grands moyens de corruption laissés à la cour.

Menacé extérieurement par de puissans ennemis, travaillé dans l'intérieur par des malveillans, le peuple, lassé des lenteurs et des trahisons d'agens perfides, s'est levé une seconde fois; il a voulu dissiper ces artisans de mensonges qui environnent le Trone comme des insectes avides.

Sa justice, aussi terrible que sa patience est longue, s'est indignée d'une résistance rendue cruelle par les apparences de conciliation dont on l'avait fait précé-

5 62

der. Jettons un voile sur des détails toujours affligeans, puisque le sang des hommes a coulé. Combien les despotes sont coupables de causer, pour l'élevation de quelques mortels prétendus privilégiés, la ruine de tant d'individus!

Le despotisme sut détruit en 1789; mais 1792 sera l'époque du regne de l'égalité. Un peuple fier et brave a démontré qu'il voulait l'établir et qu'il saurait la conserver. Son courage annonce à l'univers qu'il n'a rien à redouter, et qu'on est sûr de tout vaincre quand on

est résolu à se sacrifier.

Rappellé de ma retraite au département de l'intérieur, je rentre dans la lice, sans me dissimuler les dangers du combat. J'avais été porté la premiere fois au ministere sans l'avoir ambitionné : je m'étais efforcé sans terreur d'en remplir les devoirs, et je m'en étais vu décharger sans regret. J'accepte de nouveau cette grande tâche: tout citoyen doit envisager du même œil et embrasser avec le même calme, et les grands travaux, et la gloire et la mort, sans les rechercher ni les craindre. Mon premier soin, dans cette carrière, est de m'adresser à ceux à l'aide de qui je dois la parcourir. Je viens vous entretenir, Messieurs, avec cet abandon cher à l'homme sensible et loyal, avec cette franchise seule digne de la liberté, qui ne connait point les détours de ce qu'on appellait autrefois petitement la politique, parce que n'ayant pour but que le bonheur commun, elle n'a rien à taire ni à cacher.

Nous avons tous à remplir des devoirs, sinon également étendus, du moins également respectables et touchans. Appelles par la confiance du peuple au soin glorieux de faire exécuter les loix pour sa félicité, pénétrons nous de cette auguste destination. En quoi! l'espérance d'un bonheur particulier dans un avenir lointain peut faire des fanatiques, et la confiance d'assurer celui de vingt millions d'hommes ne trouverait pas des entousiastes!

Malheur au froid égoïste dont le cœur ne s'émeut pas à cette douce idée! il ne méritait point de voir une patrie lui sourire, et il ne connaîtra jamais le

charme de se dévouer pour elle.

Messieurs, nous ne devons pas nous le dissimu-

der, les derniers et sanglans efforts du peuple irrité n'auraient pas été nécessaires, si tous ceux qu'il avait investis de sa confiance l'eussent justifiée; si tous ses mandataires s'étaient souvenus qu'ils devaient leur existence, comme tels, à la constitution, et ne pouvaient avoir d'action par elle que pour son maintien.

Cette vérité était facile à saisir : pourquoi a-t-elle été méconnue? C'est qu'on a manqué de bonne-foi; c'est que beaucoup de gens se sont dits attachés à la constitution pour obtenir des moyens de la détruire ou de la tourner à leur profit; c'est qu'on n'aimait pas sincerement la liberté, et qu'on ne voulait d'elle que l'avantage de n'avoir personne au dessus de soi, sans vouloir souffrir qu'il n'y en eût plus au dessous; c'est que nous étions généralement très-corrompus, et que la révolution, faite par les lumieres, avait à combattre les mœurs. De la, ces propos si chaudement avancés, si avidement répandus, et hautement répétés, de l'absurdité du nouveau régime, de l'impossibilité de le maintenir, des crimes attribués à ceux qui cherchaient à le défendre, et de la faction prétendue de quiconque s'en montrait sincérement ami; tandis qu'il n'y avait d'absurde que la volonté de garder notre ancienne maniere d'être dans le nouvel état des choses; d'impossible, que l'alliance monstrueuse des sottises de la vanité avec les principes de la justice éternelle; de crimes, que ceux de toutes les passions conjurées contre l'égalité; de factieux, que ceux qui se couvraient toujours du manteau de la loi pour en combattre l'esprit. De là encore, ce fol espoir, nourri par de continuelles tentatives, de ramener de l'ancien régime ce qui pouvait consoler l'orgueil d'une caste dont l'existence a prouvé par-tout les dangers; de la, cette conjuration contre les sociétés populaires, attribut et soutien de la liberté. Leur existence découle si nécessairement de la constitution, elle est une application si simple et si juste des droits reconnus, que ne pouvant en contredire la légitimité, on était réduit à leur prêter des inconvéniens.

Ils étaient grands en effet; car les hommes réunis sont toujours funestes à la tyrannie, et dès qu'ils conferent ensemble à l'abri de la loi, on ne saurait

les opprimer long-temps. On affecta donc certains mots pour faire croire à des partis; il ne s'agit en effet que de créer un être factice pour lui supposer ensuite des modifications, au moyen desquelles on séduit les faibles et l'on fait peur aux sots. Des citoyens réunis dans tel lieu, avaient pris de cela seul le nom de Jacobins; c'était le rendez-vous des députés de l'assemblée constituante, ce fut celui des patriotes ardens de la capitale; ceux des autres villes qui se réunirent à leur exemple, communiquerent avec eux : des-lors on vit s'établir une circulation de lumieres et de sentimens dont la rapidité, l'accroissement successif, frapperent de terreur les soupirans du despotisme. On fit des Jacobins une puissance, on leur supposa des projets atroces, on leur attribua tous les malheurs, afin de rendre suspects, odieux, et proscrire en leur nom tout ce qu'il y avait d'hommes attachés aux principes de l'égalité. Ce système, très-bien lié, fut suivi avec une intelligence et une ardeur dont les développemens et les effets occuperont une place importante dans l'histoire de la révolution et celle des tyrans. Qui pourrait s'abuser encore aujourd'hui? l'énergie et la justice du peuple doivent atterrer ses calomniateurs.

A entendre les lâches écrivains qui se faisaient payer pour l'insulter, on eût cru que Paris et la France étaient divisés en deux partis égaux. Les habitans de la capitale ont prouvé le contraire dans la journée du 10, et il n'y a plus de doute sur l'objet de nos efforts et de nos combats: c'est le triomphe

de l'égalité.

La révolution vient de s'achever, hâtons-nous d'assurer ses bienfaisans effets. Nos représentans ont juré la liberté, l'égalité, elles ne doivent plus être séparées désormais; c'est par elles que vous devez faire aimer les loix, c'est pour elles que vous devez les faire exécuter. Plus d'excuses, plus d'hésitations, plus d'espérances criminelles; que celui d'entre vous, Messieurs, qui ne jurerait pas dans son cœur l'adhésion à ces principes sacrés, quitte à l'instant le caractere de fonctionnaire public, dont il serait aussi incapable qu'indigne de remplir les devoirs. Je n'ai cessé de vous les rappeller dans le temps de ma pre-

miere administration, j'ajoute aujourd'hui que la nation déclare hautement qu'elle en ordonne la plus exacte observation, et que je me dévoue tout entier à les maintenir.

Les dangers de la patrie ne sont pas encore anéantis; tant qu'ils existent, tout homme est responsable et de ce qu'il doit faire de bien, et de ce qu'il peut empêcher de mal. Aucun citoyen n'est indifférent sans être coupable; tous doivent agir et surveiller. En paix, la confiance regne et se justifie; elle est un prix glorieux accordé par les commettans à leurs administrateurs. En guerre, celle sur-tout à laquelle donne lieu une révolution intérieure, la défiance est presque une vertu: mise en action; elle est un titre à la reconnaissance si elle découvre une trahison.

Vous ne tarderez donc pas à appliquer à vos séances la loi de la publicité; elle est portée; honorezvous de sa prompte et entiere exécution. C'est par la publicité qu'on s'assure de l'opinion; c'est par elle qu'on obtient la confiance, qu'on rend hommage à la souveraineté du peuple. et qu'on mérite ses éloges. Elle justifie l'intention des bons: elle sauve de l'erreur les faibles: elle prouve enfin qu'il n'est d'hommes dignes d'être vus, que ceux qui ne craignent

pas de se montrer.

Je dois vous prévenir, Messieurs, de l'extrême sensation qu'ont fait à l'assemblée, les plaintes ameres contre des directoires, lents ou inexacts dans la publication des loix et des adresses, ou autres écrits civiques, envoyés par l'assemblée nationale. On a rapproché ces lenteurs affectées pour la publication des loix ou des instructions qui frappaient plus vigoureusement sur les opinions ou les erreurs de ces directoires, de leur célérité à recueillir et répandre tout ce qui peut affaiblir l'esprit public. Cette opposition a été faite d'une maniere qui doit les rendre bien empressés d'en effacer le souvenir.

Les circonstances, Messieurs, nécessitant la plus grande exactitude dans toutes les mesures, je vous prie de me faire passer sur le champ les noms, surnoms, avec l'indication du ci-devant état ou grade des émigrés de votre département, de leurs femmes et de leurs enfans, du lieu qu'habitent ces person-

nes ; enfin , une notice de la nature, étendue et localité de leurs biens.

Je vous prie également de m'écrire le plus souvent qu'il vous sera possible, pour me faire connaître l'état de l'esprit public, les mouvemens qui pourraient survenir, les personnes qui les auraient suscités, et les faits qu'ils auraient produits.

Je vous invite, Messieurs, à vous livrer sans partage au bonheur de seconder une révolution qui s'acheverait sans vous dans les déchiremens, et que vous pouvez et devez promptement affermir avec

gloire.

Mandataires du peuple, continuez de faire aimer et connaître sa souveraineté; montrez la dans sa majesté aux amis de l'égalité; manifestez sa force aux téméraires qui oseraient en douter, et sur-tout aux rebelles qui tenteraient de le méconnaître.

Le Ministre de l'Intérieur, Signé ROLAND.

Je dois ajouter encore à cette piece, la lettre que le même ministre adressa à toutes les municipalités du royaume, en leur envoyant les papiers insâmes dont j'ai parlé. La partialité régicide de cet homme y paraît dans tout son jour. Il suffira de la lire pour juger cette réputation de vertu qu'il avait accaparée. L'éloge qu'il fait des sociétés populaires, rapproché de la datte de cette lettre (le 1^{er.} Septembre) & le mandat d'arrêt qui était agité le même jour contre lui dans un comité populaire, sorme d'ailleurs un contraste, qui n'est pas sans intérêt.

PARIS, le 1er. Septembre, IVe. de la liberté. Le 1er. de l'égalité.

CONCITOYENS,

L'INVIOLABILITÉ d'un seul homme s'étendai!

a tous les conspirateurs. Ce mot fatal, mais constitutionnel, écrit sur la porte des Thuileries, protégeait dans son enceinte les plus vils et les plus audacieux complots. Indigné de la trop manifeste insuffisance des loix, las de n'avoir que des soupçons pour défense, et de se voir réduit à de vagues et irrégulieres commotions, le peuple a entouré cette nouvelle Bastille; il en a forcé l'entrée, et sous les monceaux de morts dont il a fallu joncher ses lieux, jusques là témoins de tant de perfidies, elles se sont enfin trouvées ces preuvres que réclamaient, avec tant d'affectation, des hommes faibles ou complices, et de l'existence desquelles les ardens amis de la patrie avaient eu l'heureux courage de ne jamais douter. Il ne s'agit plus seulement de soupçons ni de défiance. Des pieces écrites, arrachées de ces archives du crime, vont enfin apprendre à l'univers entier ce qu'il devait penser de ces réclamations affectées de la constitution et des loix, de ces sermens si complaisamment répétés, de ces témoignages hypocrites d'affection pour le peuple, à l'abri desquels on soudoyait des assassins, on payait des pamphlets, on décriait les assignats, on subornait des régimens, on dispersait nos armées, on ouvrait nos frontieres, on préparait enfin le ravage de nos propriétés, le massacre de nos familles, la ruine de la liberté et les espérances de l'humanité entiere.

De tels crimes ne peuvent rester impunis. Un grand procès va s'instruire, et l'assemblée nationale obéit au plus indispensable des devoirs, en en recueillant, en en publiant les pieces. Mais, pour assurer, tout-à-la-fois, et le repos de l'empire, et le cours régulier de cette affaire importante, il ne doit rester, sur les faits résultans de ces pieces, ni incertitude, ni doute. Il faut qu'il n'y ait pas un seul Français qui ne les connaisse. Il faut qu'au moment où l'opinion publique devra prononcer, elle soit, s'il est possible,

complete, générale, unanime.

Si l'importance et la rapidité des événemens n'eussent pas empêché l'assemblée nationale de s'occuper des loix relatives à l'instruction publique, elle aurait statué, sans doute, sur les moyens d'appeller tous les citoyens de l'empire à discuter les grands intérêts de la patrie, et de les mettre au courant de tout ce qui peut y être relatif. Le besoin de mesures de cette espece ne fut jamais plus sensible que dans les circonstances présentes, et l'activité du gouvernement, le zele des hommes éclairés, doivent suppléer à ce

qui n'est point encore prescrit à ce sujet.

Conformément aux intentions de l'assemblée nationale, de nombreux exemplaires de toutes les loix et de toutes les pieces relatives aux grandes découvertes du 10 Août, se répandent, en ce moment, dans les départemens. Mais les formes actuelles de la distribution, tendent malheureusement à la concentrer presque exclusivement parmi ceux qui ont le temps ou les moyens de lire; et comment s'assurer que la lumiere et la vérité parviennent jusqu'à ces hommes précieux à qui le défaut de moyens et la continuité de leurs travaux, enlevant tant d'occasions de savoir ce qui se passe, et de juger avec discernement des intérêts de la chose publique? Ce sont eux cependant qu'il est pressant d'instruire, puisque c'est de leur destinée principalement, et de leur réhabilitation, qu'il s'agit, dans ce grand combat de l'égalité de tous contre les usurpations du petit nombre.

Il existe pour eux, dans quelques endroits; un usage simple, et dont la loi avait même imposé le devoir aux curés, celui des lectures faites à haute voix au peuple rassemblé. Cet usage devrait être général, et au défaut des curés, les juges de paix, les notaires, tous les hommes publics auraient dû s'occuper de le répandre, et de le maintenir. Ce supplément de travaux eut honoré leur zele, anobli leurs fonctions. Il en eut même diminué la fatigue; car la confiance adoucit tout, et les hommes publics qui sauraient l'obtenir, s'épargneraient le tems et les peines qu'ils n'employent que trop souvent à la suppléer.

Il est digne de vous, concitoyens, dans ce moment solemnel, de réparer les effets de la négligence, et de chercher à établir cet usage dans les lieux que vous habitez, ou que vous êtes dans le cas de parcourir. Invitez le peuple à se rassembler dans les jours destinés à le reposer de ses travaux journaliers; qu'il se nomme des lecteurs pris dans son sein; qui lisent périodiquement et à haute voix toutes les pieces

de conviction et d'instruction que l'assemblée nationale et le gouvernement répandent dans l'empire. Qu'ils soient les dépositaires de ces écrits utiles, qu'ils en répetent souvent la lecture, qu'ils y joignent celle des papiers périodiques et des bons ouvrages qu'eux-mêmes ou d'autres citoyens pourront procurer. Il en est un entr'autres que je vous recommande, parce qu'il contient les plus précieux développemens sur cette matiere importante; c'est l'écrit intitulé: des sociétés populaires, considérées comme une branche essentielle de l'instruction publique, (extrait de la chronique du mois d'Avril) dont j'ai fait répandre un grand nombre d'exemplaires durant ma premiere administration. Tâchez d'étendre et d'organiser par-tout où vous le pourrez, cet établissement que sollicitent la patrie et l'humanité. Je vous prie de m'instruire de tout ce que vous ferez à cet égard, et de m'indiquer très-promptement les lieux où vous aurez réussi à fonder cet usage. A l'aide de ces renseignemens, je dirigerai mes envois d'une maniere encore plus utile que je n'ai pu le faire jusqu'ici. Ce nouveau service à rendre à la chose publique est trop essentiel, il tient de trop près au bonheur des hommes, pour que je ne doive pas compter sur tout votre zele et sur toute votre activité. N'oublions pas que les vices et la tyrannie naissent de l'ignorance, et s'entretiennent par le mensonge. Eclairons les hommes; ils embrassent la vérité, des qu'ils la connaissent; ils sont bons des qu'ils en font la regle de leur conduite; ils sont heureux quand ils partiquent la justice. Songeons que les premiers principes de la politique sont aussi ceux de la morale; qu'on ne peut rien faire de solide pour l'avantage de l'espece humaine, sans améliorer les mœurs par les inspirations du sentiment, en même temps qu'on détermine les actions par la loi.

Le Ministre de l'Intérieur,

ent . 24

ROLAND.

Le Ministre de la justice, Danton, sit aussi lui, paraître une adresse aux corps judiciaires. Cette piece qui lui sut composée par Camille Desmoulins n'était qu'une longue diatribe contre la cour, extraite de tous les journaux incendiaires de son auteur. Je ne la retracerai point. Il faudrait mille volumes pour consigner toutes les pieces qui formeront un jour les mémoires du tems. L'histoire d'une révolution se compose de tant d'événemens locaux, de tant de malheurs particuliers, qu'il faut se restreindre nécessairement à en faisir l'origine, à en découvrir l'esprit, & en peindre les résultats.

Il n'y eut pas jusqu'à Ræderer qui s'empressa d'envoyer aussi au peuple son mémoire justificatif. Cet homme qui n'avait jamais justifié autre chose que la réputation de fourberie que tous les partis s'étaient réunis à lui accorder, avait notifié à l'afsemblée au moment même de l'attaque, l'ordre de défense qu'il avait intimé à la garde du château; les comités de recherche trouvant que les aveux de ce Magistrat contredisaient leurs romans & leurs exposés, firent mettre le scellé sur ses papiers, & le dénoncerent comme complice de la prétendue conjuration. Un écrivain Suisse qui prit la plume pour justifier ses compatriotes, parle ainsi de ce Ræderer (*). " Soit qu'on eut le dessein ", de punir sa sincérité, soit que plus vraisembla-, blement par collusion entre ses persécuteurs &

", lui, on ait voulut fournir à cet homme un moyen ", d'atténuer son premier rapport, il n'a pas trompé

, les calculs de ses camarades.

" Dans un galimathias, qu'il a intitulé observa-" vations, il s'efforce de se laver du reproche de

" probité

^(*) Lettre de M. Mallet Dupan à M. D. B. sur les événemens du 10 Août.

" probité dont on le flétrissait. Il assure avec une " candeur jésuitique qu'il a parlé, il est vrai, mais " non requis; qu'il a parlé pour adoucir toute " réquifition hostile; qu'il a parlé aux gardes na-" tionaux & non aux Suisses; qu'il a parlé dans les cours & non dans les rangs. De semblables défaites ne décelent-elles pas l'embarras d'un homme pressé entre sa conscience & son intérêt, qui écrit à la vue des têtes coupées, & qui témoigne aux pieds de l'échafaud! Si je pouvais " douter de la certitude de sa réquisition, j'en " lirais la preuve péremptoire dans ce désavœu " contourné; mais que nous importe les variations de cet esclave, qui affirme aujourd'hui avoir toujours donné son cœur à la république; ou il a menti dans son dernier rapport, ou il ment dans fes observations.

"Et il compte si peu sur la validité de sa rétractation, qu'il argumente contre les Suisses du "bruit public, qui les accuse d'avoir tiré les premiers. Tout le monde, s'écrie-t-il, innocemment, s'accorde à le dire. Et quel est tout ce "monde? les brigands & leurs instigateurs. Plaisante autorité que celle des voleurs de grands "chemins, qui rejetteraient le crime de leurs "rapines sur les malheureux qu'ils auraient dé-

" pouillés.

"Ah! que l'assemblée & les Rœderer ne se se stattent pas d'abuser l'Europe avec de pareils escamotages. Dieu merci, leur toute puissance n'a pas encore confiné le sens commun dans les cachots d'Orléans. A quel imbécille esperentis persuader que 7 à 800 hommes ensermés avec des semmes & des ensans, dans un château ouvert de toutes parts, bloqués par 50 mille prigands armés, trahis par la garde nationale, sous le seu de 20 pieces de canon, comptant à Tome II.

" la tête des affaillans, la municipalité, le club " des Jacobins & l'affemblée nationale, ont com-" mencé les hostilités? Dix mille témoins neutres " m'affureraient le fait, & je ne le croirais pas; " parce que je ne crois point aux impossibles " moraux, & qu'à leur gloire éternelle, nos va-" leureux Suisses ont prouvé qu'ils n'étaient pas

" en démence".

La justification de Rœderer ne l'empêcha pas de se tenir caché pendant plus de deux mois. Quelques personnes m'ont assuré l'avoir vu en Angleterre, après les journées de Septembre. Il a démenti ce voyage. Ce serait peut-être une raison de plus pour y croire. Quoiqu'il en soit, Rœderer ne reparut sur la scène, qu'après que la convention eut été sormée, & que l'esset de sa dénonciation eut été anéanti, par ses protestations de sidélité à la république.

Le directoire du département de Paris sut cassé, ainsi que les départemens qui avaient ofsert au Roi, après le 20 Juin, leurs bras & leurs cœurs, leur respect & leur appui. On devine aisément quels surent les hommes qui remplacement ces

anciens administrateurs (*).

^(*) Quoiqu'il foit peu permis de parler de foi dans une histoire où se placent de si grands intérêts, on doit neanmoins vaincre cette répugnance, lorsqu'une anecdote personnelle peut jetter du jour sur la cause secrete d'une révolution. Celui qui remplaça Rœderer au département, fut un petit malheureux procureur boîteux & bossu, nommé Colin. --- Cet homme dont tous mes pinceaux ne peindraient pas l'abjection, était en même tems président de la section de St. Roch, & il disposait conjointement avec La Clos de la magistrature du Palais Royal. Logeant dans cette fection, je fis folliciter à prix d'argent, comme tant d'autres, un passeport pour sortir de Paris. Ce Colin repondit à mon folliciteur, que loin de m'accorder un passeport, il allait tout mettre en usage pour me faire arrêter; qu'on ne s'occuperait point de moi, si je n'eus publié que les Actes des Apôtres & la Correspondance Politique, mais qu'en dévoilant le Duc d'Orléans dès le mois d'Octobre 1789, j'avais tellement retardé son parti, & reculé la révolution, par la consistance qu'en avait tiré celui de la Fayette, qu'à tout prix il fallait que ma tête combat. --- On arrêta trois fois mon domestique pour connaître de lui le lieu de ma retraite. Sa

La municipalité de Paris présentait encore quelques noms odieux à la faction; on la cassa, en conservant provisoirement quelques comités insignifians: alors le terrible comité de surveillance de cette commune, comité qui s'était sondé lui-même le 10 Août, s'empara de tout; & Panis, Sergent, Marat, Osselin, commencerent à préparer leurs

orgies de fang.

On appercevait encore à la commune le buste de Bailly au deffus du fauteuil du préfident. Ducos fait décréter par l'affemblée qu'il serait renversé & brifé ignominieusement. Trifte fin des grandeurs humaines. Ce pauvre Bailly, forti de son cabinet astronomique, pour présider à une révolution qu'il n'entendait pas, s'était perdu dans les hautes régions de la politique. Il avait regardé comme un beau jour celui où la couronne des lys était venue à la municipalité de Paris, pâlir devant l'écharpe tricolore; mais ce malheureux Bailly avait été contraint de tirer le glaive de la loi & le drapeau martial contre le peuple; il ne put échapper à fa punition. Il lui avait été plus facile d'insulter son Roi que d'offenser son souverain, & il fut trop heureux de fauver sa personne à Rouen, tandis que l'on renversait ses images à Paris.

Duvivier, graveur des monnoies de France, artiste célebre, avait été chargé par les gardes nationales du royaume, de cizeler une médaille avec exergue & légende pour le Washington de la France; son La Fayette était à demi achevé. Il vint apporter son coin imparfait sur l'autel de la

fidélité me préserva. Le Duc d'Orléans était donc l'ame de ce mouvement. Son agent l'a avoué vers la fin d'Août; n'en peut-on pas conclure que l'affassinat du Roi, que le pillage des boutiques, que ces disettes momentanées, ces mouvemens qui agitent aujourd'hui Paris comme en Septembre 1789, sont commandés & payés par la même faction, qui veut demander le protectorat en saveur de ce ches odieux, & s'en distribuer les emplois?

G 2

commune: il fut décrété unanimement qu'il ferait mis en pieces par la main du bourreau; & pourtant, suivant l'expression de son aide-decamp, Dumas (*), dans l'éloge qu'il faisait de ce fils aîné de la liberté peu de jours avant le 10 Août.

Dans ces murs, hors ces murs, tout parlait de sa gloire.

Ainfi disparurent les effigies de ces deux grands hommes; ainfi avait été anéantie un an auparavant celle d'un autre grand homme, le fieur Necker, lorsque Houdon vint en apporter le buste, commandé par la commune après le 14 Juillet. Confiné dans son attelier, l'artiste ne se doutait pas que du moment de l'ordre à celui de l'achevement d'un buste, le peuple eut déja pu chasser de son temple l'idole qu'il adorait. Poudreux & suant, il apportait le marbre empaillé, quelques jours après l'expédition de Nancy; hélas! le fang des freres & amis de Châteauvieux avait coulé; Necker était du conseil du Roi; personne du conseil de la commune n'ofa prendre fur lui d'agréer le bufte; il fut conspué, & l'artiste sut trop heureux de pouvoir le rapporter à l'attelier avec l'espoir de le vendre un jour, comme un monument hiftorique de l'ingratitude populaire.

Pendant qu'on brisait les bustes, on renversait de tous côtés les statues de nos Rois, qui décoraient nos ponts, nos places & nos temples. La plupart de ces statues étaient des monumens précieux de la gloire de nos arts sous le regne de Louis XIV. Les chef-d'œuvres de Girardon, de Bouchardon, de le Moyne, de Slodtz, tomberent sous les cabestans & les grues du maçon Palloy.

^(*) Ce même Dumas passa de l'armée de M. de Broglie dans celle de La Fayette, il sut ensuite de la seconde assemblée. Il est à présent Royaliste, parce que le métier de rebelle ne vaut plus rien.

Les bénédictions si long tems prodiguées au nom d'Henri IV, ne purent préserver son image chérie de la fureur des barbares. Elle sut renversée, elle sut anéantie. Quel sera maintenant celui de nos philosophes qui osera se plaindre de la destruction des monumens Romains par les Vandales & les Goths; à peine un siecle s'est écoulé, Henri n'est plus chez nous, & l'on voit encore Marc-Aurele au capitole.

Toutes ces images, aimées des Français, admirées des étrangers, furent remplacées par le buste d'un vieillard féroce, à barbe épaisse, dit le buste de Brutus. C'était le Roi qui l'avait fait venir de Rome, lorsque David sut chargé par S. M. de faire le tableau du supplice des sils de ce Romain. Le don du Roi lui servit d'outrage. Ce n'était pas la premiere sois que ses biensaits retombaient sur

lui.

Brutus fut multiplié. Des copies en plâtre enlaidirent presque toutes les assemblées & sociétés populaires du royaume. Ce farouche aristocrate Romain, sut alors nommé patron de tous les Jacobins de l'univers. Manuel sut celui qui le présenta à tous les républicains de la France. Voici son discours d'inauguration. Le pauvre Manuel, il ne s'appercevait pas que les licteurs étaient là, & que tous les Romains de Paris sans l'excepter, allaient dans peu de jours, être rangés sous leurs loix & sous leurs hâches.



Extrait de la Séance des Jacobins, du 27 Août.

Dans cet instant on apporte le buste de Brutus au

milieu de la salle,

C'est ici, dit M. Manuel, qu'il faut préparer la chûte des Rois, la chûte de Louis le dernier. C'est donc ici que doit reposer l'image de ce grand homme, qui le premier a manifesté le desir de purger la terre des Rois; regardez Brutus, Messieurs, il vous rappel-Iera sans cesse, que pour être de bons citoyens, vous devez toujours être prêts à sacrifier ce que vous avez de plus cher, même vos enfans, au bien de votre pays.

Actuellement que les élections s'avancent, considérez que, s'il se trouve un Brutus dans l'assemblée nationale, la France est sauvée, puisqu'elle n'aura plus de Rois. Nous devons donc tous jurer, et moi-même le premier, je fais serment : dans quelque poste que je me trouve, tous mes efforts tendront au but important de purger la terre de cette peste appellée

royauté.

Toutes les mains paraissent levées au même instant, et tous les membres prononcent avec énergie le serment suivant : je promets devant Dieu et mon pays, d'employer, dans quelque poste que je me trouve place, tous mes efforts, pour purger la terre de la royauté.

Brutus est alors adopté comme patron du Club qui donne l'ordre de prescrire le même serment à

toutes les sociétés affiliées.

Parmi cette mobilité, qui distingua les actes de la révolution nouvelle, il ne faut pas omettre un trait de bizarrerie qui ne prouve que la légéreté de caractere du peuple. On venait d'abattre la magnifique statue de Louis XV, qui décorait la place du même nom. On trouva plaisant de retrancher de la statue la main droite de la figure, & de donner le morceau de bronze à ce Mazers

de Latude, qui avait été prisonnier pendant 40 ans à la Bastille. Ce vieillard était venu plusieurs sois présenter ses pétitions à la barre, & chaque sois l'exposé de ses doléances avait été la justification des lettres de cachet. On ne lui donna point de secours; le peuple ajouta l'ironie au mépris que le corps législatif avait témoigné à cet homme; il lui donna, par dérision, la main qui avait

figné, difait-il, fa longue détention.

Cette même mobilité donna lieu au changement de nom de presque toutes les sections de la capitale. C'était la troisseme fois qu'elles subiffaient une métamorphose. D'abord les sections n'étaient que des districts pour nommer des électeurs. Chacun de ces districts avait conservé le nom de l'Eglise dans laquelle les assemblées primaires s'étaient tenues en 1789. On les connaissait sous le nom des Filles de St. Thomas, de St. Roch, des Petits Peres, des Cordeliers, &c. M. Desmeuniers, le constituant, qui pour organiser la France, croyait qu'il n'y avait rien de plus beau que de changer tout de forme & de nom, avait imaginé de réduire de 60 à 48, les petits corps politiques formant la commune de Paris; le titre de section avait été par lui substitué à celui de districts, & des noms pompeux avaient remplacé ceux des patrons donnés par M. Necker. Les Filles St. Thomas étaient devenues la Bibliotheque; les Cordeliers se nommerent le Théatre Français; les Petits Peres furent la section des Victoires, St. Roch fit place au Palais Royal, &c. &c. La troisieme mutation vit éclore de nouveaux noms, & chacun de ces noms prit encore son origine dans la nouvelle révolution. L'une s'appella section de Marseille, pour avoir renfermé sur son territoire la caserne des Marseillois; l'autre fut la section des Piques; une autre les Sans-Culottes; une autre,

le Finistère; une autre, 1792, la Réunion, les Fédérés, Mauconseil devint Bon Conseil, &c. &c. Il faudrait un volume pour détailler les changemens qui s'opérerent alors dans les noms de chaque section de l'empire Français. Les places, les rues, les jardins, les vaisseaux, tout sut transformé en même temps. Il se forma une nouvelle ville, dans une ville ancienne, & telle fut la rapidité de ces changemens, qu'à peine une rue venaitelle d'acquérir une dénomination qu'elle était fouvent obligée d'en recevoir une troisieme. C'est ainsi que Mirabeau, après avoir donné en mourant son nom à la Chaussée d'Antin, qu'il habitait, n'a pu le lui conserver un an; & la rue que son génie avait conquis, fut reconquise par le général financier Montesquiou. Elle fut nommée, à la fuite de l'invasion de la Savoye, la rue du Mont Blanc.

La formation des 60 districts en 48 sections n'avait rien changé à l'organifation de la garde nationale. Les 60 bataillons étaient demeurés intacts malgré la réduction des fections; & la municipalité avait bien eu ses raisons, en conservant cette différence : d'abord elle affurait à Paris, à deux canons par bataillon, un supplément de 24 pieces d'artillerie, & les canonniers furent toujours à fa disposition; cela jettait ensuite une certaine confusion dans l'exécution des loix d'ordre & de police. Les limites étaient difficiles à fixer dans des arrondissemens, où le petit pouvoir civil, & le petit pouvoir exécutif des sections n'étaient point confinés dans les mêmes bornes. 48 comités, & 60 casernes, c'était le vrai moyen de diviser la garde & de l'annuller, par la raison que l'on ne favait où prendre & recevoir des ordres; mais que pouvait desirer de mieux cette municipalité factieuse, toujours en querelle ouverte avec

l'état-major de la garde bourgeoise? Qui pourra expliquer aussi la conduite de ces citoyens actifs, qui couraient tous à leurs bataillons quand il était question d'en nommer les officiers, & qui suyaient leur section, quand il fallait nommer le magistrat qui disposait des officiers & des soldats? Vanité, insouciance, lâcheté, étaient les élémens de cette garde. Ils devinrent aisément ceux de sa dissolution.

Le bataillon des filles St. Thomas fut cassé. Il était dénoncé depuis long-temps, pour l'aristocratie financiere de ses membres. Leurs armes étaient plus polies, leurs uniformes plus luisans, leurs repas de corps plus somptueux que ceux de leurs camarades. C'était la troupe dorée de Paris. Elle avait rendu quelques services, montré du zele le 20 Juin, le 14 Juillet, & même le 10 Août. Mais l'arrivée des Marseillois l'avait déconcertée. Les banquiers, les agens de change dont elle était composée, ne purent soutenir le choc de ces brigands aux Champs-Elysées. Quelques mottes de terre la disperserent. Pulveris exigui jactu com-

pressa, quievit.

Les sections elles-mêmes cesserent d'être ce qu'elles avaient été jusqu'alors, des especes d'affemblées primaires. Les boutiquiers les déserterent. Ceux qui avaient sait partie de l'ancienne garde nationale, ceux qui avaient signé des pétitions, n'oserent plus s'y montrer. On sit des listes de patriotes, de citoyens douteux, de citoyens suspects; chacun crut se voir sur la liste satale, & chacun s'éloigna. Les domestiques, les ouvriers, les artisans les plus vils s'y rassemblaient à la voix de quelques intrigans. Ils y saisaient encore différens partis, & comme, les noms s'élevent ou s'abaissent avec les hommes & les choses, les intrigues y reçurent une autre dénomination; on y

disait, la cabale du citoyen un tel, comme on dit ailleurs, a party of friends. Je remarque en pasfant que les poëtes & les comédiens jouaient un grand rôle dans ces assemblées: c'est que les uns étaient grands parleurs, & les autres de détestables raisonneurs, & le pays des factions se trouve nécessairement dans la sphere des sictions.

Les tribunaux donnaient encore quelques espérances aux amis de l'ordre, mais il fallut bientôt y renoncer. Leur pouvoir n'était point indépendant. Ils le tenaient du peuple, la révolution se faisait au nom du peuple. — les tribunaux du département, les tribunaux criminels de Paris, le tribunal de cassation, vinrent rendre un humble hommage aux destructeurs de la constitution qui les avait créés. Ils donnerent ainsi, par l'habitude qu'a Paris d'imprimer le mouvement aux provinces, l'exemple de la lâcheté & de la mollesse aux autres corps judiciaires; mais l'horreur sut à son comble, lorsqu'on vit à la tête de ces députations serviles, les deux hommes qui avaient le plus contribué à faire cette constitution.

Thouret & Target venant courber sous le joug à barre, se placerent dans le dilemme, où, d'avoir été, l'année précédente, de grossiers ignorans, ou d'être alors de stupides lâches, & ce dilemme les plaça dans l'opprobre & le mépris; cependant, ceux qui avaient conservé quelque connaissance, des principes & de notre histoire, n'avaient pas pu oublier que l'intérêt des despotes avait toujours été de limiter eux-mêmes leur propre puissance. Louis XI avait ordonné expressément les remontrances à ses cours du Parlement. Il avait été plus loin, car il avait appuyé cette prérogative sur l'inamovibilité des offices des magistrats. Il ne pensait point, comme nos philosophes constituans, qu'il sussit de créer des institutions sans en assurer

la stabilité & l'énergie. La loi Turque ordonné également au Sultan de respecter les bornes que le Musti & le Cady apposent souvent à son autorité. Les jugemens sont sacrés à Constantinople; les décisions de la loi y sont inviolables, & par là, le législateur a fait preuve d'un grand sens; il n'a pas voulu exposer aux caprices d'un seul, la loi en vertu de laquelle il a délégué le trône à sa postérité. Ainsi dans la comparaison des regnes; & des gouvernemens les plus despotiques avec l'assemblée constituante, Mahomet est le sage, Louis XI, est le philosophe; les tyrans sont Condorcet & Siéyés, l'équivoque Thouret en est

l'eunuque, & Target en est le vil esclave.

Ce Target avait usurpé au barreau une réputation d'honneur, pour s'être attaché par esprit de faction, & non par vertu, à quelques magistrats qui affronțerent par un noble fentiment de leur devoir, les perfécutions du Chancelier Maupeou; il avait obtenu un fauteuil à l'académie Française à force de baffesses & d'adulations à Condorcet: il avait aussi dérobé une réputation au barreau en achetant le travail de quelques hommes instruits; sa lourdeur était nommée bon-hommie; de grands mots dont il s'était composé un ridicule dictionnaire, lui tinrent lieu d'éloquence; mais quand il fut mis au grand jour des épreuves, on ne vit plus en lui que le plus grotesque des factieux. Il avait été enterré sous le poids des épigrammes & des parodies, il ne put ressusciter que lorsque le crime marcha tête levée, il redevint alors lui-même, il prouva sans réplique que tous ses vices étaient de lui, que toutes ses prétendues qualités appartenaient à d'autres.

Le ministre de l'intérieur, Champion, fils d'un garçon de la chambre du Roi, ci-devant avocat au conseil, commissaire factieux d'Avignon, d'a-

bord l'ami, & l'affocié de Jourdan, puis son rival, comme Brissot l'est aujourd'hui de Marat; Champion, dis-je, étonné encore de s'être trouvé au 10 Août, en compagnie de royalistes trop vertueux pour lui, tremblant devant un décret d'accusation contre tous les ministres, décret dont le sens équivoque l'inquiétait, mais sur lequel sa conscience devait le rassurer, s'empressa pour en écarter les effets, de venir s'humilier devant le sénat', & de protesser de son civisme, c'est-à-dire, de sa frayeur.

Il était fils d'un valet, ce Champion!

La haute cour nationale d'Orléans, ouvrage si monstrueux de Desmeuniers, Siéyés, & Duport, malgré tous les défauts de son organisation, ne pouvait pas's'élever à la hauteur, des vices de ses organisateurs. Rassemblée depuis huit mois, les prisons pleines des plus illustres victimes qu'on lui envoyait seulement pour ensigner l'extrait mortuaire, elle n'avait encore prononcé que deux jugemens, l'un pour absoudre Varnier, Tardy & Noirot, accusés par le calomniateur Bazire; l'autre, deux jours avant le 10 Août, pour rendre à l'amitié & aux arts un vieillard sensible & royaliste (*); elle n'avait point fait encore couler de fang; chacun de fes jugemens était une accufation morale contre l'assemblée législative; la fureur de celle-ci devint extrême, la haute cour fut dénoncée & cassée par le nouveau pouvoir qui venait de s'éle-

^(*) M. Delatre. Le corps législatif avait délégué auprès de la haute cour deux de ses membres, en qualité de grands procurateurs. La nature s'était épuisée pour en faire des chefs-d'œuvres de laideur. Au premier interrogatoire des accusés, le peuple qui vit arriver une figure inconnue dans une place isolée, crut que c'était le criminel de lezenation qui paraissait, & il ne put s'empêcher de crier unanimement; se celui-là en rechappe, il aura bien du bonheur, car on pourait le pendre sur sa mine. C'était Garan de Coulon qui venait de s'asseoir sur le banc des procurateurs. La prédiction de ce peuple ne restera peut-être pas sans esset.

ver sous le nom de pouvoir révolutionnaire (*), mais avant de quitter ses sonctions elle dut acquitter son hommage à ses sondateurs. Elle condamna à mort un accusé, vers la sin du mois d'Août. Cet acte servile de barbarie, bien digne des constituans qui sormaient en grande partie ce simulacre de grand juré, n'empêcha point l'explosion terrible & les catastrophes de Septembre, il sembla au contraire les autoriser, mais il ne saut point

anticiper fur les événemens.

Les spectacles resterent plusieurs jours sermés après cette époque terrible. Roland leur ordonna d'ouvrir, mais il ne put commander aux spectateurs de s'y rendre. Le premier théâtre qui ouvrit, fut un de ceux du palais Royal appartenant à la Montansier, ci-devant directrice du spectacle de Verfailles: cette femme avait été comblée des bienfaits de la Reine & de la cour; ingrate comme tant d'autres, vieil assemblage de tous les vices, elle donna la premiere une réprésentation au bénéfice des veuves & des orphelins de ceux qui avaient péri dans la journée du 10 Août. Ce fut prudence aux autres spectacles d'imiter cet exemple. Les grandes villes de province qui fe modelent toujours fur Paris, en firent autant, mais il ferait fort difficile de dire si jamais, & comment, fe fit l'application de toutes ces recettes; foit que leur modicité les rendit imperceptibles, foit qu'elles avent suivi le fort de toutes les sommes souftraites par la municipalité de Paris, on n'en a jamais entendu parler.

^(*) La fection des Gobelins vint demander à la barre, la dissolution de la haute cour, & le transport à Paris des prisonniers. La maniere impérieuse dont elle l'exigea, sit jetter les hauts cris à Brissot; mais comme il desirait accommoder ses vengeances & ses principes, deux jours après, il ne désapprouvait que la forme de cette pétition, mais il en trouvait les motifs justes. Aussi la modification que Gensonné, son ami, sit décréter le 22 Août en 13 artieles, put bien être regardée comme le décret de suppression de ce tribunal.

Ce n'était pas affez de faire donner, ou de promettre de l'argent aux familles des victimes du 10 Août, il fallait encourager les néophytes dont on avait encore besoin; il fallait frapper les yeux en parlant aux passions, exalter le cœur, en égarant la raison : une pompe funebre fut commandée. Elle eut lieu au jardin des Thuileries, le dimanche 26 Août à huit heures du foir; une piramide avait été placée sur le grand bassin; des autels, des candelabres antiques, la statue en bois de la liberté, furent les monumens qui décorerent cette orgie nocturne. On y avait habillé de blanc quelques vierges du port-au-blé, & du quai de la féraille. La beauté de la faison, la nouveauté de la chose attirerent une populace immense dans cette enceinte. Une stupide curiosité fut le seul sentiment qu'inspira ce spectacle; peu de jours après, des malveillans mutilerent le bois de la statue de la liberté; le 1er. Septembre on lui décréta une garde de fédérés. Le 2 Septembre on massacrait dans les prisons, on ne décréta rien.

Dans la confusion générale qui regnait alors, ce qu'un homme ardent proposait à la commune, ou a l'assemblée, était aussi-tôt adopté. Les poëtes & les musiciens ne sont pas les moins enthousiastes des artistes. Chenier faisait les hymnes, Gosse les mettait en musique, & l'on chantait aux spectacles & dans les places publiques les hymnes

civiques de Chenier & Goffec.

On ne pouvait recommencer les cérémonies & les rites du paganisme, sans proscrire tous les monumens de la religion catholique, qui avaient échappé aux premieres années de la révolution. L'apôtre de l'irréligion, cet homme qui avait été tour-à-tour, précepteur d'enfans, espion de police, athée, colporteur, révolutionnaire essréné, magistrat assassin du 10 Août, Manuel ensin proposa la

suppression des cloches, & les cloches furent supprimées par un décret. On n'en avait plus besoin, que pour en faire quelques gros sols; l'anarchie était complette; elles avaient sonné dans la nuit du 10 Août, elles ne pouvaient plus être utiles à l'insurrection.

Par forme de compensation, on ordonna la destruction de la cloche d'argent du palais, & de celle de St. Germain l'Auxerrois, qui jadis avaient, dit-on, donné le signal du massacre de la St. Bar-

thelemy.

Avant le 10 Août, l'assemblée connaissant le prosond attachement du Roi, non-seulement aux principes de la religion de ses peres, mais même à la décence du culte, & au respect du à ses ministres, avait essayé de mettre sa prérogative à une nouvelle épreuve, en supprimant les costumes religieux.

Le Roi ne s'était point encore expliqué sur la fanction de ce décret. L'assemblée le renouvella en ordonnant, que ceux qui ne se conformeraient pas à cette loi, seraient privés de la moitié de leur traitement, pour la premiere sois, & pour la se-

conde, seraient déportés.

Ce décret n'était que le prélude du terrible arrêt de déportation, qu'on va voir bientôt.

On remarque déja que non seulement l'assemblée s'essorçait de corrompre l'opinion, mais elle arrêtait encore tout ce qui pouvait la former ou la redresser. (*) Elle connaissait l'influence des mi-

^(*) Voici ce qu'on lit à ce snjet, dans le journal de Brissot du 14 Août. " Puisque la nécessité des circonstances exige que nous " laissions comme autresois à Sparte, dormir un peu la loi, il est très" urgent que toutes les muni ipalités, par ordre de l'assemblée, pros", crivent & désendent les journeaux Aristocrates, qui infectent l'es", prit des faibles & nourissent celui des méchans. " C'était le même langage qu'on tint depuis à Gorsas, Condorcet & Brissot, eu pillant leurs presses Aristocratiques.

nistres de la religion sur l'esprit des peuples; elle voyait avec quelle sorce ce ressort se dirigeait vers eux, lorsqu'il n'était pas comprimé. Elle eut l'audace de l'anéantir d'un seul coup. Cette mésure sur la déportation générale de tous les prêtres, qui n'avaient pas voulu être insideles à leur communion, & que l'honneur & la conscience conservaient aux pieds de l'autel du Christ, & du Trône des Bourbons. Le despotisme le plus absolu n'eut jamais songé à mettre à exécution un aussi épouvantable arrêt; la faction n'y consacra pas même une heure; le décret s'exécuta au travers des cadavres palpitans, & son esse dure encore après sept mois de soussants.

Ce fut le dimanche 26 Août, que l'avocat Nantais Benoiston, mon cruel & insâme compatriote, monta à la tribune du crime, y lut & sit adopter le décret suivant. Je le donne en entier. De pareils monumens de barbarie doivent aussi passer à la postérité. Le vertueux ecclésiastique qui portera ses regards sur mon ouvrage, quand le jour de la persécution sera sini, y relira avec quelque plaisir, l'arrêt de son malheur, & le tître de sa gloire. Un militaire conserve avec un respect or-

gueilleux le plomb qui l'a frappé.

Décret sur la déportation des prêtres du mois d'Août 1792.

L'assemblée nationale, après avoir décrété l'ur-

gence, décrete ce qui suit :

ART. 1. Tous les ecclésiastiques qui, étant assujettis au serment prescrit par la loi du 26 Décembre 1790, et celle du 27 Avril 1791, ne l'ont pas prêté, ou qui, après l'avoir prêté, l'ont rétracté, et ont persisté siste dans leur rétractation, seront tenus de sortir, sous huit jours, hors des limites du district du département de leur résidence, et dans quinzaine hors du royaume; ces différens délais courront du jour de la

publication du présent décret.

2. En conséquence chacun d'eux se présentera devant le directoire ou à la municipalité du district de leur résidence, pour y déclarer le pays étranger dans lequel il entend se retirer, et il lui sera délivré sur le champ un passeport qui contiendra sa déclaration, son signalement, la route qu'il doit tenir; et le délai dans lequel il doit être sorti du royaume.

3. Passé le délai de quinze jours, ci-devant prescrit, les ecclésiastiques non-sermentés qui n'auraient pas obéi aux dispositions précédentes, seront déportés à la Guyanne Française; les directoires de district les feront arrêter et conduire de brigades en brigades aux ports de mer les plus voisins qui leur serontindiqués par le conseil exécutif provisoire; et celui-ci donnera en conséquence des ordres pour faire équipper etapprovisionner les vaisseaux nécessaires aux transports des ecclésiastiques.

4. Ceux ainsi transférés, et ceux qui sortiront volontairement, en exécution du présent décret n'ayant ni pension, ni revenu, obtiendront chacun 3 liv. par journée de dix lieues, jusqu'au lieu de leur embarquement, ou jusqu'aux frontieres du royaume, pour subsister pendant leur route. Ces frais seront supportés par le trésor public, et avancés par les caisses de

district.

5. Tout ecclésiastique qui seroit resté dans le royaume après avoir fait sa déclaration de sortir, et obtenu passeport, ou qui rentrerait après en être sorti, sera condamné à la peine de détention pen-

dant dix ans.

6. Tous autres ecclésiastiques non-sermentés, séculiers et réguliers, prêtres, simples clercs, minorés ou freres lais, sans exception, ni distinction, quoique n'étant point assujétis au serment, par les loix du 26 Décembre 1790, et 27 Avril 1791, seront soumis à toutes les dispositions précédentes, lorsque par quelques actes extérieurs ils auront occasionné des troubles, venus à la connaissance des corps administratione II.

tifs, ou lorsque leur éloignement sera demandé par six citoyens domiciliés dans le même département.

7. Les directoires de district seront tenus de notifier aux ecclésiastiques non-sermentés qui se trouveront dans l'un ou l'autre des deux cas prévus par le précédent article, copie collationnée du présent décret, avec sommation d'y obéir et de s'y conformer.

8. Sont exceptés des dispositions précédentes les infirmes, dont les infirmités seront constatées par un officier de santé qui sera nommé par le conseil-général de la commune du lieu de leur résidence, et dont le certificat sera visé par le même conseil-général; sont pareillement exceptés les sexagénaires, dont l'âge sera aussi duement constaté.

9. Tous les ecclésiastiques du même département, qui se trouveront dans le cas des exceptions portées par le précédent article, seront réunis au chef-lieu du département, dans une maison commune, dont la municipalité-aura l'inspection et la police (*).

10. L'assemblée nationale n'entend pas, par les dispositions précédentes, soustraire aux peines établies par le code pénal, les ecclésiastiques non-sermentés qui les auraient encourues, ou pourraient les encou-

rir par la suite.

11. Les directoires de district informeront réguliérement de leurs suites et diligences, aux fins du présent décret, les directoires de département, qui veil-leront à son entiere exécution dans toute l'étendue de leur territoire, et seront eux-mêmes tenus d'en infor-

mer le conseil exécutif provisoire. 12. Les directoires de district seron

12. Les directoires de district seront en outre tenus d'envoyer tous les quinze jours au ministre de l'intérieur, par l'intermediaire des directoires de département, des états nominatifs des ecclésiastiques de leur arrondissement qui seront sortis du royaume, ou auront été déportés. Le ministre de l'intérieur sera tenu de communiquer de suite à l'assemblée nationale lesdits états.

Après un décret aussi violent que celui qu'on vient de lire, on ne pouvait gueres s'attendre que

^(*) On ne tardera pas à voir quel fut le résultat de cette disposition.

l'affemblée conservat aucune des cérémonies où la religion & la monarchie marchaient à l'appui l'une de l'autre. La piété & la reconnaissance publiques avaient consacré depuis 150 ans, une procession au 15 Août, en actions de graces de la naissance de Louis XIV, naissance qui avait écarté du royaume les horreurs de l'anarchie. L'anarchie & l'athéisme durent détruire cette procession composée de tous les corps qui représentaient ci-devant les intérêts du peuple. Sa suppression fut décrétée.

Une pyramide en l'honneur de la liberté fut ordonnée pour remplacer la belle statue de Louis XIV, à la place des victoires, qui reçut le

nom de place des victoires nationales.

Bientôt on décréta la fabrication de nouvelles pieces de monnoye, qui devaient porter au lieu de l'effigie du Roi, le buste de la liberté, représenté par une tête de semme avec les cheveux stottans, & la légende; liberté, égalité. L'ère de la liberté sut substitué à celui du regne, & sur le revers on y mit l'empreinte d'une couronne de chêne. Espérons qu'avant peu, le petit nombre qui a été frappé de ces monnoyes sera confiné dans les collections des antiquaires.

Les anarchistes permirent aux pédans de l'affemblée de masquer la turpitude nationale sous le manteau de certains noms imposans dans le monde philosophique. Le Septemvir Guadet présenta la liste des étrangers célebres, amis de la liberté et de l'égalité, auxquels l'assemblée déséra le titre de

citoyens Français: ces étrangers furent:

Le général Washington, Kosciusko, général Polonais, Anacharsis Clootz le Prussien, le chanoine de Paw, auteur des recherches sur les Egyptiens, les Grecs et les Américains, les Italiens Gorani & Pestalozzi, Camper le Hollandais,

Schyler, Klopstock, & les Anglais Thomas Payne, Priestley, Wilbersorce, Clarkson, David Williams, Hamilton, Maddison & Mackintosh (*).

En appellant ainsi Républicains Français, tous ces illustres amis de Brissot, l'assemblée avait surtout en vue de corrompre l'opinion étrangere & de disposer par là les esprits à l'invasion qu'elle méditait, pour la propagation de ses principes & de ses voleurs. Brissot redigea à ce sujet une adresse aux puissances étrangeres. Elle ne sut point adoptée, on en sentit peut-être le ridicule. L'exposition saite par le citoyen Condorcet, parut suffire. L'ouvrage de Brissot était d'ailleurs comme tout ce qu'il faisait, bien lâche & bien plat. Son bavar-

dage fut ajourné. Je ne le retrace point.

Il fut décrété de convertir en canons tous les monumens de bronze & les décorations de nos temples, grilles, statues, candelabres, &c.; la statue du connétable de Montmorency qui ornait la cour d'honneur de Chantilly, fut amenée à Paris. La municipalité de Versailles sut plus sage. Des fédérés étaient allés pour enlever tous les bronzes de cette magnifique habitation de nos Rois. Elle fentit que de cette premiere destruction à la dilapidation totale du palais il n'y avait qu'un pas, & que la ville de Versailles tomberait avec le monument royal sur lequel elle était fondée, elle demanda graces pour le palais, en faveur des étrangers qui viendraient encore jetter quelque argent dans cette ville coupable, lorsque la curiofité les engagerait à venir contempler tant d'illustres

^(*) Il est à croire que Washington n'a jamais en connaissance de l'injure que lui faisait l'assemblée législative, puisqu'on n'a vu sa protestation nulle part; peut-être aussi a-t-il cru que son mépris suffisait pour repousser une aussi vile attaque. C'était Brissot qui était le distributeur de ces lettres de cachet de civisme. Oh! combien ils doivent rougir aujourd'hui ceux qui pensent qu'ils ont pu donner lieu par leurs écrits à une semblable aggrégation. Le vieux Klopstock,

débris. Les habitans de Versailles allaient être réduits pour prix de leurs crimes, au sort des Arabes du désert cachés dans des huttes, au milieu des marbres de Palmyre.

Un vieux monument historique se faisait encore

l'auteur du poëme du Messie, a envoyé derniérement sa tardive rénonciation à ce titre si peu desirable : voici sa lettre à la convention :

Le Burde Klopstock à l'Assemblée Nationale de France,

Modérateurs de l'Empire Français! je vous les renvoie avec horreur, ces titres dont j'étais si fier tant que j'ai pu croire qu'ils m'associaient à une société de freres et d'amis de l'humanité. Hélas! le prestige s'est évanoui trop tôt, et la plus affligeante réalité est venu mettre fin à un songe imposteur. Ah! j'avais cru que ce serait des rives éloignées de la Seine que jaillirait la lumiere qui devait faire luire sur l'Eu-

rope entiere le jour doux de la liberté.

Pourquoi m'avez - vous trompé? vos droits de l'homme n'étaient donc qu'un piége où vous vouliez faire tomber le Français, afin de mieux l'assassiner? apprenez que l'excès de votre barbarie et de vos forfaits, vient de placer une barriere éternelle entre vous et les bardes de l'heureuse Germanie. On leur récite les tragiques aventures qui souillent vos sanglantes annales, et ils fuient épouvantés. Il n'y a rien de commun entre vous et nous, et vous venez de briser sans retour les derniers liens qui nous reunissaient.

Je plains ceux qui se disent citoyens, et qui répandent à torrens le sang des citoyens. O crime! quand ils ont versé le sang, ils dansent autour de leur victime: ils contemplent d'un œil sec sa derniere convulsion; ils approchent de plus près leurs oreilles, pour se repaitre de son dernier gémissement!

Français, je détourne avec effroi mes regards de cette troupe impie qui assassine elle-même en laissant paisiblement assassiner sous ses yeux. Je m'éloigne avec des cris de ce tribunal exécrable qui égorge non-seulement la victime, mais qui égorge aussi la grace du peuple.

H 3

remarquer avec un vif intérêt dans la principale rue d'Orléans. Le chevalier Français en le contemplant songeait aux paladins; l'antiquaire y lifait la chronique du tems; l'homme du monde, le littérateur fouriaient aux fouvenirs qu'il leur retraçait de Chapelain au violon de gothique mémoire, & des tableaux érotiques de Voltaire, l'artiste de son côté y étudiait l'art de son enfance; le grouppe de la Pucelle & de Charles VII fubit la destruction commune; & comment ne l'auraitil pas fubi, on décréta bien aussi d'abattre les arcs de triomphe de Louis XIV, si connus sous le nom de porte St. Denis & porte St. Martin. Ce ne fut pas sans peine que le vieux factieux Dussaulx obtint le rapport du décret, au nom des artistes du monde entier.

Cependant ce n'était pas affez que d'avoir donné au peuple la douce égalité, il fallait lui en faire goûter les fruits. En vain on avait pu objecter cidevant aux hommes du 4 Août, qu'ils ne pouvaient disposer des propriétés, & porter avec la rapidité de la foudre, le bouleversement dans toutes les fortunes, & le trouble dans toutes les familles; les hommes du 10 Août avaient renversé tous les obstacles, ils pouvaient franchir toutes les bornes; ils décréterent successivement:

L'émancipation naturelle des enfans à l'âge de 21 ans. — La suppression de toutes les indemnités accordées ci-devant pour compensation des droits féodaux, & des propriétés de main-morte. — Le partage des biens communaux. — Celui des terres incultes des seigneurs. — La suppression de l'ordre royal & militaire de St. Louis. — La vente des biens des émigrés par petits lots & à rentes, &c. &c. la clef de la voûte était tombée, à chaque minute une pierre de l'édifice se détachait.

La plupart de ces décrets furent follicités par

les représentans de la commune, & les sollicitations de Robespierre étaient, comme on sait, des injonctions : il se passait peu de jours sans que la barre de l'assemblée ne fut souillée de la présence de ce neveu de Damiens. Il fit décréter que la commune de Paris avait bien mérité de la patrie; il disait au corps législatif qu'il avait sauvé l'empire; le peuple de Paris applaudiffait, le président la Croix, du haut de son fauteuil, complimentait la canaille, lui donnait les honneurs de la féance, & toutes ces congratulations finissaient ordinairement par quelques centaines de mille livres que l'on accordait à la municipalité pour des besoins toujours nouveaux & toujours renaissans; chacun pillait, personne ne rendait de compte; & souvent les fommes que l'on reçut de la tréforerie fervirent à disposer une insurrection, dont la crainte faisait exiger & accorder le double, (on a vu depuis faire des émeutes & un pillage, pour procurer 7 millions à cette commune infatiable.)

C'est ainsi que Paris détruisait toutes les loix, se jouait de tous les principes de morale & de justice, pillait les fortunes particulieres, envahissait la fortune publique, & recevait des adhésions de tous les brigands du royaume, qui pratiquaient en petit les concussions dont Paris leur donnait

l'exemple.

On avait souvent comparé la capitale à une fille entretenue, & la comparaison était juste, grace aux soins que le gouvernement prenait de lui procurer du pain & des spectacles, pour l'empêcher de se fâcher. Cette maîtresse chérie ne ressemblait plus alors qu'à une vile prostituée, qui avait ruiné, empoisonné, & congédié son amant; elle avait commencé par être la dupe de tous les filoux constitutionnels qui l'avaient dépouillée, mais au 10 Août, elle était tombée (qu'on me pardonne

H 4

le terme) dans un essaim de racolleurs & de chenapans, qui s'en partageaient en jurant les im-

pures guenilles.

Enfin la faction pour affurer l'empire à l'élite des brigands du Royaume, & éloigner sans retour ceux des députés, qui avaient montré une pudeur Feuillantine, constitua, (ce qui ne se constitue point) une convention nationale : elle adopta pour cela une forme incompatible avec le mot même de convention. Elle ordonna que le peuple en assemblées primaires ne pourrait nommer que des électeurs, qui éliraient ensuite des représentans. Elle y ajouta une indemnité à ces mêmes électeurs. C'était faire un appel à tous les hommes turbulens, oisifs, pauvres, befogneux, mendians ou fripons; c'était les inviter à aller se faire nommer dans les affemblées, fûres d'être défrayés dans les orgies électorales; c'était entaffer crime fur crime, Pétion fur Offa, Offelin fur Pétion, Robespierre fur Brissot. C'était éloigner de ces assemblées tous les peres de famille, tous les propriétaires. Effectivement, ils n'y convinrent point. Le dixieme de la nation, tout au plus, s'affembla, & comme cette portion est au moins celle des brigands chez une nation vieille & corrompue, la France dut s'attendre à voir venir de toutes les provinces un choix de tous ses bourreaux. Ils sont venus, ils en déchirent aujourd'hui toutes les parties, ils ont porté le trouble par-tout, mais tant de facrileges vont enfin recevoir leur punition: leur proces ne fera pas long, leur accusation est dans leurs procès-verbaux, & leurs témoins font tous les habitans du globe.

Le numéro suivant traitera de la position militaire de la France, après le 10 Août, & des asfassinats du 2 Septembre, je monterai sur l'échafaud, je descenderai dans les carrieres avec ces misérables victimes. Absorbé par la douleur depuis la mort de mon Roi, étonné chaque jour des nouveaux succès de la faction, je m'étais laissé affaisser, la pensée se resusait à ma plume. Le chant de la victoire s'est sait entendre & m'a réveillé. Ils seront donc vengés tous nos malheurs!— YORK, COBOURG, D'AUTICHAMP, BEAULIEU, HOHENLOHE, je frémis de joie & d'espérance; & CLAIRFAYT! il a repris ses armes, je retrouve ma plume, & je ne la quitte plus.



Pendant qu'on imprimait cet écrit, le Journal de Brissot, du 11 Mars, vient de me tomber sous la

main, j'y lis:

" Les droits de l'homme ne sont plus; toutes les " loix naturelles sont foulées aux pieds, une nuit a " renversé l'ouvrage de quatre ans, la liberté individuelle, la liberté de la presse. Une faction qui veut " régner au milieu des ténebres a défendu à des démutés philosophes d'éclairer leurs concitoyens. La " loi ne permet plus à Brissot de travailler à la rémondant de ce Journal, &c."

C'est une singularité assez remarquable de voir l'homme du 10 Mars, le bavard par excellence, condamné le 10 Mars même au plus terrible supplice pour lui, celui du silence. Pour confondre ce lâche assassin, je lui conseille de relire son Journal du 14 Août, dans lequel, il dit qu'il faut laisser dormir un peu la loi. Eh bien! elle dort aujourd'hui pour toi, malheureux! mais elle ne dormira pas toujours!

Gorsas s'est sauvé de l'incendie de ses presses le même jour, un pistolet à la main; c'était Gorsas qui avait fait brûler le 11 Août à la tête de ses ouvriers

les presses aristocrates et feuillantines:

Maître Gorsas! vous voyez qu'il est juste Qu'on soit puni par où l'on a péché:

APPENDIX AU NUMÉRO IX.

J'ai annoncé, page 110, que la faction républicaine avait employé la poésie & la musique pour animer aux combats ses satellites, & étourdir le peuple fur les maux qu'il lui préparait. Voici le chant de mort qui a retenti dans toute la France, depuis le mois de Septembre, sous le nom d'hymne des Marseillois; comme la musique que Gossec y a adapté est d'un beau caractere, j'ai fait suivre cette piece de la parodie qui en a été faite par un gentilhomme Français, & je l'intitule : l'Hymne des bons Français. J'y joins l'Ode des Hollandais, fur l'invasion de leur territoire par les brigands armés de la république, & l'Ode à l'honneur des Suisses, fur leur conduite au 10 Août. Je finis ce numéro en y confignant les expressions de la douleur qu'éprouvent tous les cœurs sensibles à la vue de la situation affreuse de la malheureuse Reine de France. Deux complaintes ont été faites; je les donne l'une & l'autre. Celle qui est en Anglais est fuivie de fa traduction.

HYMNE DES MARSEILLOIS.

ALLONS, enfans de la patrie!
Le jour de gloire est arrivé!
Contre nous, de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous, dans les campagnes,
Mugir ces séroces soldats?
Ils viennent, jusques dans vos bras,
Egorger vos fils, vos compagnes!--Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons:
Marchez---qu'un sang impur abreuve vos sillons!

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de Rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès long-tems préparés?
Français, pour vous! ah! quel outrage!
Quels transports il doit exciter?
C'est vous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage!--Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons;
Marchez---qu'un sang impur abreuve vos fillons!

Quoi! des cohortes étrangeres
Feraient la loi dans nos foyers!
Quoi! ces phalanges mercenaires
Terrafferaient nos fiers guerriers?
Grand-Dieu!---par des mains enchaînées
Nos fronts fous le joug fe ployeroient
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées!--Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons:
Marchez---qu'un fang impur abreuve vos fillons!

Tremblez, tyrans! & vous perfides,
L'opprobre de tous les partis,
Tremblez!--- vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est foldat pour vous combattre:
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à fe battre!
Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons:
Marchez---qu'un sang impur abreuve vos sillons!

Prinçais, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups;
Epargnez ces triftes victimes
A regret s'armant contre vous:
Mais le despote sanguinaire!
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres, qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mere!--Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons:
Marchez---qu'un sang impur abreuve vos sillons!

Amour facré de la Patrie!

Conduis, foutiens nos bras vengeurs!

Liberté, Liberté chérie!

Combats avec tes défenseurs.

Sous nos drapeaux, que la victoire

Accoure à tes mâles accens

Que tes ennemis expirans

Voient leur triomphe & notre gloire!

Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons:

Marchez---qu'un fang impur abreuve vos fillons!

HYMNE DES BONS FRANÇAIS.

Musique de celui des Marseillois.

Allons, amis de la patrie,
Français, trop long-tems aveuglés,
Que des suppots de l'anarchie
Les drapeaux sanglans soient brûlés!
La famine est dans vos campagnes,
Voyez vos malheureux enfans;
Ils sont débiles & mourans,
Ainsi que vos tristes compagnes.
Rentrez dans vos soyers, quittez vos bataillons
Rentrez (bis.) & que vos bras cultivent vos sillons.

Certes, vous aviez moins d'entraves,
Français, quand vous aviez un Roi,
Maintenant vous êtes esclaves
Et des brigands vous font la loi.
Pour un peuple sier quel outrage!
Réveillez-vous, il en est tems,
Et ne souffrez pas plus long-tems
Cet avilissant esclavage.
Rentrez dans vos soycrs, &c.

Ne craignez rien; Français fideles;
De tous ces foldats étrangers,
Contre la fureur des rebelles;
Ils protégeront vos foyers.
Bientôt leurs armes combinées
Triomphantes dans les combats
Viendront venger les attentats
Dont vos annales font fouillées.
Rentrez dans vos foyers, &c.

Tremblez, tyrans, laches, perfides,
L'opprobre de notre pays,
Tremblez, vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix,
Des Français redoutez la rage,
Bientôt ils ouvriront les yeux;
Sur vous & fur l'abyme affreux
Où les entraînait votre ouvrage.
Aux armes, chevaliers, formez vos escadrons,
Marchez---qu'un sang impur arrose nos fillons.

Proferits, chevaliers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups,
Epargnez ces triftes victimes
Qu'on force à marcher contre vous.
Mais frappez, arrachez la vie
A ces fectaires furieux
Qui dans leurs clubs audacieux
Prêchent le meurtre & l'incendie.
Aux armes, chevaliers, &c.

A mour facre de la patrie
Conduis tes généreux vengeurs!
Royauté, royauté chérie,
Enflamme tes vrais défenseurs.
Sous les drapeaux que la victoire
Couronnant le jeune Louis
Te rende enfin avec les lys
Tes arts, ton bonheur, & ta gloire.
Aux armes, chevaliers, &c.

ODE DES HOLLANDAIS.

Du repos où coulaient mes jours.

Le démon des combats plane fur nos demeures,

Et sa terrible voix a menacé nos tours.

L'aimable paix nous suit; cette vierge éplorée

Autour d'elle assemblant les biens qu'elle produit,

Va chercher une autre contrée

Qui puisse de ces biens séconder l'heureux stuit.

Avons nous par notre injustice
Provoqué ce fort rigoureux?

Ah! s'il faut de l'état que le bonheur périsse,
On ne nous fera point ce reproche honteux.
Si d'indignes voisins rassemblant leurs cohortes
Jusques dans ces remparts viennent nous assiéger,
Les notres feront assez fortes,
Pour les plaindre, combattre, & favoir nous venger.

Ombres fanglantes & plaintives
De ceux qu'ont perce leurs poignards,
Mânes des vrais Français, accourez fur nos rives,
Et que vos affaffins redoutent vos regards.
Vos amis fugitifs vivent dans nos afyles,
Nous ferons respecter ces dépôts de leurs pleurs;
Et contre des tyrans ferviles
On nous verra du moins protéger leurs douleurs.

Liberte! beau nom qu'on offense,
Pendant quatre vingt ans entiers,
Sous tes loix, le Batave embrassant ta désense,
A sur ton front auguste arboré les lauriers.
L'âge aurait-il siétri ton noble caractère?
Et pourrait-on encore t'appeller liberté,
Lorsqu'on ne connaît sur la terre
Tes faux adorateurs, qu'à leur sérocité.

Vois par quels affreux facrifices
Ils prétendent te conferver;
Vois périr la vertu dans d'infames supplices,
Et sur les échafauds ton Trône s'élever!-Ta main avec horreur repousse ces offrandes,
Et soumettant aux loix la vraie égalité,
Par ces exécrables guirlandes
Ton front dans nos remparts ne peut être insulté.

Citoyens, reprenez vos armes:
Montrez-vous tels que nos aïeux.
Compagnons de Maurice, au milieu des alarmes,
Ils ont conquis pour vous un repos glorieux;
Bataves, confervez ce dépôt de vos peres!
Ils ont vaincu Philippe, ils ont bravé Louis;
Contre d'injustes adversaires,
Sachez faire aujourd'hui ce qu'ils ont fait jadis.

A leurs chimériques promesses,
Amis, gardez de vous livrer.

Leurs desirs effrénés dévorent vos richesses—
Puissent les maux du Belge au moins vous éclairer!

Dans l'abyme où le crime & l'erreur les emportent.

Vos temples, vos vaisseaux, votre or vont s'engloutir,
Et l'égalité qu'ils apportent

Est celle du néant où tout vient aboutir.

Aux flots d'une mer irritée
Notre audace a prescrit des loix;
Et par notre génie, asservie & domptée
Thétis a consenti de consacrer nos droits.
Formons tous de nos corps des digues généreuses
Contre les flots impurs d'un peuple usurpateur,
Et sur ses phalanges hideuses,
Déchasnons, s'il le faut, l'océan protecteur.

Peuple, naguere si semible,
Abjurez vos sombres erreurs.
Eh quoi! le triste honneur de parattre terrible,
Vaut-il le doux talent de subjuguer les cœurs?
On vous aimait jadis; vous voulez qu'on vous craigne:
Nous ne vous craindrons pas. A de vils sentimens
N'espérez pas qu'on nous craigne;
Nous voulons des amis, & non pas des tyrans.

O D E.

Sur le massacre des Gardes Suisses à Paris, le 10 Août 1792.

(Dédiée aux Parens de ces Martyrs de la bonne foi Helvétique.)

Sur le bronze inscrivit les noms!
Ouvrez le temple de mémoire
Pour recevoir des compagnons
Et vous, honneur de l'Helvétie,
Qui venez de perdre la vie
Pour prix de votre loyauté,
Paraissez, ombres magnanimes!
Entrez généreuses victimes
D'une sainte sidélité!

Je le fais trop.—La calomnie
Sur vous distille ses poisons,
Et les noirs serpens de l'envie
Sifflent au seul bruit de vos noms:
Mais consolez-vous! du mensonge
Dont le regne en vain se prolonge,
La vérité vous vengera,
Et bientôt perçant les ténebres
Qui dérobent vos faits célebres,
Son slambeau les éclairera,

il nous dévoilers la trame
Des inconcevables complots
Qu'ourdiffait la cohorte infame;
De vos implacables bourreaux.
Nous y verrons la barbarie
S'allier à la perfidie;
Et nous en frémirons d'horreurNous, les compagnons, nous les freres;
De ceux que leurs bras fanguinaires
Affaffinaient avec fureur.

Si jadis nos peres fideles,
Dans les champs de Meaux & d'Yvri;
Arrachaient aux Français rebelles
Charles IX & le Grand Henri:
Comme eux de leurs fermens esclaves;
Moins heureux; fans être moins braves
Leurs fils imitent ces hauts faits:
Mais s'ils montrent même courage;
Ils n'ont point hélas! en partage
Même fort ni même succès.

Aucune pompe triomphale
Ne folemnise leurs exploits;
Nul monument ne nous étale
Le nom de ces vengeurs des Rois;
Mais dans les fastes de la gloire;
Le doigt fidele de l'histoire
Eternisera leur trépas;
Et l'on y lira d'âge en âge;
Un honorable témoignage
Que le tems n'effacera pas.

Des sujets trastres & parjures
Contre un Monarque infortuné;
Osant lever leurs mains impures;
Le voulaient mort ou détrôné;
Tandis que ses amis s'étonnent;
Que ses serviteurs l'abandonnent
En proie aux plus affreux dangers;
Soudain ce cri se fait entendre;
;; C'est donc à nous à le désendre--;; A nous les sils des étrangers!

Alors, d'un accord unanime, Se levent nos braves foldats; Ils volent au devant du crime, Qui confomme ses attentats; Ils pourraient racheter leur vie, S'ils confentaient à l'infamie. De trahir les plus saints sermens. --Mais une valeur véritable
Ne connaît point l'art méprisable
Des honteux accommodemens.

Soudain, le fignal du carnage,
S'échappe des bouches d'airain;
Au nombre opposant le courage,
Nos guerriers rétistent en vain;
En vain sous leurs efforts sublimes
Tombent trois sois plus de victimes
Que Louis n'a de défenseurs.
L'hydre de ce peuple rebelle,
A chaque blessure nouvelle,
Crost en forces, comme en fureurs.

Enfin, dans ce combat funeste,
Du crime contre le devoir,
Ils succombent... mais il leur reste
Et l'honneur & le désespoir.
A la couronne qui chancelle
Elle périt du moins sidele,
Cette élite d'Helvétiens!
Et quand cette antique couronne
Tombe sur les débris du Trône,
Elle entrasne aussi ses soutiens.

Grand Dieu! quelle scène insernale
Déshonore l'humanité!
Non, le barbare cannibale
N'a point tant de sérocité:
Un peuple calme dans sa rage,
Affecte de prendre en ôtage
Ceux qu'il a jugé d'égorger;
Et s'il désarme un triste reste
De cette garde qu'il déteste,
C'est pour l'immoler sans danger.

Bientôt fur des piques brillantes,
Il promene au fein de Paris
Les têtes pâles & fanglantes
De nos concitoyens proferits:
Ici, s'acharnant fur fa proie,
Il dévore en hurlant de joie
Leurs cadavres de coups percés:
Là, près des bûchers qui s'allument,
Il danfe, aux flammes qui confument
Pêle-mêle, morts & blessés.

Patrie! ô mere inconsolable

Du sort affreux de tes enfans!

Toi, qui d'une ligue exécrable

Crus qu'ils reviendraient triomphans!

Tome II.

Chérls-en du moins la mémoire; Elle doit suffire à ta gloire, Comme elle suffit à la leur.---La postérité qui s'avance, Rendra justice à leur vaillance Et partagera ta douleur.

Et vous Suisses! leurs freres d'armes,
Ne pleurez plus sur ces héros!
Ils n'ont pas besoin de vos larmes
Au sein de l'éternel repos....
Non: mais d'une vertu si belle
Ils esperent que le modele
Restera toujours sous vos yeux;
Et qu'animés par leur exemple,
A l'univers, qui vous contemple,
Vous vous montrerez dignes d'eux.

CAPTIVITY.

A BALLAD.

There fupplished hands to heav'n I foread,
Heav'n guard my unprotected head,
Amid this fad captivity!
Victim of anguish and despair!
How grief has chang'd thy flowing hair!
How wan thy wasted cheek with care,
Amid this fad captivity!

See Austria's daughter! Gallia's queen!
With haggard face, and alter'd mien,
A captive wretch, unknown, unseen,
Amid this sad captivity!
How dread the horrors of this place!
In ev'ry treach'rous guard, I trace
The dark design, the russian face,
Amid this sad captivity!

And when my babes lie hush'd in sleep,
Their couch in briny teard I steep,
Hang o'er their lovely forms, and weep
Amid this sad captivity!
Oft, in the dead of silent night,
I start in frantic wild affright,
Whilst ghastly shapes appal my sight
Amid this sad captivity!

Then fancy paints my murder'd Lord,
I fee th' affaffins blood-ffain'd fword,
The headlefs trunk, the bosom gor'd
Amid this fad captivity!
To thee, O King of Kings! I cry,
To thee I lift the ffreaming eye,
And heave the penitential figh
Amid this fad captivity!

TRADUCTION.

Par un Chevalier Français.

V OYEZ ce teint, ces yeux livides, Toujours noyés de pleurs fanglans.

Ces traits qu'a fillonnés de rides

Le défefpoir & non le tems,

Ce corps tout meurri de fa chaîne,

Ce front blanchi fous les poignards.

O Français, voilà votre Reine,

Voilà la fille des Céfars.

Tous mes amis m'ont détaillée,
Mes ennemis font triomphans!
Et vous, tourment de ma penfée,
Que deviendrez-vous, mes enfans,
La fatigue a clos vos paupieres.
Et moi, livrée à mes terreurs
Je baigne de larmes ameres,
Ce lit témoin de vos douleurs.

Que vois-je? quelle horrible image?
C'eft mon époux!--- Ciel! un bourren.
C'eft lui que la horte fanvage
Entraîne fur un échafaud!
C'en est fait : une hache imple !!!
A frappé cet objet facré
Et tout son fang, avec sa vie,
Jaillit d'un tronc défiguré.

Où fuir? où cacher ma milere?
Où trouver un confolateur?
De ces enfans, & de leur mere
Roi des Rois, fois le protecteur.

A nos vœux rendu plus facile;
Tu peux un jour fecher nos pleurs,
Et ton fein est l'unique asyle
Qui reste ouvert à nos malheurs.

Complainte de la Reine de France.

C'en est donc fait, ô mon Epoux!

Philippe a comblé sa vengeance

Tu viens de tomber sous ses coups,

Il n'est plus de vertus en France:

L'injustice & la cruauté

Dans tous ses cœurs ont pris seur place,

Et la perside lâcheté

Plus cruelle encor que l'audace.

Ma fille, hélas! jamais tes yeux Ne reverront ton tendre pere; Ce parfait ouvrage des Cieux, Elifabeth, n'a plus de frere! Elifabeth, Elifabeth, Modele d'amour & constance, Des barbares l'affreux projet Accuse aussi ton innocence.

Toi qui fouvent des affaffins Mon fils, as défarmé la rage, Reçois ce papier (*) de mes mains Voilà ton plus bel héritage. Pardonne à tous nos ennemis Comme ton pere leur pardonne, L'auguste fils de Saint-Louis (**) En montant au ciel te l'ordonne,

Vous qui fouffrez, des coups du fort
N'accufez point la barbarie.
Pourriez-vous bien vous plaindre encore,
En contemplant ma trifte vie.
Pour vous il n'est plus de matheurs
J'en épuisai la coupe amere:
Ah! pour bien sentir mes douleurs
Faut être épouse, Reine & mere.

(*) Le Testament de Louis XVI.

24.04

(**) Fils de St. Louis, vous montez au Ciel; -- paroles prononcées par Edgeworth, Confesseur du Roi, aux pieds de l'échafaud,

Dans le chagrin mon cœur noyé, N'a point d'afyle en sa souffrance On me resuse la pitié, (*) Et je regnois hier en France! Ainst quand tout me sait la loi, Cher & tendre époux, de te suivre La gloire de mon jeune Roi M'impose le tourment de vivre.

Mon fils, pour rendre à fon devoir Un peuple encore dans l'ivresse, Pour faire chérir ton pouvoir, Pour faire bénir ta jeunesse, Je te parlerai jour & nuit Des douces vertus de ton pere; Un autre y joindra le récit Des infortunes de ta mere.

(*) On a défendu aux Commissaires du Temple de rendre compte de la situation des augustes prisonniers, de crainte que le peuple ne s'attendrit sur leur sort.

Cette complainte a été mise en musique avec accompagnement de clavecin ou de harpe, par M. Ferrari. On la trouve chez Forez, No. 3, Piccadilly, au coin de Coventry-street.

APPEL AU PEUPLÉ DE L'EMPIRE.

La Chancellerie de la Diete vient de publier un Appel au Peuple de l'Empire sur la guerre actuelle. C'est une invitation à tous les Allemands, à se réunir par leurs vœux, et par tous leurs moyens, aux efforts des Puissances co-alisées contre la France. En voici la traduction littérale:

I ous les véritables amis de la patrie, tous les bons & fideles Allemands, ont du porter des regards attentifs fur la trifle fituation où se trouve. l'Empire, ils ont dû songer aux remedes qui peuvent enfin éloigner les maux dont nous sommes défolés, & pour prévenir un fléau dont les annales de la Germanie ne nous offrent point d'exemple, nous devons déclarer enfin que la patrie est en danger; on nous menace de renverser notre antique constitution, de détruire notre religion, de piller les propriétés des citoyens, d'ébranler notre gouvernement & de troubler de toutes les manieres la tranquillité publique; voyez l'échafaudage des loix fanguinaires, que les Français viennent de dresser, pour porter par-tout le désordre & la consternation; déja le beau nom de liberté & d'égalité, ne couvre plus l'abyme qu'ils ont creusé fous nos pas; cette année sera peut-être la derniere, où nous pourrons encore embrasser nos enfans. & les presser sur notre sein, si nous n'employons pas tous nos efforts pour conserver nos chaumieres

où nous avons jusqu'à présent vécu si tranquilles, & les temples où nous allons encore chercher une consolation au pied des autels.

Nos inquiétudes, citoyens, ne sont pas des idées imaginaires; jettez les yeux au-delà du Rhin; des troupes qui combattent pour une égalité chimérique, oppriment nos heureuses contrées, & chargent les habitans de contributions; ils ont déja planté l'arbre sans racines, de leur folle liberté; ils s'emparent des propriétés, ils enchaînent vos concitoyens; ils se sont fait une loi de renverser l'ordre civil, & de détruire la religion chez tous les peuples où ils peuvent pénétter, Toutes les têtes sont forcées de se plier sous le joug de leurs maximes; les sujets sideles sont pour eux des ennemis. Voilà la liberté, dont ils nous veulent enrichir; voilà les principes qu'ils prêchent ouvertement. Déja de nombreuses armées sont assemblées sur les rives du Rhin, ils vont montrer leur puissance & leur bravoure aux ennemis de notre patrie; tous nos guerriers sont prêts à verser lèur fang pour arrêter les progrès d'une doctrine homicide. Jusqu'à ce jour, aucun état de l'Empire n'a pris une part directe aux efforts des défenseurs de la constitution germanique. Le seul landgrave de Hesse-Cassel a réuni ses forces à celles des Prussiens & des Autrichiens; quel état a fourni jusqu'à présent des secours & des contributions à nos freres d'armes; ils seraient en droit de les exiger de nous; ce n'est pas seulement pour leur défense qu'ils combattent, mais pour tous les habitans de la Germanie; ils ont pris les armes pour protéger notre repos, nos personnes, nos propriétés.

Nous sommes obligés, peuple d'Allemagne, de dissiper les erreurs, dans lesquelles on cherche à vous plonger. Non, ce n'est pas pour eux, ce n'est pas pour l'orgueil des couronnes, que François & Frédéric-Guillaume font la guerre aux Français audacieux; c'est pour le bien public qu'ils combattent, c'est pour le bonheur des hommes. Nous pourrions prêter l'oreille aux fuggestions de nos ennemis, mais nous connaissons le caractere généreux & magnanime de ces deux princes, qui font l'exemple & l'appui des états de l'Empire; ne connaissons-nous pas au contraire les excès & les défordres dont les Français se rendent chaque jour coupables! Les troupes de Custine n'ont-elles pas ouvert dans notre voisinage un gouffre horrible qui menace d'engloutir la France & l'Allemagne? Les belles contrées qui avoisinent les rives du Rhin n'ont-elles pas été le théâtre de leurs dévastations? Oui, citoyens, ils veulent détruire vos propriétés, ils portent leur fer sacrilege jusques sur les autels, ils anéantissent votre religion. Loin de nous ces idées sophistiques, qui tendent à nous faire croire que c'est le souverain, la noblesse & le clergé qui perdent seuls au renversement de notre constitution : la position de tous les citoyens, de tous les ordres, est la même dans cet instant; les mêmes maux nous menacent tous, si nous perdons les privileges dont ont jour nos aïeux.

Certes, les premiers pas des états-généraux vers l'amélioration du gouvernement Français, ont mérité les fuffrages de l'humanité. Cette affemblée auguste n'avait alors d'autre ambition que celle de régénérer un Empire, & de briser les chaînes d'un peuple malheureux, qui arrosait de sa sueur une terre dont il ne recueillait pas les fruits. Alors les sujets marchaient avec leur Roi dans la carrière de la liberté; avec quels sentimens d'admiration & de joie, l'Europe n'a-t-elle pas vu un généreux Monarque prêter un appui biensaisant

au peuple, qui était trop faible pour détruire les abus qui semblaient avoir été consacrés par les fiecles; mais aussi avec quels sentimens de surprise & de douleur, les amis de l'humanité n'ontils pas vu leurs espérances s'évanouir pour jamais; au lieu de marcher lentement au flambeau de la fagesse, au lieu d'achever dans le calme de la méditation cet édifice qui devait être confacré au bonheur du peuple, les agitateurs ont commencé à secouer les torches de la discorde; ils ont rempli la patrie des scènes lugubres de la licence; ils ont excité des émentes; ils ont flatté l'orgueil d'une multitude capricieuse & féroce. Hélas! tous ces funestes moyens ont détourné la source de prospérité, qui découlait du trône. La rage, la vengeance, toutes les passions se sont déchaînées contre le meilleur, contre le plus vertueux des Rois. Le fang a coulé fous le glaive des affassins les plus barbares. La France a entendu les cris des victimes, avec une indifférence atroce & cruelle. Ainfi, les jours qui devaient être employés au bonheur de ce malheureux Royaume, ont été pour les Français des jours de deuil & de triftesse; c'est du sein de cette assemblée, d'où la France attendait sa liberté, qu'est partie la foudre qui a frappé la noblesse, qui a renversé le clergé, qui a sappé les fondemens de la propriété, qui a bouleversé l'Empire; c'est ainsi que les fortunes des particuliers, que la fortune publique, que les privileges d'un ordre respectable ont été abandonnés à l'avidité des nouveaux prédicateurs de la licence ; cette conduite n'était pas seulement injuste, elle était barbare.

Mais nous nous abstiendrons de parler davantage de cette sanglante révolution; nous épargnerons à nos concitoyens le tableau des massacres horribles, & des violences exercées contre un Roi; nous ne rappellerons pas les scenes effrayantes du 10 Août, le meurtre impuni des prisonniers d'état, la mort de tant d'écclésiastiques vertueux. Hélas! les crimes dont ils étalent coupables, il n'est point de bon Allemand qui ne s'en fasse une gloire. Oui, l'humanité doit srissonner d'horreur, & rougir de honte au récit de tant d'atrocités. Quel est l'homme qui ne reculera d'essor Comment les Européens ont-ils vu naître parmi eux des êtres qui se livrent à tant de forsaits, & qui en sont les témoins tranquilles? La nature humaine est-elle donc descendue au niveau des monstres les plus cruels, & des animaux les plus vils?

Vertueux, mais trop infortune Monarque, quelle était donc ta trifte destinée, pour être jugé & condamné par tes accusateurs, pour mourir victime de ton amour pour le peuple, dont tu desirais sincerement le bonheur. L'Allemagne pourra-t-elle voir cette barbarie & cette injustice, sans être pénétrée des plus vifs sentimens de douleur & d'indignation; où sont les Allemands qui pourront rester spectateurs indisférens d'un crime aussi inoui. La France a déclaré la guerre à Léopold, comme un volcan qui fait une explosion, & qui porte par-tout ses ravages sans être arrêté par aucun obstacle; comme chef de l'Empire, Léopold, chargé du dépôt facré de nos loix & de nos privileges, a invité les états germaniques à prendre part au fort d'un Roi malheureux, & aux triftes destinées d'une sœur chérie.

Vous le favez, citoyens Allemands de toutes les classes, ce sut l'humanité de ce chef de l'Empire, qui porta les Français à attaquer notre chere & malheureuse patrie; vous connaissez leur conduite à Mayence & à Francsort, cette cité, une des villes les plus opulentes & des plus illustres de la

Germanie; vous n'ignorez pas les exces auxquels ils se sont portés à Spire, à Worms, & dans les états de plusieurs princés, que leur vertu n'a pu soustraire aux irruptions du brigandage; si leurs armées sont de nouveaux progrès, que deviendront nos crontrées: vous n'ignorez pas l'ordre que la convention a donné aux généraux, pour établir par la force dans tous les pays, leurs principes défastreux; quelle peut être la suite d'une pareille conduite, si ce n'est d'avoir ouvert la

porte à tous les fléaux de l'anarchie.

Il n'est que trop vrai, pour la honte de l'humanité; oui, vous avez entendu la voix féditieuse d'un de leurs orateurs, qui a ofé dire à la tribune que les autels & les trônes doivent être renversés pour le bonheur des nations; comment les Allemands, ces peuples généreux & fideles, pourrontils entendre de fang-froid ces horribles menaces, & voir avec indifférence s'approcher les fléaux qui s'apprêtent à désoler notre patrie; vous tomberez sous le fer des ennemis, ou vous serez bientôt les malheureules victimes des discours fallacieux & trompeurs de leur propagande; la funeste contagion du mal dont ils font possédés, rompera bientôt tous les liens de la fociété; le torrent de leurs opinions incendiaires renversera toutes les digues, & portera par-tout le germe de la désolation & de la mort.

Sans doute, nous avons aussi les désauts qui tiennent à la faiblesse de la nature humaine, mais nos passions ne sont pas de celles qui anéantissent les propriétés, qui corrompent les mœurs publiques, & qui renversent les principes sacrés de la justice & de l'humanité.

La révolution Française, si elle pénétrait jamais en Allemagne, elle y serait bien plus sunesse, bien plus dangereuse pour tous les ordres des citoyens; les divisions multipliées de notre territoire rendraient les désordres plus fréquens, & le mal bien plus irréparable; celui-là seul, qui n'a rien à perdre, pourrait y gagner, mais sa sélicité serait bien passagere; grace au ciel, il n'est qu'un seul sentiment, une seule opinion parmi nos conci-

toyens.

Allemands de tous les états, songez bien que si l'esprit national, si l'attachement à la patrie est étouffé dans votre cœur, c'est encore pour vous un devoir de combattre pour la religion, de défendre les biens de vos amis & de vos parens; les enfans mériteront par-là la bénédiction paternelle. Oui, chaque homme qui est sensible aux attraits de l'honneur, doit se réunir aux forces de l'Empire pour repousser l'ennemi qui menace ce que nous avons de plus cher & de plus facré. Suivez l'exemple de cette nation qui vous entraîne dans un tourbillon révolutionnaire; facrifiez tout, comme les Français, pour fauver votre patrie, & pour préserver les générations futures des maux qu'on leur prépare; nous ne vous demandons d'autre grace que celle de partager tous vos dangers & de marcher à votre tête contre l'ennemi.

Moins par ostentation que par utilité publique, sans rechercher la gloire & la célébrité, portons sur l'autel de la patrie des contributions volontaires; remettons entre les mains du Ministre de l'Empereur & du Roi de Prusse le produit des souscriptions patriotiques pour subvenir aux dépenses de la guerre actuelle; nous mettons toute notre consiance en ces deux Ministres d'état; nous sommes convaincus d'avance de leur exacte probité & de leur empressement à recevoir votre don & le nôtre. Chacun est libre de se nommer sur-le-champ, ou de remettre son nom dans un

billet cacheté; quelque modique que soit le tribut offert par la générofité civique, le fecret le plus exact sera gardé à la diette. L'époque heureuse où on pourra proclamer tant de blenfaits, sera celle où nous aurons obtenu une paix glorieuse. Alors l'Allemagne prouvera à toute l'Europe qu'elle peut, quand elle montre toute son énergie, réfister à tous les chocs étrangers. François & Frédéric-Guillaume recevront ces dons avec reconnaissance, & ils sauront distinguer les citoyens qui leur auront prouvé leur attachement. L'Europe apprendra bientôt que l'Allemand, fage & réfléchi, n'adopte pas avec un enthousiasme trompeur des idées chevaleresques, des maximes qui peuvent porter dans le sein de la patrie les principes de la dissolution sociale. Chers concitoyens de tous les états & de toutes les classes, nous vous conjurons encore une fois de réunir vos efforts, de suivre notre exemple, & de sauver la Ger-



age de da Viberii, le graan de ractoroong

parte for an place; it is east pour data le dic-

Continuation du Chapitre précédent; ou Historique de l'Anarchie, depuis le 10 Août, jusqu'au 2 Septembre 1792.

to lor chore deservers Proposit & 1 b.

Opérations Militaires de l'Assemblée. — Dernier Mouvement, et Fuite de M. DE LA FAYETTE.

the maximes the fall ASSEMBLÉE était dans les plus vives inquiétudes fur la manière dont l'armée Française apprendrant la nouvelle de l'infurrection du 10 Août; & de la déchéance du Roi. Les généraux qui se trouvaient à la tête de cette armée, étaient presque tous des membres de l'assemblée constituante. Presque tous faisaient partie de cette minorité factieuse de la noblesse qui avait trahi ses fermens & dont plusieurs avaient abandonné leur Roi, pour suivre leur Duc d'Orléans. Leurs aidesde-camp, leurs freres d'armes étaient membres du corps législatif; ceux-ci corroboraient leur parti dans Paris: ils les instruisaient de tout ce qui se passait dans les comités insurrectionnels : Théodore Lameth, Jaucourt, Girardin, Dumas, Aubert du Bayet, d'Aveyrhoult, & quelques autres étaient les fuppléans nés des généraux La Fayette, A. Lameth, la Tour-Maubourg, &c.

Ces Messieurs n'écoutaient, ne voyaient que le grand La Fayette; c'était, à les entendre, le fils aîné de la liberté, le fléau de l'aristocratie, tout parlait de sa gloire; il n'était point dans le dictionnaire des courtisans assez d'épithetes & d'ad-

de Choiseuil avait nommé à la premiere vue,

Les directeurs de la conspiration du 10 Août, ne pouvaient douter que déja leurs confieres n'eussent fait parvenir des avis certains au général La Fayette. Il fallut donc employer les dernières ressources de la tactique de la désorganisation, pour éloigner de nos troupes tous les généraux, assermentés, les remplacer sans soulevement par des républicains, & changer le plan

de défense qui existait les not annon . instr

Ce nétait pas un médiocre travail que de chercher à purger l'armée de cet esprit constitutionnel qu'elle avait reçu des chefs. Les foldats. ainfi que les volontaires nationaux, trouvaient dans la maniere dont la guerre était suivie par ces Messieurs, tout ce qui pouvait slatter leur amour-propre, leur lâcheté, leur paresse & leur cupidité. Le titre de la constitution qui disait que la France renonçait à s'aggrandir, leur promettait une simple & douce campagne défensive. Fuyaientils? ils pouvaient accuser ou tuer leurs officiers. S'ils ne combattaient pas, ils n'en avaient pas moins le plaisir de s'entendre appeller braves, & de se voir caresser chaque jour à l'ordre. Enfin, le petit nombre de foldats que l'état avait alors à entretenir, & les soins actifs du pouvoir exécutif, ayant permis d'avoir des magafins bien approvisionnés, il n'était point rare de voir des foldats de la patrie vendre jusqu'à six fois de suite, les armes & les équipemens qu'on leur donnait, & qu'on renouvellait à leur premiere pétition.

il fallait leur faire prendre le change sur la journée du 10 Août, & les disposer à résister aux étrangers qui menaçaient la frontiere. On employa à cet esset le moyen d'usage. Des commis-

faires de l'affemblée allerent s'affurer du ferment nouveau des troupes. Ils ne demanderent point d'abord qu'on le prêtât à la république. La faction l'avait bien dans le cœur, cette république, mais elle n'ofait pas encore feulement en articuler le nom : on ne demanda qu'un ferment pur & fimple, à l'égalité. Le foldat qui n'y comprenait rien, confentit à le faire. On avait eu foin de répandre dans toutes les chambrées que les armées & gardes nationales de tout le royaume l'avaient déja prêté, de forte que chaque corps convoqué féparément, donna son adhésion au nouvel ordre de choses, & cela par suite de cette peur des inconnus, qui a fait toute la révolution.

Cette peur des inconnus a eu de si terribles réfultats depuis 4 ans, que je ne peux m'empêcher

d'en reparler encore.

Lors de la révolte du 14 Juillet, on fit renvoyer au Roi ses troupes fideles, par l'exagération avec laquelle on lui peignit le nombre & la force des révoltés. On lui fit craindre que 30,000 foldats ne fussent accablés sous le nombre de 300,000 infurgens, & dans la réalité, il n'y avait pas plus de 5 à 6 milliers qu'un régiment Suisse eut difpersés. Le reste était des bourgeois, ou même des prêtres & des gentils hommes qui encombraient les rues par curiofité. Ce fut une semblable terreur panique qui fit paralyser les gardes-du-corps & les Suisses au 5 Octobre, qui fit prêter le premier serment du 4 Février; ce fut la peur des inconnus, qui causa pareillement le retour de Varennes. M. de Goguelat y promettait au Roi de le dégager de vive force avec ses 50 hussards, & de le conduire à M. de Bouillé; on dit à Sa Majesté qu'il serait impossible d'y réussir, à cause de la multitude qui s'amaffait; on héfita quelques heures, & l'on perdit le tems le plus précieux,

car il n'y avait d'abord qu'une poignée d'hommes mal armés, plus mal commandés encore dans le sein des ténebres, & 10 cavallers les auraient fait disparaître : lorsque le général Bouillé marcha sur Varennes, il fut arrêté dans sa course par un rapport qui lui peignit l'escorte du Roi, comme de 10,000 hommes, tandis qu'il avait au plus à sa fuite 1500 paylans, qu'un escadron de Royal Allemand aurait diffipés : tous les décrets que l'on favait bien que le Roi n'aurait jamais confenti à sanctionner, lui avaient été arrachés par la crainte de voir sa femme & ses enfans sacrifiés, les châteaux brûlés, & les nobles massacrés. Paris luimême accoutumé à répandre la terreur dans les départemens par sa force centrale, & les différens genres de puissance & d'influence qu'il renfermait. fut subjugué à son tour par la peur des inconnus lors de l'arrivée des Marseillois & des fédérés. Cette terreur qu'il répandait dans chaque département, il la reçut de tous à la fois. Les freres de Brest, les amis de Marseille, les freres & amis de Bordeaux anéantirent de frayeur la garde nationale Parisienne. C'est ainsi que chaque soldat craignant son régiment, chaque régiment craignant toute l'armée, chaque armée craignant toute la force publique, l'affemblée nationale vit approuver fon 10 Août fans murmure, lorsqu'à peine un vingtieme des soldats Français y était seulement indifférent.

Ce nouveau serment fut prêté, comme tous ceux de la révolution, librement, disait-on, mais

dans le fait, en tremblant.

Cet art de diriger & de prévenir la terreur panique, est le grand ressort des gouvernemens, & le grand art des gouvernans. Donnez-la, et ne la recevez jamais, devrait être l'axiome de tous les Ministres; & il l'a bien connu, celui-là qui voyant Tome II.

au mois d'Octobre 1792 quelques centaines de brigands à Londres, s'appuyer fur quelques douzaines de collegues, répandus dans les diverses villes des comtés, pour propager sourdement un vœu féditieux que le filence de la terreur aurait pu faire prendre ensuite pour le vœu du peuple, a senti qu'il ne fallait que se présenter d'une maniere ferme & décidée, pour faire rentrer dans la poussiere ces orgueilleux insectes. Des associations de propriétaires ont été formées avec la rapidité de l'éclair, & leur effet a été aussi prompt que celui de la foudre; la nation, à l'avis du péril, a été ralliée à l'instant, sous les drapeaux de la royauté & de la propriété; les factieux écrafés fous le poids de la honte & de la terreur panique, n'ont trouvé de refuge qu'en se-cachant; ils ont dit pour s'excuser, en accusant le Ministre, qu'ils n'avaient point existé, & par cet aveu même, ils ont prouvé qu'ils existaient. Ainsi M. Pitt, ayant placé la terreur entre les mains des corps intéressés à conserver, a sauvé son pays d'une conspiration réelle en conspirant lui-même contre les conspirateurs, tandis qu'en France, M. Necker a tout perdu en caressant de semblables terreurs, & s'en servant même comme d'un moyen d'influence auprès d'un monarque faible.

L'assemblée nationale usant de cette terreur, pour sonder sa tyrannie & détruire les propriétés, s'assura des sermens des quatre armées qu'elle avait alors sur pied. La France ne comptait pas dans ce tems là tous les souverains de l'Europe, pour ennemis. Son Roi l'avait empêché autant qu'il avait pu, de se précipiter dans l'abyme d'une guerre universelle, où il sentait qu'ils devaient tous périr ensemble. Le tems n'était pas venu encore où il nous saudrait chercher 500 mille hommes pour nous désendre: 150 mille soldats com-

posaient alors toute notre force active. Cette force était répartie en trois armées, divisées en différens

points.

,

,

e

S

it

e it i-

1-

1-

L'armée de Flandre ou du Nord, aux ordres de La Fayette, venoit de tenter sous ce général & le vieux Luckner une invasion en Brabant, qui n'avait abouti qu'à faire brûler les fauxbourgs de Courtray, & tuer le général Gouvion; elle était dans le plus mauvais état. Ce défordre avait été. occasionné par le départ précipité des deux commandans, qui avaient eu ordre de se porter à la hâte fur les endroits ménacés par le duc de Brunfwick. Le commandement de la frontiere de Flandre était resté par là au général constituant Arthur. Dillon, ayant fous fes ordres Dumouriez & Bournonville. Répartis à Maubeuge, à Pont-sur-Sambre & au camp de Maulde, à peine ces trois généraux réunissaient-ils entre eux 20 mille hommes effectifs, qui ne pouvaient empêcher Clairfayt de venir infulter le territoire Français jusqu'à Bavay. La Fayette était allé à Sédan se mettre à la tête de la portion de fon armée, que l'on appellait l'armée des Ardennes. Arthur Dillon en apprenant le récit des événemens du 10 Août, pensa qu'il pourrait, aidé de La Fayette, lutter contre le torrent qui venait de se former. Il devait au Roi sa promotion récente au grade de lieutenant-général; il aspirait au gouvernement de la Martinique; sa famille avait toujours été comblée des graces de la cour; il regarda comme son devoir de donner au Roi & à la constitution une derniere marque de fidélité. Il publia dans son camp, des le 13 Août, l'ordre que voici:

[&]quot; De grands et sinistres événemens ont eu lieu " dans la ville de Paris. Le genéral Arthur Dillon, " commandant en chef sur la frontiere du Nord, ne

" peut les communiquer à l'armée, avant d'en avoir " été instruit d'une maniere officielle ou certaine; " mais on assure que la constitution a été violée; " quels que soient les parjures, ils sont les ennemis " de la liberté Française. Le général saisit cette oc-" casion périlleuse de renouveller son serment de " verser jusqu'à la derniere goutte de son sang pour " le maintien de l'intégrité de la constitution du " Royaume, décrétée par l'assemblée nationale cons-" tituante aux années 1789, 1790 et 1791, et d'être " en tout fidele à la nation, à la loi, et au Roi.

" A. DILLON."

Après avoir rendu cette proclamation, Dillon voulut la faire adopter par toute son armée. Dumouriez qui commandait alors au camp de Maulde, avait trop d'esprit pour ne pas s'appercevoir qu'en y adhérant, il se mettait en quelque sorte sous la tutelle & la protection de La Fayette, grand arc-boutant de cette opposition; il sentait aussi que n'ayant ni trésor, ni munitions, ni approvisionmemens, les généraux coalisés n'auraient pas pour quinze jours de puissance; il ne voulut donc point entreprendre une besogne impratiquable, & dans laquelle encore il n'eut été qu'en troiseme ligne; il se moqua de son général Dillon, & passa au véritable ordre du jour, qui était le serment de l'égalité.

Il fe trouva que la frontiere où il commandait; étant la plus rapprochée de Paris, son serment arriva le premier de tous; on ne pouvait trop récompenser un pareil exemple; on s'empressa de lui confier le commandement de l'armée de La Fayette, & bientôt celui de toutes les forces de la

république.

Les trois commissaires de l'assemblée, Belle-Carde, Delmas & Dubois-Dubais, arriverent à l'armée de Flandre. Le malheureux Dillon, à qui la tête avait tourné, depuis le massacre du général de son nom, esserait de l'arrivée de ces commissaires, s'amenda, se consondit en excuse, prétexta cause d'ignorance, sut pardonné, mais réduit à servir sous les ordres de ce Dumouriez qu'il commandait naguere. Ces humiliations, de serviles & basses flatteries aux Jacobins, à la municipalité, aux assassins du 2 Septembre, ne l'ont pas préservé depuis de l'inaction, ni même des dénonciations; il s'en console, dit-on, en buvant; cependant à l'entendre, c'est lui qui a sauvé la république, en occupant en Champagne le poste des Islettes, que M. le Duc de Brunswick ne voulut jamais prendre. (*)

L'arrivée des commissaires & leur réception au camp de Maulde par le général Dumouriez, sont devenues, par les circonstances postérieures, un morceau d'histoire très-piquant. On verra avec plaisir comment ce général traitait alors les commissaires nationaux. Voici ce qu'on lit dans des lettres patriotiques du camp de Maulde, du 20

Août.

ir

9

;

C-

le

u

S-

:0

n

1-

n

15

d

e

1-

r

t

19

u

e

e

a

Ce camp, célebre par son patriotisme, a fait aux commissaires de l'assemblée nationale, l'accueil le plus honorable et le plus touchant: soldats, généraux, officiers, tous se sont disputé l'avantage de donner des témoignages plus vifs de confiance, de respect et d'attachement pour les représentans du peuple.—Cinquante

^(*) Je ne parlerai plus de ce Dillon; c'est avec bien de la répugnance que je me suis vu sorcé par la sévérité de mon caractère d'historien, à le mettre sur la scène; mais que la sensibilité de sa nombreuse famille n'en soit point alarmée; le sang qu'elle a versé pour la France, depuis cinquante ans, les sideles serviteurs qu'elle a donnés au Roi dans l'Eglise, dans l'Armée & dans les Lettres, justissieront toujours la faveur dont elle a joui. Arthur Dillon avait aussi lui, débuté d'une manière heureuse. Des passions vives l'égarerent il crut en La Fayette, il voulut raisonner sur l'honneur, il perdit la tête.

dragons, commandés par un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant, ont été au devant des commissaires jusqu'à Saint-Amand; cette escorte a été remplacée, à l'entrée du camp, par une garde d'honneur de deux bataillons avec leurs drapeaux. Les généraux qui étaient venus recevoir les commissaires, les ont embrassés bien cordialement, et conduits au quartier-général, au bruit du canon du grand parc et des redoutes.

Après diner, les commissaires ont voulu rendre au camp une visite d'amitié. On bat la générale: en cinq minutes, douze mille hommes sont sous les armes, sur deux lignes, devant leurs faisceaux. Au sein de cette armée de freres, au milieu des plus bruyantes acclamations, s'avancent les trois commissaires, charmés, attendris de ce spectacle. Arrivés au premier bataillon de Paris, ils entendent une musique guerriere, adoucissant ses mâles accens, faire retenur l'air chéri, l'air de famille : Où peut - on être mieux? etc. Ils embrassent les chefs, la troupe présente les armes aux représentans de la majesté nationale, et le drapeau les salue. Vive la nation, s'ecrie-t-on aussi-tôt, vive l'assemblée nationale, vive la liberté et l'égalité! il n'y a qu'un cri, comme il n'y a qu'un esprit et qu'un cœur.

La cavalerie ne témoigne ni moins d'allégresse, ni moins de confiance; à chaque bataillon, à chaque escadron, même accueil, mêmes hommages, mêmes acclamations. A peine un corps avait-il passé cette revue de famille, qu'il posait ses armes aux faisceaux, se précipitait à la suite des commissaires, et les escortait de ses bénédictions et de ses applaudissemens. Ils étaient parvenus au dernier bataillon, l'armée entiere les suivait et les accompagna au grand parc, où la musique réunie de tous les corps exécuta un ravissant ça ira, dont tous les cœurs battaient la mesure. On retourne ensuite au quartier-général avec cet immense cortege, qu'à l'ensemble de ses mouvemens, de ses transports, de ses cris, on eût pris pour une seule masse homogene. Tous les officiers viennent rendre aux commissaires une visite de corps.

Soudain un courier arrive, et demande à traverser la multitude, dont les flots se pressaient autour du

quartier-général. On lui ouvre un chemin; il s'approche; il demande M. Dumouriez; il lui présente un paquet. Le général l'ouvre..... La joie éclate..... Le traître La Fayette est destitué, Dumouriez le remplace; il est nommé commandant général de l'armée du nord. A cette nouvelle, le camp, qu'on eut pu croire épuisé d'allégresse, se livre à des transports qui ne le cédent en rien aux premiers; ils accompagnent les commissaires jusqu'à leur voiture, et cinquante chevaux les

escortent jusqu'à Valenciennes.

Le lendemain, 19, le général Dumouriez s'est rendu à Valenciennes, pour conférer avec les commissaires sur les moyens de réduire le rebelle La Fayette. Le camp reste sous les ordres de son fondateur, M. Bournonville, qui s'y est long-temps trouvé, avec quatre bataillons et deux escadrons, en présence de vingt-cinq mille ennemis, que par son courage et son infatigable activité, il a-un peu guéris du goût de le harceler. C'est le jeune pere de cette nombreuse famille, dont il est respecté quoique doux, et aimé quoique sévere, parce qu'il sait soutenir sa douceur par sa sévérité, et tempérer sa sévérité par sa douceur.

Après une fête aussi brillante & aussi cordiale, qui aurait pu croire que 6 mois après, au même lieu, quatre nouveaux commissaires nationaux & le sondateur du camp lui même, y eussent été arrêtés par Dumouriez, & que ces mêmes 50 cavaliers qui allaient prendre les uns aux boues de St. Amand, pour les conduire en triomphe, auraient tristement escorté les autres aux prisons de Mons: Fortune! voilà de tes jeux.

Les expressions de Dumouriez à cette époque, sont bonnes à recueillir. Il écrivait à son ami

Genfonné le 14 Août.

" Dillon vient de se perdre lui-même par une " déclaration de royalisme qu'il a signifié à l'ordre " dans son camp de Pont-sur-Sambre, & qu'il " m'a ordonné de publier dans le mien. Je lui ai " formellement désobéi, & j'ai fait remettre ces " pieces aux commissaires de l'assemblée qui vien-" nent d'arriver à l'armée. Je les attends demain " au camp.

" J'espere enfin pouvoir rendre de grands ser-, vices à la cause de la souveraineté & de la , liberté du peuple Français. J'y travaillerai de , toutes mes sorces, ainsi qu'à restaurer la liberté

" Belgique."

Le grand mérite de Dumouriez était alors de désobéir & d'annoncer l'invasion du Brabant. Licence & pillage, voilà quels étaient ses titres, à la confiance nationale. Il avait déja donné l'exemple de l'insubordination, en resusant, avant le 10 Août, de correspondre avec le Ministre de la guerre & ses généraux. Il avait pris la résolution de s'adresser directement au président de l'assemblée. Il flattait par là l'orgueil d'un corps, qu'il voyait envahir sans obstacle toute la puissance. Ce parti n'était pas le plus honorable, ni même le plus constitutionnel, mais il était le plus sûr, autant qu'il peut y avoir quelque chose de sûr, dans une république anarchique.

Maintenant, il faut passer au camp du général La Fayette; il faut parler des demi-regrets, des demi-fureurs, des demi-mesures de ces avortons de révolution qui composaient sa cour constitu-

tionnelle.

L'affemblée nationale avait doublé pour l'armée du Nord, le nombre de ses commissaires. Elle y en avait envoyé six, tandis qu'elle s'était contentée de trois pour celles de Lorraine & d'Alsace. Elle avait prévu que les dernieres convulsions de la constitution seraient plus violentes au quartiergénéral de La Fayette, qu'à celui du vieux imbécille Luckner, à qui tout, hors le vin & l'argent, était assez indissérent, & à celui de M. de Biron,

qui depuis quatre ans était dans le fecret. Elle multiplia les puissances, en raison des résistances, & elle dépêcha encore trois de ses fonts, à l'armée des Ardennes, pour y expédier le faible La Fayette. Kersaint, Antonelle & Peraldi, furent ses émissaires.

La Fayette se trouva pressé entre mille écueils, & dans cette position affreuse, sa conscience ne pouvait pas même le rassurer. Son parti à l'assemblée était vaincu; c'était son accusation rejettée le 8 Aout, qui avait muri l'explosion du 10; c'étoit le sang versé au Champ de Mars, c'était sa longue dictature dans les rues de Paris, c'était sa parenté avec M. de Bouillé, c'était sa démarche du mois de Juillet, qui faisaient ses crimes aux yeux du peuple; ou pour mieux dire, c'étaient là les moyens apparens dont se servait la providence, pour venger le sang de Favras, la longue captivité du Roi, & trois ans d'ambition & de révolte.

Quel parti prendra-t-il dans cette circonstance? Rien ne peut le justifier devant quelque tribunal que ce soit. S'il est à la barre du Parlement, il est criminel de lèze-majesté. Devant le tribunal révolutionnaire, il a verfé le fang du peuple. A une chambre des pairs, il eut été condamné pour avoir propagé le dogme de l'infurrection, & les prétendus droits de l'homme; à la haute cour nationale même on l'eut accufé d'avoir déplacé son armée fans sujet, de l'avoir fatiguée, sans autre motif que celui de conserver, sous sa main, une troupe qui lui fut dévouée. On lui aurait prouvé que cette armée nationale se trouvait cantonnée au sein de l'été, que les frontieres étaient ouvertes à l'ennemi, & qu'il était un traître. Le bandeau est tombé, l'illusion a cessé. Son peuple, de banquiers & de bourgeois n'est plus là, c'est

un nouveau peuple, un peuple terrible de fansculottes, affamé de fa tête, & alteré de son sang. Il assemble en désordre & en tumulte le 13 Août son petit conseil, & les corps administratiss du département des Ardennes. On y prend avec précipitation des résolutions qui ne portent aucun caractère de grandeur. Tout y portait au contraire l'empreinte de cet esprit de vertige, qui est aussi l'avant-coureur de la chûte des intrigans. Dès le même jour, un officier du nom de le Veneur, écrit aux bataillons de ligne & nationaux, la lettre suivante, pour les prémunir par une premiere séduction contre les séductions des commissaires qu'on attend.

" Soldats citoyens, il n'est plus rien à vous ", dissimuler; la constitution que vous avez juré de maintenir, n'est plus; les Marseillois & une , troupe de factieux ont affiégé le château des Thuileries; la garde nationale & les gardes Suisses ont fait une vigoureuse résistance; mais manquant de munitions, ils ont été obligés de se rendre. M. Daffry, ses aides-de-champ, et toute sa famille ont été massacrés. Le Roi, la Reine, & toute la famille Royale se sont sauvés à l'assemblée nationale : les factieux s'y sont portés, tenant d'une main le fer, & de l'autre la flamme, & l'ont forcée de décréter la sufpension du Roi, ce qu'elle a fait pour lui sauver la vie. Citoyens, vous n'avez plus de représentans; l'assemblée nationale est esclave. Vos armées sont sans chef, Pétion regne; le farouche Danton & ses satellites sont maîtres..... Ainsi, soldats, choisissez si vous voulez rétablir fur le trône l'héritier de la couronne, ou si vous voulez Pétion pour Roi."

Cette lettre produisit l'esset qu'on desirait. Les troupes donnerent quelques espérances. Cepen-

dant, il n'était pas difficile de voir que le général qui l'avait dictée n'était qu'un intrigant désappointé, qui faifait proposer à ses soldats de choisir entre Pétion, ou lui-même, sous le nom du Roi de la constitution.

A cette lettre provisoire, La Fayette en joignit une à la municipalité de Sedan, pour lui donner ordre d'arrêter les commissaires qui allaient arriver. Il prenait tout sous sa responsabilité de général de la constitution. Cette lettre, ainsi que les arrêtés & les procès-verbaux du département & de la commune, surent envoyés & répandus avec prosusion dans les départemens voisins. Ils ne convertirent & n'ébranlerent presque personne. On ne pouvait croire à la bonne-soi d'un homme, qui après 3 ans de violences exercées par lui sur le Roi, se plaignait de violences exercées par autrui, le 10 Août.

Copie d'une Lettre de M. LA FAYETTE, écrite le 13 Août 1792, du quartier-général, à la Municipalité de Sedan.

Il doit arriver des commissaires de l'assemblée nationale, pour prêcher à l'armée une doctrine inconstitutionnelle. Il est démontré à tout homme de bonnefoi, qu'au 10 Août, époque de la suspension du Roi, l'assemblée nationale a été violentée, et que les membres qui ont accepté une telle mission, ne peuvent être que des chefs ou des instrumens de la faction qui a ainsi asservi l'assemblée nationale et le Roi,

Je requiers aux termes de la loi, relative à l'état de guerre, et sur ma responsabilité unique et personnelle, la municipalité de Sedan, de retenir les individus, se disant commissaires de l'assemblée natiopale, et de les mettre en lieu de sûreté, sous la garde d'un officier supérieur, qui, également sous ma responsabilité unique et personnelle, exécutera cet ordre, auquel il ne peut se refuser, sans être immédiatement traduit à un conseil de guerre.

Je dois aussi requérir les autorités constituées des départemens, en vertu des mêmes loix, d'approuver ces mesures, et je ferai la même demande au tribunal du district de Sedan, et aux différens départemens où sont situées les troupes qui me sont confiées.

Cette piece déposée à la municipalité, doit servir de titre pour montrer que, ni la commune de Sedan, ni la garde nationale, que la loi met sous mes ordres, ni les troupes de l'armée, tant volontaires que les troupes de ligne, et particulierement M. Sicart, colonel au 43e. régiment, que je destine à cette mission, ni les corps administratifs et judiciaires qui pourraient concourir à l'arrestation des commissaires, ne sont sujets à aucune responsabilité, et que c'est moi, qui, fidele à mes sermens, aux principes de la déclaration des droits, à la constitution que la volonté souveraine de la nation a décrétée, que c'est moi seul qui réquiers, comme j'en ai le droit, toutes les mesures qui peuvent constater la résistance à l'oppression, le premier devoir des ames libres.

(Signé) LA FAYETTE.

Les commissaires arriverent à Sedan avec leur fecrétaire Clairval, le lendemain 14 Août. Le procès-verbal de la commune de Sedan ayant tous les caracteres d'authenticité, me dispense de donner sur leur arrestation d'autres détails que ceux qui y sont confignés. J'y ajouterai seulement que le brave républicain Kersaint, tremblant pour sa vie, pleurait comme un ensant, & qu'il se jetta même quelque sois à genoux pour demander grace au peuple.

Extrait du procès-verbal du conseil-général de la commune de Sedan.

Cejourd'hui 14 Août 1792, ont été amenés en la maison commune 4 particuliers venant de Mézieres, munis de passeports. Ces étrangers, interrogés sur leurs qualités et l'objet de leur voyage, se sont dit députés de l'assemblée nationale, et charges d'une mission dont ils ont donné communication. Examen fait des passeports, leur forme ne porte pas les caracteres voulus par la loi du 21 Mars dernier; d'ailleurs, portant ces mots en un renvoi non approuvé : et d'ohéir aux ordres qu'il donnera; les quelques mots et leur date à une époque trop fatale aux vrais amis de la constitution, sont la preuve que ces pieces ne méritent aucune confiance. Examinant ensuite la commission, en la supposant émanée de l'assemblée nationale, il résulte qu'on ne peut la regarder ni comme acte légal ni comme acte libre. 1. Elle n'est pas revêtue des formes voulues par l'acte constitutionel, c'est-à-dire, de la sanction du Roi. D'ailleurs, les pouvoirs conférés à ces prétendus commissaires sont une entreprise sur le pouvoir exécutif. 2. Cet acte ne peut être libre, puisqu'il n'est malheureusement que trop notoire par sa date et les violences et atrocités commises à cette époque; que le corps législatif n'a pu jouir de sa liberté; vérité confirmée en quelque sorte par les réponses des soi-disant commissaires. Le premier, qui s'est dit être M. Kersaint, sans convenir précisément que l'assemblée nationale n'était pas libre, a dit au moins que le peuple était en insurrection. Le deuxieme, qui s'est annoncé porter le nom de Peraldy, a tenu à peu-près le même langage. Enfin, le troisieme, qui a dit s'appeller Antonelle, a fait plus affirmativement les mêmes aveux.

Le conseil-général délibérant sur la validité des passeports présentés, ou le procureur de la commune, considérant les circonstances où se trouve la patrie, arrête que les sieurs Kersaint, Peraldy, An-

tonelle, et Klairwal, seront provisoirement mis en état d'arrestation. Délibérant ensuite sur la nature des pouvoirs dont les soi-disant commissaires sont porteurs; considérant qu'au moment où ils auraient été conférés, l'assemblée nationale, obsédée par la horde des factieux qui remplissaient la capitale de sang et de carnage, n'a pu agir avec liberté, et que ce n'est que pour éviter de plus grandes crimes qu'elle a pu consentir au décret de la suspension du Roi, décret qui viole de la maniere la plus outrageante la constitution; décret, ou plutôt acte monstrueux, qu'elle doit se faire un devoir de révoquer aussi-tôt que ces oppresseurs l'auront rendue à elle-même; considérant que tous les actes émanés ou qui en émaneraient tant qu'elle se trouvera sous le glaive des assassins, sont frappés de la même nullité. Considérant que si les soi - disant commissaires étaient députés, ainsi qu'ils s'en qualifient, ils n'auraient point accepté une mission destructive de la constitution, qui tend à tromper le peuple, à soulever l'armée, et à lui retirer les braves généraux qui la commandent; qu'on ne peut donc les regarder que comme des émissaires de la faction qui a usurpé les pouvoirs expressément délégués par la souveraineté nationale. Considérant que le Roi, son auguste famille, ainsi que tous les députés fideles à leurs devoirs sont encore au pouvoir des factieux....arrête que les soi-disans, etc. demeureront en cette ville sous bonne et sûre garde y resteront en ôtage jusqu'à ce qu'il soit notoire que l'assemblée nationale et le Roi soient libres et n'aient plus rien à craindre de leurs oppresseurs.

Etaient présens et ont signé, MM. Desrousseaux, maire; Legardeur jeune; Raulin-Husson; Saint-Pierre; la Motte-Germain; Fournier: Joseph et Edouard Bechet; Noel Laurent; Petifils Verrier; Gigou-St. Simon, officiers municipaux. Lenoir-Peyre, procureur de la commune; Caillon, substitut; Waroquier et Grosselin peres; Legardeur l'aîné; Fossoy; le Chanleur; Mesmer; Hennecy; Edet jeune; Chayaux-Caillon; Gibou-Vernon; Edet, menuisier; Ternaux; Jacquet Delatre; Ludet et Dalché peres; A. C. Rousseau et

Herman-Servais, notables.

Bientôt on apprend que l'armée est mécontente de l'arrestation des commissaires. Le club patriotique de Sedan s'agite autour du lieu de leur détention. On répand le bruit que Dumouriez est à Valenciennes, concertant avec les autres commiffaires les mesures nécessaires pour venir délivrer ceux-ci. Une terreur panique s'empare de la petite armée campée à Vaux. En vain Alexandre Lameth s'empresse, & court de bataillon en bataillon, en vain il répete les mots de factieux & de parjures, en vain il parle des facrifices qu'il a faits pour la constitution, & de l'arrivée prochaine des Autrichiens, le volontaire national ainsi que le foldat de ligne rit de fon embarras; ici, il lui chante ça ira, plus loin il lui reproche & ce qu'il a coûté à la liste civile & ses turpitudes précédentes. Le régiment de la couronne, un des 3 que la Reine avait fait donner à sa famille, refuse le serment qu'il exige; La Fayette interdit, déconcerté, réduit au petit nombre d'officiers qui ont lié leur fortune à ses forfaits, profite des ténebres, & se fauve par les bois de Bouillon, dans la soirée du 19 Août, laissant ainsi exposés à la fureur de l'assemblée nationale les corps administratifs de Sedan, qui ont improuvé sous son influence, & déclaré illégales toutes les opérations de l'affemblée; il fuit pour prévenir le décret d'accufation qu'on allait rendre contre eux tous folidairement, & par cette fuite, les patriotes eux-mêmes l'accablent des épithetes multipliées de lâche & de traître; & telle est l'indignation qu'il excite contre lui seul, que l'on oublie la réfistance de la municipalité & du département de Sedan, & qu'on leur pardonne aux premieres marques de repentir. (*)

^(*) Voici la lettre que le général La Fayette écrivait à la municipalité de Sedan. On y voit encore son froid orgueil. Il y dénonce

À peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils fufent arrêtés à l'entrée de la nuit, le 19 Août, un peu au dessus de Rochesort, par un piquet détaché de 5 à 6 volontaires Limbourgeois, aux ordres de M. le Comte d'Harnoncourt. Le piquet voyant

les despotes, parce qu'il ne l'est plus. Il dénonce les ennemis prétendus de la liberté, par lesquels il entend sans doute les émigrés; & pourquoi ces infortunés avaient-ils émigré? N'était-ce pas aussi pour soustraire leur liberté aux proscriptions de l'homme du 18 Février, & cet homme n'était-il pas La Fayette?

Copie d'une Lettre de M. LA FAYETTE, datée de Bouillon, le 19 Août 1792, adressée à MM. les, Officiers Municipaux à Sedan.

MESSIEURS,

from carott. It y dimens

Si la derniere goutte de mon sang pouvait servir la commune de Sedan, elle a droit à ce sacrifice, et il me coûterait moins que celui que je fais; mais au moment où je prévois, par des raisons qui ne vous échapperont pas, que ma présence auprès de vous ne sérviroit, sous peu de jours, qu'à vous compromettre, je dois éviter à la ville de Sedan des malheurs dont je serais cause; et je pense que le meilleur moyen de la servir, est d'éloigner d'elle une tête que tous les ennemis de la liberté ont proscrite, qui ne se courbera jamais sous aucun despoisme, et qui, pénétrée de douleur de ne pouvoir plus en ce moment être utile à sa patrie, ne se console que par les vœux qu'il fait pour que la cause sacrée de la liberté et de l'égalité, dont le saint nom profané (s'il pouvait l'être) par les crimes d'une faction, ne soit pas du moins pour long-tems asservie, et par le serment qu'il renouvelle dans les mains d'une commune vraiment patriote, d'être fidele aux principes qui ont animé sa vie entiere.

(Signé) LA FAYETTE,

voyant venir un gros de cavalerie, le coucha en joue, l'arrêta, & ordonna que l'un de ceux qui le composaient, s'avançat pour être conduit à M. d'Harnoncourt. Celui qui mit pied à terre, fut M. Bureau de Puzy, officier du génie, le même qui à l'assemblée constituante, reçut du Roi le serment du 4 Février : M. d'Harnoncourt lui appercevant au chapeau la cocarde nationale, ordonna que deux officiers & 50 hommes allaffent au plus vite se saisir de cette cavalerie, qui confistait en 40 hommes, dont 24 officiers, le reste domestiques. Ils se laisserent prendre & désarmer: Interrogés sur leurs projets, La Fayette répondit que leur dessein était de passer sur les derrieres de l'armée Autrichienne, dans la bonne-foi qu'ils n'y rencontreraient personne, de gagner ainsi Maestricht, la Hollande, l'Angleterre & l'Améria que. M. d'Harnoncourt leur fit quitter la cocarde nationale, ceux qui avaient été membres du corps constituant, furent envoyés à Luxembourg, d'où ils furent ensuite transférés à Wesel, & depuis à Magdebourg, où ils font encore. Ceux qui n'étaient que simplés officiers, furent conduits momentanément à la citadelle d'Anvers, ou même remis en liberté sur le champ.

Aussi-tôt leur arrestation, ces Messieurs jugerent à propos de faire une espece de protestation pour leur honneur, contre le despotisme de la puissance qui les arrêtait. Il faut les entendre par-

ler; elle est curieuse cette protestation.

"Les soussignés, citoyens Français (dénomi-, nation des nouveaux républicains) arrachés , par un concours impérieux de circonstances , extraordinaires, au bonheur de servir, comme , ils n'ont cessé de le faire, la liberté de leur pays, , (ce n'était point la liberté, c'était leur orgueil, , c'était le projet régicide de la faction qui avait Tome II.

déclaré la guerre à l'Autriche que les constitutionnels servaient) n'ayant pu s'opposer plus long-tems aux violations de la constitution, (ils avaient violé, en faisant cette constitution, celle sous laquelle ils étaient nés,) que la volonté nationale y a établie; (dites, la violence de quelques-uns, & non la volonté générale; elle a si peu ce caractere, que personne n'en veut plus,) déclarent : qu'ils ne peuvent être considérés comme des militaires ennemis, puisqu'ils " ont renoncé à leurs places dans l'armée Française; (pourquoi portaient-ils donc encore la cocarde " nationale, la cocarde de l'infurrection? à quels " fignes aurait-on pu reconnaître s'ils étaient en-" nemis ou fuyards? 50 cavaliers, diront-ils, ont " mis bas les armes devant quelques paysans, " mais ce n'était pas la premiere fois qu'on avait vu des patriotes fuir devant la même proportion d'adversaires; & puis, suffit-il donc de dire qu'on déserte, pour que l'ennemi soit obligé de le croire? à plus forte raison, lorsqu'il s'agit " d'un général d'armée & de son état-major, qui peuvent être allés en reconnaissances) et moins " encore; (examinons bien ceci:) comme cette " portion de leurs compatriotes que des intérêts, des sentimens, ou des opinions absolument op-" posés aux leurs, ont porté à se lier avec les " puissances en guerre avec la France; ainsi n'ayant " pu combattre en face ce corps respectable de " propriétaires Français qui essaient de rentrer " par la force des armes dans leurs foyers, d'où la violence les avait arrachés, on les combat par l'arme de la calomnie. Ils ont, dites vous, des sentimens différens des vôtres; oui, sans doute, & ils s'en font gloire; & comment les " partageraient-ils? N'était-ce pas un de vos com-", pagnons de fuite qui disait aux Jacobins qu'il

, fallait un supplément à la révolution (*). Eh bien, " ce supplément est arrivé, vous l'éprouvez, au " lieu de le faire éprouver; pourquoi en avezvous posé le principe? n'était-ce pas encore un " de vos compagnons d'opinion (**) qui disait, " que le sang de Berthier n'était pas assez pur " pour être regretté? Enfin, n'étaient-ce pas aussi ", deux de vos fuivans (****) qui allerent fous vos " auspices arrêter avec Drouet, & ramener avec " Pétion, la malheureuse famille Royale de Va-" rennes à Paris, pour la remettre dans vos fers, tandis que ces gentilshommes que vous calom-" niez (****) allaient se faire égorgez sous les yeux de leurs maîtres, pour les consoler dans leurs " traverses par un regard d'attendrissement & de "loyauté; & voilà ces hommes dont vous cherchez à vous isoler, que vous tentez de déni-" grer aux yeux de l'Europe leur auxiliaire. — Ah! foyez tranquille, M. de La Fayette, vous " & les vôtres, ne serez jamais CONSIDÉRÉS comme " eux : mais comme des étrangers qui réclament " un libre passage que le droit des gens teur as-,, sure, et dont ils useront pour se rendre promp-", tement sur un territoire dont le gouvernement ne , soit pas actuellement en état d'hostilités contre " leur patrie.

" A Rochefort, le 19 Août 1792.

Signés, LA FAYETTE,

LA TOUR MAUBOURG,

ALEXANDRE LAMETH,

BUREAU DE PUZY.

(*) Lameth.

(**) Barnave.

(***) La Tour Maubourg, & Romeuf.

(****) Dampierre, tués près de la voiture du Roi à Saint-Mene-

" Puis les aides-de-camp, les freres d'armes.

"Laumoy, Duroure, Masson, Sicard, Victor, "Gouvion, Langlois, Sionville, V. Ro-"meuf, A. Romeuf, L. Romeuf, d'A-"grain, Curmer, Pillet, La Colombe, "Victor La Tour-Maubourg, Ch. La "Tour-Maubourg, Darblay, Soubeyran, "et Cadignan."

Les partisans de la constitution ont fatigué longtems les cours & les Ministres de leurs réclamations, pour les quatre prisonniers que le Roi de Prusse conserve jusqu'au jour, où l'on pourra faire juger au tribunal des nations l'ensemble de la révolution Française. Heureusement, pour l'exemple dû à la vindicte publique, les cours ont été sourdes, & le grand procès s'instruira avant peu; mais comment les désenseurs de la constitution ont-ils pu s'aveugler au point de ne pas voir que de chercher à soustraire leurs cliens au tribunal qui doit les juger, c'était à la sois les déclarer coupables, & s'en déclarer complices; c'était manquer même à leur principe constitutionnel qui désend de se soustraire à la loi.

M. de La Fayette sera donc jugé! il s'asseoira à son tour sur la sellette de Favras, & pour ajouter à son humiliation, le commandant de Paris répondra alors aux juges des sureurs de ce peuple que La Fayette ne réprimait & n'agitait qu'au gré de son orgueil on de ses haines! en attendant ce moment terrible, jugeons de sang-froid sa der-

niere démarche.

Si quelque chose de grand avait pu entrer dans cette tête étroite, il aurait vu qu'il ne lui restaît qu'un parti à prendre. Il aurait vu, s'il avait raisonné un moment, même dans ses principes, que c'était à Coblentz, & autour des princes,

qu'était la vraie représentation nationale. Il devait favoir que, n'y ayant point de nation fans territoire, point de territoire sans propriétaires, & les propriétaires de plus des trois quarts du territoire Français étant émigrés, c'était dans le fait au camp des princes qu'étaient la nation & la monarchie. Là, était la volonté générale, parce que là était la volonté conservatrice, qui est l'aliment de la fagesse, mere de la loi; là était le dépôt de l'honneur, source de vertus dans un Royaume; là était le foyer de la loyauté; là on déteftait la constitution hermaphrodite de 1789; là, fans doute, étaient aussi quelques intrigues, ou quelques ridicules, & quel est le corps, quelle est l'aggrégation d'hommes, dont les détails en soient exempts, mais l'ensemble de l'émigration était noble & pur, & tout faisait un devoir à ceux qui desiraient le retour de l'ordre, de s'y réunir, ainsi qu'à leurs auxiliaires, soit de leurs vœux, foit de leurs personnes.

M. de La Fayette, dira-t-on, n'aurait pu y être admis; il avait fait trop de mal, pour que la justice de ses concitoyens put être désarmée. En bien, plus il avait fait de mal, plus il fallait qu'il rendit de services à la cause qu'il avait tra-hie la premiere. L'Europe pouvait lui dire en-

core avec Hamlet:

Votre crime est atroce, exécrable, odieux, Mais il n'est pas plus grand que la bonté des dieux,

Il devait envoyer généreusement ses trois prisonniers aux princes pour être le gage de sa foi, & les ôtages du Roi leur frere, au lieu de respecter stupidement une prétendue majesté nationale dans les représentans & les instrumens d'une horde de sactieux; il devait entraîner avec lui

L 3

dans son émigration tout ce qu'il aurait pu gagner de foldats, livrer tout ce qu'il aurait pu de places fortes, de magasins & d'argent; il devait faire un aveu franc & noble de ses fautes, déclarer ses complices, divulguer aux nations étrangeres, pour leur instruction, tous les secrets de la révolution Française, & leur offrir & son exemple, & son repentir, pour en obtenir le pardon : la force impérieuse des circonstances depuis 3 ans, lui fournissait une assez grande latitude d'excuses pour présenter encore avec quelque intérêt, ses efforts tardifs; il devait enfin prévenir ce Dumouriez, fon rival, & fon maître en révolution, & mériter au moins par là, cette forte d'estime, qu'au défaut de l'honneur, on accorde au caractère. Au lieu de cette marche ouverte & fiere, il fuit ténébreusement, il se cache, il tâche de se dérober aux patriotes, aux Autrichiens, aux Français, à lui-même peut-être; comme Néron:

Dans l'ombre qui l'effraie, il erre épouvanté.

Il laisse à la disposition des factieux jusqu'à la caisse militaire, qu'il aurait pu emporter, comme si ménager les criminels qu'on accuse, n'était pas une sorte de complicité; il se sauve pour aller joindre tous les séditieux, & les esprits saux de Hollande, d'Angleterre & de Philadelphie; ensin, pour ne saire que le moindre tort possible à la faction, sur laquelle il jette encore en suyant un regard paternel, il ne porte à M. de Beaulieu que lui, 20 hommes, 50 chevaux, & 50,000 francs, & par ce dernier trait, il justifie le portrait si bien caractérisé, qu'avait sait de lui le meilleur de nos poëtes Français:

Voilà donc ce blondin, ce héros ridicule, De l'aftre de Cromwell pale & froid crépuscule, Intrigant dans la guerre, & guerrier dans la paix, Qui croit se faire un nom à force de forfaits, Prend Marcel pour idole, & Favras pour victime, Fait honte du succès, & fait pitié du crime, Arme les assassins, égorge par la loi, Veille pour les brigands, & dort contre son Roi.

Tel est le tableau qu'a déja fait de La Fayette la Muse de la poésie, & voici le tableau de comparaison que l'histoire trace aujourd'hui entre sa conduite & celle de Dumouriez, placé dans une circonstance pareille, après huit mois du plus heureux & du plus audacieux brigandage, sans avoir

eu un seul reproche de morale à se faire.

La Fayette & Dumouriez se sont précipités l'un & l'autre dans la révolution, par une ambition démesurée; le premier, dans le dessein de parvenir sans délai à des grades & à des honneurs, qu'il sentait que le mérite seul ne pouvait jamais lui procurer; l'autre indigné de ce que le préjugé de la naissance l'éloignait pour jamais de ces distinctions dont peut-être il se sentait digne; tous deux se menageant assez pour pouvoir se retourner à propos du côté du parti qu'ils combattaient, tous deux voulant se faire redouter de la cour, pour s'y vendre un jour plus cher: La Fayette mettant dans fon aftuce & dans fon intrigue, tout fon espoir pour tirer parti des circonstances; Dumouriez se fiant à son courage & à son audace, & se flattant de se rendre assez redoutable pour n'être jamais facrifié: La Fayette immobile dans fon camp, tenant continuellement ses soldats oisifs derriere leurs retranchemens, à la vue d'un ennemi qui venait continuellement le braver; l'autre plein d'une activité infatigable, qu'il a l'art de faire passer dans le cœur de tous ses soldats, vient s'emparer du commandement d'une armée que son rival avait lâchement désertée, & quoiqu'il foit instruit que sous son ancien chef, elle a évité

ou craint toutes les occasions de se mesurer avec l'ennemi, il n'entreprend pas moins de la mener à sa rencontre; & avec une poignée de monde, dans une situation habilement prise, il arrête les deux meilleures armées de l'Europe, commandées par les plus habiles généraux; il fait plus, il les détermine à une retraite précipitée; il ne s'en tient pas là, déliyré des Prussiens, il va chercher luimême les Autrichiens dans la Belgique, & avec une armée, à la vérité cinq fois plus forte en nombre que l'armée ennemie; il remporte fur eux la victoire de Jemappe; & tandis que La Fayette, qui n'était connu que par ses révérences aux bourgeois de Paris, & ses discours à la commune, avait fui toutes les occasions de combattre, & n'avait jamais, pour me servir des expressions d'un bel esprit du siecle, exposé que sa réputation et ses amis, l'autre semble avide de combats, & croit, au milieu des fanfares de la victoire, détourner un moment les yeux du public de l'horrible cause qu'il fert; tous deux criminels au premier chef, mais La Fayette n'inspirant aucun intérêt, par ce qu'on ne voit en lui qu'un lâche ambitieux, qui a trop présumé de ses forces, & qui, au moment d'agir, se laisse voir dans toute sa turpitude, & ne présente plus qu'un héros de comédie, que des plaisans comparaient au Marquis de Tulipano; l'autre présentant au contraire l'aspect d'un avanturier audacieux, qui fait qu'on ne calcule les réputations que sur les succès & les dangers, & qu'aucune entreprise n'effraye; peut-être a-t-il voulu jouer le rôle de Cromwell, & ne s'est-il rabattu ensuite sur celui de Monk, que lorsqu'il a vu qu'il ne pouvait plus maîtriser les circonstances, mais sa derniere aventure n'en a fait qu'un Robert, chef des brigands. Enfin, pour réunir sous le point de vue du passé, du présent & de l'a-

venir les traits différentiels de ces deux personnages, qu'on examine & leur fuite & leur conduite présente, & leur sort futur. Obligés de se fauver l'un & l'autre, pour échapper au supplice, La Fayette se dérobe dans les ténebres avec un cortege de fugitifs, & se laisse prendre lui 40eme. par six volontaires qui le couchent en joue; Dumouriez fuit aush, mais c'est après s'être assuré des ôtages, mais c'est en combattant, mais c'est en se faifant jour, avec une escorte de hussards au travers de 4 bataillons nationaux, & d'une grêle de coups de fusil qu'il parvient en droiture au camp Autrichien, à la tente du général ennemi : l'un est réduit aujourd'hui à être dans le fond de sa prison le chef illuminé d'une secte extravagante, qui a dans Londres, sous le nom de constitutionnels fes conciliabules, & fes mysteres, ses prêtres & ses autels, se tient, se supporte, s'encourage, se console jusqu'au jour où elle espere pouvoir derechef agiter le globe, tandis que l'autre jouissant d'une grande sécurité, & de quelques honneurs, occupe l'Europe par son audace, fa mobilité, & les conjectures qu'il fait naître encore de toutes parts : enfin, Dumouriez laisse aux royalistes la pensée qu'il a pu leur être utile, en accélérant le terme de la révolution, & La Fayette ne leur laisse que l'espérance de le voir donner un jour par son jugement, un grand exemple à l'univers.

La fuite de La Fayette rendit la liberté aux commissaires arrêtés; ils furent bientôt joints par les trois suppléans, Isnard, Quinette & Gaudin, qu'on leur avait dépêché pour les sortir de captivité; ils donnerent momentanément le commandement de l'armée des Ardennes au général Dangest.

Il y existait une petite troupe particuliere de

Tour Maubourg; on l'avait destinée depuis quelque tems au grand projet que La Fayette avait conçu d'avoir le Roi dans son camp. Ces 4000 hommes devaient être sa garde d'honneur, sa troupe dorée. Le provençal Isnard, dans son délire ordinaire, imagina de les baptiser troupe insernale. Ces dénominations hyperboliques devinrent bientôt à la mode; chaque légion qui se formait, n'aurait pas cru être patriotique, si elle n'eut pris une qualification bien ridicule, telle que : les dragons de la liberté; les dragons de la mort, etc. C'est ainsi que des voyageurs timides chantent dans une forêt, pour s'étourdir sur la crainte qu'ils ont d'être détroussés.

Quelques jours après la fuite du général, le feuillant d'Aveyrhoult, Hollandais réfugié, devenu colonel au fervice de la constitution, & membre de l'assemblée actuelle, crut qu'il était de son devoir de suivre la fortune de La Fayette. Il partit de Mézieres, accompagné d'un seul domestique. Arrêté par des paysans, il essaya de mettre sin à une carriere dont la suite lui paraissait devoir être si déplorable. Il se tira un coup de pistolet dans la tête, mais par cette satalité, qui semble vouloir qu'un constitutionnel ne sasse jamais rien qu'imparsaitement, il se tua mal, & languit long-temps encore. Ce d'Aveyrhoult était un mal-adroit, mais non pas un mal-honnête homme.

Trois commissaires nationaux, la Porte, la Marque & Bruat, allerent à l'armée de Lorraine, commandée par Luckner; & trois autres, Gasparin, Rouyer & la Combe St. Michel, se rendirent à celle du midi pour y recevoir le serment de Montesquiou.

Luckner prêta tous les sermens qu'on voulut.

Il terminait sa carriere, comme il l'avait commencée, en criant alternativement, Vive le Roi, vive la ligue. Quant à l'académicien, courtisan, agioteur, malgré l'assurance qu'il avait donné, que, si on prononçait la déchéance du Roi, il ne resterait à l'armée ni un foldat, ni un officier, il prouva qu'au moins il y resterait un général. Sans doute, il s'attendait alors, qu'au lieu de lui livrer l'aride Savoie à régénérer, on lui aurait confié ou la Hollande, ou l'Angleterre à travailler en révolution; malheureusement pour lui, on mit sa vertu à la plus rude des épreuves; on le plaça devant les trente têtes Génévoises qui ont perdu la France, afin de les abattre toutes d'un feul coup. Ce mauvais Brutus n'eut pas le courage de facrifier ses enfans chéris, & il a disparu, sans laisser même

de traces de sa fuite, ni de sa réputation.

Il se trouvait déja en Alface des commissaires du pouvoir exécutif; comme ils étaient notoirement Jacobins, on leur laissa dans cette frontiere l'exploitation des fermens; à l'exception de Kellermann & Ferriere, les autres généraux qui commandaient l'armée du Rhin, étaient membres de l'affemblée conftituante. Rewbell & Lavie leurs ci-devant collegues furent chargés d'aller recevoir leur foi & hommage à la république. Biron & Custine ne firent pas la moindre difficulté. Victor Broglio fut destitué par les commissaires, puis arrêté, puis relâché, puis garde national, puis decreté d'accusation; sa conduite, depuis le 10 Août, fut un tissu d'inconséquences, ainsi que sa vie, depuis le 12 Juillet 1789, avait été le désespoir de son vertueux pere & le déshonneur de son nom. Le vieux d'Harambure renouvella franchement son serment de fidélité à la nation, à la loi, et au Roi, & ce qu'il y a de plus étonnant, l'assemblée attribua à bon-hommie cet affront fait au républicanisme. Elle pardonna à d'Harambure un crime réel, pour l'accuser six mois après, du délit imaginaire, d'avoir ofé faire transcrire sur des registres publics l'acte par lequel Monsieur s'était déclaré Régent après la mort du Roi. Le général d'Aiguillon à la fuite de ses campagnes de Verfailles & des Jacobins s'était enfoncé dans les gorges de Porentruy. Le ferment ne l'y atteignit pas ; un décret d'accusation qu'on lança contre lui sur une lettre qu'il écrivait à Barnave après le 10 Août, & qui fut interceptée, l'ayant forcé à fuir, on peut juger d'après sa lettre, & l'adresse qu'il fit à son armée, qu'il aurait été fidele à la conftitution. Triste condition qui ne permet de ménager le cœur d'un homme qu'aux dépens de fon esprit!

Menou, qui le 10 Août, commandait la défense du Roi au château, tout étonné encore de ne pas avoir livré les Thuileries à Barbaroux, ainsi qu'il avait livré Avignon à Jourdan, vint dès le 17, demander pardon de quelques heures de royalisme, & prêter aussi son serment. Quelques jours après, il était à cheval avec le capucin Chabot, pour tracer le camp de Paris, & prendre des positions à Montmartre : à quelque tems de là, il était question de nommer un ministre de la guerre, un fuccesseur à Servan, Ménou s'était inscrit sur la liste, & la république était décrétée alors. Mais, comme l'affemblée n'avait pas oublié que Jacques Ménou avait dit un an auparavant (*). ,. Le gou-" vernement de la France est monarchique, & " certes, s'il existe actuellement au monde une " monarchie fondée sur des bases inébranlables, " c'est celle qui vient d'être établie en France, &c." Elle lui fit l'honneur de le rayer de la liste,

⁽ Voyez le Logographe du 4 Août 1791.

fans valeur, des ministres sans talent, mais elle ne voulait point de candidats sans candeur.

Les commissaires envoyés par l'assemblée lui ayant assuré l'armée, il ne leur restait plus qu'à en diriger les mouvemens de concert avec les généraux. Le ministre de la guerre n'avait autre chose à faire qu'à sanctionner leurs décrets provisoires, & à les approvisionner tant bien que mal. L'ignorance & la cupidité de Servan s'accommodaient assez de ce régime. Dumouriez se reconcilia tout de suite avec cet ancien rival; l'intérêt les avait brouillés, la circonstance les réunit.

M. de Brunswick avait déja pris Longwy, & Verdun allait fuccomber; Sedan & Montmédy ne pouvaient réfister. La France était toute ouverte par la Champagne, & la Lorraine n'était encore que faiblement défendue. Dumouriez n'ofa pas aspirer tout d'un coup au généralat suprême. Il craignait d'effrayer, en passant aussi rapidement d'un commandement en troisieme ligne au grade de généralissime. Il fit ôter à Luckner le commandement de l'armée de Lorraine, & le fit donner à Kellermann, qui des-lors devint sa créature & son lieutenant, il fit pardonner à Arthur Dillon, qui de son supérieur, devint ainsi son subordonné; il traîna a fa fuite ce Bournonville, fon pupille, qui depuis ofa venir l'arrêter; il promit à tous avancement & protection, & il eut tous les généraux à lui : quant à Luckner, il le fit affubler du grade de généralissime de toutes les forces de France, mais il le campa prudemment à Châlons, où il le réduifit aux fonctions ridicules & passives de facteur des lettres des généraux à l'assemblée; il le chargea de l'approvisionnement des armées, de la formation des simulacres de camp de Soissons, Meaux & Paris; enfin, il le plaça entre les ennemis.

les besoins de l'armée, les clameurs des volontaires arrivans, & les dénonciations des commissaires de la commune de Paris qui le harcelaient sans cesse : on eut dit que Dumouriez, en faisant de telles dispositions, jouait avec une des plus grandes époques de l'histoire des hommes, & traitait l'invasion Prussienne, comme une farce boussionne, dont Luckner par son âge, son ivrognerie, & sa

balourdise, était l'arlequin.

Ayant ainfi disposé son généralissime & ses derrieres, Dumouriez se jetta avec 17,000 hommes à Grandpré, où il n'arriva que le 3 Septembre. Dillon qui commandait l'avant-garde, n'occupa que le 5 les gorges du Clermontois avec 5500 hommes. Bournonville ne faifait que de partir du camp de Maulde. Kellermann qui amenait 20 mille hommes, ne pouvait joindre que le 18; la ville de Verdun avait capitulé des le 30 d'Août; Dumouriez attendit en vain pendant 15 jours qu'on l'attaquât affez férieusement, pour avoir un prétexte & une excuse à sa désaite. La deroute d'un corps de 10,000 volontaires, à la vue de 1500 Autrichiens le 14 Septembre, annonçait ce qu'on aurait pu faire, mais j'ai déja expliqué comment Dumouriez fut condamné à avoir l'air d'être vainqueur.

L'armée Française était de l'aveu même du général Dillon, (page 5 de son compte rendu) dans une situation déplorable. Les camps que l'on avait décrétés n'existaient pas, & le confeil exécutif agitait de se rendre dans le midi de

la France.

Cependant pour rassurer & occuper les Parisiens, on imagina de les faire travailler à remuer de la terre dans la plaine de St. Denis, sous le prétexte de faire une enceinte retranchée autour de la capitale: M. Belair était l'ingénieur de cette

folie; j'apperçus même comme sous-ingénieurs des membres impartiaux de l'affemblée constituante. Il aurait fallu dix ans, dix mille canons, & cent mille hommes pour completter ce ridicule ouvrage; sa confection était devenue une espece d'orgies, les jeunes filles allaient au camp, comme elles seraient allées à la redoute Chinoise. (*) Avant de s'y rendre, on faifait des processions bachiques, des ouvriers allaient chercher à la commune des pioches, des pelles, des outils de fer qu'ils promenaient d'abord dans les rues de Paris, & dérobaient ensuite, pour en voler de nouveaux le lendemain. Tout était à ce camp ivresse, difputes, indécenses & vols. On y menaçaient tantôt les inspecteurs, tantôt les municipaux, de la lanterne & du fabre. Les travaux en furent fuspendus, presque aussi-tôt que commencés.

On érigea dans toutes les places publiques des tretaux & des théâtres, où l'on enrôlait des recrues pour l'armée. D'abord on y joua la comédie qu'on a renouvellé depuis, d'avoir des foldats postiches qui allaient s'enrôler le même jour à dix places dissérentes, afin de tromper la populace sur le civisme général. Plusieurs bandits profiterent de cet exemple, & reçurent essectivement

dix fois le prix de leur engagement.

Ce mode de recruter ne fournissait encore que très-peu d'hommes. Les massacres du 2 Septembre eurent lieu; & alors la terreur sit partir de Paris plus de 40 mille individus. Gentilshommes, prêtres, bourgeois, enfans de famille, ouvriers tout partit; on suyait avec horreur une terre de désolation. Ce n'était point sa patrie qu'on allait désendre, c'était la mort, mais une mort digne d'un homme, qu'on allait chercher; psusieurs se

^(*) Aucien Vauxhall d'été à Paris, dans le goût du Ranelagh de Londres.

rendaient auprès de Dumouriez pour se rapprocher des émigrés ou du duc de Brunswick, & trouver jour à sortir de France; leur unisorme était leur déguisement, & leur commission était

leur passe-port.

Il fallait armer, nourrir & habiller cette multitude fans frein, qui consommait vingt fois plus que ne l'aurait fait une armée disciplinée. On épuisa les greniers & les manufactures nationales & étrangeres; la malhéureuse facilité de s'acquitter avec des assignats d'une part, & de l'autre, la cupidité aveuglaient la France & les nations voifines, fur le danger que l'on faisait courir à l'Europe par ce gaspillage réitéré, & ce déplacement brusque de tant de choses. En effet, si l'état de l'Europe, quant aux subsistances & au commerce, est devenu, en quelque sorte, une masse homogène & un fystême congru, il ne doit point être indifférent à des administrateurs de voir une rupture d'équilibre si forte & si subite avoir lieu dans une partie du grand tout. La France, en s'épuifant de numéraire, s'épuisait de consommateurs futurs; en dépensant une quantité de subsistance triple de la confommation ordinaire, elle commençait une famine quelque part; ainfi, il n'était pas difficile de prévoir dès-lors le mouvement qui a fuivi ce mouvement; on devait fentir que chaque lettre de France qui apportait une commande, semait une banqueroute; aussi, lorsque j'appris à mon arrivée à Londres, de combien de millions la fin de 1792 avait enrichi la douane Britannique, je vis de ce moment les banques particulieres fans crédit, & Manchester fans travail.

Telle fut bientôt la pénurie totale de la France, que l'invasion de la Belgique, de la Hollande, & des Electorats, n'eut lieu principalement que pour aller aller y prendre le bled qu'on n'avait pas, & l'or

que l'on n'avait plus.

Enfin, la disette est venue graduellement au point que, saute de draps, de crédit & de commerce, il a sallu prendre depuis aux citoyens leurs bas, leurs souliers & leurs culottes, & dernierement, cent mille aunes de velours avaient été achetées pour vêtir les soldats de la république. Encore quelques mois, & nous aurions vu les brocards de Lyon & les tapisseries de la couronne couvrir leur nudité.

Jusqu'ici, vous n'avez vu que des fureurs, des sottisses ou des ridicules. Maintenant, lecteur, voici

du fang:

Commune de Paris, arrestations, tribunal criminel populaire, exécutions, visites domiciliaires, massacres.

On fait de quels hommes était compofée cette commune de Paris. Il n'est pas de jour que l'on ne voie fur la scène, Marat, Robespierre, Danton, Panis, Offelin, Sergent, Santerre, Billaud de Varennes, Tallien, Léonard Bourdon, Huguenin, Yon, Collin, Rocher, Chaumet, Hebert, Jacques Roux, Lavaux, Collot d'Herbois, Camille Desmoulins, Robert, l'Huillier, Fabre d'Eglantine, l'Enfant, Duplain, Jourdeuil, & cent autres brigands de la même trempe : on fait leur affociation avec une cinquantaine de membres du corps législatif, tels que Chabot, Bazire, Merlin, Albitte, Thuriot, Charlier, Gasparin, le Cointre Puiravaux, de Brie, Duhem, la Marque, &c..... On voit leurs rivaux actuels, leurs Tome II.

complices alors, chercher à leur disputer la faveur & la puissance populaires, Condorcet, Brissot, la Croix, Syeyes, Guadet, Gensonné, Vergniaud, Manuel, Louvet, Roland, Pétion, Kersaint, Barbaroux, Gorsas, &c.... Enfin, chaque jour nous présente un nouvel individu qui de l'obscure condition de manœuvre tueur, devient à son tour, un personnage, tantôt c'est un Westermann, ou un Desfieux, tantôt un Fournier, un Lajouski, un Maillard, qui fortent de la nuit qui les couvrait, pour venir arracher quelques fleurons à la couronne de ceux qui ne les avaient d'abord employés qu'en fous ordre; tandis que Philippe Egalité, s'avilissant toujours au dessous du dernier de ceux qui composaient jadis ses phalanges, conspué par eux tous, est enfin descendu au dernier terme de la dégradation humaine. Voyons agir ensemble pendant 40 jours cette aggrégation de factions qui se déchirent aujourd'hui entre elles; mais auparavant de les voir en action, présentons aux factieux de tous les pays & de tous tems un tableau de ces factions, de leur origine, de leurs moyens, & de leur fin.

Le 10 Août, toutes ces factions réunies & combinées, avaient détruit la faction constitutionnelle qui regnait alors sous le nom du Roi. Ce n'était pas tout de vaincre, il fallait conserver sa puissance. La multitude factieuse ameutée par Pétion, par Marat, par Brissot, par Santerre, les poëtes & les bouchers, les gazettiers & les mâçons, les stipendiés de Philippe, & les écoliers de Chenier, réunis, pouvaient bien renverser le peu d'obstacles que leur opposait la constitution, mais ils commençaient leur regne, comme toutes les factions qui les avaient précédées, depuis M. Necker, sans plans, & sans vues méditées d'avance. Obligés de se fervir les uns des autres sans s'aimer & sans

s'estimer, le parti qui voulut dominer se trouva. en tête un parti d'opposition, d'autant plus fort qu'il avait fallu rassembler plus de partisans. Delà résulterent plus d'ambitions à satisfaire, & plus d'espérances deçues; plus de coleres à étousser, & plus de meurtres à légaliser, pour assoupir cette fermentation. Des l'instant où le Roi, ou pour mieux dire, la royauté n'exista plus, les chefs auraient bien desiré que leurs compagnons d'insurrection eussent mis bas les armes, & que leur tête, fut venue humblement se plier sous le nouveau joug qui avait remplacé celui que leurs mains avaient contribué à détruire. Malheureusement pour Brissot & Pétion, la multitude de fils qu'il avait fallu remuer en même-tems, pour mettre en mouvement cette masse énorme, avait nécessité l'emploi de beaucoup de machinistes, qui chess. chacun en leur partie, ne voulurent pas se soumettre le lendemain à des gens qui la veille étaient leurs égaux. Il arriva de-là que, lorsque le parti républicain de l'affemblée qui avait détruit la royauté, & nommé de nouveaux Ministres, voulut arrêter cette révolution, la commune de Paris de son côté, qui n'en avait pas encore profité, voulut la prolonger & la porter plus loin. Jalouse de ne jouer qu'un rôle secondaire, elle voulut partager les prérogatives que sa rivale s'était attribuées. Elle envoya aussi des commissaires sortis de fon fein aux camps, aux départemens & aux armées (*), elle laissa le trésor national à la dis-

^(*) Cette habitude d'envoyer des commissaires avait pris naissance dans le desir que l'assemblée eut, dès la formation des états-généraux, de s'emparer de tous les pouvoirs. Les premiers qu'elle envoya au dehors, surent ceux qui précéderent le Roi à Paris le 15 Juillet 1789, pour annoncer que les troupes aux ordres de M. de Broglio allaient se retirer. On en envoya encore d'autres quelques jours après à St. Germain, pour appaiser une émeute, dans laquelle un boulanger avait péri. Jusques là ces ambassades pacificatrices pouvaient être tolérées, quoiqu'elles ne sussent etre tolérées, quoiqu'elles ne sussent etre tolérées.

position de son alliée, pour en jouir, comme les constitutionnels l'avaient fait de la liste civile, mais elle fe réserva les boutiques, les visites domiciliaires, & le Garde-Meuble de la couronne; elle accorda à Brissot la tête de Derosoi. & celle de M. de la Porte, dont le peuple ne se souciait guere, afin d'avoir les prisonniers du 2 Septembre, & le peu d'argent que ces prisonniers pouvaient posséder dans la prison qui les récelait; c'est ainsi que l'assemblée, entierement sous la dépendance de cette commune, fut obligée, pour n'en pas être égorgée elle-même, ou d'approuver tout ce qu'elle avait fait, ou de décréter ce qu'elle voulait faire, & de reconnaître à chaque fois, que la commune de Paris avait sauvé la patrie.

Aujourd'hui que la convention cherche à la réprimer, ses efforts seront vains, & toute sa prétendue puissance n'empêchera pas sa propre dissolution: alors, dans le sein même de la commune, naîtront vingt nouvelles factions plus cruelles encore que celles de 1792. Ces factions se répéteront dans toutes les provinces; plus elles se rapprocheront, plus elles se détesteront; (*) les der-

Mais la liberté n'exista plus des qu'on envoya des commissaires aux départemens & aux armées. Le pouvoir administratif, civil & militaire, sut des-lors entre les mains du corps législatif : il y joignit bientôt le pouvoir judiciaire, par les commissions qu'il institua.

Lanjuinais disait à ce sujet le 31 Juillet 1791, à la tribune de l'afsemblée:, On veut toujours vous ramener à un système de gouver-, nement par des commissaires de l'assemblée nationale. Ce n'est pas , des commissaires qu'il faut envoyer, & je rappellerai ce trait bien , connu, que quand on envoya des commissaires tirés des états-gé-, néraux, ceux-ci surent dispersés, & plusieurs commissaires pendus." Cependant, Lanjuinais est aujourd'hui membre de la convention nationale, qui nomme chaque jour des ministres, & envoye des commissaires, & Lanjuinais ne s'en plaint pas; la terreur lui serme la bouche.

^(*) C'est ce qui faisait écrire de Paris, par un homme de qualité, à qui l'on reprochait de rester encore dans une ville déchiréé par tant de partis. Soyez tranquille sur mon compte, je suis hors de la ligne.

nieres victorieuses, seront à leur tour les premieres victimes de celles qui renaîtront; & les profcriptions de Marius & de Sylla se renouvelleront par-tout à la fois. Ainfi, la république Française commençant par les mêmes excès qui amenerent la chûte de la république Romaine, est déja à la veille d'être anéantie par les mouvemens intérieurs ou extérieurs, & le jour des punitions est prêt à fe lever. C'est alors que nous verrons tous ces factieux essayer de s'excuser les uns par les autres; chacun en cherchera un plus coupable que foi; ils fe rappelleront que Dumouriez fe fauva en accusant Marat; La Fayette présentera Condorcet; Condorcet offrira Danton & Robespierre; tous seront de petits saints à les entendre, & peut-être l'infamie d'égalité fera-t-elle le refuge & la fauve-

garde du dernier de ces bandits.

Voilà donc la fin ordinaire de toutes ces infurrections contre l'autorité légitime. Les premiers insurgens ne veulent que réputation, puissance, & argent, & pour cela, il ne leur faut que quelques meurtres & beaucoup de véxations bien philosophiques, que leurs cotteries trouvent pures & vertueuses; les seconds, se contentent de puisfance & d'argent, & emploient à cet effet beaucoup de fang & de tyrannies; les derniers ne voulant tout rondement que le pillage universel, vont tout droit à leur but, en profitant de la brêche ouverte par leurs prédécesseurs, & massacrant indistinctement, suivant leur bon plaisir, jusqu'à ce que la patience de la divinité soit lasfée & que tous soient pendus, car tous l'ont également mérité depuis les Barnaves jusqu'aux Danton, depuis Custine jusqu'à Jourdan. Ravaillac, si j'ai bonne mémoire, n'a point fait excuser le citoyen Pierre Mandrin.

L'assemblée, sur la pétition de la commune, M 3

decréta la formation d'un tribunal criminel & d'un juré d'accusation & de jugement, pour prendre connoissance des crimes du 10, & prononcer fur lesdits crimes. Les sections de Paris composées ainsi que je l'ai dit, furent chargées de l'organisation de ce tribunal. Les 8 juges furent : Robespierre, président, Osselin, Matthieu, Pepin, Lavaux, Daubigny, Dubail & Coffinhall. Les accufateurs deux autres garnemens, du nom de Lullier & Réal. Le juré fut composé de 7 autres misérables & de 7 suppléans. Il faut les connaître, ne fut-ce que pour les retrouver quelque jour. Les premiers se nommaient le Roi, Blandin, Bolleaux, Lohier, Loiseau, Perdrix & Callieres de l'Etang; les autres, Desfieux, Boucher René, Jaillan, Dumouchal, Jurie, Mullet, Andrieux. Pour donner une idée de ce tribunal, il fussit de dire que l'un des juges (Daubigny) fut décrété pour vol, deux mois après le 10 Août, & obligé de prendre la fuite. Robespierre ne voulut point accepter la présidence qui lui avait été conférée. Son véritable poste était la place publique. C'est là que le neveu de Damiens devait s'agiter, pour essayer de venger le fang de son régicide parent : il y vécut, espérons qu'il y mourra. Manuel qui avait le plus infisté sur la formation de ce tribunal, sut celui qui l'installa dans ses sonctions. C'est lui qui le même jour (20) que les jugemens commencerent, fit ériger la guillotine permanente au Caroufel. fous le prétexte que cette place étant le théâtre du crime, devait être le lieu de l'expiation. Il semble en lisant ceci, voir des voleurs ériger leur tribunal dans la forêt de Bondy, & s'y constituer accusateurs, juges & bourreaux de leurs victimes.

La formation de ce tribunal était un véritable empiétement sur le pouvoir judiciaire. C'était ainsi que l'assemblée constituante avait institué le châte-

let pour lui faire tuer Favras, & annuller sa procédure contre Mirabeau. C'est par ce tribunal que l'on préludait à ce juré illégal qui, sous le nom de convention nationale, os a accuser, juger & condamner le Roi. C'est par là que l'on annonçait d'avance l'organisation d'un tribunal révolutionnaire pour exécuter sur le champ les nombreuses victimes que l'on a l'air d'envoyer juger. Cependant les mêmes hommes étaient les premiers à s'opposer en 1791 aux commissions que l'on proposait d'instituer, & ils n'ont point donné leur démission en 1793! qui rendra compte d'une conduite aussi barbarement contractoire? (*)

Le premier de ceux que jugea ce tribunal postiche fut un pauvre diable nommé Collenot d'Angremont. Cet homme avait été maître de langue de la Reine, lorsqu'elle n'était encore que Dauphine. Depuis il avait composé une grammaire Française que l'assemblée nationale constituante accueillit avec mention honorable. Le zele de cet homme & le desir qu'il avait d'être agréable à ses souverains, le porta à rallier des gens honnêtes

Eh bien! ces honnêtes gens n'en font pas moins membres de la convention nationale: ceux qui auraient le tems de compulfer le fastidieux recueil du Logographe, y trouveraient de quoi faire un volume des contradictions entre les principes & les actions de ces Messieurs.

^(*) Le 22 Juillet 1792, (voyez le Logographe) sept comités réunis proposerent l'établissement d'un tribund ad hoc, pour juger les sactieux arrêtés quelques jours avant au Champ-de-Mars. M. Rewbell, membre aujourd'hui de la convention, dit ces propres paroles: "Dans "les tems de désiances, de vengeances & de calomnies où nous vivons, il faut être prompt à arrêter; il faut être prompt à instruire "les procès, pour que les preuves ne dépérissent pas; mais être prompt à punir dans un tems de trouble, pour qu'on n'ait pas le tems de se justisser, c'est véritablement vouloir que d'honnêtes gens soient la victime de saux témoignages; mais sur-tout, qu'il y ait la voie de l'appel. Sans cela, nous sommes sous un gouvernement tyrannique. "M. Camus ayant la parole le lendemain sur la même question, dit à son tour: "Toutes les sois que vous aurez un "juge nommé pour une affaire, vous trouverez en lui un homme "prévenu sur cette affaire; c'est dès-lors un juge vendu à celui qui "accuse, contre celui qui est accusé."

parmi ces oisifs dont la capitale abondait, asin d'aller dans les grouppes neutraliser le mauvais esprit qu'y répandaient quelques factieux. Il leur promettait 50 s. par jour. On ne put pas prouver qu'il en eut ainsi même une vingtaine à sa solde, encore moins qu'il eut reçu de l'argent & des ordres du Roi à ce sujet; & même en eut-il reçu de quelques ministres, pouvaient-ils en faire un meilleur usage, que de l'employer à faire respecter le Roi et la constitution. Ce sont les propres paroles d'une dénonciation faite le 27 Août au comité de surveillance, par un nommé Chazerot; & Dangremont avait été assassiné juridiquement le 22. Il mourut ayec beaucoup de fermeté.

Le 23, M. d'Affry, colonel du régiment des gardes Suisses, fut mis en jugement & absous. On favait qu'il était malade, & ne s'était point trouvé le 10 Août aux Thuileries. Le peuple applaudit au jugement qui l'acquitta. Il crut, & les échos répéterent qu'il s'était refusé aux sollicitations de la Reine, qui lui avait ordonné, disait-on, de faire tirer fur le peuple. Ce fut donc moins la vérité, que le desir de voir M. d'Affry remplacé par une victime plus auguste, qui fit fermer les yeux au peuple sur ce jugement. Ainsi, ce vieillard octogénaire, comblé des bienfaits de la cour, fauva quelques mois qui lui restaient encore à vivre : c'était ce même d'Affry, qui avait prêté le premier, le serment de sidélité que l'assemblée constituante demanda à tous les corps armés, après la fuite du Roi; il avait des ce jour là donné la mesure; ses fils n'auront pas peu à faire pour reporter leur nom au point d'où il est dévalé.

Le 24, M. de la Porte, ci-devant conseiller d'état, & intendant de la marine, & depuis la révolution, intendant de la liste civile, sut jugé, condamné, & exécuté. Son crime était d'avoir payé

des imprimés, des journaux, & des affiches, contre les Jacobins, & cependant les mémoires qui semblaient le prouver, n'avaient point été trouvés chez lui, mais chez un de ses secrétaires; & moi-même je peux affirmer que le journal à deux liards dont on voit si souvent les quittances dans les recueils de pieces imprimées, était l'ouvrage très-inconnu d'un de ses commis plus inconnu encore, & que personne ne lisait ce journal dont la valeur était au dessous de son titre. On accusa aussi M. de la Porte des correspondances qu'on lui adressait, comme si l'on pouvait jamais rendre un homme responsable de ce que des cervaux exaités peuvent adresser de cent lieues, soit à son secrétaire, soit à lui. Ils y mettaient l'un & l'autre si peu d'importance, qu'ils avaient dédaigné même de les brûler. On reprochait à M. de la Porte jusqu'à un plan de constitution qu'on avait trouvé chez lui, comme si, lors de l'assemblée constituante, chacun n'avait pas fait son projet de constitution, comme si même depuis l'acceptation, la faculté laissée de la reviser, n'avait pas permis à tous les brouillons de jetter leurs idées constitutionnelles sur le papier, & de l'envoyer à qui bon leur femblait.

M. de la Porte comptait si peu sur une accusation directe, qu'on l'arrêta chez lui, lors même qu'il aurait déja eu le tems de quitter Paris & de fuir. Il se désendit avec calme, mais avec faiblesse; il semblait faire le facrisse de sa vie à la crainte qu'il avait de compromettre son maître, & voilà le grand désaut des hommes qui manquent de caractère! le rôle que pouvait jouer M. de la Porte dans ce moment suprême, était sublime; au lieu de se mettre par des désaveux contournés dans une position fausse, il pouvait, il devait révéler tous les secrets de la liste civile, les craintes sug-

gérées au Roi, les sommes extorquées à sa bonté. les basses propositions des députés qui s'agitaient, ou s'étaient agités précédemment autour du Trône (*), déja personne n'ignorait dans Paris les concussions de Mirabeau, de Sémonville, de Ste. Foy & de tant d'autres; en portant l'attention du public fur ces intrigans éhontés, en les peignant occupés à obséder le Monarque de terreurs, pour lui promettre le lendemain de l'en délivrer à beaux deniers comptans, on eut détourné la fureur populaire; car je crois avoir assez observé le peuple dans la révolution, pour appercevoir que ce peuple était alors un enfant, chez qui la curiofité l'emportait encore fur la férocité (**). Il eut chassé du Panthéon les restes infects de Mirabeau, il eut pendu Chapélier, Talon & Duport; nous en eustions tous ri depuis le Palais Royal jusqu'à Moscou; les gens qui auraient voulu continuer de poursuivre M. de la Porte, auraient été arrêtés par la crainte de paraître récriminer contre des refus de gratifications, & M. de la Porte aurait peut-être été fauvé, ainfi que le Roi. La lovauté est une belle vertu sans doute, mais elle doit être accompagnée du courage. Ce n'est rien de favoir mourir, il faut favoir agir & parler à l'occasion (***).

^(*) C'est la crainte d'être dénoncés par leurs intermédiaires qui sit saire tant de démarches aux députés pour procurer des passeports & des commissions à leurs agens de corruption; c'est là ce qui permit à ces Messieurs de se sauver à Londres, & de venir librement y cacher, je ne dirai pas leur existence, mais leur honte.

^(**) Il mettait à connaître les fecrets de la liste civile, le même empressement qu'il avait mis à voir ceux du livre rouge, le même empressement qu'il avait mis jadis à lire la correspondance, les mémoires secrets & l'Espion Anglais. On semblait ici punir M. de la Porte d'avoir privé la curiosité publique du dernier ouvrage de Mad. de la Motte, dont il avait arrêté & brûlé l'édition. Cependant l'ouvrage a paru, & Mad. de la Motte n'en a été que plus méprisée.

^(***) Si M. de la Porte avait été orateur, & qu'il eut pu improvise?

Quoiqu'il en foit, M. de la Porte marcha au fupplice, & le fubit, avec la plus grande sérénité. Il mourut en protestant de son innocence. Sur la route de la Conciergerie au Carrousel, près de sa demeure, une semme qui subsistait de ses bienfaits se mit à sondre en larmes, en le voyant marcher à l'échasaud. Elle sut à l'instant assommée par la populace, à la vue même de son biensaiteur à qui l'on dit: c'est ainsi que périront toutes tes créatures. Ainsi, il emporta au tombeau la dou-leur de prévoir combien de victimes innocentes

allaient l'y fuivre.

M. de la Porte est mort regretté de tous ceux qui étaient accoutumé à le voir. D'un caractere doux & facile, d'une intégrité rare, on eut dit que la bienfaifance était pour lui un befoin. Chargé de distribuer les aumônes du Roi, il avait à chaque commencement de mois l'honorable foin de confoler & de foulager 800 indigens. Personne ne fut plus avant que lui dans la confiance intime du Monarque : aussi qu'en résulta-t-il pour lui? Tiraillé par mille cabales diverses, toutes celles qui croyaient qu'il avait conseillé au Roi une autre détermination que leur propre projet, l'accufaient & l'invectivaient à la fois. La multitude de ses fonctions, la quantité de demandes qu'on lui faifait, & l'inquiétude que lui donnait son attachement pour la famille Royale, l'absorbaient entiérement. Il voulut plusieurs fois donner sa démission; le Roi exigea toujours qu'il restât auprès de lui (*). On avait peut-être à lui reprocher quelque penchant secret pour les gens à demi

un discours de 2 heures, il pouvait faire sortir de sa position le plus beau plaidoyer pour le Roi & la royauté.

^(*) Je dois même ajouter, à la gloire de M. de la Porte, qu'il ne retira sa démission que lorsqu'il vit qu'il y avait un péril certain à rester.

mesures, quelques imprudences, mais son zele & ses malheurs ne permettent pas de troubler sa cendre. Il a laissé une semme & plusieurs enfans en bas âge. Il n'est pas moins pleuré de plusieurs freres qui honorent également la magistrature &

le clergé (*).

Le 25 Août, Derosoi, auteur de la Gazette de Paris, qui depuis le mois de Novembre 1789, ne cessait de déclamer contre les Jacobins, les impartiaux & les monarchistes, avec plus de zele que de talent, sut envoyé au supplice. Il montra sous l'instrument de mort, un courage digne des chevaliers Français qu'il célébrait chaque jour. Il se félicitait du hasard qui illustrait sa mémoire, en faisant périr un royaliste comme lui, le jour de la sête de son Roi (***).

Ici les exécutions s'arrêterent pendant quelques jours, & ce fut sagesse aux bourreaux. Le peuple qui vit périr 4000 hommes, le 10 Août, au bruit du canon, en éprouva moins d'affres que ne lui en causerent ces supplices réitérés. Je sus témoin des terreurs qu'il conçut à la vue de ces massacres juridiques dont il n'appercevait point le terme, & je ne crains pas d'avancer que, s'il y en avait eu un quatrieme le jour suivant, on eut

gu une insurrection dans Paris (***). La raison en

^(*) Le trésorier de la liste civile (M. Tourteau de Septeuil) qui joignait à ce premier titre de désaveur, celui d'être premier valet-de-chambre du Roi, celui de n'avoir pas quitté Leurs Majestés le 10 Août, &, qui pis est, celui d'avoir des propriétés immenses, eut le bonheur d'échapper aux poursuites qu'on lui intenta. On saisti indistinctement ses papiers & ceux de Louis XVI, sa cassette & la casse du Roi, son porte-seuille, & les assignats de la liste civile, Mad. de Septeuil su arrêtée pour son mari, & elle se trouvait encore en prison au 2 Septembre.

^(**) Pour ce qui précéda la mort de Derosoi, je renvoie à ce qui en est dit dans la relation de St. Méard.

^(***) Danton, Manuel & Pétion, premiers auteurs des maffacres du

POSTSCRIPTUM.

Les circonstances actuelles obligent tous les amis de la monarchie, et ceux qui desirent le rétablissement de l'ordre en France, de redoubler de zele et d'activité pour démasquer les premiers auteurs de nos maux, et désabuser les gouvernemens étrangers sur l'engoûment qu'ils supposent à la nation Française pour la constitution de 1789, 1790 et 1791. Comme je ne vois dans cette constitution, s'il était possible qu'on la rétablit, que le supplice plus ou moins prochain de Louis XVII, ou bien; si le fils suivait une marche differente de son pere, l'envahissement mérité de l'Europe, je vais consacrer désormais mon temps et mes forces à préserver l'humanité, et de la constitution, et des constitutionnels de 1789, et d'abord je prie qu'on lise avec un peu d'attention le paragraphe qui suit?

(*) Correspondance Politique.

² Septembre, ainsi que je vais se prouver bientôt, s'apperçurent tellement de cette impression qu'éprouvait le peuple de Paris, qu'il sur arrêté dés-lors de frapper le grand coup; le 26, lendemain de l'exécution de Derozoi, Danton se sit donner les listes des prisonniers; le 28, les vistes domiciliaires curent lieu: 5 jours après....

Paragraphe qui peut suivre immédiatement le parallele de La Fayette et Dumouriez, (pag. 169).

L'assemblée décréta la confiscation des biens de MM. de La Fayette & de Lameth, aussi-tôt qu'elle fut instruite que leurs personnes étaient hors de l'atteinte de la guillotine. Elle préludait par - là aux décrets qui ne tarderent pas à être rendus indistinctement contre tous les émigrés. A-peu-près vers le même-tems, un autre général du nom de Lameth, le général Charles qui avait débuté dans le monde révolutionnaire, pour aller à la tête du peuple, chercher dans un couvent de filles, M. de Barentin, finit sa triste carriere par être arrêté lui-même le 18 Août, au village de Barentin, près Rouen, fur les terres de ce même magistrat qu'il était allé chercher aux Annonciades pour le livrer à ces juges que lui Charles aimait tant, lorsqu'ils jugeaient dans le sens de la révolution. Charles fut fauvé par l'entremise de son frere Théodore. Il a émigré depuis ce tems. Londres a le bonheur de posséder maintenant dans son sein cet illustre préfident des Jacobins, des comités de recherches. des émeutes, des pillages d'hôtels, &c. &c.; or. comme la propriété de ce grand transfuge est aujourd'hui confisquée par la nation, il est piquant de présenter au peuple de la terre le plus jaloux du droit de la propriété, l'opinion de Charles Lameth, sur la propriété, & sur les émigrés. J'ouvre le Logographe, & j'y lis séance du 6 Fuin 1791.

"M. Malouet..... un homme peut dire; je ne "veux plus être Français; votre constitution n'est "plus bonne pour moi, je me retire. Dès ce " moment là, cet homme ne vous doit plus rien, " & je dis que vous devez encore protection à " cet homme pour se retirer librement : s'il " laisse au milieu de vous sa propriété, sa fa-" mille, vous devez protection à sa propriété, " à sa famille.

" M. Charles Lameth..... il n'y a plus de pro-

priété....."

Voilà pourtant quelle est la pensée d'un constitutionnel! voilà l'esprit de cette constitution que les bons Autrichiens croient avoir été, & être encore l'idôle des Français. Anglais, lisez & méditez ceci prosondément: car votre cabinet & votre génie individuel ont mieux connu que les autres gouvernemens & les autres peuples, cet assemblage monstrueux qu'on appellait la constitution de 1789, 90 & 91.

Suite du Chapitre précédent.

Arrestations, Visites domiciliaires, Exécutions;
Massacres.

DEPUIS le 10 Août, jusqu'au 2 Septembre & même pendant ces jours de deuil, on ne cessa d'arrêter tous ceux que les vengeances populaires ou particulieres destinaient à la mort. Les sections se chargeaient de ces expéditions affreuses avec une sorte d'empressement. On se rejouissait de la quantité de malheureux qu'on faisait. Telle était la perversité générale qu'on vit jusqu'à des domestiques, dénoncer leurs maîtres, & les traîner en prison, des débiteurs même faire arrêter leurs créanciers. Un citoyen de la section, le premier

venu, s'affublait d'un ruban tricolore, se faisait escorter de six hommes à piques, & l'on enlevait ainsi en plein jour, sans autre formalité, que d'être muni d'un mandat d'arrêt signé de noms inconnus. Il y avait alors 300 municipaux, & près de 700 officiers de section; était magistrat qui voulait. Dans cette consusion, il était impossible de reconnaître aucune autorité. Les clubs & les comités de l'assemblée se mêlaient aussi d'expédier leurs lettres de cachet, & tel qui avait signé aujourd'hui vingt emprisonnemens dans sa section avait été dénoncé dans la section voisine, & était lui-même emprisonné le lendemain.

On s'affura d'abord de presque tous les officiers Suisses qui avaient accompagné le Roi à l'assemblée, une demie heure avant que le seu commencât, & qui conséquemment ne pouvaient pas être soupçonnés d'avoir pris part au combat. J'ai déja

nommé ceux qui furent arrêtés.

M. Dabancourt, ministre de la guerre, sut envoyé à la haute cour nationale d'Orléans. Ce sut le seul des ministres qui n'échappa pas au décret

général rendu contre eux.

Sur une note trouvée au château dans l'appartement du Marquis de Montmorin, gouverneur de Fontainebleau, on décréta l'arrestation du cidevant ministre des affaires étrangeres, qui s'était retiré du conseil depuis près d'un an. M. le Comte de Montmorin, caché d'abord chez la Marquise de Nesle, puis retiré chez une pauvre semme, dans un cinquieme étage au fauxbourg St. Antoine, y sur découvert par l'indiscret attachement d'une semme de ses amies Mad. de Nan... qui l'allait voir presque tous les jours. Elle laissait sa voiture à une certaine distance de la maison qui le recélait, ce qui sit naître des soupçons. Des voisins de la pauvre semme en question eurent des indices qu'elle avait

avait augmenté son frugal ordinaire. On fit des perquifitions chez elle, & M. de Montmorin découvert, fut aussi-tôt traduit à la barre. Interrogé fur les papiers que l'on avait trouvés chez son parent, il ne lui fut pas difficile de prouver la différence d'écriture, & de se justifier sur une chose qui lui était absolument étrangere. Malheureusement, il eut la faiblesse de dire dans ses réponses qu'il n'était pas le seul Montmorin. Ce fut là desfus que l'on dénonça le Marquis son parent, qui fut arrêté à St. Germain en Laye. Briffot ne voulut pas pour cela laisser échapper sa victime. Ce philosophe avait voué à l'ex-ministre une haine bien philantropique, c'est-à-dire, inextinguible. Celui-ci lui avait peut-être refusé une place dans les affaires étrangeres, peut-être aussi avait-il contrarié les grandes vues que Claviere ami de Briffot, avait eues toute sa vie pour régénérer Geneve à sa maniere; peut-être encore avait-il refusé au journal le patriote Français, ces communications officielles dont il gratifiait d'autres journaux, notamment la Gazette Universelle, car si l'on dit avec raison que

Haine de philosophe est un feu qui dévore;

à plus juste titre, doit-on ajouter:

Haine de Gazettier est cent fois pis encore.

Brissot sit donc interroger M. de Montmorin, par son vertueux ami Gensonné, sur l'existence de ce comité Autrichien qui avait sait la sable de Paris au mois de Juin. Alors on était passé à l'ordre du jour; mais ici le jour de l'ordre était passé, & ce qui était ridicule & mauvais il y avait trois mois, était devenu depuis très-conséquent & très-bon. M. de Montmorin n'eut pas de peine à lever tous les nuages que l'on voulut jetter sur sa conduite.

Tome II.

Sa présence embarrassait tellement l'assemblée. qu'elle leva brusquement la séance, en renvoyant au lendemain la fuite de son interrogatoire, & le tenant provisoirement en état d'arrêt dans un comité. Le lendemain il n'y eut point d'interrogatoire; le furlendemain, le député La Source, ministre protestant, l'homme le plus laid & le plus irascible que la nature eut produit, ami particulier de Briffot, fit décréter que M. de Montmorin serait envoyé à l'Abbaye, jusqu'à ce que le rapport sur lui, fut fait. Le 1er. Septembre le même La Source le fit décréter d'accufation pour n'avoir pas bouleversé tout le fystême politique de l'Europe, en rompant les traités faits avec l'Autriche, pour en contracter avec la Prusse. Il eut été aussi aifé de le condamner pour l'avoir fait, que pour ne l'avoir pas fait. Les raisons ne manquent ja-

mais au plus fort.

Le Marquis de Montmorin fut arrêté, comme je l'ai dit, fur une note de sa main, trouvée dans un de ses tiroirs au château. Cette note était la pensée d'un homme de bien qui s'interroge, & fe rend compte de la position du Roi. Traduit à la barre, le Marquis de Montmorin fut obligé d'abord de se justifier sur son habitation au château, & d'apprendre à ces législateurs d'un jour, ce qu'aucun d'eux ne savait, que les gouverneurs des maisons royales ont des logemens dans tous les palais où les Rois font leur résidence. Du reste, M. de Montmorin se défendit en tremblant sur fa note; il semblait craindre d'avouer qu'elle fut de lui. Il alleguait que ce n'était qu'une conversation entre deux députés qu'il avait écoutés un foir, sans avoir pu les reconnaître, & qu'ill'avait couchée par écrit pour en garder le fouvenir. Cette justification, tant bonne que mauvaise n'empêcha pas qu'il ne fut envoyé à l'Abbaye. Le tribunal criminel révolutionnaire l'acquitta à l'unanimité. Son nom le poursuivit encore après son absolution. Le peuple crut que c'était le même Montmorin, que Briffot & ses confreres dénoncaient tous les matins dans leurs grands journaux. Il voulut sa tête, c'est-à-dire, que 20 à 30 scélérats fur 10,000 personnes que rensermait la salle du Palais, demanderent sa mort. Danton était alors ministre de la justice, & comme ce monstre était déja accoutumé à voir le vœu du peuple dans les cris qu'il faisait jetter à sa bande d'assaffins, il envoya promptement une défense de relâcher le prisonnier, malgré le jugement qui l'avait déchargé de toutes accusations. Il serait dissicle de dire quelle différence il y a entre un pareil ordre d'un ministre de la justice & une lettre de cachet du plus cruel despote. M. de Montmorin sut configné dans les prisons de la Conciergerie. Le jour où les massacres y commencerent, il se cacha assez long-temps dans un galetas, où il se croyait en fûreté, mais il était trop bien défigné aux bourreaux pour leur échapper. M. de Montmorin était âgé au plus de 35 ans; d'un caractere doux, fans ambition personnelle, pauvre, aimantses maîtres d'une affection pure & défintéressée, peu connu hors du cercle de sa société intime, si ce n'est pour avoir déposé dans l'affaire du 5 Octobre comme lieutenant-colonel du régiment de Flandre, il passait sa vie à l'assemblée nationale pour porter ensuite soir & matin au château le bulletin des conspirations. Si on lui eut connu ce nouveau crime, on n'eut pas manqué d'en faire le prétexte de fa mort. Maintenant que M. de Montmorin est mort, je le revele; j'en gratifie sa mémoire & la conscience de Danton.

MM. du Perron administrateur de la police, Buob & Bosquillon juges de paix, étaient ceux

N 2

qui avaient commencé les poursuites sur l'affaire du 20 Juin. Ils furent arrêtés. M. Bosquillon joignait à ce grief, d'avoir été celui qui s'opposa en son propre & privé nom à l'élection de Manuel; procureur-fyndic de la commune de Paris. Il prétendait que ce Manuel n'était qu'un croquant forti d'une petite boutique de la petite ville de Montargis, pour aller dans les fixiemes étages, colporter des brochures ordurieres. Il prouvait qu'il n'avait d'autre domicile à Paris qu'un grenier que lui prêtait le libraire Garnery, afin d'y revoir & d'y corriger les épreuves des lettres de Mirabeau à fa maîtresse, la Présidente le Monnier. Manuel s'était emparé de ces lettres dans les bureaux de la police, & il les trouva si vertueuses, qu'il les vendit deux mille écus à son profit. Il avait eu pour cette affaire un procès avec la famille de Mirabeau; il en eut un second pour sa place, & fa qualité de citoyen actif. Il gagna son livre, son poste, & ses procès, par ces tours si connus des agitateurs du peuple. Il plaidait devant le peuple, & devant des juges élus par le peuple: c'est votre ami qu'on veut vous ôter, luidisait-il; je vous défendrai par ma voix, je vous instruirai par mes écrits, & le peuple d'applaudir à fon ami, en attendant qu'il l'assommat. Malheureusement pour la vertu de Manuel, & les honnêtes gens qui partagent leur estime entre Brissot & lui, il n'est que trop notoire que faisant le 27 Août, une proclamation fur la place de l'Estrapade, il le tourna vis-à-vis la maison qui fait face à la place en entrant par la porte St. Jacques; & là, montrant du doigt l'appartement de M. Bosquillon, il dit: " Le jour des vengeances est arrivé; " le jour est arrivé où les traîtres vont périr." Il s'échaussait même, & enflait beaucoup sa voix, m'a-t-on ajouté, quand il faisait cette menace.

Ainsi, le vertueux Manuel se désignait ses victimes; & il redoublait de rage, parce que M. Bosquillon, outre qu'il avait été son rival, était un de ceux qui avaient dressé procès verbal des dégâts saits au palais des Thuileries, dans la journée du 20 Juin, tandis que Manuel, procureur de la commune, au lieu de requérir la force publique, était luimême ce soir là, sans marque distinctive, dans le jardin du château, riant aux éclats, & disant à tous ses voisins, sur le bonnet rouge dont on avait souillé le front du Roi: par Dieu, il doit saire une drôle de mine dans cet accoûtrement là.

Le notaire de la liste civile sut arrêté, ainsi que le notaire Guillaume, qui avait rédigé & propagé la pétition des bourgeois de Paris après le 20 Juin. On comprit dans la même proscription le sameux député ex-constituant Chabroud, le honteux avocat du 5 Octobre, l'apologiste d'Egalité. Cet homme voulant jouir sans doute paisiblement du salaire qui avait été mis à son déshonneur, avait rédigé, imprimé & circulé un projet d'association entre les honnêtes gens de Paris (une association des honnêtes gens avec Chabroud!!!) pour conferver les propriétés & la constitution, (qui avait

détruit les propriétés.)

S

ó

1

a

Après Chabroud, l'ordre des matieres m'oblige de parler des trois bourreaux de Paris, les freres Sanson. On leur reprochait d'avoir dû pendre les conspirateurs du 10 Août, s'ils n'avaient pas réussi. Cette seule frayeur, à désaut d'autres preuves, serait sussiante pour indiquer leur conjuration. Cependant, comme ces bourreaux devaient être un jour des personnages sort utiles à la république, on leur pardonna d'avoir slétri Gorsas dans un procès criminel qu'ils lui avaient intenté en 1790, & on les sortit du cachot pour les renvoyer à leurs sonctions accoutumées. Ce sont eux qui

depuis ont exécuté le décret de mort sur Louis XVI. Ils sont tous couverts de son sang : ce ne sont point des étrangers qui ont commis ce dernier crime : c'est par erreur que je l'avais dit au N°. 8.

Afin de placer les bourreaux du Roi entre deux constitutionnels, pour faire le tableau complet, l'on profita de ce temps de trouble pour faire arrêter un membre du côté droit nommé Jouneau, député, de je ne sais quel département des bords de la Charente. Il était fous le poids d'une procédure criminelle intentée par son collègue Grangeneuve de Bordeaux, pour soufflets et mauvais traitemens. Le juge de paix n'avait ofé lancer le mandat d'arrêt avant le 10 Août, retenu qu'il était par l'exemple de son confrere le juge de paix, La Riviere, incarcéré à Orléans. Cette fois, il fut contraint d'oser. L'arrestation proposée ne fut pas même discutée. Souffletter alors UN GI-RONDIN! rien que la mort n'était capable d'expier ce forfait. Telle était la dégradation de l'esprit Français, qu'il était en ce temps là devenu civique de raisonner & calculer un soufflet!

Pour fortir un moment de ce cloaque immonde de constitutionnels arrêtés, & de bourreaux élargis, je vais, sans changer la scène des horreurs, puisque je suis obligé d'y retenir mes lecteurs avec moi, je vais au moins leur présenter quelques tableaux plus rassérénans par les objets qui en

composeront les grouppes.

Et d'abord, je leur offrirai le vieillard Cazotte, l'auteur aimable du joli recueil, connu de tous les littérateurs. Il était aussi l'auteur de vingt lettres qu'on avait trouvées dans les tiroirs de M. Pouteau, secrétaire de la liste civile. Une sensibilité exaltée, une loyauté extrême, un royalisme pur s'y saisaient remarquer au milieu des élans d'une

imagination vive & par fois exagérée; mais qui a fait des contes & des jolis romans à vingt ans, ne doit-il pas délirer un peu à foixante!

Comme la vie de Cazotte tient à la fois à la littérature & à l'histoire, on me permettra sans doute de lui consacrer quelques lignes de plus qu'à ses

compagnons d'infortune.

Jacques Cazotte était âgé de 73 ans. Dijon fut le lieu de sa naissance. Son pere, homme integre, était greffier des états de Bourgogne. Jacques Cazotte s'était rendu utile à sa patrie, dans l'administration de la marine, & il avait, entr'autres, rempli avec distinction la place de commissaire ordonnateur aux Isles du Vent, dans les guerres antérieures à celle de 1778. Ami précieux, bon pere, excellent époux, personne n'eut un caractere plus gai, un esprit plus enjoué, un cœur plus fenfible. Olivier, le Diable amoureux, le Lord impromptu, & plusieurs contes Arabes, rétraceront à la postérité sa brillante imagination, Son front chauve & ses cheveux blancs, relevant encore la férénité de fon ame, lui donnaient l'air d'un véritable patriarche. Il vivait retiré à Pierry en Champagne, au milieu d'une famille dont il faisait le bonheur. De ses deux fils, l'un était dans la garde du Roi; l'autre servait au dehors à l'armée des Bourbons. Tous deux étaient au poste de l'honneur. Une fille de 20 ans, modele de graces & de piété filiale, Elifabeth Cazotte, fervait de fecrétaire à son pere dans sa retraite. C'était elle qui avait écrit une partie de ces lettres fatales. Des le 18 Août, un détachement de gendarmerie nationale enveloppa fa maison. Le commandant, M. Vigneux, ami du vieux Cazotte, entrant dans fon cabinet à l'heure du dîner, celui-ci le traita en convive. Le malheureux officier tomba en faiblesse, en lui exhibant l'ordre qu'il avait

N 4

reçu de s'assurer de sa personne, de celle de fa fille, & de les traduire dans les prisons d'Epernay. Cazotte & fa fille obéirent, fans même deviner quels pouvaient être les motifs de leur arrestation. A Epernay, ils apprirent qu'ils allaient être transférés à Paris. Le président du district, semblable à un bailli de comédie, furieux de ce qu'Elisabeth Cazotte lui eut refusé peu de tems auparavant son cœur & sa main, donna ordre de les y traîner en charette de prison en prison. L'officier de gendarmerie qui les avait arrêtés, frémiffant des dangers qu'ils couraient, prit sur lui de faire mettre des chevaux de poste à une voiture, & d'accompagner lui-même jusqu'à Paris ces prifonniers, dont l'innocence & la vertu lui étaient connues. Cette précaution les fauya à Château-Thierry & à Meaux, où le peuple attroupé demandait leurs têtes. Arrivés à Paris, ils éprouverent le fort que subissaient toutes les personnes que l'on arrêtait : promenés de l'hôtel de la Mairie au comité de furveillance, de-là aux divers comités de la commune, jettés au milieu de ceux qu'on amenait à chaque heure, étendus pour se repofer sur la pierre humide dans des corridors infects, interrogés à peine au bout de 48 heures. au milieu d'un tumulte & d'un désordre de sauvages, ils finirent par être envoyés à l'Abbaye, où I'on entaffait jusqu'à ceux, dont on ne trouvait pas même dans les cartons de dénonciations, les motifs & les traces du mandat d'arrêt. Qu'importait en effet à Danton de mettre de la précision dans ses procédures? Il s'était dit dès ce tems là. je me ferai donner des listes, et je choisirai ensuite mes victimes!

Des les premiers jours qui suivirent le 10 Août, le capucin Chabot, un des grands directeurs de cette journée, n'oublia pas que M. de Beaumar-

chais l'avait tympanisé dans une assiche, en réponse à une dénonciation ridicule où celui-ci l'avait accusé de cacher dans sa belle maison du Boulevard St. Antoine, 60 mille fufils qui font encore en Hollande. Il commanda une visite domiciliaire dans l'hôtel de ce riche particulier. Le peuple s'y rendit au nombre de plus de 50 mille individus, plutôt engagé par l'attrait de la curiosité, la beauté de la saison, & celle du jardin que par l'envie de chercher ces armes. On examina tous les appartemens, où l'on ne trouva que quelques femmes & quelques domestiques effrayés. Il est douteux que la maison, tant vaste qu'elle soit, eut pu contenir les 60 mille fusils qu'on avait l'air d'y chercher. Pendant cette vifite, M. de Beaumarchais, prévenu à tems, s'était réfugié dans une maison voisine, d'où il voyait la multitude presser fes gazons & fes belles charmilles. Le lendemain de la visite domiciliaire, il ne manqua pas de rendre hommage par une affiche aux vertus de fon fouverain. Pas une rose, pas une tulippe n'avaient été altérées par cette troupe de poissardes & d'ouvriers; cependant, comme il faut qu'il y ait toujours quelque chose d'extraordinaire dans ce qui arrive à M. de Beaumarchais, il avouait dans cette affiche qu'il n'était réfulté qu'une trèspetite conséquence de cette grande aventure, c'est-à-dire, la disparition d'une malle de papiers seulement. L'on sent déja quelles grandes conséquences un homme d'esprit peut tirer d'une aussi petite avanture, lors de la contre-révolution. Pour continuer sur le compte de ce Dumouriez littéraire, dont la vie est une encyclopédie d'anecdotes, j'apprendrai à mes lecteurs, que M. de Beaumarchais alla aussi-tôt se réfugier à la campagne chez un ami. Obligé d'en déguerpir, par un faux avis, il fut contraint d'aller comme un

héros de roman, seul, à pied, la nuit, dans les bois, chercher un asyle dans une chaumiere rustique, à quelques lieues. Parvenu dans une cabane solitaire, il lui arrive encore un nouvel événement extraordinaire, qui lui donne un air de fimilitude avec le prétendant, lors de fa fuite en Ecosse, il est reconnu par l'honnête villageois qui ne lui en promet pas moins protection & secret; mais dès le lendemain, ne voulant pas compromettre ses hôtes, il retourne à Paris où il est appréhendé & jetté dans les prisons de l'Abbaye sans procédures, sans accusation, n'ayant d'autres griess contre lui que sa fortune, & la ven-

geance de Chabot.

Ce ne fut que deux jours avant le 2 Septembre, que Manuel après avoir aussi lui, sans doute, examiné ses listes, jugea à propos de se transporter à l'Abbaye, & d'arracher M. de Beaumarchais de ce lieu, que des-lors Manuel favait bien devoir être un théâtre prochain de carnage. On aurait lieu d'être surpris de voir Manuel s'intéresser aussi subitement à la délivrance d'un homme avec qui il avait eu dans la Chronique un polémique trèsanimé, si l'on ne réfléchissait à la situation pécuniaire de Beaumarchais, ainsi qu'aux ressources présentes & futures que Manuel pouvait espérer en lui fauvant la vie. D'ailleurs, pour se disculper un jour d'avoir participé aux massacres du 2, ce Manuel aura été bien aife d'avoir fon homme à présenter, &, à tout prendre, un prisonnier millionnaire valait mieux qu'un autre. Quoiqu'il en foit, l'auteur de Tarare fut sauvé, & il n'a pu refuser une sorte d'amitié à Manuel; celui-ci est devenu depuis ce tems le conseil, l'ange tutélaire de la famille; a-t-il fallu faire des mémoires, repousser de nouvelles dénonciations, corriger des épreuves, éprouver même des corrections, Ma-

nuel a tout fait, Manuel a tout subi pour son nouvel ami; Manuel a pour lui, déserté l'assemblée, il a voulu se montrer paré d'une vertu fauvage, il a essayé quelque tems, par vingt nouvelles productions en phrases courtes, tranchantes, maximaires, de se monter à la hauteur du ton de prophête, il a voulu par quelque chose d'extraordinaire se mettre au niveau de son ami, & il a déja subi un martyre... On m'a dit que la charmante Eugénie Beaumarchais, & les 3 millions de dot ont allumé fon zele..... Ceux qui ont lu l'histoire du cœur humain dans Moliere, savent jusqu'où Tartuffe osait prétendre, ceux qui connaissent Manuel savent ce que dans sa préfomption il peut tenter (car la phisosophie a aussi fes bigots:) enfin, cette créature originale & amufante qui nous retrace tout à la fois Faublas & Gilblas, Beaumarchais a pu retourner dans fa famille, tour-à-tour bien venu des personnes qui ont marqué dans tous les partis de la révolution, des honnêtes gens & des intrigans, du prince de Naffau & de Dumouriez, de M. de Calonne & de M. de Narbonne, de M. de Ste. Croix & de Garat, de l'abbé Maury & de l'évêque d'Autun, de M. de la Motte Piquet & de M. d'Estaing, du cardinal de Rohan & de MM. de Biron de la Touche; ami de tous, & même ami généreux, faisant craindre également ses services, ses refus ou ses huissiers, & toujours supérieur aux événemens, comme il le dit lui-même, nous le verrons en 1794, s'il furvit aux orages qui se préparent contre les riches, royaliste tant qu'on voudra, républicain au befoin, pleurer Louis XVI d'un œil & La Fayette de l'autre, le matin admirer la monarchie en comptant avec son caissier, le foir regretter la régénération manquée, en faifant chanter à Lays sur les tréteaux de l'opéra

ces vers qu'il a mis dans la bouche du génie du feu.

Des générations passées
Je rassemble les élémens,
Pour en former une race prochaine
D'êtres nouveaux sans cesse renaissans.---

Tarare, Prolog. (*)

Las, & à juste raison, d'être Français, M. de Lally Tolendal, en vertu du bill qui le naturalisait Anglais, demanda un passeport au ministre des affaires étrangeres pour retourner dans la patrie de ses peres. La demande portée à l'assemblée sut écartée par l'ordre du jour. Quelqu'un soupçonna que M. de Lally pouvait sort bien avoir donné au Roi des mémoires sur la conduite à tenir, mémoires que l'on n'a jamais soupçonné le Roi d'avoir suivis. Il sut dénoncé & arrêté chez une amie, au mépris du droit des gens, mais bientôt après il sut élargi, moins par le sentiment de conviction de son innocence, que par la crainte d'indisposer l'Angleterre, pour laquelle Brissot avait

(*) La maniere dont MM. de Beaumarchais & Mirabeau se reconcilierent après l'altercation qu'ils avaient eue ensemble au sujet de la compagnie des eaux, est trop originale pour que je ne la joigne pas au portrait que je viens de tracer. Je prévieus mes lecteurs que j'ai entendu conter l'anecdote plusieurs fois à M. de Beaumarchais lui-même.

M. l'Evêque d'Autun ayant obtenu de M. de Beaumarchais une permission de visiter son jardin, pour lui & une compagnie de législateurs, celui-ci crut qu'il était de sa dignité de recevoir lui-même l'auguste bande, asin de lui faire en personne les honneurs du petit jardin qu'il avait planté l'an premier de la liberté. (On était alors au printems, à la veille du jour de la fédération, où tous les Français levaient la main dans un champ pour se dire tous stères.) Quelle su la surprisse de M, de Beaumarchais, lorsqu'il apperçut au travers de ses soucis & de ses narcisses que Mirabeau faisait partie de la huaille noire. Cependant, il n'y avait plus moyen de reculer. Il s'avança alors vers le grouppe, & leur dit: Messieurs, en voyant M. de Mirabeau avec vous, je ne puis croire qu'il vienne dans ma maison autrement que pour y réparer tous les torts dont il s'est couvert avec moi. Mirabeau avec une naïveté sine, répondit à l'attaque de Beaumarchais par une excuse évasive: Il est impossible de trouver un plus beau lieu que celui-ci pour une fédération. Alors la conversation devint générale & la querelle ancienne sut éteinte.

encore du respect. Dans le peu de jours qu'il resta en prison, M. de Lally employait ses momens à écrire des mémoires pour la justification de ses coprisonniers. Il n'avait pas besoin d'en composer pour lui. Son talent d'improvisation pour ce qu'il sent vivement, ne l'oblige pas alors à penser longuement et profondement (*). Il avait fait la justification de M. le Marquis de Montmorin, mais son innocence avait été trouvée si claire, qu'on n'en fit point usage. Il semblait que M. de Lally préludat par la au malheur de publier un autre écrit; qui serait aussi inutile à un plus auguste prisonnier. Hélas! le méchanisme de la destruction est bien plus rapide que celui de la création. La révolution ne l'a que trop prouvé dans tous les fens, & M. de Lally l'a éprouvé encore en faifant fon plaidoyer pour Louis XVI.

M. Thierry, premier valet-de-chambre du Roi, & intendant du garde-meuble de la couronne, fut aussi arrêté, ainsi que M. Chantereine, inspecteur en chef de ce garde-meuble; & colonel de la garde du Roi. Arracher ainsi les gardiens de ce précieux dépôt, n'était-ce pas annoncer d'avance l'envie que l'on avait de le piller impuné-

ment quelques jours après.

Tous les militaires qui avaient donné dans leurs

^(*) Ceci a besoin d'une explication. Lors du massacre de Bertier & Foulon, M. de Lally vint à l'assemblée, & improvisa en traits de seu la conversation déchirante qu'il venait d'avoir avec les sils de Bertier, pour lui demander vengeance du sang de leur pere, au nom du pere de M. de Lally lui-même, encore invengé. Barnave répondant à M. de Tolendal, ajouta à la phrasse que l'on a déja vue au chapitre précédent, le sang qui coule, &c. ces mots atroces; au surplus c'est aujourd'hui le moment de penser & non point celui de sentir. M. de Lally termina sa soudroyante replique par ces belles paroles. On vous dit que c'est aujourd'hui le moment de penser & non point celui de sentir. Eh bien! Messeurs, Tibere pensait, & pensait prosondement. Louis XII sentait, & sentait vivement, & quel est celui de vous qui balancerait un moment entre eux? Cela n'empêcha pas M. Barnave d'avoir raison; mais il se console encore du mépris des amis de l'humanité par l'estime de MM. Duport & Lameth!

fervices personnels, ou dans leurs emplois conftitutionnels, quelques marques d'attachement au Roi, furent jettés dans les mêmes prisons. De ce nombre furent, MM. de Witgenstein, lieutenantgénéral, commandant ci-devant l'armée du midi, dénoncé par Jourdan & Barbantane; M. le Vicomte de Maillé qui venait d'être bleffé le 10 Août; M. de Sombreuil, commandant des invalides, digne vétéran, couvert de bleffures, accusé depuis 3 mois d'avoir offert au Roi la position de l'hôtel des invalides pour résister à la nation, en cas d'insurrection; M. de Rhulieres, commandant de la gendarmerie nationale à cheval, qui se trouva mal le 10 Août, une heure avant l'engagement; le comte de St. Mart, colonel, & tous ceux que l'on put arrêter des officiers de la garde constitutionnelle du Roi. Il en fut de même d'une partie de la maison domestique; ceux qui avaient échappé au massacre de l'intérieur des Thuileries, ceux même des fournisseurs qui n'y allaient jamais, chocolatiers, boulangers, marchands de vin, fruitiers, furent poursuivis dans leurs demeures; on en arrêta une partie que l'on entassa avec les autres.

Le chevalier Jourgniac de St. Méard, capitaine au régiment du Roi, dont la relation est insérée dans cet ouvrage, était connu pour avoir sourni beaucoup de calembourgs & de paragraphes au journal de la Cour et de la Ville; il su arrêté; mais ce su moins pour ce grief qu'on l'emprisonna, que pour une querelle qu'il eut quelque tems avant le 10 Août, chez le libraire Desenne, avec le magistrat Manuel. Elle avait fait tant de bruit, que St. Méard avait cru nécessaire de faire imprimer en sorme de dialogue, son apologie, afin de ne pas être déchiré tout de suite par les volontaires de Manuel. Le 10 Août vint, & l'a-

pologie ne fut plus suffisante. Manuel qui était venu retirer Beaumarchais de l'Abbaye le 30, y laissa St. Méard. Ce dernier n'avait pas des raisons

d'un aussi grand poids que l'autre.

On arrêta jusqu'à de malheureux libraires; entre autres, un certain Duplain, imprimeur d'un journal de l'assemblée, sous le nom du premier arrivé, dans lequel il avait été rendu compte de la journée du 10, d'une maniere qui ne convenait pas à ses auteurs, & le libraire Lallemand, connu pour avoir distribué Les actes des Apôtres, & généralement tous les ouvrages royalistes.

M. Clément de St. Palaye, conseiller à la chambre des comptes, subit le sort commun; on ne lui a jamais connu aucun grief; on soupçonne que quelque homme d'affaires, qui après l'avoir volé. sera devenu officier municipal, l'aura fait arrêter & tuer, pour se dispenser ainsi de lui rendre

aucun compte.

Depuis le décret de la déportation des prêtres, on avait établi dans Paris plusieurs dépôts dans lesquels on entassait ces malheureuses victimes à mesure qu'elles se présentaient aux sections & à la municipalité pour avoir des passeports. Le couvent des Carmes, le séminaire de St. Firmin en étaient déja remplis; mais n'anticipons point sur les événemens.

Un fou de révolution nommé Xavier Audouin, mari d'une pauvre blanchisseuse des environs de Paris, rédacteur d'un mauvais journal du matin & aujourd'hui membre de la convention nationale, imagina qu'en proposant à la municipalité une reconnaissance militaire aux environs de Paris, il passerait rapidement du poste de sappeur national du bataillon des Carmes à celui de maréchal de camp. La commune ne pouvait rien resuser à ses manœuvriers. Elle lui accorda une peresuse d'une parechal de camp.

tite troupe de 300 hommes tant fantassins que cavaliers, pour aller battre les environs de Paris. Il n'était d'abord question que d'examiner s'il y avait encore après le 10 Août, des rendez-vous d'ariftocrates avec cocarde blanche au bois de Boulogne, à Meudon, la Muette & Bagatelle. Un pareil examen aurait pu être fait dans un jour, si tant est même que l'on eut pû s'arrêter un moment à une dénonciation si absurde, qui n'avait eu depuis trois mois d'autre objet que de faire tomber un jour la canaille fur les jeunes gens, & les jolies femmes qui s'y promenaient pendant l'été. L'ivresse du commandement, & l'ivresse du mal, firent prolonger de 15 jours l'expédition d'Audouin; il la poussa jusqu'à Chantilly. La municipalité de cette ville ne lui ayant rien laissé à emporter du château, il prit quelques tuyaux de plomb, provenant des jets d'eau de ce beau lieu, & on les amena en triomphe, comme étant du plomb caché à dessein pour en faire des balles. Cet exécrable Audouin poussa sa troupe de Chantilly jusqu'à St. Germain. Chemin faisant, ils voulurent examiner par curiofité le beau pavillon de Lucienne, appartenant à Mad. du Barry. En visitant tous les détails de l'habitation de cette femme célebre, ils trouverent malade au lit un malheureux enfant de 18 ans, beau, brave, ardent, fenfible, le jeune Maussabré, allié aux plus grandes maisons de France, ci-devant aide-de-camp de M. le Duc de Briffac. Il s'était retiré à la campagne avant le 10 Août, pour rétablir sa santé. Ni son innocence, ni l'intérêt qu'y prenaient Mad. du Barry & tout le village de Lucienne, ne purent rien opérer fur ces brigands. Ils l'enleverent. C'était le dernier jour de leur marauderie : il fallait bien au moins avoir un prisonnier à offrir au comité des finances de la commune, pour faire allouer

louer les fraix d'une campagne ridicule, qui coûta

peut-être cent mille francs.

Je termine cette liste d'arrestations par celles qui affligeront le plus vivement les ames sensibles. La famille royale, après avoir été mise au Temple, y goûta pendant quelques jours la douceur d'avoir auprès d'elle d'anciens ferviteurs & des amis finceres. Mad. la Princesse de Lamballe, & Mad. de Tourzel, étaient restées auprès de la Reine & du Dauphin; MM. de Chamilly & Hue, valets de chambre étaient auprès du Roi; & les Dlles. Thibault, St. Brice & Navarre, femmes de chambre de la Reine, du Dauphin & de Mad. de Lamballe, continuaient de donner leurs soins à cette maison qui n'était point encore prisonniere, & pour laquelle on avait un mêlange d'égards & de groffieretés, qui ne prouvait que trop l'inquiétude & l'agitation de ceux qui l'avaient réduite à cet état. Le château ayant été pillé, le scellé mis sur les garde-meubles, on manquait du plus strict nécessaire pour vêtir ces augustes captifs. Déja ils auraient été accablés fous le besoin de ces rechanges de premiere nécessité, dont l'absence au sein de l'été, & au plus fort de la canicule peut engendrer la corruption, fans les foins empressés de Mad. l'Ambassadrice d'Angleterre, de Mad. la Duchesse de Grammont, & de M. le Duc de Choiseul, qui fournirent dans les premiers momens ce qu'ils purent donner de leur propre garde-robe (*). Mais lorsqu'on fut au Temple, il fallut chercher ailleurs les fecours que

^(*) Une pauvre femme à Paris conserve, comme son trésor, la chemise que la Reine portait le 10 Août, & qui sut 10 sois trempée de ses larmes. Espérons que ce monument sera savvé, & qu'il sera visité un jour avec le même sentiment d'intérêt & de respect, que l'on portait, il y a peu d'années, au berceau & aux langes d'Henri IV, au château du Baron de Boil. Ce dernier monument est aujourd'hui hors de France.

l'on n'avait plus; tout manquait depuis une épingle jusqu'à un habit. Il fallut donc multiplier méchaniquement les demandes, les billets, les lettres, les commissions. Cette correspondance servit de prétexte à une dénonciation de la suite du Roi. La commune toujours ombrageuse & malfaisante, résolut d'arracher à la famille Royale cette derniere consolation. Le 19 Août, on la sépara de ces derniers amis.

J'ai parlé de la premiere féparation du Roi, & des gentilshommes qui l'avaient suivi & servi, le 10 & le 11 Août. Je n'ajouterais rien au tableau que j'ai déja tracé de la douleur de cette séparation, si Mad. la Princesse de Lamballe faisant partie de ces nouvelles victimes, n'exigeait de ma

sensibilité un nouveau coup de pinceau.

Marie-Thérese-Louise de Savoye Carignan, du fang des Rois de Sardaigne, était depuis longtems veuve de Louis - Alexandre - Joseph - Staniflas de Bourbon, Prince de Lamballe, fils du vertueux Duc de Penthievre. Quelque tems après l'avénement de Marie-Antoinette au Trône, elle avait été nommée chef du confeil, & furintendante de la maison de la Reine. Remplie d'attachement pour la maison de France, elle avait voué en particulier à la Reine une amitié à toute épreuve. Elle ne l'abandonna dans ses malheurs qu'au moment où la difficulté & les embarras de l'évafion de la famille Royale déciderent la Reine à se priver de sa compagnie dans ce voyage. Elle se trouvait alors à Passy. Ce sut là qu'elle reçut le matin un billet de son auguste amie qui lui ordonnait de partir. Cependant elle ne se mit en route que fur les 11 heures, & lorsqu'elle sut que la fuite avait réussi, & que toute la famille Royale était échappée; elle parvint au travers de mille périls, à s'embarquer vers Dieppe, d'où elle descendit en

Angleterre (*). L'accueil qu'elle y reçut, fut digne des vertus de cette nation, & des qualités de la Princesse. Effectivement, on ne pouvait la connaître sans l'aimer, & peu de femmes ont formé des attachemens aussi vifs, & causé des regrets plus durables. Arrivée à la cour de France, jeune, aimable, elle y fut d'abord tourmentée par la vie diffipée d'un époux que le monstre Egalité entraînait à fa perte : tout aurait dû l'éloigner de cet époux corrompu; elle chercha toujours à le ramener à l'honneur, mais en vain. Elle passa la premiere année de son veuvage à l'Abbaye St. Antoine; elle y admit dans son intimité plusieurs demoifelles qui s'y trouvaient en même tems comme pensionnaires; elle ne cessa pas depuis de leur témoigner dans le monde le même intérêt & les mêmes bontés.

Madame la princesse de Lamballe avait passé à Bath, à Londres, à Bruxelles & à Spa tout le tems que la Famille royale fut la prisonniere de La Fayette. Des qu'elle fut que le Roi, en fignant la constitution, avait obtenu pour lui & la Reine un simulacre de liberté, elle accourut près de sa fouveraine. (Car elle n'appella jamais autrement fon auguste amie, quoique née ainsi qu'elle du fang des Rois.) En vain ses amis réunirent leurs instances pour la conserver en pays étranger; en vain lui observerent ils les risques qu'elle courait en rentrant en France; en vain lui remontrerentils que la vengeance & la cupidité du duc d'Orléans l'attendaient à Paris, que sa qualité de princesse étrangere ne lui serait point une sauve-garde fuffisante, que ce titre lui permettait d'aller sans manquer à ce qu'elle se devait, chercher un asyle

^(*) Si elle avait mis à la voile un instant plus tard, on l'arrêtait, & on la ramenait prisonniere en même tems que la famille Royale.

honorable & respecté à la cour de ses peres; elle su inébranlable; elle ne voyait que la Reine & son vertueux beau-pere le duc de Penthièvre. Elle s'arracha aux allarmes inquietes de ses amis, & vola à Paris. Elle s'y établit dans le château même des Thuileries, asin de ne point paraître s'éloigner du danger, & d'être plus à portée de donner à la Reine des soins de tous les jours, & de toutes les heures. Aussi lorsque l'attentat de 20 Juin eut lieu, elle était auprès de sa souveraine, lui faisant un rempart de son corps, & servant d'intermédiaire entre le Dauphin & elle, tandis que la colonne des brigands de Santerre désilait après avoir manqué son coup: du 10 Août au 19, elle ne quitta pas L. M.

Enfin dans la foirée du 19, les municipaux vinrent arracher Mde. de Lamballe à la Reine, & Mde. de Tourzel au Dauphin son pupille. Je ne m'appésentirai point sur cette séparation. Je serais au dessous de mon sujet. Je n'ai plus de larmes à faire répandre. Je n'ai que de l'horreur à exciter. Mde. de Lamballe baisait les mains, embrassait les genoux de Sa Majesté. Une voix secrette lui disait déja qu'elle ne paraîtrait plus à ses regards

que morte & défigurée (*).

^(*) Je ne fais quel auteur Anglais s'est complu à faire l'apologie du 10 Août & du 2 Septembre, sous le titre d'Audi alteram partem, ou exténuation de la conduite des révolutionnaires Français depuis le 14 Juillet 1789, jusqu'à la veille de l'assassinate du Roi Cet auteur qui semble avoir écrit ses pages dégoûtantes sous la dictée d'un écrivain des charniers, est allé ramasser dans la boue tous les lambeaux échappés à Marat & à la Vicomterie, (auteur des Crimes des Rois & des Reines de France) pour prouver la nécessité de ce qui est arrivé dans cette révolution. Il compusse toutes les ordures de la régence, les contes populaires sur Mad. de Maintenon, le Cardinal du Bois, Mad. de Pompadour; & quand il est arrivé à l'époque du regne actuel, au lieu de parler de l'esprit général de paix, d'améliorations & de biensaisance qui l'ont fait distinguer, il répéte sur la foi d'un crocheteur,, que le bruit court dans chaque village de France, que la, Reine de France a été entendu dire, (has been heard to say) qu'este, the serait jamais contente, jusqu'à ce qu'este ne put se baignet

Mde. de Tourzel en quittant les enfans de France, éprouva la douleur d'une mere à qui l'on arrache ses enfans. Mde. de Tourzel dénoncée! à quoi sert donc la vertu la plus pure.

,, dans le sang des Français. ,, Il n'y a que ceux qui ont envie de se baigner dans le sien qui aient pu recueillir & hasarder d'imprimer de semblables notes.

Introduit - il fur la fcène la Princesse de Lamballe, s'il parle de sa biensaisance, parce que la voix publique l'y oblige, c'est pour rendre plus acéré le trait qu'il lance ensuite avec persidie sur son caractere, en la peignant comme ayant à se reprocher ses solies politiques & privées.

Ses folies politiques! personne ne se mêla moins qu'elle au monde d'affaires publiques. Voici ce qui donna lieu aux dénonciations ridicules qu'on lût dans Carra & Marat, du prétendu comité Autrichien

qui se tenait chez elle.

Après l'acceptation de la constitution, on dit à la Reine, qu'il était de l'intérêt de S. M. de rendre ses bonnes graces à celles des dames de sa cour qui s'étaient jetté à corps perdu dans la démocratie. La Reine consentit à recevoir encore quelquesois ces dames d'honneur constitutionnelles. C'étaient principalement la Duchesse de Luynes & Mad. de Lameth. Cependant la Reine ne pouvant supporter qu'avec beaucoup de répugnance l'aspect de personnes si ingrates & si déplaisantes, chargea son amie Mad. de Lamballe, de la débarrasser de leur présence. Alors commencerent ces Thés à l'Anglaise que la Princesse donnait deux fois par semaine. Les personnes attachées au château, M. le Marquis de Montmorin, M. le Chevalier de St. Priest, M. le Comte d'Haussonville, M. le Marquis de Boisgelin, M. le Chevalier de Coigny, M. de Bongainville, M. d'Hervilly s'y rendaient par égard pour la Princesse. Ces Thés firent du bruit dans Paris. Les jockeys d'intrigues des constitutionnels, cabalerent pour que Mad. de Lam-balle se prétât à recevoir dans sa maison les chess de parti, asin de s'entendre & de se rapprocher, & faire mieux marcher la constitution. Aussi-tôt que Mad. de Lamballe apprit que l'on parlait d'elle dans les clubs, elle ferma vîte sa maison; mais la blessure était faite. On affigna chez elle un comité Autrichien; & les feuilles de le dire, & des députés de l'appuyer : on connaît la dénonciation du juge de paix La Riviere, la procédure intentée par MM. de Bertrand & de Montmorin, ministres contre Carra, d'où s'ensuivit une séance permanente, la dissolution de la garde, le renvoi des ministres, le 20 Juin, le 10 Août, &c. J'ai développé tout cet imbroglio dans un chaptre de la correspondance politique, intitulé: les grands effets par les petites causes. J'y indiquais tous les agens de ce complot ténébreux par noms & surnoms.... L'auteur de l'exténuation, trouve plus commode d'accuser Mad. de Lamballe de solies politiques, peut-être sur la soi de Rotondo, que de s'informer de la vérité exacte & pure. Quant à la fuite de Varennes, l'auteur que je combats dit avec une

Quant à la fuite de Varennes, l'auteur que je combats dit avec une affectation perverse que la Princesse de Lamballe était indubitablement dans le secret de cette évasion projettée. The Princesse Lamballe was unquestionably privy to this projetted escape, page 36. La Princesse était si peu dans le secret, que la Reine n'ayant jamais voulu con-

La famille Royale resta ainsi livrée aux soins de celui des valets-de-chambre du Roi en sous ordre, à qui l'on crut appercevoir les plus sortes dispositions au patriotisme; un vieux frotteur, & une semme de peine brusque & acariâtre que l'on a vus depuis dénoncer la Reine.

Mde. de Lamballe & Mde. de Tourzel, furent traînées à la municipalité, & enfermées aussitôt à l'hôtel de la Force, prison des débiteurs, avec les malheureuses semmes qui les accompa-

gnaient.

Mde. la princesse de Tarente n'était pas moins connue que Mde. de Lamballe, pour son attachement à la famille Royale, elle sut arrêtée & jettée dans les prisons de l'Abbaye, presqu'en même-tems que celle-ci sut conduite à la Force, mais elle eut de moins qu'elle, la consolation de

fentir à lui en donner la moindre connaissance, employa au contraire tous les moyens possibles pour l'éloigner d'elle à cette époque. Ces moyens étaient malheureusement si futiles, que l'attachement & l'obstination de la Princesse de Lamballe, désespéraient la Reine. Ensin S. M. sut obligée, puisqu'il faut tout dire, de lui ordonner d'aller chez son beau-pere M. de Penthievre, lui désendre de sa part, de saire faire pour la procession du St. Sacrement d'aussi beaux reposoirs qu'à l'ordinaire, & cela pour ne pas faire crier les philosophes. C'est ainsi que la Reine s'en débarrassa le soir de sa fuite, & la Princesse partagea le lendemain l'étonnement de tout Paris. J'ai déja dit qu'elle ne partit que le tendemain à onze heures de Passy.

Voilà pour les prétendues folies politiques de Mad. de Lamballe.... Quant à fes folies privées, il faut avoir une dose d'impudeur bien grande pour ofer faire ainsi sur une Princesse du sang une allégation aussi vague & aussi insolente. Il sussir donc d'être jeune & belle, dans une cour brillante, vive, aimable, galante, Française ensin, pour ne pas être à l'abri de la calomnie. Hélas! la malheureuse Lamballe ne connut que les épines du bonheur. La maladie & le chagrin altérerent sa jeunesse, & ne lui laisserent souvent que la biensaisance pour

confolation, & le fentiment de ses devoirs pour refuge.

Il ne reste plus à l'homme qui a ainsi répandu son venin sur Mad. de Lamballe, qu'à attaquer aussi M. le Duc de Penthievre, car il l'honorait & la chérisseit : qu'il attaque aussi la vertueuse épouse d'Egalité; il trouvera des rumeurs vulgaires sur son compte. Les stipendiés de son mari lui sourniront encore quelques pages pour une seconde édition.

La mort héroïque de Mad. de Lamballe va me donner occasion de reparler incessamment de l'ouvrage auquel j'ai destiné cette note.

tomber aux pieds de sa maîtresse avant d'être emprisonnée. Quand je tracerai les massacres de l'Abbaye, je parlerai de l'interrogatoire de Mde. de Tarente.

Il y eut encore un grand nombre d'individus arrêtés; les premiers commis du bureau de la guerre & les directeurs des caisses nationales, M. Desmarais, chef du bureau des affignats, M. Amelot, directeur de la caisse de l'extraordinaire, M. Garat, caissier du trésor public, &c. &c. mais ils étaient relâchés plus ou moins vîte, non fans peine, & peut-être, puisqu'il faut le dire, non fans argent. C'est ainsi qu'on avait sermé Paris pendant huit jours, afin de vendre des passeports plus cher; c'est ainsi que les loix sur les émigrés furent faites depuis, afin d'arracher par astuce à ces malheureux jusqu'aux bijoux & à l'or qu'ils tenaient cachés, en leur faisant offrir à des prix exorbitans des certificats de résidence. Aussi, graces à la cupidité de Tallien, secrétaire de la commune, & de Grouvelle, secrétaire du conseil, beaucoup de gens persécutés purent s'évader, tandis que de pauvres cultivateurs des environs de Paris resterent souvent sans pain & fans argent, pendant une semaine entiere, à fatiguer les sections de leurs plaintes & de leurs larmes. (La concubine de Pétion & celle de Sergent, étaient les grands véhicules de ces abus.) Osselin, rapporteur des loix sur les émigrés, a déja gagné, m'a-t-on affuré, plus de 100 mille louis, à vendre aux émigrés rentrés des certificats postiches, qui les ont débarrassés du plus clair de leur fortune, sans les débarrasser de leurs inquiétudes postérieures.

On voit dans l'agonie de St. Méard, de quelle maniere se faisaient les interrogatoires qu'on subifsait, lorsque le mandat d'arrêt était exécuté. Souvent il n'existait pas un seul papier contre vous dans les cartons de la municipalité; souvent celui qui se trouvait au bureau ne savait pas lire; non accusé, non interrogé, vous n'en étiez pas moins emprisonné. Une épigramme, une rivalité d'almanach des muses, étaient causes de mort. Chénier, ches dans sa section, chassa de France plus d'un auteur de tragédies son maître, & Fabre d'Eglantine, le comédien, devenu secrétaire de la justice, poursuivait jusqu'à Londres l'homme du monde qui avait exercé sur sa maîtresse la magistrature de l'amabilité & l'aristocratie de l'esprit, & sur le dos du rival indigne la puissance du bâton.

Maintenant je déchire le rideau, & j'ouvre le

Pandæmonium du 2 Septembre.

Je commence par établir en fait que l'on ne doit point féparer les auteurs du 10 Août d'avec ceux du 2 Septembre, ils sont tous les mêmes, absolument les mêmes. J'expliquerai par quelle chaîne ils s'y lient, & pourquoi ils ont voulu s'en détacher. C'est de leur propre bouche que j'en tire l'aveu; ce sont Brissot, Pétion, Roland, Gorsas & Louvet en personne, qui me sourniront les armes dont je les accablerai. Je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir été prévenu dans cette assertion par le ministre de la justice Garat, le jour où il vint faire son rapport à l'assemblée sur ces événemens, & qu'il y inféra ces paroles remarquables, que dans toute constitution, la ville où résidaient les corps constitués avait la représentation et l'initiative des insurrections contre les autorités tyranniques; mais faisons parler les faits, les preuves en seront la déduction.

Au 26 Août, les sections de Paris présidées par les chess de la faction; le conseil de la commune dirigé par Manuel, Robespierre & Marat; le confeil exécutif où Danton primait en menaçant ses collegues, & l'assemblée législative qui obéissait à toutes les impulsions qu'on lui donnait, voilà quelles étaient les autorités agissantes. Le département de Paris était nul. Le tribunal révolutionnaire avait perdu de son crédit en acquittant quelques accusés. Pétion était encore étourdi du grand rôle qu'on lui avait fait jouer; il n'avait plus sa tête; il assectait son calme, c'est-à-dire, sa sottise ordinaire; mais, il était au dessous des circonstances, & il laissait tout aller devant lui, sans plus essayer son influence sur le peuple pour le contenir, que ne le sit M. Necker au 5 Octobre 1789; son désaut de caractere, sa lenteur & son approbation sinale des massacres vont bientôt le

mettre à fa vraie place.

Danton, Manuel, Panis, Defmoulins, Collot & Fabre, durent voir avec peine à cette époque (26 Août,) combien l'opinion publique se refroidissait sur les exécutions. La lenteur du tribunal populaire qui ne pouvait tuer qu'un homme par 24 heures, & devait en fauver un fur trois, pour fe donner une apparence de justice; cette lenteur, dis-je, dût leur faire appréhender que beaucoup de leurs victimes ne leur échapassent, ou ne fussent pas saisses à tems. Il y en avait encore fur lesquels on n'avait pas pu mettre la main. Le prince de Poix, M. de Viomesnil, M. de Puiségur étaient toujours sains & saufs. Il fut résolu de frapper un dernier coup qui prévint l'effet des fuites sous passe-ports faux, comblat les prisons, faturât la vengeance de la faction, & accoutumât le peuple à voir tomber dans la fuite avec indifférence & la tête du Roi, & celles de 280 mille royalistes que demandait Marat.

Or, Marat n'était ici que l'écho & l'instrument du Coriphée de la faction, de cet abbé Syeyes

qui n'avait cessé de dire depuis trois ans dans les clubs & dans les comités: sans changement de dynastie, point de révolution; & plus loin, ils ont cru détruire la noblesse, comme si l'on détruisait une chose morale; eh! ce sont les nobles qu'il faudra détruire. Telle était la morale des apôtres de la révolution; de Syeyes, de Brissot, de Condorcet, de Vergniaud, de Guadet, &c. Marat n'en était que le disciple & l'agent.

La prise de Longwy, annoncée à l'assemblée le dimanche 26 Août, sut le prétexte des premieres sureurs. L'assemblée dut décréter sur-lechamp un supplément extraordinaire de 30 mille hommes, pour marcher tout de suite à la frontiere; la réunion de toutes les brigades de gendarmerie pour former un corps de cavalerie; & l'ordre à tous les départemens de l'intérieur de sour-

nir leurs armes inutiles.

Fort de tous ces mouvemens, Danton vient à l'assemblée le mardi 28, il y sollicite & obtient la conversion en décret d'un arrêté pris la veille par la commune. Ce décret ordonnait, qu'il serait fait des visites domiciliaires, et que les citoyens suspects seraient désarmés. Il sut rendu à midi. Danton le sit expédier sans perdre de tems à la commune que présidait alors Robespierre. Les ordres sont donnés en un clin-d'œil aux chess de section; les barrieres sont sermées; dès 4 heures du soir la générale bat; & les citoyens sont avertis de se trouver tous chez eux à 6 heures précises.

Je vais effayer de peindre l'horreur de cette nuit, dont le fouvenir feul me glace encore d'effroi.

Visites domiciliaires.

Que l'on se figure une capitale immense, dont les rues étaient animées peu de jours auparavant, par un concours perpétuel de voitures de toute espece, de cris de toutes les sortes, & de citoyens allans & venans fans discontinuer; que l'on se figure, dis-je, des rues aussi populeuses, & aussi vivantes, frappées tout-à-coup du vuide & du filence de la mort, avant le coucher du foleil, dans une des belles soirées d'été, n'offrant plus ni promeneurs, ni voitures dans leurs espaces folitaires, & ne présentant au contraire dans toute leur étendue que l'aspect du néant. Toutes les boutiques sont fermées; chacun retiré dans son intérieur, tremble pour sa vie & sa propriété; tous sont dans l'attente des événemens d'une nuit, où chaque individu ne peut pas même efpérer de ressource de son désespoir. Ils tremblent tous, parce qu'on menace les 20 mille qui ont figné la pétition contre Pétion. Chacun de fes fignataires a sa famille & ses amis; sa douleur se multiplie par celle des personnes qui lui sont cheres, & les craintes d'un seul deviennent celles de cinquante. Il n'est question que de chercher des armes, dit-on, & pourtant les barrieres sont fermées & gardées, avec la plus scrupuleuse vigilance, & pourtant sur la riviere sont, de distance en distance, des bateaux remplis d'hommes armés; on en a placé jusques dans les batelets des blanchisseuses, & des sentinelles veillent également au haut & au bas de tous les escaliers qui conduisent à l'eau, ainsi que sur le terrain qui se trouve au bord de la riviere, & le long des quais.

A 10 heures du foir, des grouppes de sentinelles placés aux angles de tous les carrefours, arrêtent déja & maltraitent ceux des citoyens que le hasard fait encore trouver dans les rues. Cependant, à peine avait-on eu deux heures pour imaginer des asyles sûrs & impénétrables. L'époux suit son épouse, le pere se sépare de ses enfans, & les presse sur son sein, croyant que c'est pour la derniere fois. Chacun se croit dénoncé, chacun croit trouver dans la patrouille de visite, un domestique, un familier, qui révélera jusqu'aux amis chez lesquels il soupçonnera qu'on est allé chercher un refuge. On se porte à la hâte dans les quartiers les plus éloignés. Là, on est accueilli; ici, on est refusé, & dans ce dernier cas, le tems qui s'écoule, & la nuit qui s'avance, font redoubler d'inquiétude & d'effroi. La décence est violée, en quelque forte par l'honnêteté; le frere partage le lit de fa fœur: ailleurs la pudeur va demander un afyle au vice. Tel n'avait jamais souillé ses pas, qui croit être à l'abri fous les rideaux de la proftitution (*). Par-tout on cache les perfonnes & les propriétés. Par-tout on entend les sons interrompus du marteau voilé, qui frappe à coups lents & fourds pour achever une cachette. Les toits, les greniers, les égouts, les cheminées, tout est égal à la peur qui ne calcule aucun risque. Celui-ci bloti derriere un lambris recloué sur lui, femblant identifié à la muraille, est presque privé de la respiration & de la vie; celui-là étendu dans un bouge sur une poutre large & solide, se couvre de toute la poussière du lieu qui le récele, & passe ainsi la nuit au milieu du mal-aise; un autre étouffe de crainte & de chaleur entre deux mate-

^(*) Un gentilhomme (M. de Paroi) s'est allé cacher pendant trois muits dans un lit d'hôpital, entre un malade & un mourant.

lats, un autre pelotonné dans un tonneau, perd le sentiment de l'existence par la tension de ses nerfs. La peur est plus forte que la douleur; on tremble, mais on ne pleure point, le cœur est flétri, l'œil est éteint. La poitrine resservée. Les femmes se surpassent en cette occasion; ce sont des femmes intrépides qui ont caché la plupart des hommes. Elles ne laissent point leur ouvrage imparfait; les fenêtres entr'ouvertes, elles sont là, derriere les jalousies, dans le désordre de la nuit l'œil fixe, l'oreille attentive, elles voient les premieres les patrouilles d'exécution, elles en ont compté les foldats, distingué les armures, entendu les propos, compris les menaces, là où l'homme le plus clair-voyant n'eut encore rien vu, rien entendu, & d'après ces propos, elles appaisent, & rassurent tour-à-tour. Sexe charmant, sexe adorable, voilà de vos traits. Ah! si quelque chose pouvait nous consoler des calamités que nous avons essuyées, ce serait sans doute, oui; ce serait cette épreuve terrible, qui nous a fait connaître votre cœur dans sa persection. Eh! toi, qui dans ces jours de deuil, mis mon existence sous l'égide de ta vigilance, & ne voulus pas la confier à d'autres; toi qui joignais la grace à la beauté, & le sentiment à la bonté; permets, ma jeune amie, que je m'acquitte ici. Raynal fatigué de peindre les crimes des Européens dans les deux Indes, foulagea fon ame & son lecteur, en lui montrant Eliza Draper; moi aussi, j'ai eu mon Elize, & du milieu des horreurs que je me suis condamné à peindre, j'ai le bonheur encore de voir tomber ici pour la reconnaissance, & de les offrir à celle qui m'a fauvé, ces larmes, que le malheur n'a pu m'arracher un seul instant.

Il était une heure du matin, lorsque les visites domiciliaires commencerent. Des patrouilles de 60 hommes à piques étaient dans chaque rue. C'étaient des garçons ferruriers, des apprentifs, des valets, des crocheteurs, présidés par des commissaires de sections, qui n'étaient eux-mêmes autre chose que des commis, des ouvriers, de jeunes libertins, ou de vieux ivrognes. Quelques la fureur était tempérée par une sorte de gaieté de circonstance, mais de cette gaité même, qui est une atteinte aux mœurs & à la

paix domestique.

On cherchait des armes, disait-on; on ne trouva que quelques fusils de chasse, quelques mauvais pistolets & fabres; en revanche, on conduisit aux sections plus de 3000 personnes dites fuspectes. On en relâcha le lendemain la majeure partie, mais il y en eut encore un grand nombre de jettés à l'Abbaye; je n'en citerai que deux; l'un était M. Séron, procureur au parlement, homme brusque, qui prit de l'humeur d'avoir été éveillé en furfault, & se plaignit avec amertume de ce qu'on troublait ainsi le repos des citoyens. Sa plainte fut regardée comme un crime & il fut égorgé depuis. L'autre fut M. de Charnois, homme de lettres, gendre du célebre Préville; il habitait au quartier de l'opéra. Comme il avait rédigé une feuille impartiale & fage, fous le titre du Modérateur et Spectateur National, il craignit, & s'alla cacher derriere un puits dans des jardins voisins de sa maison. Il fut trahi, il y fut pris, conduit à l'Abbaye & mis à mort.

Le mouvement nocturne de tant d'hommes armés; les coups réitérés qu'on frappait pour faire ouvrir les portes; le bruit que faisaient celles qu'il fallait enfoncer, parce que les habitans étaient absens; les plaintes & les cris de ceux qu'on entraînait aux sections, & les juremens de ceux qui les y menaient; l'orgie continuelle qui eut lieu toute la nuit dans les cabarets & chez les épiciers formaient un tableau qui ne fortira jamais de ma mémoire.

Vers les 6 heures du matin, lorsqu'on vit les rues éclaircies, & la circulation recommencée, chacun crut pouvoir sortir en sûreté de son asyle, pour prendre quelques heures de repos; bientôt des étourdis, en retournant de leurs sections, s'aviserent de venir effrayer déréchef, en refrappant aux portes, & faisant crier qu'on allait recommencer les visites domiciliaires.

Telle fut cette nuit pendant laquelle on vit 60 mille hommes occupés à vexer impunément 600 mille citoyens, & quels hommes encore! le rebut de la société. Quel spectacle avilissant nous préfentions alors! nous, la nation la plus vaniteuse

de l'Europe.

On conçoit aisément les vols de toute espece qui durent avoir lieu. Le scellé sut mis sur les appartemens de ceux qui ne surent pas trouvés chez eux; ce scellé sut un titre pour vendre ensuite à vil prix ce qu'ils rensermaient, sous les yeux même du propriétaire, caché quelquesois dans la maison voisine.

Il est impossible à l'historien le plus minutieux de saisir toutes les anecdotes qui eurent lieu. Il en est de cet événement, comme de l'histoire de la revolution qui a atteint toute l'Europe, & laissé des traces par-tout. Il n'y aura pas de Royaume de province, ni de samille qui n'ait à faire ses mémoires, & celui qui voudra tout dire, ne doit jamais espérer de finir. Il est pourtant une circonstance que je ne dois pas omettre. C'est la fin tragique d'un imbécille d'officier municipal nommé Ménier. Ce jeune sot avait pris dans les écuries du Roi un sort beau cheval, sur lequel il allait faire ses rondes municipales pendant la nuit. Sa

monture, peu accoutumée à un écuyer pareil, prit le mors au dent, & le mena en un clin-d'œil du Pont-Neuf au Pont-au-Change. Le corps-degarde du Châtelet qui le prit pour un aristocrate fuyant à toute bride, lui cria en vain d'arrêter; le fentinelle lui cassa les reins & le tua roide d'un coup de fusil. Le cheval débarrassé de la pression de son cavalier, s'arrêta aussi-tôt, & l'on vit la méprise. Manuel sit inhumer cette victime de fatuité & de sottise avec une sorte de solemnité dans le terrain de la Bastille.

Nous sommes au 29 Août. Voilà donc les prifons comblées. Plus d'espoir de trouver ni d'entaffer beaucoup de nouvelles victimes. Un grand nombre de prêtres a été arrêté; les Eglises, les couvens, les féminaires font remplis; il faut agir; Danton s'est fait donner les listes des le 27; (on lit dans la relation de St. Méard que ce fut le 26 à minuit, qu'un officier municipal vint faire l'appel nominal dans les prisons, & que le 29, il arrivait à chaque instant de nouvelles victimes. c'étaient celles des visites domiciliaires.) Manuel va visiter le 30, quatre jours avant le massacre des prêtres, ceux qui font enfermés dans le couvent des Carmes de la rue de Vaugirard. Il leur fait beaucoup de carelles. Ceux-ci lui représentent combien leur prison est incommode, & le prient avec instance de donner tous ses soins, pour que le décret d'exportation soit promptement mis à exécution. Manuel leur répond froidement qu'il leur donne sa parole d'honneur, que sous quatre jours, leur sort sera décidé. Le 1er. Septembre au foir, Manuel va en personne trouver le traiteur qui donnait à manger à ces pauvres eccléfiaftiques.

clésiastiques. Il lui dit de se hâter de faire acquitter son mémoire, parce que sous vingt-quatre heures il ne sera plus temps. Vingt-quatre heures après, leur carnage avait effectivement commencé.

Sur l'affurance de Manuel, ces malheureux prêtres avaient envoyé chercher leur argent, & leurs effets les plus précieux. Tout fut volé après leur mort. Quel rafinement de brigandage & de cruauté!

Cependant, quelques sections de Paris se lasfent du despotisme de la commune. A force d'arrêter on était descendu des royalistes, & des conftitutionnels jusqu'aux chefs de section. Lorsque les présidens actuels comprirent qu'ils pouvaient être atteints par le débordement des arrestations, ces braves gens qui voyaient que leur 10 Août ne leur profitait point, ces honnêtes gens du 2 Septembre commencerent à se plaindre de leurs factieux. Un Louvet, auteur de Romans orduriers, président de la section des Lombards, lui sit prendre un arrêté, par lequel elle déclarait le confeil général usurpateur, lui retirait ses commissaires, & invitait les autres sections à en faire autant. Aussi-tôt tous les bons brigands de se mettre en campagne. Tallien, à la fection des Thermes de Julien, Lavaux, à celle de l'Oratoire, l'Huillier, à celle de Mauconseil, dénoncent la fection des Lombards, & veulent faire marcher le peuple fur cette section. Robespierre du haut de la tribune de la commune demanda la tête de Louvet, & celui-ci ne dut la vie qu'au bruit qui courut qu'il était arrêté.

Roland ministre de l'intérieur, homme dissimulé, haineux, orgueilleux à l'excès, & ne pouvant supporter la contradiction, croyait que toute la révolution & tous les révolutionnaires ne devaient se diriger que par son impulsion. Aigre

Tome II.

dans ses resus, réservé dans l'emploi de ses dépenses sécretes, il indisposa les membres de la commune, tous les chess de meute. Danton qui aspirait au ministere suprême, prosita habilement de ces dispositions pour désespérer ou écarter un rival morose qui affectait une réputation de vertu (*). Il lui lâcha Robespierre & Marat. Le premier le manda à la barre de la commune, pour rendre compte de sa conduite; le second

(*) Ce Roland, (auteur du 10 Août) a publié récemment, pour défendre sa tête encore menacée, un compte moral de son ministere.

Voici ses propres expressions.

"La commune provisoire de Paris avait fervi la liberté, & lui devait sa naissance; mais, soit ignorance des sormes de la part de quelques-uns de ceux qui la composaient, soit l'effet nécessaire d'une irrégularité dont personne ne blâme le principe, quoique la fagesse de l'administration doive s'essorcer de l'arrêter, soit ensin ses vues coupables d'un petit nombre, dont ses plus ardens amis ont avoué les sautes, la commune se portait souvent à des actes, ou me faisait des demandes qui n'étant point appuyées par des décrets, m'obligaient, moi, responsable, ou de resuser les demandes, en faisant sentir leur incompétence, ou de blâmer, de réprimer des actes que je n'eusse pu appronver ou ignorer, sans être moi-même repréhensible.

"Dès-lors, il s'est établi une lutte inévitable entre le pouvoir momentané d'une commune, qui voyant toujours l'instant de la "révolution, croyait avoir le droit de marcher au dessus des loix, , & l'action journaliere d'un ministre chargé fous sa responsabilité, ,, de l'exécution de ces mêmes loix. Je ne connaissais pas la plupart 2, des citoyens composant la commune provisoire; je n'en voyais au-, cun; je me conduifais avec l'impartialité de la justice, dont le 5, bandeau ferme les yeux fur les individus , mais avec la furveillance ,, d'un responsable, & la fermeté d'un homme habitué à ne jamais , composer avec ses devoirs. Ceux qui n'avaient pas la connaissance ,, des regles, ou qui croyaient pouvoir les enfreindre, me trouve-, rent incommode & dur; ils supposerent des passions particulieres, , parce qu'il ne favaient pas distinguer mes motifs; ils durent se 2) plaindre ; i! en faut moins à la malveillance pour s'alimenter & ,, s'accrostre. Je voyais des ennemis s'élever; mais je n'avais point , à balancer entre le rifque d'en augmenter le nombre ou de les , irriter, & l'obligation de remplir la tâche difficile qui m'était im-, posée; j'oubliai les dangers, les difgraces, ou plutôt je les bravai: , cependant le 2 Septembre était arrivé, &c. &c."

Or, je demande, s'il est une phrase, s'il est un mot de ce compte moral, qui n'eut pas pu être littéralement employé par un des 3 ministres égorgés, ou par ceux accusés depuis trois ans, pour leur justification, en changeant seulement la finale, & en disant les Jacobins au lieu de la commune, & au lieu du 2 Septembre, cependant le 10 Août

eft arrivé. Je reviendrai fur Roland.

pour défigner aux vengeances populaires cinq des fix ministres, & proposer un triumvirat.

e

n

e

e

d

ur

le

in

S,

ele

ns

ir

la

X,

rt

uie

ce

iis ce

e-

fe

33

int les

m-

ii:

ote

ni-

ins

hit

Les choses s'envenimaient chaque jour davantage; la section de la Halle au bled se joignant à celle des Lombards, retira ses pouvoirs à ses commissaires, & dénonça le conseil-général de la commune. Aussi-tôt deux autres sections vinrent déclarer que leurs commissaires conservaient leur confiance & leurs pouvoirs. Le ministre Roland accourut se plaindre de cette commune provisoire & annoncer qu'il se trouvait forcé de déclarer au corps législatif que, par suite de ce système désorganisatenr, il lui était impossible de répondre des subsistances de la capitale. De son côté, le ministre de la guerre, Servan, fit dire que les bureaux de l'hôtel de la guerre étaient en danger, que tout y était investi, parce qu'on soupçonnait caché chez lui un associé de la Gazette de Brissot, un échappé de college, nommé Girey Dupré, contre lequel la commune avait lancé un mandat d'amener. L'assemblée nationale commença alors à montrer de l'humeur, & sur la motion de Guadet, elle décréta le 30 Août, que le confeilgénéral provisoire du 10 Août était cassé; que fous 24 heures on en recomposerait un autre, toujours provisoire, mais de 120 personnes seulement, au lieu de 288; que le maire, le procureur de la commune, les membres du bureau & ceux du conseil municipal, qui étaient en exercice avant le 10 Août, continueraient leurs fonctions jusqu'à leur remplacement; mais par desfus tout, l'assemblée décréta que le pouvoir exécutif national serait chargé de faire exécuter la loi qui mettait la force publique de Paris à la réquisition du maire de cette ville.

Le lendemain 31 Août, le maire Pétion pour

céder, à ce qu'il prétend, aux vœux d'un peuple immense qu'on lui dit être déja en marche du Pont-neuf sur l'assemblée, y vient en députation à la tête de ce conseil-général cassé la veille, mais toujours existant & toujours agissant. Pétion qui aurait dû être le premier à faire exécuter la loi qui a ordonné la dissolution de cette commune, vient au contraire demander pour elle grace & récompenses. Il s'annonce en difant que le conseilgénéral a des vues conciliatrices à proposer, & il abandonne la parole à un de ceux qui la veille ont été déclarés factieux. Tallien est l'orateur de la bande. Il entre dans l'énumération des fervices rendus par le confeil-général de la commune depuis la journée du 10; il retrace tous les témoignages honorables que l'affemblée lui a rendus pour ses bons & loyaux services; enfin il lui fait part que le conseil-général avait pris la veille un arrêté par lequel, considérant qu'il est important dans le moment actuel de conserver les administrations & les administrateurs, il décrete que les anciens administrateurs rempliront leurs fonctions comme par le passé; que les nouveaux seront repartis comme suppléans, & auront voix délibérative : que les places vacantes feront remplies par les suppléans : que les séances du corps municipal feront publiques & auront lieu trois fois par femaine, &c. &c. C'était annoncer clairement l'infurrection contre les décrets. Que fait l'affemblée? au lieu de févir contre Tallien, fon président La Croix se rengorge, & répond par des lieux communs bien vagues sur le danger de l'indépendance de la commune, & la nécessité de l'unité du gouvernement. Après cet étrange sermon, l'assemblée dégoûtée renvoya tristement l'affaire de la commune à la commission des 21, pour qu'il en fut fait un fecond rapport. On voulut faire défiler devant elle le même peuple qu'elle accueillit avec tant d'empressement le 20 Juin; il voulait encore voir ses magistrats, ou, pour mieux dire, ses esclaves. L'assemblée, qui n'avait plus de Roi, sur qui elle put diriger ce peuple, ne trouva pas le spectacle beau ce jour là, & elle s'en débarrassa en levant la séance.

Je laisse maintenant à mes lecteurs à caractérifer la démarche de Pétion à la tête de cette commune rebelle. Cédait-il à la peur? Se mettait-il spontanément à la tête d'une nouvelle faction? On choisira: pour moi, je le regarde comme tombé du rôle d'un scélérat hypocrite, dans celui du plus plat coquin, dont la révolution offre

l'exemple.

u-

du

on

ais

lui

loi

e,

80

eil-

il

lle

de

Vi-

ne

té-

en-

lui

lle

or-

d-

ue

1C-

fe-

lé-

ies

u-

215

nt

n-

fi-

es

n-

de

er-

af-

1,

U-

Enfin, le 31 Août, on manda encore à la barre de l'assemblée Huguenin président, & Mehée secrétaire de cette commune provisoire pour s'expliquer sur le mandat d'amener, porté contre le partenaire de Briffot. Ils dirent franchement que la commune de Paris avait droit de décréter les journalistes, qui lui imputaient des faits faux. On leur observa que le droit de porter des mandats n'était donné aux municipalités que pour les crimes de conspiration. Ils répondirent sans hésiter, que les pouvoirs des commissaires étaient illimités, et qu'ils étaient les représentans du souverain de Paris. Brillot rendant compte de ce fait, s'écrie avec une candeur précieuse, en ce cas, nous leur devons de la reconnaissance, car ils auraient pu nous faire pendre. Il ajouta ensuite : Voilà de quelles fausses idées des hommes, la plupart bien intentionnés sont imbus par des Charlatans politiques. -- Eh! vil Charlatan! ne vois-tu pas que ce sont tes propres poisons qu'il te représente aujourd'hui, ce peuple qui ne te paraît égaré que lorsque tu cesses de l'agiter pour ton compte!

P 3

Ce 31 Août fut le jour des grands préparatifs. & de l'exécution d'une démarche qui annonçait clairement ce qui devait arriver fous peu. Panis, beau frere de Santerre, était alors membre du comité de surveillance de la commune. Il était par fois gêné dans ses opérations par quelques administrateurs ses collegues, qui, moins injustes & moins inhumains que lui, étaient, à l'entendre, trop prompts à reconnaître l'innocence, trop lents à mettre le crime en lieu de fûreté. Ces gens là, criait-il fans cesse, ne sont pas du tout à la hauteur de la révolution. Pour se débarrasser de ces indignes collaborateurs, que fit-il? Pendant qu'ils étaient allés dîner, il mit les scellés sur la porte du lieu de leur travail; puis il courut au confeil-général; il exposa que ce comité de surveillance n'allait pas; qu'il lui fallait des gens plus habiles; il demanda à se choisir des adjoints. Le conseil y consentit, imaginant sans doute qu'il les prendrait tous parmi ses membres. Panis s'en garda bien. Panis viola jusqu'aux droits du peuple. Panis choisit des hommes qu'aucune section n'avait élus. Il se donna de concert avec Danton des adjoints que la foif des crimes & du fang tourmentait sans cesse, & qui se trouverent des ce moment disposer despotiquement des biens, de la vie, & de la liberté de tous les citoyens. Marat fut du nombre; Marat.... mais je ferai son portrait ailleurs.

Voici quel fut au 31 Août, le nouveau comité de furveillance de la commune créé par Panis.

Panis, Celly,
Sergent, J. Duplain,
Marat, L'Enfant,
De Forgas, Jourdeuil,
Le Clerc, Du Fortre.

Pu 31 Août au soir, au 2 Septembre à midi

les prisons ne cesserent de se remplir de citoyens peu connus, des ennemis particuliers de ces dix tribuns. Seulement le 1er. Septembre on sit sortir quelques personnes, notamment trois patriotes moins étonnés, dit St. Méard, de leur délivrance que de leur arrestation. M. de Jaucou député, avait été arrêté pour avoir donné la démission après avoir siégé dans le corps législatif; il sut aussi relâché le 1er. Septembre, Panis seul peut

dire à quel prix.

Quand nous parlons des crimes de tous ces brigands, s'ils nous lisent, combien ils doivent avoir pitié de notre ignorance & de nos faibles découvertes! comme ils doivent se dire : j'en ai bien sait d'autres. Quelle que soit mon insuffisance, je n'en poursus pas moins. Un ouvrage destiné à peindre tant de scélératesses, doit toujours être incomplet; mais l'intervalle entre chaque paragraphe étant en quelque sorte, une pierre d'attente, j'ose me slatter que tôt ou tard l'édisce sera achevé.

·Que faisait pourtant alors le stupide Pétion, placé entre les crimes & ses frayeurs? Croit-on qu'il aura le courage de démasquer les faux amis du peuple, de lui offrir, comme Louis XVI, le sacrifice de sa vie, si ce sacrifice peut le rendre heureux & tranquille? Croit-on qu'il aura la force de faire exécuter la loi? Il n'en est rien. Pétion était vis-à-vis de la commune, dans la même position où le Roi s'était trouvé depuis 3 ans visà-vis du corps législatif; mais le Roi avait au moins fait, pour la liberté de son peuple, quelques tentatives contre les usurpations des Jacobins; Pétion, qui n'était qu'un lâche factieux, était incapable de s'opposer à la tyrannie du démagogisme. Il approuvait tout de mauvaise grace, & par là, il s'attirait & méritait chaque jour davantage les

P 4

disfamations dont l'accablait le parti violent. Un des derniers jours du mois d'Août, il expliqua sa conduite à la section des Halles par une lettre qui est devenue un monument bien précieux. En la lisant, il n'est personne qui ne sente & qui ne dise, qu' hangeant les mots de conseil-général pour ceux de corps législatif, le désenseur de Louis XVI, n'avait qu'à lire cette lettre à la barre de la convention pour la désense de son auguste client.

Lettre de Pétion à la Section des Halles, 30, Août 1792.

Citoyens, mon devoir est de satisfaire au vœu que vous m'exprimez. Vous desirez savoir pourquoi j'ai assisté rarement au conseil-général, le voici. Dans le passage de l'organisation ancienne à l'organisation nouvelle, je n'ai pas apperçu distinctement les fonctions qui m'étaient réservées; pressé entre ceux dont on occupait la place, qui ne se croyaient pas pour cela destitués, et ceux qui s'en regardaient légitimement investis, ma position était délicate. La marche ordinaire des affaires étant interrompue, la partie administrative étant sans mouvement, mon activité se trouvait par cela même enchainée, et ma présence était moins nécessaire. Je ne me suis pas dissimulé à l'instant que, quelle que fût ma conduite, elle aurait des improbateurs; je ne me suis pas dissimulé que je ne pouvais même pas prendre un parti fortement prononce, soit pour, soit contre, sans danger pour la chose publique. Balançant les services importans rendus par la commission avec ses erreurs, la nécessité de ne pas la détruire dans l'opinion avec les inconvéniens de laisser son empire s'accroître, voulant empêcher un choc dangereux et impolitique entre elle et l'assemblée nationale, je ne puis vous

dire quelle a été, quelle est ma perplexité. C'est ici que j'ai vu que le tems était le grand maître, et que dans toutes choses il y avait un moment de maturité qu'il fallait savoir saisir. J'ai marché à travers ces écueils avec autant de prudence qu'il m'a été possible, ayant toujours pour guide ma concience et le

sentiment du bien.

Je n'ignore pas qu'on me calomnie; je n'ignore pas qu'on cherche à égarer l'opinion sur mon compte, On n'ose pas encore me faire des inculpations graves et directes; on se contente de préparer les esprits à les recevoir au besoin. J'opposerai à ces manœuvres ma vic entiere et quelques bonnes actions; je dirai à mes amis et à mes ennemis de citer un seul fait dont un homme d'honneur ait à rougir; je continuerai à remplir mes devoirs avec zele, avec courage, et peut être qu'en terminant ma carriere, j'obtiendrai l'estime de ceux qui chérissent leurs semblables et la liberté.

Le Maire de Paris,

Signé PETION.

Nous voici parvenus au premier Septembre, & Marat est au poste où Danton l'a appellé. Alors commença un nouvel ordre de choses. L'ancienne haine de Robespierre contre Brissot & les députés de la Gironde se renouvella avec toute la force que lui donnaient les circonstances. Dès le matin du 1er. Septembre, le bruit était répandu que Verdun bloqué de toutes parts, & dépourvu de tout, ne pouvait long-tems se désendre. Des avant midi, rien n'était épargné pour multiplier les grouppes. Des émissaires des Jacobins y faisaient entendre que jamais le Duc de Brunswick n'aurait eu l'audace de s'avancer jusques là, s'il n'avait eu avec quelques membres du conseil exécutif, & l'assemblée nationale, un traité secret. Le soir, au conseil-général de la commune, commencerent les dénonciations. Les affidés de Robespierre y disaient hautement que les dangers actuels de la

patrie leur paraissaient moins le fruit des complots de Louis XVI, & même des persidies de La Fayette, que l'ouyrage de quelques hommes auxquels le peuple trompé croyait du patriotisme; ainsi lorsque la curiosité des auditeurs sut sussiminament excitée, Robespierre s'élança à la tribune, & voici les propres expressions dont il se servit: personne n'ose donc nommer les traîtres; eh bien, moi, pour le salut du peuple, je les nomme. Je dénonce le liberticide Brissot, la faction de la Gironde, la scélérate commission des 21 de l'assemblée nationale. Je les dénonce pour avoir vendu la France à Brunswick, et pour avoir reçu d'avance le prix de leur lacheté. Il promettait les preuves pour le lendemain, & l'on était au 1er. Septembre.

La Providence éternelle qui avait permis aux forfaits de Briffot, de Condorcet & de leurs affociés de réussir sans contradicteurs pendant 20 jours confécutifs, cette volonté suprême qui avait livré à leurs fureurs tant de ministres, tant de gentilshommes & de prêtres, résolut enfin de les punir à leur tour. Marat fut la verge dont elle se servit pour châtier leur orgueil & leur froide férocité. Ce n'était pas affez de leurs remords pour les pourfuivre, il fallait des vengeurs visibles, qui, comme des vautours dévorans, s'attachassent sans relâche à les déchirer. Eh! n'appercevons-nous pas déja depuis près de huit mois l'accomplissement de cette vengeance divine. Marat, Robespierre & Danton, sont les furies qui poursuivent chaque jour ces parricides impies. On dirait que pour ajouter à leur supplice, elle s'est plu à faire sortir en dernier lieu Marat triomphant de l'accusation qu'ils avaient ofé porter contre lui. Marat couronné par le peuple a bravé Pétion, ainfi que Pétion avait bravé son maître; Marat les traînera sur l'échafaud où ils ont porté aussi eux leurs ennemis; & si du milieu de tant de catastrophes, il s'élevait une voix qui se plaignît de voir le sang innocent mêlé avec celui des coupables, je lui représenterais soudain le tableau de notre ancienne corruption, je le forcerais de s'humilier devant l'Être-Suprême, dont les voies sont incompréhensibles, & je lui répéterais avec le pontise,

Soit que le ciel récompense ou punisse, C'est aux mortels d'adorer ses décrets.

Dans la nuit du 1er. Septembre, le conseil des assassins se tient chez Danton. Chacun reçoit ses ordres, les sonctions sont assignées, les rôles distribués comme au 10 Août; ensin, de crimes en crimes, de complots en complots, nous arrivons au dimanche 2.

Le 2 Septembre.

Il s'est levé ce jour de sang. Le soleil est encore venu prêter sa lumiere à un nouveau sestin des Atrides. --- Obsédé d'un pressentiment suneste, rempli d'idées lugubres, seul, à pied, j'étais allé dès le matin, rassurer mon cœur sur le départ d'un ami. Il était déporté mon ami, il suyait sa patrie, & pourtant il avait été, aussi lui, envoyé aux états-généraux, mais toujours sidele à son Dieu, à son Roi & à l'honneur, il n'avait cessé de siéger à côté de Cazalès & Maury. Il était parti d'assez bonne heure pour échapper aux massacres du jour. Je revenais de l'hôtel du Cardinal de la Rochesoucault à ma retraite, & je traversais tristement les Thuileries. L'aspect de la pyramide élevée aux morts du 10 Août sur le bassin du milieu, le dra-

peau flottant où je lisais en caracteres noirs l'apothéose de Pétion encore vivant, les belles statues de marbre mêlées avec les images hideuses de la liberté nouvelle, les arbres qui commençaient à se dépouiller de leur verdure, tout jusqu'à ce siniftre entourage de planches de bateaux qui circonvenait & fermait le château de toutes parts, ses colonnes dégradées, ses sculptures mutilées; la guillotine permanente au Carrousel, dont j'appercevais les appendices au travers des grilles du Palais, & qui femblait correspondre pour le point de vue, au piedestal nud de la belle statue de la place Louis XV, renversée & brisée; tout portait dans mon ame l'image de la destruction & du néant; je tombai insensiblement dans une rêverie profonde; mon imagination me plaçait au milieu des ruines de Palmyre, & ma mémoire me rappellait involontairement ces vers que j'approoriais au lieu & aux circonstances:

> Superbes monumens de l'orgueil des humains, Pyramides, tombeaux, d'étonnante flructure, Jardins, où maintenant nos modernes Romains De s'entr'affaffiner se donnent tablature....

Affaissé, dégoûté, je perdais quasi le sentiment de l'existence, & j'allais errant ça & là, sans m'appercevoir seulement que déja mon nom était répété depuis long-tems autour de moi. Je dûs mon réveil & mon salut à un des Suisses de porte du jardin. Il me reconnut & m'avertit du péril qui me menaçait. Je pus rentrer dans mon asyle, & là, le compas à la main, je mesurais sur la carte la distance qui séparait Verdun de Paris, & je me disais dans ma solle espérance, avant le 15 Septembre, Paris doit être sauvé, lorsque tout à coup le bruit du canon d'alarme & le son du tocsin vinrent m'arracher à mes calculs, & me rendre à

mes premières inquiétudes. Une agitation fourde se manisestait dans toutes les rues, la nouvelle de la prise de Verdun s'était confirmée vers midi, la curiosité portait tout le monde vers la salle de l'assemblée nationale, où les ministres venaient de se rendre. Le commun des factieux préparait ses poumons; les Marseillois & les membres de

la commune aiguifaient leurs coûteaux.

0-

les

la

t à

if-

n-

les

la

p-

du

nt

de

r-

&

rê-

au

ne

0-

nt

é-

n

lu

ui

&

te

ıę.

1-

P

n

à

Pour augmenter l'effroi général, le Brun, ministre des affaires étrangeres, prévient que la Russie se ligue avec les autres ennemis de la France, que 20 mille Russes quittent la Pologne pour venir du côté de l'Allemagne, qu'il est parti d'Archangel une slotte dont on ne sait pas la destination, & mille autres mensonges; le ministre de la guerre, Servan, propose pour se rendre populaire, une amélioration dans le pain de munition; enfin le terrible ministre de la justice, Danton, vient ensière de sa voix révolutionnaire toutes les trompettes de la renommée, & enlever les applaudissemens des tribunes par un discours de la plus prosonde scélératesse. En voici un extrait.

"Il est bien satisfaisant pour des ministres choisis par le peuple, d'annoncer à ses représentans que la patrie va être sauvée. Tout l'empire va y concourir avec la capitale. Verdun n'est pas pris. Les habitans ont juré d'exterminer celui qui parlerait de se rendre. Au moment où nous nous concertions avec des membres de la commune, & des députés pour le salut du peuple, Paris vient nous en offrir les moyens. Que tous les citoyeus volent donc à l'ennemi. Que les piques seules sussident pour garder la capitale; que tout citoyen qui resusera de marcher, ou de donner son sussider puni de mort. L'homme, avant d'appartenir à soi-même, se doit à , la patrie, éclairez le peuple, qu'il fache que ce , tochn n'est point un figne d'alarme, mais une , invitation absolument nécessaire pour détruire

, les fatellites des despotes."

Il ajoute à ce pathos qu'il faut que des commissaires ambulans soient à l'instant nommés pour seconder les bons desseins du pouvoir exécutif, pour travailler de concert avec lui au salut de la patrie. Il demande que l'on décrete encore, que quiconque resusera de remettre ses armes ou de fervir, soit déclaré traître à la patrie & puni de mort, ensin qu'il soit sait une adresse aux citoyens, pour diriger leurs mouvemens (*).

Le législateur la Croix, le plus lâche, & le plus infignifiant des factieux, n'ayant d'autre talent qu'une voix de taureau, & d'autre mérite qu'une stature colossale, variant sans cesse entre les deux partis au gré de ses fuyards ou de sa cupidité; toujours prêt à se vendre & à trahir celui qui l'achete, cede, dit le journal de la Bouche de Fer, à l'enthousiasme universel, électrique, violent, & au befoin d'une force publique. Il est bien loin de foupçonner, continue ce même journal, que Danton, le Ministre de la justice, que Danton, pouvoir exécutif, est seul excepté d'une proscription totale de ce conseil exécutif, dont on a vanté les bons desseins. Alors il fait décréter par amendement de concert avec Reboul, la plus horrible dictature qui fut jamais. La peine de mort est décernée contre ceux qui entraveraient les opérations du pouvoir exécutif, soit directement, soit indirectement. Sylla observe l'auteur que j'ai déja cité, en usurpant la dictature n'avait pas pour lui les décrets du sénat Romain et la loi de la république: on n'avait pas dit à Sylla, comme à Danton, au

^(*) On verra bientôt ce qu'étaient ces commissaires, & comment strt conçue l'adresse pour diriger les mouvemens civiques.

nom du sénat et du peuple Romain, et du salut public qui est la loi suprême, quiconque contrariera soit directement, soit indirectement, les opérations du Ministre de la république, sera puni de mort.

Ici il faut rappeller pour l'intelligence de l'hiftoire, que le nom vague de pouvoir exécutif avait été pris dans toutes les provinces de France par les affaffins; à Marfeilles, à Montpellier, Nifmes & Avignon, on avait qualifié de pouvoir exécutif tous ceux qui la torche d'une main; & le fer de l'autre, avaient brûlé les châteaux, dévasté les propriétés, vexé les religieuses, & persécuté les royalistes. Les bourreaux étaient aussi appellés par

dérision pouvoir exécutif.

Il était une heure après-midi, lorsque le Ministre de la justice sut investi de semblables pouvoirs. Le conseil se rassembla aussi - tôt chez lui. Toutes ses listes étaient prêtes. Celle des commissaires ambulans était déja remplie : elle était composée de tout ce que Paris renfermait de plus effroyable. La commune en avait fourni la majeure partie. Le conseil exécutif confirma la nomination qu'en avait fait Danton, & qu'ils ne disent point aujourd'hui, les autres Ministres, que la terreur qu'ils avaient de Danton les réduisit au filence. La frayeur qu'ils avaient de la justice des Rois, les rendaient plus lâches que leur farouche collegue, mais ils n'étaient pas moins fanguinaires que lui. Il ne se trouvait entre eux que la dissérence de la férocité de la peur, à la férocité de l'audace; ou, pour me servir des expressions de Danton lui-même, c'était le tempérament plutôt que la scélératesse qui leur manquait. Ce ne fut que long-tems après le mois de Septembre qu'ils réclamerent contre la stupeur; ils n'en restent pas pour cela, moins couverts que le Ministre de la justice du fang de l'innocence.

À l'instant même où ces décrets se rendaient; le conseil de la commune avait affiché la proclamation suivante:

"Citoyens, l'ennemi est aux portes de Paris; "Verdun ne peut tenir que huit jours. Vîte, "allons nous réunir au Champ de-Mars, y for-"mer une armée de 60 mille hommes pour voler "à l'ennemi."

Les commissaires ambulans commençaient déja leurs fonctions sur la place de l'Hôtel-de-Villes Quelques Marseillois, quelques brigands instruits rassemblés dans les groupes, transmettaient sidelement les ordres & les sureurs qu'ils recevaient des 40 chefs, aux 400 bourreaux subalternes, qui suffissent ordinairement dans une grande ville, pour mettre en mouvement 10,000 lâches, autant de curieux, & donner l'air d'un mouvement populaire, au mouvement des passions de quelques individus.

Les barrieres sont sermées à deux heures. Le canon d'alarme, le son du tocsin, le bruit du tambour se sont entendre de toutes parts. On arrête indistinctement dans toutes les rues, les gens à chèval, les carosses, les cabriolets, les voitures de place; on s'empare de tous les chevaux, on les mene aux sections, & les voitures restent dans les rues, obstruant la voie publique. Le prétexte de cette démarche est de se procurer des attelages pour les transports d'artillerie. Bientôt on voit les plus magnifiques coursiers à la disposition des hommes à piques. Ils servent à porter ces nouveaux aides-de-camp de la municipalité à la chancellerie, de la chancellerie aux prisons.

La clôture des barrieres fait arrêter plusieurs voitures qui sortaient de Paris. C'étaient de malheureux prêtres, qui pour obéir aux termes du

décret,

décret, partaient en société, 4, 6, 8 ensemble, pour partager les dépenses de la route, & diminuer, par l'affociation de leurs vertus, le fardeau de leurs miseres. Les voitures qui les transportaient font ramenées à l'Hôtel-de-Ville, & de là, renvoyées à l'Abbaye & aux Carmes, dépôts facrés de ces nouveaux martyrs. La foule de peuple qui les fuit de l'Hôtel-de-Ville au fauxbourg St. Germain s'accroît à chaque instant. Les Marfeillois répetent en jurant qu'ils vont leur faire danser la carmagnole. On en conduit ainsi trois voitures à la porte de l'Abbaye, où elles arrivent fur les trois heures. On permet aux prêtres des deux premieres voitures de descendre, & d'entrer dans le cloître de l'Abbaye; mais lorsque le premier prêtre descend de la troisieme voiture, le directeur des massacres répand le bruit parmi le peuple qu'ils s'entendent avec les autres prifonniers, qu'ils leur ont fait des fignes auxquels ceux-ci ont répondu, & le massacre commence par cette troisieme voiture. Bientôt les affassins entrent dans les cloîtres & passages du couvent de l'Abbaye St. Germain, & près de 20 eccléfiaftiques y perdent la vie. Cette premiere exécution est une heure à être consommée : à l'instant la nouvelle se répand, comme un coup de tonnerre dans tout Paris, que l'on égorge les prêtres. Toutes les autorités constituées, qui étaient en permanence, l'assemblée nationale, les Ministres, le département, la municipalité, la garde nationale, le maire, le commandant-général, quarante-huit sections, n'en restent pas moins immobiles. Tous font Athèes, & jusques là, on n'avoit encore massacré que des Ministres de Dieu. Pétion avoit pu voir passer de sa croisée sur le Pont-Neuf, les voitures menacées, & il avait encore dû trouver le spectacle beau. Pour Manuel, Tome II.

1

il favait d'avance quel devait être le fort des prêtres, il était plus occupé à l'accélérer qu'à le prévenir. Nulle réquisition de la force publique

pendant la foirée du 2.

Lorsque le massacre du peu de prêtres qui étaient à l'Abbaye sut terminé, un aide-de-camp alla donner le mot de l'ordre au comité qui était assemblé depuis le matin, dans le bâtiment voi-fin de l'église des Carmes. Les prêtres qui y étaient détenus virent bientôt que leur derniere heure approchait, ils recommanderent leur ame au maître de tout, & ils se disposerent à recevoir la cou-

ronne du martyre.

Ah! qui pourra jamais peindre dignement cette catastrophe terrible & sublime, cette intervalle de 4 heures, pendant lequel 160 ministres de la divinité tomberent sous les coups d'une trentaine de monstres vomis par l'enfer. Quelle plume assez éloquente pourra nous retracer en traits de feu le contraste des cris de rage des uns, avec le calme & la férénité des autres; vous, qui leur inspirâtes ce courage qui ne les abandonna point, oh, mon Dieu! prêtez-moi la force qui m'est nécessaire pour en continuer le récit attendrissant & religieux. Vous voulûtes par un nouveau miracle étonner l'orgueil de vos ennemis, fortifier les preuves de la fainteté de votre doctrine, foutenir les faibles, confondre les superbes; vos enfans étaient là depuis long-tems; depuis long-tems ils attendaient le terme de leurs maux; le facrifice était prêt : on le leur avait annoncé comme prochain. Chaque jour ils vous adressaient leurs ferventes prieres, & se pénétraient davantage des rapports ineffables que votre fainte religion établit entre la divinité & la créature. Vous jugeâtes dans votre fagesse que le moment était venu de les retirer de cette vallée de larmes pour les appeller aux pieds de votre trône; vous leur donnâtes cette force furnaturelle qui ne vient que d'en haut, & l'holocauste de leur existence s'éleva vers vous comme celui de l'agneau sans tâche. Oh, mon Dieu! prêtez-moi cette même force pour peindre vos grandeurs! Labia mea aperias,

et os meum annunciabit laudem tuam.

t

e

u

r

ft

1-

r

1-

IS

e

)-

-

1-

Par une de ces combinaisons de circonstances que les philosophes appellent hasard, & dans lesquelles la religion nous ordonne de reconnaître la volonté de notre divin maître, le troupeau facré des brebis du Seigneur, était présidé par trois pasteurs dignes de la primitive église. Leur chef était l'archevêque d'Arles, Jean-Marie Dulau, ci-devant député aux états-généraux; fa piété égalait son favoir, & sa modestie surpassait encore son mérite : c'était l'Ambroise de l'église moderne. Personne ne connaissait comme lui l'histoire de la maison de Dieu, de la persécution des fideles, & des tribulations dont il lui a plu d'accabler à diverses époques les hommes pour les avertir de leur néant. Le respect de ses compagnons d'infortune l'avait rendu le patriarche de cette petite colonie. En vain ils lui avaient offert de s'imposer quelques privations, pour rendre sa fituation moins pénible. Malgré fon âge & fes infirmités, il n'avait rien voulu accepter. Semblable à Condé, il aimait à fouffrir à la tête des siens. Il n'accepta un lit de camp, que lorsque tous ses compagnons d'infortune eurent chacun le leur. Pendant plusieurs jours un fauteuil de bois fut fon foutien, fon lit, & fon trône pontifical. C'est de là qu'il faifait passer dans l'ame de ses collegues le fentiment profond dont il était pénétré, & lorsque sa voix éteinte cessait de leur expliquer la parole de Dieu, son aspect & son exemple, leur commandaient encore la rélignation.

Deux autres évêques du nom de la Rochefoucault, deux freres, François-Joseph, évêque de Beauvais, & Pierre-Louis, évêque de Saintes, partageaient les travaux apostoliques du vénérable prélat. L'évêque de Saintes n'avait point été arrêté par la municipalité, mais voyant que son frere aîné était emprisonné, il ne voulut pas s'en séparer; quelques instances qu'on lui fit, il voulut partager son sort; hélas, il ne le

quitta plus!

François-Louis Hébert, général de la congrégation des Eudistes, faisait aussi partie de tant d'infortunés. Il avait été confesseur du Roi, & c'était à lui que ce malheureux prince avait écrit au commencement d'Août : je n'attend plus rien des hommes, apportez-moi les consolations célestes. Ses vertus lui avaient fait un nombre confidérable d'amis. Sa bienfaisance était intarissable, ses lumieres égalaient sa piété, & la sagesse de ses confeils lui avait acquis un grand crédit dans le clergé de France. Sachant qu'on lui en voulait nommément, & que sa tête était menacée, il céda aux instances qui lui furent faites de ne point rester dans la maison des Eudistes; & d'un autre côté ne voulant être à charge à aucun de ses amis, il se retira dans un hôtel garni; mais, comme il ne voulut point quitter l'habit de son état, il fut dénoncé, & conduit un des premiers au couvent des Carmes.

Depuis midi, les trente affassins étaient déja dans la maison attenante à l'église. La garde nationale qui était de service ce jour là, ne consistait qu'en gendarmerie à pied. Elle était en nombre suffisant pour empêcher toute violence, mais elle n'opposa pas la moindre résistance à leurs entreprises.

Depuis deux jours, tous les ecclésiastiques pré-

venus par une foule d'indices, qu'ils n'avaient que très-peu de tems à vivre, avaient passé leurs derniers instans à s'exhorter & se bénir mutuellement. Ce jour là, il ne leur fut plus possible de douter que leur derniere heure ne fut arrivée; aux travers des grilles & des croifées qui donnaient fur le jardin, ils voyaient briller les fabres & les piques, & ils pouvaient entendre les menaces qu'on leur adressait ainsi : Calotins, voici votre dernier jour, vous allez danser la Carmagnole.

Sur les trois heures & demie, on les fit fortir de l'église tous indistinctement, quoiqu'on permit ordinairement aux malades, aux vieillards, & à ceux qui voulaient y faire leurs prieres d'y refter. On observa que c'était la troisieme fois de la

journée, qu'on faisait l'appel nominal.

Une demi-heure après que l'Eglise eut été vuidée, les affaffins y entrerent avec leurs armes au milieu des cris, des juremens & des menaces. La porte de l'église qui conduisait à une galerie d'où l'on descendait par un escalier dans le jardin, cette porte, dis-je, gardée par la gendarmene, fut ouverte sans aucune résistance, la porte principale de l'églife qui donne sur la rue de Vaugirard, resta fermée pendant toute l'exécution. Le peuple n'y prit pas la moindre part.

Lors de l'irruption dans le jardin, les malheureux prêtres au nombre de 185, se diviserent en deux groupes. Le premier, composé de 30 personnes, parmi lesquelles étoient les trois évêques, se porta vers une chapelle ou oratoire, qui se trouvait à une extrêmité du jardin. Là, ils s'agenouillerent, demanderent encore pardon à Dieu de leurs fautes, implorerent sa miséricorde, se bénirent & s'embrasserent pour la derniere

u-

le

5 ,

é-

nt

1e

it

ui

le

é-

nt

&

rit

en

S. le

u-

n-

gé

nla

nt re

es

,

n

TS

ja

a-

ut re

le

e-

é-

Dix brigands s'avancent vers la chapelle. Un

des prêtres va au-devant d'eux : il était prêt à leur adresser la parole, lorsqu'une balle de fusil l'atteint, & lui ôte la vie. Ce fut le premier sang

répandu dans cette exécrable foirée.

Arrivés à la chapelle, les affassins demandent à grands cris, où est l'archevêque d'Arles? où est l'archevêque d'Arles? Celui à qui ils font cette question est l'abbé de la Pannonie. L'archevêque était auprès de l'abbé, celui-ci pensant que par sa mort, il sauvera peut-être les jours de son respectable évêque, se contente de baisser les yeux sans répondre, imitant par ce dévouement religieux, celui que Mde. Elisabeth montra au 20 Juin, lorsqu'elle désendit, au péril de sa vie, de contredire le bruit qui courait parmi les brigands qu'elle était la Reine. Admirable concordance de sentimens héroïques! il n'y a que la religion qui

puisse vous inspirer!

Cependant, à son âge, à sa figure vénérable, au fignalement qu'ils en avaient, un des bourreaux reconnaît le prélat, & s'adressant à lui-même: C'est donc toi, lui dit-il, qui es l'archevêque d'Arles. - Oui, Messieurs, c'est moi. - Ah! malheureux, c'est toi qui as fait verser le sang des patriotes d'Arles .-- Messieurs, je n'ai jamais fait répandre le sang de personne, ni fait du mal à qui que ce soit de ma vie. --- Eh bien! je m'en vais i'en faire moi! & à l'instant, en finissant ce dialogue, il lui assène un coup de sabre sur le front. L'archevêque le reçoit avec immobilité. On lui en décharge un fecond fur le vifage. A ce fecond coup, la contraction que la douleur occasionna, & le fang qui inonda la figure, rendirent le prélat méconnaissable même à ses compagnons. Un troifieme coup le fit tomber en s'appuyant fur sa main gauche, fans proférer une plainte ni un murmure. Ainsi renversé, un de ces scélérats lui

enfonça sa pique dans la poitrine avec une telle violence que le ser y resta. Il monta alors sur son corps palpitant, le soula aux pieds, arracha sa montre, & la présenta à ses camarades, comme

le trophée de sa victoire.

fil

ng

nt

st

te

ie ar

f-

IX

1-

0

le ls

le

i

,

re:

e

t

l

Ainsi périt ce vénérable archevêque à l'entrée de la chapelle, au pied de l'autel & de la croix de notre sauveur. C'était là l'étendard sous lequel il avait combattu; c'était celui sous lequel il devait mourir avec ses compagnons. Leur passion était arrivée, le Christ devint leur modele, comme lui, ils prierent en mourant, & leur priere monta avec leur sang jusqu'au trône de l'éternel.

Les deux autres évêques étaient dans la chapelle avec les autres prêtres tous agenouillés au pied de l'autel. Une grille les féparait des affaffins. Ceux - ci firent fur eux plusieurs décharges de leurs fusils, presque à bout portant, & ils en tuerent ainsi la majeure partie. L'évêque de Beauvais survécut à ce premier massacre. Celui de Saintes y eut la jambe cassée d'une balle. La bande des affassins se dispersa dans le jardin, pour se réunir à ceux d'entr'eux qui avaient commencé à tuer les prêtres éparpillés dans ce vaste enclos. Alors on vit un spectacle atroce; des hommes firent la chasse à leurs semblables, comme à des bêtes fauves; on les poursuivait sur les arbres, fur les murs, derriere les buissons. On en tua ainfi plus de 40. Quelques-uns purent se fauver en escaladant les murs, & en se jettant dans la rue Cassette, & dans les cours des maisons voifines, mais penfant que leur absence pourrait faire massacrer leurs compagnons, ils rentrerent, à l'exception d'un très-petit nombre. Lorsque les assassins virent qu'il s'en échappait ainsi quelques-uns, ils envoyerent deux de leurs

Q 4

dans cette rue, & là, le fabre d'une main, & le pistolet de l'autre, ils poursuivirent ceux qui y

parvinrent les derniers.

Pendant que la fusillade du jardin avait lieu, environ un quart-d'heure après qu'elle eut commencé, un homme qui était le grand-directeur de ce massacre, & qui sortait probablement de prendre le mot de l'ordre dans le comité de la chancellerie, accourut vers les brigands, & fit cesser leur seu en leur criant : Messieurs, ce n'est pas comme cela qu'il faut faire, vous vous y prenez mal. Faites ce que je vais vous dire. A ces mots, il ordonna qu'on fit rentrer tous les prêtres dans l'église. On y reconduisit à coups de plat de fabre, tous ceux qui respiraient encore. Les deux évêques farent du nombre. L'évêque de Saintes blessé, y fut ramené avec une sorte d'attention sur les bras des assassins, & il y sut déposé momentanément sur un lit. Ils étaient à cette heure encore à peu-près 100 prêtres. Le régulateur de cette nouvelle manœuvre, donna alors l'ordre de les prendre deux par deux, & de les reconduire une seconde fois au jardin d'où ils venaient. On avait disposé les assassins au pied. de l'escalier qui descendait dans ce jardin, & ce fut là qu'ils les massacrerent les uns après les autres.

Lorsque le tour de l'évêque de Beauvais sut arrivé, on alla le prendre au pied de l'autel de l'église qu'il tenait embrassé. Il se leva tranquillement & alla mourir. L'évêque de Saintes sut un des derniers qu'on demanda. Les gendarmes de garde entouraient son lit, ce qui donna d'abord quelque peine à le trouver. Ces malheureux, qui étaient égaux en nombre aux assassins, le laisserent enlever. Il ne pouvait marcher, il répondit à ses bourreaux qui lui ordonnaient de le

suivre: Messieurs, je ne refuse point d'aller mourir comme les autres; mais vous voyez l'état où je suis; j'ai une jambe cassée, je vous prie de m'aider, et j'irai volontiers au supplice. Deux brigands le soutinrent par dessous les bras, jusqu'à l'escalier où il reçut le complément de son

martyre.

le

·y

и,

n-

ur

de

la

fit

st

e-

es

ê-

le

e.

le

é-

à

-

a

ì

· E

C

Le massacre se termina à huit heures du soir; tous surent tués, comme on voit, dans le jardin, à l'exception d'un seul prêtre qui s'était caché sous un matelat. Il y sut découvert, tandis que les assassins célébraient leur crime par une orgie, & qu'ils buvaient avec les gendarmes en dansant la carmagnole. Ce malheureux prêtre sut tué le dernier; ce sut le seul qui périt dans l'église. Lorsque le massacre sut presque consommé, on sit ouvrir les portes de l'église pour faire entrer le peuple, & donner à cette horrible catastrophe une sorte de légalisation populaire.

Telle était la réfignation de ces infortunés, que lors du commencement du massacre, lorsqu'on proposa à plusieurs d'entr'eux, la pique sur la poitrine de prêter le serment du schisme, ils ne firent d'autre réponse que ces mots : je ne jurerai pas ; potius mori qu'am sædari, & ils étaient poi-

gnardés à l'instant.

Un homme de la section du Luxembourg, se présenta à 7 heures & demie du soir, lorsque le massacre sinissait, pour recommander l'humanité à des bourreaux déja gorgés de sang, mais il n'en adulait pas moins ces monstres, en disant que le peuple était toujours juste dans ses vengeances, & que les prêtres étaient des misérables, qui méritaient, à la mort près, tous les supplices. (On eu cru entendre parler M. Bailly, ou M. Thouret.) Cependant cet homme sauva quelques-unes des victimes, en les saisant passer der-

riere lui, lorsque le peuple commença à entrer dans le couvent, & que le petit nombre de bourreaux fut las de tuer.

Trois prêtres cachés dans une falle voifine, & trois autres retirés dans un lieu privé, n'y furent point recherchés, & se sauverent le lendemain.

On remarqua que dans le nombre des affassins, il se trouvait en tête des Marseillois quelques sorcenés, dont la mise & le langage étaient au dessus de leurs compagnons. C'était la bande de ces jeunes étudians ou légistes, faisant partie des freres rouges de Danton, & de Camille Desmoulins; ces terribles parleurs du club des Cordeliers, philosophes de 25 ans, ne connaissant de loix que le système de la nature, & de principes, que ceux de Brissot, leur maître, & de Manuel, leur précepteur.

Le fort de ces malheureux prêtres avait été si bien déterminé depuis plusieurs jours, que le fossoyeur de la paroisse St. Sulpice avait reçu d'avance un assignat de cent écus, pour préparer à Montrouge la fosse qui devait recevoir leurs cadavres! Effectivement, ils y surent déposés le lendemain matin. Dix tombereaux les y porterent; Dieu ne permettra pas sans doute, que le nom de ceux qui commanderent cette sosse, demeure

toujours caché.

Ils connaissaient tous la fin qui leur était deftinée, & pourtant, loin de chercher à se souftraire à la mort, on en vit quelques-uns venir se réunir à leurs parens & à leurs amis dans ce dépôt respectable. La veille du massacre, les trois évêques donnerent l'ordre à leurs gens d'affaires, d'acquitter scrupuleusement toutes leurs dettes; ainsi ils périrent non-seulement avec la conscience de n'avoir fait du mal à personne pendant leur vie, mais encore avec la consolation de ne faire

tort à qui que ce soit en mourant. (*)

Un membre de la commune vient à 8 heures du foir annoncer à l'affemblée les excès auxquels se livre le peuple; ce n'est qu'à cette heure que l'affemblée déja instruite par le tumulte public de ce qui se passait, nomme des commissaires pour se transporter aux lieux où l'on massacre. L'évêque intrus Fauchet est un de ceux qui doivent aller aux Carmes. Il refuse sa mission. Cent prêtres, dit-il, viennent d'y être tués. Ma voix sera-t-elle entendue? Je ne le crois pas. Non, prêtre indigne, ta voix n'y eut pas été entendue, & comment les affaffins auraient-ils pu t'entendre parler en faveur de tes victimes? N'était-ce pas toi qui avais appellé fur eux le carnage & la mort? En ufurpant leurs places, tu ne leur avais laissé que le tombeau pour afyle! une main invisible te repousse aujourd'hui de l'enceinte qui renferme leur dépouille terrestre; vivans, tu ne pouvais foutenir leurs regards; ils ont fermé les yeux à la lumiere, & leur aspect t'effraie & te poursuit encore! tu dis que ta voix ne sera pas entendue! dis plutôt qu'une voix secrete crie au fond de

^(*) On proposa souvent à l'archevêque d'Arles des moyens de sortir de la prison des Carmes, en alléguant ses infirmités, & les soins qu'exigeait sa santé. Jamais il ne voulut consentir à s'évader. Il répondait toujours : je suis trop bien ici. Je dois l'exemple. Je suivrai au moins celui que me donnent mes respectables compagnons. On mettait la vertu & la patience de ces infortunés à toutes sortes d'épreuves, & toujours leur résignation désarma leurs bourreaux. Je ne citerai qu'un seul trait entre plusieurs autres. Un gendarme de service sumait sa pipe; il trouva qu'il serait plaisant d'aller s'asseoir à côté de l'archevêque d'Arles, qui ne pouvait qu'à peine sortir de son fauteuil, & de lui couvrir la figure de la sumée de sa pipe, en l'accablant tantôt des plus grossieres injures, tantôt en affectant un respect dérisoire, & lui disant : Monseigneur, c'est donc demain qu'on tue votre grandeur, &c. Le prélat sussouant de mal-aise, resta un quart-d'heure avant de le prier de changer de place & de conversation. Le gendarme ne lâcha prise, que lorsqu'il eut honte luimême de son acharnement. En lisant tous ces traits, on croit lire l'histoire de la persécution des Ariens : nous sommes revenus aux tems de la primitive église.

ta conscience bourrelée, crie à tous tes semblables, suyez malheureux, suyez l'entrée du sanctuaire de la divinité. Pavete ad sanctuarium meum! Dis plutôt, vil prêtre de Baal, que le sang de Jesus-Christ mêlé avec celui de ses martyrs, sorme entre eux & toi une barriere impénétrable; dis, conviens que la trompette du jugement dernier t'a déja fait entendre l'arrêt de ta damnation éternelle, qu'elle t'a répété ces terribles paroles du fils de l'homme; va t'en, maudit de Dieu, tu ne t'asseoiras pas à ma droite; vade, non sedebis a dextrâ meâ.

Et vous, constitutionnels, auteurs de tant de maux, vous qui voulutes dans votre orgueil substituer un nouveau culte & de nouvelles loix, au culte & aux loix antiques de vos peres; àpôtres de l'irréligion, disciples de Mirabeau, enfans du démon, vous Thouret, Camus, Périgord, Treilhard, Chapelier, Lameth, Duport, &c. qui prépariez avec une joie barbare l'affassinat de tant de victimes par vos dérifions & vos perfécutions; philosophes superbes, entrez dans ce parvis où 160 ministres de la divinité viennent d'attester leur foi en répandant tout leur fang; venez contempler votre ouvrage; voilà pourtant le réfultat de vos déclamations & de vos perfidies. Vous, Barnave, osez dire que ce sang n'est pas assez pur pour être regretté; vous, Charles Lameth, ofez vous rappeller que vous avez demandé un supplément à la révolution. Et toi, Camus, toi, que la providence femble avoir couvert d'un masque de sang, ainsi qu'elle avoit marqué Cain du figne de la réprobation, approche de cet autel où sont entassés au pied de la croix tes bienfaiteurs, tes clients; repais tes yeux de cet horrible spectacle; sature-toi de l'aspect de leurs blessures, & de leurs mutilations, & que, du milieu de tant de morts, une

voix déchirante te fasse entendre ce terrible reproche, c'était donc pour nous faire égorger ainsi

que nous t'avions nommé notre défenseur!

Philosophes mondains, qui, depuis si longtemps, essayez de répandre les germes de l'irréligion & de l'incrédulité, voyez comme la divinité fe joue de l'œuvre de vos mains. En vain vous réunissez contre elle les futiles travaux de la philosophie ancienne & nouvelle; les sophismes de l'antiquité, le scepticisme, l'athéisme modernes viennent se briser devant un rayon de la toute puissance de l'être suprême. Un jour, une heure lui suffisent pour réduire en poussiere l'édifice fragile de vingt fiecles de corruption. Direz-vous que l'attachement aux biens de ce monde, que l'orgueil aient pu inspirer affez de fanatisme aux ministres de Dieu, pour envisager la mort avec autant de courage, la supporter non-seulement avec fermeté, mais encore avec joie, lorsque leur vie, leur richesse ne tenaient qu'à un mot; en bien! quittez les tombeaux des Carmes, transportezvous au féminaire de St. Firmin, à Ste. Pélagie, à l'Abbaye, à Versailles, à Lyon, à Rheims, à Meaux; par-tout & en même temps, le carnage s'y exerce fur des prêtres, & par-tout, les bourreaux trouvent la même réfignation, la même piété, jusques dans les rangs les plus reculés de la hiérarchie eccléfiaftique. Suivez enfin celles des victimes à qui le ciel a permis d'échapper à la proscription générale pour être par-tout l'univers des témoignages vivans des jugemens de Dieu & de la perfécution de fon églife; voyez tous les peuples, jusqu'à ceux même divisés de croyance avec eux, rendre hommage à leurs vertus, tendre à leur misere une main secourable, & renouveller chaque jour pour eux le miracle de la multiplication des pains. Ah! si vous refusez encore de croire

après cela à l'existence d'une divinité protectrice & vengeresse tour-à-tour, allez, philosophes de la terre, allez vous joindre aux bourreaux de ses ministres; que le pays qui vit tant de crimes, renferme aussi tous ceux qui cherchent à les exténuer ou à les approuver; partagez tous les mêmes sureurs, le ciel vous reserve les mêmes supplices.

Mais du moins, qu'un exemple aussi terrible ne soit point perdu pour l'instruction de la génération présente, & de la postérité. Peuples qui nâquites au sein de l'église, voyez où conduisent ces théories des novateurs; ce ne sont d'abord que de soibles commencemens par où ces esprits turbulens sont comme un essai de leur liberté; mais quelque chose de plus violent se remue dans le sond des cœurs, c'est un goût secret d'attaquer tout ce qui a de l'autorité, et une démangeaison d'innover sans sin, après qu'on en a vu le premier exemple. Ecoutez ce que Bossuet vous disait à la fin du siecle dernier, quand il traçait d'avance, dans son éloge sunebre de la Reine d'Angleterre, les malheurs dont nous rougissons aujourd'hui.

"Lorsqu'une puissance veut attirer à elle les "droits & l'autorité de l'église, rien ne peut rete-"nir la violence des esprits séconds en erreurs, "& Dieu, pour punir l'irréligieuse instabilité de "ces peuples, les livre à l'intempérance de leur "folle curiosité; en sorte que l'ardeur de leurs "disputes insensées, & leur religion arbitraire,

" deviennent la plus dangereuse de leurs maladies. " Il ne faut point s'étonner, s'ils perdent le ref-" pect de la majesté des loix, ni s'ils deviennent " factieux, rebelles & opiniâtres. On énerve la " religion quand on la change, & on lui ôte un " certain poids qui seul est capable de tenir les " peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais " quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte ce " frein nécessaire; & on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre " maîtres de leur religion. C'est de là que nous est né ce prétendu système, inconnu jusqu'ici, qui doit anéantir toute la royauté, & égaler tous les hommes, fonge féditieux des indépendans, & leur chimere impie & facrilege : tant il est vrai que tout se tourne en révoltes, & en penfées féditienses, quand l'autorité de la religion est anéantie. Mais, pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le St. Esprit a prononcée " par une sentence manifeste? Dieu même menace les peuples qui alterent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, & par là, de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophete Zacharie: Leur ame, dit le Seigneur, a varié envers moi, quand ils ont si souvent changé la religion, & " je leur ai dit, je ne serai plus votre pasteur: " c'est-à-dire, je vous abandonnerai à vous-mê-" mes & à votre cruelle destinée, & voyez la suite: Que ce qui doit mourir, aille à la mort; que ce qui doit être retranché, soit retranché. Enten-,, dez-vous ces paroles? et que ceux qui demeureront, se dévorent les uns et les autres. O pro-" phétie trop réelle, & trop véritablement accomplie.—Anima eorum variavit in me; et dixi; ", non pascam vos. Quod moritur, moriatur; et , quod succiditur, succidatur, et reliqui dévorent ", unusquisque carnem proximi sui. ",

Vous le voyez, peuples de la terre, le Seigneur s'est retiré de la nation Française, & tous les sléaux dont il menace les nations corrompus, elle les éprouve déja; ils se dévorent les uns les autres. Débarrassés de tout frein, ceux qui les ont livrés ainsi à leurs passions, n'ont pas même pu conserver, je ne dirai pas leur estime, ni leur soumis-

sion, mais même une espece d'influence sur eux. Ma voix ne sera pas entendue, s'écrie leur saux pasteur; & le massacre, l'incendie, le régicide, la famine ne peuvent plus s'arrêter. Esset lamentable de ces viles slatteries qui n'ont pu qu'allumer les passions, en éteignant toute étincelle de vertu. Ainsi, dit encore l'orateur célebre que j'ai déja cité, ces terres trop remuées, et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont sait voir que d'effroyables précipices.

Il m'est impossible de conclure ce récit, sans faire connaître une partie des généreux martyrs qui périrent dans cette foirée défastreuse. Je réunis dans la même liste, les prêtres qui furent égorgés au féminaire de St. Firmin dans la foirée du dimanche 2, la nuit & la matinée du lundi 3. Ils étaient au nombre de 92. On n'a pu recueillir que très-peu de particularités fur ce massacre. Peu v ont échappés, par la maniere dont ils étaient gardés. Tout ce qu'on fait, c'est qu'on y égorgea dans les chambres & dans les cellules, dans les caves & dans les greniers, & même à la porte du couvent, devant les deux corps de garde qui y étaient établis pour les protéger. Un grand nombre étaient jettés par les fenêtres tous vivans, & achevés dans la rue, à coups de bûches, par des cannibales hommes & femmes. La plume se refuse à tracer tant d'horreurs.

Des martyrs de la religion, je passerai, dans le chapitre prochain, aux martyrs de l'honneur.



Liste des Personnes massacrées dans le Jardin du Couvent des Carmes, Rue Vaugirard, et au Séminaire de St. Firmin, les 2 et 3 Septembre 1792.

Mgr. l'Archevêque d'Arles. Mgr. l'Evêque de Beauvais. Mgr. l'Evêque de Saintes.

Messieurs,

Hebert, général des Eudistes, confesseur du Roi.

Dom Ambroise Chevreux, général des Bénédiez tins, ci-devant député.

Després, vicaire-général de Paris,

Langlade, v. g. de Rouen.
Bonneau, v. g. de Lyon.
Foucault, v. g. d'Arles.
De Fargue, v. g. de Toulon.
Torame junior, v. g. de Toulon.
Pazeri, v. g. de
Bruce, v. g. de Beauvais.

De Lubersac, aumônier de Madame Victoire.

François, supérieur de séminaire St. Firmin, Fauconet, s. du Sém. des trente-trois.
Durocher, aîné, s. des non convertis.
Andrieux, s. du séminaire de Ste. Anne.
Veron, s. dudit séminaire.
Félix, s. des doctrinaires.
Grillier, du séminaire de Beauvais

Grillier,
Meuret,
Gallais,
Spalmon,
Tome II.

s. du séminaire de Beauvais.

Messieurs .

de Launay,

Rousseau, supérieur de ladite communauté. Savines, s. des clercs de St. Sulpice.

Millon, s. du St. Sacrement.

Cassac, s. des philosophes à St. Sulpice. Le Franc, s. des Eudistes de Caen.

Burté, gardien des Cordeliers.

Lasnier, directeur de St. Nicolas. Le Rousseau, dir. de la Visitation.

Villerouin, dir. du couvent de Bellechass.
Girault, dir. des religieuses Ste. Elisabeth.
Thomas

Thomas, dir. des Ursulines.

Lanchon, dir. des religieuses de Port-Royal. Le Fevre, dir. de l'hôpital de la Miséricorde.

Delfaut, archi-prêtre de Sarlat.
Ermés, docteur de Sorbonne.
Bouchot, procureur des Doctrinaires.
bibliothécaire de St. Victor.

de Turménies, grand-maître du college de Navarre.
Briquet, professeur de théologie à Navarre.
Bénard, professeur de troisieme à Navarre.
Phelippeaux, chapelain du college de Navarre.
Keraurun, proviseur de Navarre.
Henoc, professeur au coll. du Card. le Moine.
le Grand, prof. de philosophie aucoll. de Lizieux.

ancien prof. au college de Rennes.

de Salins, chanoine de Couserans.
S. Sauveur, chan. de Sens.
Longuet, chan. de St. Martin de Tours.
de St. Remy, chan. de....
de Pradal, chan. de Ste. Génevieve.

Marembeau, secrétaire de l'évêque de Limoges. Le Clerc, secrét. du général des écoles chrét. Clairet, aumônier d'hôpital.

Le Ber, curé de la Magdelaine à Paris. Gros, c.deS.NicolasduChardonneretàParis.

Messieurs ,

Royé,

Quesneau,

curé de Charonne. Estrade. Candron, c. de diocese de Paris. c. du college du Card. le Moine, Schmitz, Bottin, c. du diocese de Lion. Colin, c. du diocese de Langres. c. de Nevers. Fougere, Maignien, c. du diocese de Rouen. c. de Pontoise. Aubert, c. du diocese de Rheims. Abraham, c. du diocese de Seez. St. Martin, Poret, c. du diocese de Seez. Le Jardinier, c. du diocese de Constance. Mauduit, c. au diocese de Sens. c. de Barville, diocese de Sens. Dubuisson, Pellier, c. de Montigny. Boisset, c. de Niort. c. au diocese de Saintes. Auzuret,

c. en Normandie.

c. d'Alone en Anjou. vicaire à St. Sulpice. Texier, v. en Touraine. v. de St. Gilles. Ploquin, Sanson,. v. de St. Merry. Mouffle, v. de Maisons près Paris. Dufour, v. de St. Etienne du Mont. Duval, v. du diocese de Paris. Copeine, w. de Dugny près Paris. Lezan, Lezan, junior, v. en Normandie. Le Meusnier, v. de Mortagne. Nativel, v. à Argenteuil. v. de St. André-des-Arcs. Seguin, La Porte, v. de Brest. v. du diocese de Limoges. Volondal, v. de St. Severin de Paris. Marmotan, v. de Niort. Marchand, v. de Niort. Londry,

prêtre de St. Nicolas du Chardoneret. Offief, Rousset, idem. idem. Veret, idem. Bize,

R 2

Messieurs ,

De Camp,

prêtre de St. Nicolas du Chardoneret. Balzac. Fautrel, idem. idem. Gillet, Le Clerc, idem. Le Maître, idem.

Dubousquet, p. aux Eudistes. Beaulieu, idem. idem. Le Bif, Blamin, idem. Saurin, idem. Dardan, idem. Durvé, idem. Duperron, idem. Grasset, idem.

p. de l'Hôpital de la Pitié. Falcos, St. James, Lacan, idem. idem. Second. Duroute, idem. Duval, aîné, idem.

idem.

La Devese. p. de l'Hôtel-Dieu. p. des Enfans trouvés. Rabé, p. de St. Roch de Paris. Barré, Guilleminet, idem.

p. de St. Sulpice. Dubray, idem. Guérin,

idem. Massin,

Le Mercier, p. de St. Eustache. Chiron,

p. de St. Jacques de la Boucherie. p. de St. Nicolas-des-Champs. Chaudet,

De Ruelle, p. de St. Gervais.

p. de St. Jacques-du-haut-pas. Kervisié,

Berac, p. de St. Sauveur. prêtre à Navarre. Carmus. Durocher, j. p. aux non Convertis.

p. du Séminaire des Trente-Trois. Formanton,

Giroult, p. de St. Firmin. Gosse, p. du St. Esprit.

Duteil, p. de St. François de Salles.

Messieurs,

Torame, l'aîné, prêtre de Blois,
Dufour, p. de Macon.
Monge, p. de Beaune.
Vialanchan, p. d'Alby.
Portier, p. de Sens.
Becavin, p. de Nantes.
Luzeau, p. de Nantes.

Pangonet de Sartret, Regnier, Violard, Vivoi, Aderis, Bouzé, Bonnet de Prade, Colmée, Costa, De la Lande, Furcy, Foret, Gandreau, Garrigues, Hergne du Route, Hedoin, Urbain le Febure, Fournier. Le Roi, Menot, Millet, Mouchet, Mounier, Loublier, Baugue, Boucharette, Augeard, Landéveau, Le Gué, Gauttier, Tangier, Collin, Guillaumot,

Prêtres sans dénomination.

Messieurs,

Des Granges,
Dumas,
Nizel,
Tessier,
Poncegenor,
Grasset,
Nativel,

Prêtres sans dénomination.

Boubert, diacre à St. Sulpice, Ravinet, d. de Nancy. Robert, d. de Luçon. De Rostain, d. de Lyon. De Ferriere, d.... Barreau, religieux Bénédictin. Massay, idem. Morel, capucin Allemand. Nogier, chantre aux Ursulines. Lambertini, clerc tonsuré, Thierry, Acolythe,

197

LAICS.

Messieurs,

De Villette, Chevalier de St. Louis, tué à St. Firmin. Il y avait vingt ans qu'il s'était retiré dans cette maison, et qu'il y vivait dans la retraite, et dans les exercices de piété, entiérement étranger au monde, et aux mouvemens de la révolution.

Regis de Valfons, ancien officier au régiment de Champagne, tué aux Carmes.

De la Vieuville, officier de marine.

Rigot,

De Brielle, laïc, attaché à l'hôpital de la Pitié.

202 42 inconnus.

244 tués.

Liste des Personnes échappées aux deux Massacres.

Aux Carmes.

Messieurs,

de Rochemure, vicaire-général de Senlis.

Dutillet, abbé de St. George du Maine,

de Douay, chanoine de Valenciennes.

Berton, chanoine de Lyon. La Pannonie, chanoine de Cahors.

Roger, curé au diocese de Chartres,

Fronteau, curé au Pont-de-Cé.
Bardé, curé de Besançon,
Le Roux, vicaire à Nantes.
Pradignac, prêtre de St. Sulpice,

Barbe, idem. Grayo Keroyenant, idem.

Montfleury, idem.

de l'Epine, prêtre de St. François.

de Lostande, prêtre.

Carby, prêtre Irlandais.

Breillot, prêtre de St. Eustache. Imberti, prêtre de Navarre.

Turc, chapelain des filles St. Thomas,

Guinal, chapelain des religieuses Ste. Elisabeth. Guyard, chapelain de la Miséricorde.

Martin, aumônier de la marine.

Michel, diacre aux missions étrangeres, Esteve, frere des Ecoles chrétiennes.

Le Tellier, minoré.

Forestier.

Maignen, maître de pension.

Duplain, journaliste.

Pitara de Marines, maréchal-de-camp.

Ferriere.

Camoussary.

Derest.

Dusaussoir.

L'abbé Godard, vic. gén. de Toulouse, sauvé le premier Septembre, par l'abbé Fauchet.

R 4

A St. Firmin.

Messieurs;

de la Leu,
Magnelin,
L'Homond,
Lasoutant,
Bouchard,
Nolland,
Laurent,
Gomer,
Lestang,
Delangres,
Boullanger,
Dumoulin,
Le Doux,
Adam,
Martin,

vicaire de St. Eustache, vicaire de St. Hyppolite. professeurau college du Card.le Moine. prêtre de St. Nicolas du Chardonneret, idem. prêtre du college de Navarre, prêtre de Navarre.

Prêtres,



Suite des Massacres du 2 Septembre.

Massacre à l'Abbaye.

J'AI donné dans le chapitre précédent, le récit du massacre des 252 prêtres au couvent des Carmes & au séminaire de St. Firmin; je dois transporter maintenant mon lecteur aux portes

de la prison de l'abbaye St. Germain.

Qu'ajouterai-je au récit qu'en a fait sous mes yeux un témoin oculaire? Je l'ai déja imprimé ce récit. On l'a relu vingt sois, l'agonie déchirante de mon malheureux ami St. Méard; je me bornerai à suppléer à ce que la prudence lui a ordonné de taire, & je révélerai ce que l'amitié lui désendait de me cacher.

Lié depuis long-tems avec lui, la révolution vint resserrer notre vieille amitié, par l'horreur qu'elle nous inspira également à l'un & à l'autre pour ses auteurs & ses effets. Cette conformité de goûts nous décida dès le commencement à dévoi-ler les uns, & annoncer les autres sans crainte & fans ménagemens. Il y avait déja trois ans que nous les couvrions des flots du ridicule, & des traits de la satyre, sans que la matiere put s'épuiser; dénoncés, brûlés, pillés, menacés, perfécutés, nous n'avions jamais lâché prife; le Palais Royal, les Thuileries, les clubs, l'assemblée nationale, les libraires, étaient les lieux où nous adressions d'abord en personne à Manuel, Fabre, & Desmoulins, les vérités fanglantes, & les épigrammes que nos journaux répétaient ensuite à toutes les provinces. Nous dûmes émigrer ensemble au mois de Juillet, lorsque le mal nous parut sans re-

mede. Le desir d'être utiles encore quelque tems, l'espoir que le Roi, les Suisses & la garde nationale neutraliseraient l'influence pestilentielle des Marseillois, nous retinrent à Paris. Le 10 Août nous y surprit. La parité des sentimens qui nous animaient, nous faisait courir les mêmes dangers, & nous passions alors la plus grande partie de la journée ensemble, lorsqu'un ami commun vint m'avertir un jour du fort qui me menaçait, en m'annonçant l'emprisonnement de mon pauvre ami. Ma vie se consumait dans la douleur & l'effroi. La nouvelle des massacres des prisons vint mettre le comble à l'anéantissement de mes facultés, & me plonger dans une apathie stupide qui me préparait d'avance au repos de la mort. Quand les nuages qui troublaient ma pensée, venaient à s'éclaircir, l'image de St. Méard déchiré se présentait aussi-tôt à moi, & cette idée, jointe au fouvenir du spectacle de la tête sanglante de Suleau, me faisait mourir vingt sois par heure. Le lundi 3 au soir, j'entendis frapper auprès du lieu qui me recélait. Un ami inquiet venait s'informer si j'existais encore. La conformité de son nom le fit annoncer, sous le nom de St. Méard, à celle dont j'étais le prisonnier. A ce mot, ma fensible geoliere sécha ses pleurs, & se précipita au devant de lui. En appercevant un inconnu, l'erreur & la crainte firent fur elle l'effet de la foudre. Il nous fallut beaucoup de tems pour la rappeller à la vie. C'était un brave Anglais, le loyal Somers qui venait s'affurer par lui-même fi mon asyle était sûr, & si je pouvais compter que les affassins ne m'atteindraient pas. Le lendemain 4, les massacres continuaient encore; le véritable St. Méard, sauvé par miracle pendant la nuit, était dès le matin à ma porte. A peine revenu du quiproquo de la veille, je repoussais le domes

tique qui me l'annonçait pour la seconde sois, lorsque je le vis dans mes bras, & que je pus le presser sur mon cœur. Ce moment me sit oublier tous ceux qui l'avaient précédé. Un éclair de joie que j'essayerais vainement de peindre, dissipa trois semaines de soussfrance—que l'on m'assure au prix des plus assreuses inquiétudes la même jouissance,

& je recommence encore.

Le juge populaire qui s'était établi au poste de l'abbaye, pour y faire exécuter les jugemens déja inscrits sur les tables de proscription de Danton, était l'huissier Maillard, un des hommes du 14 Juillet, du 5 Octobre & du 10 Août: habitant du fauxbourg St. Antoine, il sut pendant toute la révolution, l'associé de Santerre, de Panis, de Gonchon & de Palloy, pour la direction de ce terrible fauxbourg. Il couronna sa carrière en prési-

dant aux massacres du 2 Septembre.

Lorsque les prêtres renfermés dans le cloître de l'abbaye, eurent été facrifiés, les affaisins demanderent à grands cris les Suisses qui y étaient détenus. Les bas-officiers furent massacrés sans interrogatoire ni jugement. De tous les officiers supérieurs, il ne restait que le Capitaine Reding. On n'avait pas pu le transférer à la Conciergerie avec les autres, à cause de la blessure qu'il avait reçue au 10 Août. St. Méard n'a point ofé retracer une circonstance affreuse de sa mort qui se passa sous fes yeux. Voici comme il me l'a dépeinte. Les bourreaux qui vinrent chercher ce malheureux homme, pour le faire marcher au lieu de son supplice, voyant que sa blessure l'empêchait de se foutenir, le chargerent sur leurs épaules. La douleur lui arrachait des cris déchirans. Un troisieme bourreau qui fuivait, prit le parti, pour appaiser le bruit, de lui scier la gorge avec son sabre, & il commença cette exécution aux yeux même de

ses compagnons de chambrée. A peine était-il parvenu aux premieres marches de l'escalier, que ceux-ci s'apperçurent, à la cessation de ses cris, qu'il avait cessé de respirer. Quis talia fando,

temperet !

Le député Jouneau, dont j'ai parlé ci-devant, arrêté pour avoir frappé Grangeneuve, avait déja vu partir pour le supplice quelques - uns de ses compagnons, lorsqu'il fut reconnu par deux fédérés. Il s'éleva entre ces deux hommes de fentimens opposés, une discussion sur l'inviolabilité du représentant de la nation. Celui qui le favorisait, lui procura les moyens d'écrire au président de l'assemblée. Jouneau qui ne manquait ni de courage, ni de présence d'esprit, trouva moyen, après avoir écrit sa lettre, de gagner du tems pour en avoir la réponse, en causant & buvant avec fon affaffin. Cependant, il fallait porter cette lettre, & les ordres du directoire des massacres étaient formels, pour arrêter la fortie de tout papier; en vain le fédéré qui fervait Jouneau, obfervait-il à Maillard qu'il s'agiffait d'un député, celui-ci examina la liste qui lui avait été remise, & ne voyant aucune note favorable à Jouneau, il arracha la lettre, & la jetta sur la table du lieu où il rendait ses jugemens. Le fédéré ne se découragea pas. Il resta dans le guichet, attendant une occasion favorable de reprendre cette lettre sans être apperçu, & de la porter à son adresse. Le massacre d'un prisonnier qui se débattait contre ses affassins, lui permit de le faire, & de s'échapper au milieu de la confusion. Le président de l'assemblée réclama son confrere, qui sortit non fans peine. On vit avec plaisir Jouneau fauvé. C'était un officier de gendarmerie, pere d'une nombreuse famille. Sa querelle avec Grangeneuve avait pris fa fource dans un motif honnête; il voulait l'empêcher de commettre une injustice criante dans l'assaire de la ville d'Arles dont il était rapporteur, & Grangeneuve persévéra tellement dans sa mauvaise soi, que Jouneau ne put retenir son indignation. La conduite de Grangeneuve & l'acharnement qu'il mit a faire massacrer son rival, sournirent depuis à Marat un de ses griess contre la faction de la Gironde. Marat reprochant à un prétendu philosophe son peu de sensibilité, la chose était neuve! Ensin Jouneau parut à l'assemblée, ayant du sang, jusqu'à mi-jambe, & ramené par trois assassins qui ordonnerent à l'auguste Sanhédrin de le juger sans délai, sans quoi le peuple saurait bien le retrouver.

M. de Montmorin ex-ministre, reçut son jugement & le subit avec sermeté, au moment même où Jouneau était élargi. Il alla tomber à ses pieds. Le rôle que ce ministre a joué dans la révolution, m'oblige à quelques détails sur sa carriere politique; voici les traits principaux que j'en ai recueille dans la correspondance & les conversations d'un ancien deputé aux états-généraux, accoutumé à bien observer, & à juger sainement les hommes & les choses.

" La fin déplorable de M. de Montmorin, la " rage avec laquelle les Jacobins l'ont constam-" ment poursuivi, n'ont point préservé sa mémoire " d'imputations que l'on ose dire calomnieuses-" jamais sa fidélité & son attachement pour le Roi " ne se sont démentis, &, sans prétendre justifier " tous les détails de sa conduite, on a la certitude " que Louis XVI n'a pas cessé de le considérer " comme un homme qui lui était dévoué.

" M. de Montmorin, né avec un caractere " doux & facile, ne manquait ni de lumieres, " ni de courage; il avait l'esprit juste, il connais-" fait parsaitement la situation & les intérêts po" litiques de l'Europe; il avait fait une étude " approfondie de notre droit public, &, sans s'op-" poser à aucune résorme utile, son opinion sur " le caractere national, sur l'esprit & les préten-" tions des corps intermédiaires, lui faisait redou-" ter la convocation des Etats-Généraux.

" Des la premiere affemblée des notables, il prévit les orages qui se préparaient; il conseil-" lait alors, & pendant le ministere de l'Archevê-,, que de Sens, des mesures plus sages, & une , conduite plus ferme que celle qui prévalut: Sa déférence pour M. Necker, le fit participer à l'héfitation & à la marche incertaine de ce ministre, dans le début des Etats-Généraux. Et. I'on ne peut pas se dissimuler que la trop grande bonté du Roi contribuait autant que la faiblesse de ses conseils à rendre impraticable , une réfistance imposante aux entreprises des factieux--Des-lors, M. de Montmorin crut devoir capituler avec la révolution, & défendre de poste en poste l'autorité royale. Tel était l'esprit de fa conduite dans les affaires de l'intérieur---au dehors, il voulait entretenir la paix, " parce qu'il prévoyait que la guerre deviendrait défastreuse pour le Roi & pour l'état. Mais, comme il avait très-bien jugé la constitution & ses auteurs, il ne croyait pas à la possibilité de de maintenir un tel gouvernement, & toutes ses , vues, tous ses efforts tendaient à former au Roi dans l'intérieur un parti puissant, à l'aide duquel on pût guérir fans déchirement, les plaies de la révolution.--Tels furent les motifs des ", relations de M. de Montmorin avec le parti constitutionnel. Avant, & depuis le 20 Juin, il avait fait tout ce qui était en lui, pour engager " le Roi à fortir de Paris. Le Samedi 4 Août, " réuni chez lui avec plusieurs de ses amis, in-

" formé de l'horrible conjuration qui allait éclater, il leur fut démontré que le Roi était perdu, " s'il n'abandonnait la capitale, ne fut-il escorté que des Suisses, & de ses serviteurs les plus sideles : M. de Montmorin se chargea de déter-" miner Sa Majesté & de diriger toutes les mefures; mais le Roi, qui avait d'abord consenti, ", répondit le dimanche, je crains moins les dan-" gers qui me menacent que la guerre civile. Enfin, on fait qu'après l'arrestation du Roi à Va-" rennes, M. de Montmorin ne resta dans le mi-, nistère, que par une suite de son dévouement à S. M. Au furplus, dans le ministère le plus " orageux & les circonstances les plus difficiles, " il ne parut occupé ni de sa fortune, ni de ses " propres dangers. Son défintéressement se trouve constaté par l'état de sa succession, qui balance " à peu-près celui de ses dettes; son courage simple & calme fe manifesta fur-tout dans fon interrogatoire & dans la contenance avec laquelle " il se présenta à ses assassins. Quant à ses fautes " ministérielles pendant la révolution, on pense " que l'étendue de son esprit & de ses moyens " n'était pas proportionnée à l'importance des " événemens contre lesquels il avait à lutter, mais " quel homme, jusqu'à présent, s'est montré su-" périeur à l'époque où nous fommes? "

M. Thierry, premier valet-de-chambre du Roi, condamné à mort, criait encore vive le Roi, ayant une pique qui lui traversait le corps; & comme si ce mot eut été un blasphême, les assassins lui brûlerent de rage la figure avec deux torches allumées. Ainsi, ils employerent le fer & le feu pour détruire un des amis les plus sideles qu'ait eu Louis XVI. Malgré cette mort si glorieusement authentique, le scellé sut mis sur ses propriétés, comme émigré, & ce n'a été qu'avec les plus

grandes difficultés, que sa famille a pu en recon-

vrer la possession.

Le comte de St. Mart, chevalier de St. Louis, ancien colonel, un des prisonniers massacrés, sut percé d'une lance qui lui traversait les deux stancs. Ses bourreaux l'obligerent de marcher sur ses genoux, ayant le corps ainsi percé, & riaient jusqu'aux éclats de l'attitude, des gémissemens, & des contorsions douloureuses de la victime. Ils

finirent par lui couper la tête.

Le jeune Maussabré, dont il est question dans l'agonie de St. Méard, s'était caché dans une cheminée. Comme on le trouvait point, on voulut en rendre le geolier responsable. Celui-ci accoutumé aux ruses des prisonniers, & sachant bien que la cheminée était fermée par des grilles de fer, y fit tirer plufieurs coups de fufil. Un feul atteignit Maussabré, & lui cassa le poignet. Il eut le courage de réfister en silence à la douleur qu'il éprouvait. Le geolier prit alors le parti de brûler de la paille dans la cheminée. La fumée l'y fuffoqua. Il tomba de tout fon poids fur cette paille enflammée; on l'en tira blessé, brûlé, & à moitié mort. Porté dans la rue, sans avoir été jugé, on détermina d'achever de le tuer, de la même maniere dont il avait été commencé. Il resta près d'un quart-d'heure couché dans le fang, au milieu des cadavres, en attendant qu'on se fut procuré des armes à feu; enfin, on vint lui arracher la vie de cinq coups de pistolet à bout portant. Si ce malheureux jeune homme n'eut pas perdu la tête, il y avait quelque probabilité que son innocence, ses graces, sa jeunesse, l'eussent sait renvoyer. Audouin, m'a-t-on dit, est inconsolable d'avoir causé ce meurtre : hélas! que font à l'humanité tous ces regrets tardifs!

Avant leur jugement, ces malheureux prisonniers niers étaient obligés de remettre au président du tribunal de sang, leur bourse & leurs porte-seuilles. Qu'ils sussent absous ou exécutés, tout n'en était pas moins perdu. On a su que M. de Wittgenstein, en allant à la mort remit a Maillard une montre enrichie de diamans, sous sa promesse de la faire tenir à une semme de ses amies, qui n'en a ja-

mais entendu parler.

Tome II.

Poussés par les plus chers intérêts, des bourgeois qui n'avaient jamais ofé ou daigné se rendre dans les repaires que l'on nommait fections, y allerent ce jour là pour réclamer des amis & des parens, au nom de la fection fur laquelle ils vivaient. Plusieurs prisonniers furent sauvés de cette maniere. L'Abbaye fut même le lieu qui rendit à la société le plus de victimes. De ce nombre fut l'abbé Sicard, successeur du célebre abbé de l'Epée, dans l'institution des sourds & muets. Un ami nommé M. Monnot, l'arracha aux bourreaux, le dimanche 2, des le commencement des massacres, au péril de sa vie, & en lui faisant jusqu'à la section, un bouclier de son corps. Cependant que faisait cette stupide assemblée? Au lieu de convoquer la force publique, au lieu de mander les autorités existantes, au lieu de se transporter en corps aux endroits où l'on égorgeait, elle décréta que Monnot avait bien mérité de la patrie, puis elle passa froidement à l'ordre du jour, qui était la discussion d'un passe-port donné par le ministre des affaires étrangeres à l'envoyé de Parme, & un rapport du comité des finances & des domaines. Quelle froide & barbare atrocité! L'assemblée leve tranquillement sa séance à 11 heures du foir, pour la reprendre à 10 heures du matin; dans l'intervalle, chaque membre va fe reposer, & elle ose dire ensuite qu'elle n'est pas complice de la commune!

Il est difficile de mettre de l'ordre dans une semblable narration. Le lecteur est aussi empressé que moi de sortir de ce cloaque sanglant. Je vais recueillir encore à la hâte quelques notes d'horreurs, que je trouve dans mon porte-seuille, pour lui présenter plus vîte quelques traits de vertu qui le consoleront au moins au milieu de tant de calamités.

La fection du Contrat Social, ci-devant St. Euftache, apprenant qu'on massacrait les prisonniers de l'Abbaye, envoya dans cette prison trois différentes députations, pour réclamer deux de ses membres, qui y étaient détenus pour une légere rixe. Aucune de ces trois députations ne put parvenir jusqu'à l'Abbaye. Lorsque la troisieme eut appris à la fection qu'elle n'avait pas été plus heureuse que les deux premieres, M. B...., horloger, se leva & dit: que si on voulait le nommer d'une quatrieme députation, il croyait pouvoir réussir. Il fut exaucé; on nomma trois nouveaux députés, & M. B.... fut un des trois. Lorsqu'ils furent à quelque distance du théâtre du carnage, l'ardeur avec laquelle les bourreaux s'acharnaient fur leurs victimes, effraya les compagnons de M. B...., ils lui abandonnerent les pouvoirs de la fection & s'enfuirent. Il s'avança avec beaucoup de peine, & marchant fur des lambeaux de chair, & enfonçant dans le fang jusqu'à la cheville du pied. Arrivé à la porte de la prison, deux bourreaux, les mains enfanglantées, le faisirent au collet, en lui criant:,, Malheureux! que viens-" tu faire ici? es-tu las de vivre? -- je viens, ré-, pondit-il, réclamer deux citoyens de ma fec-,, tion. -- As-tu tes pouvoirs? où font-ils? --- les

" bien te retrouver."

Lorsque M. B... fut dans le guichet, d'autres

voilà--- eh bien, entre; au furplus nous faurons

bourreaux lui firent les mêmes questions, auxquelles il répondit de la même maniere. Parmi ces gens-là, les uns buvaient, les autres fumaient; d'autres affouvis de vin & de fang dormaient. M. B... ne voyait les objets qu'à la lueur de deux ou trois torches. Il demanda le président; on le lui montra devant une table couverte de papiers, de registres, de bouteilles, de verres, de pipes, de fabres teints de fang. Il exposa l'objet de sa misfion, & montra ses pouvoirs. Deux bourreaux le tenaient toujours à la gorge. " D'abord, dit le " préfident, voyons fi ceux que tu réclames, font " encore ici." En difant cela, il parcourait un registre, & s'écria tout-à-coup: " Oui, ils y sont " encore. --- Pourquoi, demanda-t-il enfuite à M. B... font-ils ici? -- Pour une légere querelle " qui n'a eu aucune fuite fâcheuse. --- En es-tu " bien fûr? - Très-fûr .-- En réponds-tu fur ta " tête? -- Oui. -- Eh bien, voilà du papier, " figne; &, s'il y a contre eux le plus léger foup-" con d'aristocratie, ta tête sautera: voyons les " écrous!" Le président prit en esset le registre des écrous, & après avoir vérifié ceux des deux prisonniers, il s'écria: " Il a raison, il n'a pas " menti, on peut aller chercher ces deux hom-" mes. " Les deux prisonniers arrivés, M. le président dit à M. B..., Tiens, les voilà; va-t-en " avec eux. " M. B. .. les prit fous les bras, les ferrant contre sa poitrine le plus qu'il pouvait, & pria qu'on lui donnât une escorte pour arriver jusqu'à la rue. Le président ordonna à deux hommes de passer devant lui & de prévenir les affommeurs. Ces deux hommes le prirent au collet & le traînerent rapidement vers la porte de la rue. Cemme il allait franchir le seuil du guichet, un jeune homme de bonne mine, qui avait environ 19 ans, se jetta à ses genoux, & lui cria:

, Et moi aussi, Monsieur, sauvez-moi!" M. E ... n'eut pas le tems de répondre, parce que ses conducleurs le tirerent hors de la prison, tandis que des bourreaux se jetterent sur le jeune homme, & l'entraînerent après lui. M. B... fut à peine dans la rue qu'il vit couper la tête à ce même jeune homme. Il voulait se hâter de s'éloigner, tenant toujours étroitement les deux prisonniers qu'il avait délivrés; mais un grouppe de bourreaux l'environna & l'arrêta., Tiens, regarde, lui dit , un d'eux, en lui montrant l'infortuné, qui ve-", nait d'être décollé; veux-tu voir le cœur d'un " aristocrate?" Cet homme avait à peine fait cette question, qu'avec son sabre, il fendit le tronc du cadavre, en retira le cœur tout faignant, & le mit sous les yeux de M. B... ensuite, il prit des mains d'un de ses voisins, un verre, dans lequel il exprima le fang qui découlait du cœur, & but une partie de cette infernale boisson. M. B... ne fait pas s'il y avait déja du vin ou une autre liqueur dans le verre, parce qu'il était tout rouge de fang en dedans comme en dehors. Lorfque le cannibale eut bu, il présenta le verre à M. B... en lui difant: ,, Allons à ton tour. " Il fallut faire semblant de goûter à cet horrible breuvage. Cette épouvantable épreuve fubie, l'antropophage s'écria:,, Voilà un brave homme; car s'il y en avait , eu plusieurs comme lui dans les sections, cin-, quante pauvres innocens que j'ai égorgés, ne ", l'auraient pas été!" M. B... ramena les deux particuliers qui lui devaient la liberté & la vie, fe mit au lit en arrivant chez lui, & fut plusieurs jours malade.

A huit heures du soir seulement, c'est-à-dire, cinq heures après le commencement du massacre, l'assemblée envoya douze commissaires dans les prisons. Aucun n'alla aux Carmes, tout y était sini

e

e

S

1

à cette heure; les commissaires qui se rendirent à l'Abbaye furent Duffaux, Chabot & Bazire. Soit frayeur, soit complicité, ils n'opérerent rien sur l'esprit du peuple. Dussaux en revenant rendre compte de sa mission à l'assemblée, dit que Bazire & lui, avaient en vain essayé de haranguer les assasfins; quand le peuple avait vu qu'on s'opposait à ses projets, il leur avait imposé filence. Chacun de nous, ajouta-t-il, parlait à droite & à gauche à ses voisins, mais les intentions pacifiques de ceux qui nous entendaient, ne pouvaient pas se communiquer à des milliers de citoyens. Nous nous sommes retirés, & l'obscurité nous a empêché de voir ce qui se passait. Chabot ajoutant depuis à ce récit, a imprimé en Octobre que, pour parvenir au lieu des massacres, il avait été obligé de passer sous une voûte d'acier de dix mille fabres. Le projet de ces deux miférables était alors de perfuader que c'était le peuple qui avait demandé, vu commettre, & commis ces exécutions; mais bientôt le combat s'étant engagé entre les assassins du 10 Août & ceux du 2 Septembre, l'intérêt des premiers leur a fait révéler toutes les vérités confidentielles & les arrieres pensées de ces journées effroyables, Voici ce que Brissot leur dit : (après avoir eu son mandat d'arrêt, & après avoir été chassé des Jacobins.)

" (*) Je prouverai que le peuple de Paris n'a eu aucune part à cette atrocité digne de cannibales; qu'il n'est pas vrai, comme le dit calomnieuse, ment l'arrêté du 12 Octobre, qui l'appelle une importante journée, qu'elle ait été l'ouvrage de 30,000 citoyens, qui s'étaient portés au Champde-Mars pour s'enrôler. — Je prouverai, contre cet arrêté que le massacre a commencé à deux

^(*) A tous les républicains de France, sur la Société de Jacobins, par J. Briffot, p. 38.

ou trois heures; qu'à cette époque il n'y avait pas 100 citoyens au Champ-de-Mars; que le massacre a précédé l'enrôlement; que tous les motifs allégués pour le justifier sont absurdes; qu'on a eu jusqu'à la précaution de commander dans les journaux des prétextes & des fables; que ces horreurs auraient pu facilement être réprimées; que le massacre a été commis au plus par une centaine de brigands inconnus, auxquels se sont mêlés quelques citoyens de Paris, actuellement en horreur à leurs concitoyens. Louvet ajoute à ce qu'écrit Brissot. (*)

" Chabot a osé imprimer qu'il avait passé sous " une voûte de dix mille sabres; eh bien! le res" pectable Dussaux qui était avec lui député de
" l'assemblée nationale, attestera que deux cens
" hommes auraient facilement dispersé les bour" reaux & les spectateurs, & puisque je le cite,
" je rapporterai un trait qu'il m'a raconté, &
" qui fait frémir. Un de ces malheureux qu'il
" haranguait, lui dit : Monsieur, vous avez l'air d'un bien brave homme, mais rangez-vous donc, il
y en a derrière vous, deux que vous nous empêchez de tuer depuis un quart-d'heure; et après eux,
nous en aurions déja expédié vingt.

Enfin, il n'y a pas jusqu'à un Docteur Moore, qui, après avoir bien gémi de l'état malheureux où nous réduisait notre ancien gouvernement, alla à Paris avec le Lord Lauderdale au mois d'Août dernier, pour avoir le plaisir d'examiner la France en état de liberté; il n'y a pas, dis-je, jusqu'à ce brave Théologien Moore, qui ayant eu une inclination d'aller voir les massacres de l'Abbaye, ne compta dans la rue que deux cents spectateurs

^(*) A Maximilien Robespierre, & à ses royalistes, Louvet, &c. page 47.

devant la porte (*) où se faisaient les exécutions. Les massacres de l'Abbaye étaient donc comme ceux des Carmes, l'ouvrage d'un très-petit nombre de scélérats. Je reviendrai bientôt sur le comité qui les dirigeait. Je reprends mon récit.

e

S

r

Quelques jours avant le 2 Septembre, la fille de M. Cazotte avait été reconnue innocente, & il lui avait été permis de fortir de prison; mais cette vertueuse fille, qui n'avait nas quitté son pere un seul jour, ne pouvait le laisser seul sans secours & sans défense. Le ciel lui inspira de demander comme une grace, & elle l'obtint, la permission de rester en prison auprès de son pere. Là, ses peines furent adoucies par la conscience de remplir le plus saint des devoirs, le devoir filial, par les bontés de Madame la Princesse de Tarente, & par la fociété de Mademoifelle de Sombreuil, plus heureuse qu'elle depuis, mais alors sa compagne d'infortune & de vertu. Arriverent ces journées cruelles qui furent les dernieres de tant de Francais irréprochables. Elifabeth Cazotte, faifant céder à l'effroi, l'intérêt du falut de son pere, intéressa par la jolie figure, par la pureté de son ame, par la chaleur de ses expressions, les Marseillois qui fe glissaient de tems en tems dans l'intérieur. Elle leur fit promettre leur protection pour son vieux pere qu'elle voyait menacé de la mort la plus affreuse.

Ce fut après trente heures de carnage que le jugement de Cazotte fut rendu. Cazotte dans toutes

^(*) Journal of a Residence en France, &c. by John Moore, M. D. Ce docteur mérite d'autant mieux la consiance des démocrates Anglais, qu'il ne manque pas de leur répéter avec La Fayette, que l'injurection est le plus saint des devoirs de l'ami de l'humanité & de sa patrie. Il est vrai qu'il ajoute un commentaire à la maxime du docteur Français; il a soin de dire une ligne plus bas; lorsqu'il se présente une occasion, où le succès est probable: ,, As soon as any occasion presents, isself, which promises success." Tom. I, page 322.

ses lettres à M. de la Porte, peignait Pétion tel qu'il le voyait. Aucune note favorable n'était fur la liste de la commune. Déja le fer était levé. Dix bras sanguinaires étaient prêts à percer ce sein respectable. Sa fille s'élance au col du vieillard, & présentant sa poitrine aux assassins; vous n'arriverez à mon pere, s'écria-t-elle, qu'après m'avoir percé le cœur. Les fers s'arrêtent. Les Marfeillois reconnaissent celle à qui ils ont promis protection. Un cri de grace se fait entendre; mille voix le répetent. Elifabeth plus belle encore au milieu de son heureux désordre, embrasse les meurtriers; & couverte de fang humain, mais triomphante, elle emmene son pere, & vient le déposer dans le sein de fa famille. Electrifés par l'ascendant irrésistible de la vertu, & par ce trait divin dont une femme jeune & belle frappe tous les êtres, speclateurs & affassins entourent le pere & la fille. Nommez-nous vos ennemis, que nous vous en fassions justice, lui criaient-ils; eh! puis-je en avoir, leur répondait le vieillard en souriant, je n'ai jamais fait de mal à personne.

Ainsi sut sauvé pour un moment ce loyal Français, par le courage & la constance de son enfant, & déja la muse du chant, le burin, la poésie & l'histoire se disputent à qui conservera mieux le souvenir de cette action héroïque. Pourquoi sautil qu'une impression aussi flatteuse soit détruite si promptement. Hélas, il m'est impossible de me soustraire à la nécessité où je suis de continuer le récit des malheurs du vieux Cazotte. Elisabeth (ce nom qui rétrace toutes les vertus) Elisabeth l'avait sauvé; Pétion, cet insame Pétion, dont le nom seul rappelle tous les crimes, conspira contre son peuple qui l'avait absous, & Cazotte périt

quelques jours plus tard.

Les soins de Roland & de Pétion à faire impri-

mer & circuler les papiers trouvés chez le Roi, avaient répandu par-tout les lettres de Cazotte. Les Jacobins murmurerent de ce qu'il avait été épargné. Ses amis ne le crurent pas en fûreté. Ils voulurent l'éloigner de la capitale. Mais lui, ne voulant pas donner, à son âge, le spectacle d'un

fugitif, attendit son fort avec résignation.

Ici, nous allons voir la vertu aux prifes avec l'adversité; le désordre de la joie n'animera plus la figure d'Elisabeth; pâle, échevelée, la mort dans l'ame, il me reste, lecteur, à vous la montrer arrachée des bras de son pere, lui tendant en vain ses mains désaillantes, & succombant sous des horreurs plus cruelles encore que celles qu'elle a

évitées la premiere fois.

Après 9 jours de liberté, le 12 Septembre, un foldat de Châteauvieux fe présente muni d'un mandat figné Panis & Sergent, appuyé d'un ordre figné Pétion. Ce foldat enjoint à Cazotte de monter en voiture pour se rendre avec lui à la municipalité! Sa fille l'y fuit, malgré l'opposition de l'odieux Archer. Le fiacre les mene à la prifon de la Conciergerie du palais; on y fait entrer Cazotte, & la porte en est refusée à Elizabeth avec une insultante grossiéreté! Elle vole à la commune, & chez le ministre de l'intérieur; son sentiment, ses cris, ses charmes arrachent des tigres qui ont envahi l'autorité, la faveur d'être la servante de fon pere. Elle remplit ce pieux devoir jufqu'au dernier moment. Son bon pere la consolait, lui recommandait de confoler fa mere, de le rappeller au fouvenir de ses amis. Jamais un mot d'aigreur, jamais un reproche, ne fortit de sa bouche contre ses barbares persécuteurs. Dans ce long interrogatoire qui précéda la sentence de mort, il ne chercha point à se disculper; il reconnut ion écriture, & ne put jamais penser que l'on

fongeât à faire un sujet sérieux d'accusation, de l'épanchement de sa pensée dans le sein d'un ami. Remarquant à quel point était portée l'animosité de ses juges, il disait tranquillement à son désenseur: vous avez là, monsieur, une bien mauvaise cause. Lorsque les questions surent épuisées, on accorda trois heures à son grand âge. Il les employa à dormir comme un ensant au berceau, ainsi qu'il l'avait déja sait pendant une partie du massacre qui avait précédé les dangers qu'il avait courus lui-même à l'Abbaye. Deux de ses juges passerent devant lui, & ces paroles de leur bouche surent entendues: Dors, dors, tu dormiras bientôt du sommeil de paix. Malheureux! s'ils avaient cherché l'innocence; ce sommeil ne la leur aurait-il

pas démontrée?

Elizabeth Cazotte, encouragée par plusieurs personnes du Jury, qui lui avaient dit que la loi était contre son pere, mais qu'elle pourrait peutêtre encore obtenir sa grace, avait fait chercher les mêmes Marfeillois auxquels elle avait été fi redevable le 2 Septembre : déja elle avait assemblé de femmes, dirigé tous les moyens qu'elle avait pu employer; son cœur était plein d'espérance : eh bien! au moment où l'on prononçait l'arrêt à fon pere, on vint la saisir, pour la mettre au secret. Peignez-vous, lecteur, si vous le pouvez, son horrible fituation. De quel droit, difait-elle, avec cette expression qui ne peut-être que le cri de la nature, de quel droit attentez-vous à ma liberté? -- Mademoiselle; n'étes-vous pas bien ici? N'avez-vous pas ces femmes pour vous tenir compagnie? --- (Ils parlaient de deux bonnes lingeres qui s'étaient attaché à ses pas, & qui exécutaient les mouvemens qu'elle commandait.) Mon devoir m'appelle ailleurs, répondait-elle avec énergie, votre conduite est une trahison. - Voyez un peu cette petite insolente;

n'êtes-vous pas trop heureuse que l'on vous donne un officier municipal pour vous protéger? — Monsieur, si je vous parle avec aigreur, ma position l'excuse, mais il n'y a qu'une bassesse d'ame incroyable qui puisse vous porter à m'adresser des injures. — Pendant ce dialogue, l'infortunée entendait les barbares plaisanteries des juges de son pere; ils disaient avec une férocité sardonique, qu'elle pourrait saire le second tome de Nina.

Pendant que cela se passait, Cazotte était avec son confesseur. Il demande une plume, & écrit ces mots. Ma femme, mes enfans, ne me pleurez pas, ne m'oubliez pas; mais souvenez-vous sur-tout de ne jamais offenser Dieu. On le traîne à l'échafaud, il y arrive tranquille. Il coupe ses cheveux blancs lui-même, charge son confesseur de les remettre à sa fille. Je meurs, comme j'ai vécu, dit-il, d'une voix sorte & assurée, fidele à Dieu et à mon Roi, & la hache du crime sit tomber sa tête res-

Son défenseur, M. Julienne, instruit que l'on voulait mettre Elisabeth en état d'arrestation, courut, avant que l'ordre n'en fut donné, pour la tirer de l'endroit où on la retenait encore par une prudence barbare. Après avoir quitté cet horrible séjour, elle sut obligée d'errer pendant huit jours de retraite en retraite, & de se présenter ensin devant les assassins de son pere, pour y recevoir d'odieux complimens & un arrêt qui l'innocentât. Cette sille angélique est demeurée en France. Il lui reste à adoucir l'amertume d'une mere inconsolable, & elle se livre à ce dernier devoir avec tout le zele qu'inspire la vertu.

Mademoiselle de Sombreuil, eut aussi elle le bonheur de sauver son vieux pere des piques des assassins; comme Elisabeth Cazotte, elle leur présenta son sein, s'offrit à leurs coups, & leur demanda la mort. Elle répandit les mêmes larmes, elle obtint le même triomphe; mais, plus heureuse que sa compagne, ce triomphe sut sans mêlange. Son pere vit encore, il a échappé à l'artiere vengeance de Pétion; &, tandis que sa fille recevant ses bénédictions, recueillait les palmes de la vertu filiale, son fils se crouvrait des lauriers de l'honneur dans les plaines de la Champagne, & recevait de la main même du Roi de Prusse, l'ordre du mérite militaire, sur le champ de ba-

taille où il l'avait conquis.

Les amis de Mademoifelle de Sombreuil me pardonneront d'avoir donné plus d'étendue au récit des malheurs de la jeune Cazotte. Elles méritent fans doute l'une & l'autre les mêmes éloges, mais l'infortune d'Elifabeth devait exciter plus d'intérêt. L'une a, auprès d'elle, des objets de consolation & d'espérance encore vivans; l'autre n'a plus que sa vertu & sa douleur. Elle a perdu fon bon pere; eh bien, j'ai desiré, en la peignant fous ses véritables traits, que chaque homme sensible en Europe ambitionnât le bonheur du vieux troubadour, que tous voulussent être le pere d'Elisabeth, & que toutes les filles, en pressant dans leurs bras les auteurs de leurs jours, vinssent leur jurer par le nom l'exemple, & les larmes d'Elisabeth, le même amour & le même dévouement filial. Cazotte, Sombreuil, vous qui nous retracez le zele & les vertus des filles Grecques, qu'il me foit permis de mêler, quoiqu'un peu tard, mon hommage à celui des Bardes qui déja vous ont célébrées. On disait que c'était pour vous peindre d'avance que Melpomene inspirait Ducis, lorsqu'il écrivait dans fon Oedipe :

> Antigone fera chez la race nouvelle De l'amour filial le plus parfait modele; Tant qu'il existera des peres malheureux, Son nom consolateur sera sacré pour eax.

es,

eu-

nê-

ar-

fille

nes

iers

ne,

le,

ba-

me

au

me-

elo-

olus

de

itre

rdu

ant

nfi-

eux

ľE-

ans

eur Eli-

ent

cez

me

non

ont dre

orf-

Madame la princesse de Tarente, aujourd'hui Duchesse de la Trémoille, éprouvait depuis 40 heures toutes les horreurs de l'agonie. Traduite à la fin devant le tribunal des bourreaux, elle y retrouva ses forces, lorsqu'elle entendit qu'on renouvellait encore les interrogatoires qu'on lui avait fait fubir à la maison commune. On voulait qu'elle accusat la Reine, qu'elle la déclarât coupable de quelques complots. On la menaçait de la mort, elle en entendait les apprêts, si elle persistait à défendre fon amie contre les calomnies que l'on vomissait contre elle, on lui promettait la vie si elle disait un seul mot. Le devoir, la vérité, la sidélité triompherent de la faiblesse du sexe, de la jeunesse de Madame de Tarente, & de l'horreur de fa position; elle ne cessa de refuter les accusateurs de Sa Majesté, au péril de sa vie; le ciel recompensa son courage & sa vertu; elle sut sauvée par fon courage même. Ainfi, le nom de la Trémoille acquit par elle un nouveau lustre, & les dernieres gouttes du fang de Châtillon ne coulerent point fous le fabre des affaffins. (*).

Je termine par ces traits de vertu le récit des massacres de l'Abbaye; je ne veux cependant point abandonner ce sujet, sans disculper St. Méard de l'hommage forcé qu'il a eu l'air de rendre au peuple dans sa relation. Il est plus aisé de condamner, que de juger impartialement une semblable démarche, lorsqu'on n'est point au milieu des bourreaux; mais sans parler de la loyauté con-

^(*) Madame la Duchesse de Trémoille est le seul & dernier rejetton de l'ancienne maison de Châtillon. La crainte d'offenser sa modestie, m'a empêché de m'étendre plus au long sur son interrogatoire, il me suffira dé dire qu'étant acquittée & reconduite à la porte de l'Abbaye, marchant dans un ruisseau de sang humain, on vint la chercher pour la reconstituer prisonniere, jusqu'à un plus amplement informé. Elle resusa de rentrer, elle demanda sa mort ou sa liberté immédiate. Les assassins frappés de tant de courage, la resporterent en triomphe chez elle.

nue de St. Méard, quand on a vu comme lui. fes camarades d'infortune exécutés huit jours après leur absolution, quand on a encore dans l'oreille les cris des morts & des mourans, lorsqu'un Roi prisonnier, & votre parti dispersé ne vous présentent plus de point d'appui n'est-il pas déja permis de masquer sa phisionomie pour se montrer en public? &, fi l'on ne peut qu'au prix de quelques flagorneries infignifiantes, propager un écrit qui le premier doit dévoiler les dattes, le tissu, & le dénouement de cette fanglante tragédie, qui a le droit de faire un crime à un écrivain d'avoir hasardé, pour y parvenir, quelques phrases vuides de fens? Il n'y a que des esprits mal faits qui puissent s'en offenser. Qu'ils aillent ceux-là, subir la même épreuve, alors leur opinion fera de quelque poids; en attendant je me borne à leur apprendre que, malgré cet hommage rendu aux circonstances, St. Méard a été plus de six semaines avant de trouver un libraire qui ait ofé vendre son agonie; sa publication a été un trait de lumiere qui a avancé la contre-révolution, & ce feul bien compensera toujours ce qui peut s'y trouver de mal.



Liste des personnes égorgées dans les prisons de l'Abbaye, les 2, 3, et 4 Septembre sous la direction d'un tribunal jugeant DANS LE SENS DE LA RÉVOLUTION (*), et présidé par le nommé Maillard, vainqueur de la Bastille, conducteur des femmes de Paris à Versailles, le 5 8 bre. 1789.

ECCLESIASTIQUES.

MM. l'Abbé de Bifgelin, ancien agent du clergé. L'Abbé de Chapt de Raftignac, vicaire-général d'Arles, député aux états-généraux, d'une ancienne & illustre maison du Périgord, docteur de Sorbonne, homme extrêmement cher à sa famille & à ses amis, auteur de l'accord de la révélation & de la raison contre le divorce, & d'une traduction du Grec en Français de la lettre synodale de Nicolas patriarche de Constantinople, à l'Empereur Alexis Comnêne sur le pouvoir des empereurs relativement à l'élection des métropoles ecclésiastiques.

L'Abbé l'Enfant, membre d'une société célebre, prédicateur du seu Empereur Joseph II. duquel il était singulièrement estimé, en suite de Louis XVI, dont on avait prétendu à tort dans ces derniers temps, qu'il était le confesseur. On lui attribue le discours à lire au confeil, sur le projet d'accorder l'état civil aux protestans, qui parut en 1787. Il est mort âgé de plus de

^(*) Expression du constitutionnel Charles Lameth.

70 ans. Sa piété douce, l'aménité de son caractere, la sûreté de son commerce, l'ont fait vivement regretter de ses amis. C'était le plus grand prédicateur du temps.

Royer, curé de St. Jean en Greve à Paris,

Saint Clair, vicaire général à Die.

Taveau, vicaire de la paroisse de St. Leu.

Capeau, Simon, jeune, Neveu,

Gervais,

Benoist, l'aîné, Benoist, cadet, Despommerais,

8 à 10 autres prêtres inconnus.

Officiers du Régiment des gardes Suisses (*).

MM. Reding, capitaine.
Diesback,
Erneft,

} fous-lieutenants.

prêtres sans dénomination.

MM. le Comte de Montmorin, ex-ministre des affaires étrangeres, cordon bleu.

De Wittgenstein, lieutenant-général & cordon rouge.

Le Vicomte de Maillé, maréchal-de-camp & cordon rouge.

De Rohan Chabot, frere cadet de M. le Prince de Léon.

Thierry de Villedavray, Chevalier de St. Louis, & premier valet de chambre du Roi.

De Champlost, premier valet de chambre du Roi. De Chantereine, inspecteur du garde-meuble de la couronne.

^(*) Les autres officiers avaient été transférés à la Conciergerie, pour y être jugés.

De Maussabré, aide-de-camp de M. le Duc de Brissac.

Le Comte de St. Mart, chevalier de St. Louis.

Des Fontaines,

De Vaugiraud, Vignier de Curny,

MM. de Romainvilliers, chef de division de la garde nationale.

Clément de Ste. Palaye, conseiller à la chambre des comptes.

Seron, procureur au parlement. De Charnois, homme de lettres. Du Perron, officier municipal.

Buob,
Bosquillon,

juges de paix.

Protot, directeur de la maison de secours en faillite.

Grandmaifon, Champelos,

accufés de fausses signaturés, & jugés par le tribunal criminel qui avait prononcé un plus amplement informé de six mois.

Marcon, officier de cavalerie. Vidot, avocat de Limoges. Ferat, acculé, ainsi que les deux précédens, de contresaction d'affignats.

5...C

Tome II.

T

Prisonniers sans dénomination particuliere, arrêtés avant et après le 10 Août; bas-Officiers du Régiment des Suisses, Gardes Nationales, Fournisseurs de la Maison du Roi, Membres des Sections, etc.

> Hoffman, Nerkadier, Dubouzet, cadet, Richenberges, Piat, Protuler, Beaufort. De Ville, Duchoux, Denluck, Mefferly, Jeannin, Conny, Egerly, Junge, Dorand, Douzolet, Girardin, Fitz, Rigaud, Buy, Braver, Vossona, Trefondant, Valvin, François,

Gaubert, Monnique, Maffellier, Marchion, Gribi, Durot, Martigue, Tourneur, Husler, Laufun, Hivol, Gloson, Drouard, Paul Kitian, Rochel, Difcrey, Colbe, Guery, aîné, Guery, cadet, Loys, Koop, Buglin, Melchior, Rochat, Musi, Cousin,

L

Mignon, Quicozel; Reillet, Get, Doucet, Champmartin, Sifret, Houvacher; Rapas, Juderwick, Raffe, Joseph, Diger, Pautier, Drouft, Vantier, Hubert, Guette, Hutrel, Jenurge, Villers, Trubert, Vanney, Hombarery, Rigaud; Suvilly, Mussina, Kockel, Vrillet, Sinon, Rapeau, Kanemenil, Manussier, Guiger, Messier, Dubois, Huré, Gerly, Victori, Crozat, Harlget, Chatelau, Laureat, Guidant, La Fontaine; Granny, O'Dennil, Ratelach, Vaudemer, Gennin, Avermann, Godard, Mathis, Kelfel, Cambi, Koffe, Matthieu, 20 non connus.

Total 180 personnes.

Liste des Personnes échappées au massacre des Prisonniers de l'Abbaye; soit reclamées par leurs Sections, acquittées par le Président des Marseillois, ou élargies dans la semaine qui précéda le 2 Septembre, tandis que l'on faisait les listes.

Elargis avant le Massacre.

MM. le Comte François de Jaucourt, député. Caron de Beaumarchais. Le Comte de Lally Tolendal. Augustin Monneron, négociant de l'Inde. D'Hauffonville, juge de paix. Comte d'Affry, colonel des gardes Suisses.

Acquittés ou sauvés pendant le Massacre.

Molé de Champlatreux, président au parlement de Paris.

Madame la Princesse de Tarente.

De Sombreuil, gouverneur des invalides.

Mademoiselle de Sombreuil, sa fille.

Cazotte, homme des lettres.

Elifabeth Cazotte, fa fille.

De Marguerie,

officiers de la garde du Roi. De Brassac, aîné,

De Brassac, jeune,

De la Chapelle, premier commis de la maison du Roi.

Jourgniac de St. Méard, ancien capitaine au régiment du Roi.

Rousseau, maître d'armes des enfans de France.

La Fontaine des Fourneaux, officier.

Jouneau, député de la Charente.

L'Abbé Sicard, instituteur des sourds & muets. Perseval, commandant des gardes nationales. La Comtesse de Fosse Landry, niéce de l'abbé MM. Boulard, notaire.

De la Milliere,

Du Verrier.

De Cany.

es

rs il-

da

es.

nt

01.

nc

é-

ce.

De la Vieuville.

Pariseau, journaliste. Lallemand, libraire.

Veuve de Bure, libraire.

Le Sueur, dit Bourguignon, garçon de la chancellerie.

> Colin, Briffe, Rocker, Moll, La Pie, Le Comte, Cambife, Ménarger, Pain d'Avoine, Le Noir, Gandolphe, Madame Geoffroy, Coureur, Tinkin, Gillet, Chamblain, Hartel,

Le Prieur,

Dorez, Venant, Ordinaire, Goleymer, Dernaud, Aldebert, Rouffel, Le Fevre, Le Pelletier, Sommery, Thomin, Musquinet, Pechmetz, Rebour, Poton, De la Leu, Les Bourreaux de Paris.

properties of the first selection

Liste des Prisonniers dont le sort n'est pas connu.

MM. de Valcroissant, chevalier de St. Louis.

Rayne, Fouquet, La Fresnaye, Backet, Tavernier, Potier, Fleury, La Museliere, Guerrier, Jaunet, Briffour, Killermichel, Solien, Gautier, Muguet, Daran, La Morandiere, Boucher, Chantrac, Doyen, Gibault, Coufin, Didier, Laurent, Le Guoy, Cheniere, Duffault, Morel, La Goupilliere, Dublot, De Taget, Bertrand, De Launay, Huguenin, Maffon, Eymer, Noirmont, Herbert, Cahier. Constant,

Liste des Prisonniers de l'Abbaye, transférés à la Conciergerie du Palais, avant le Massacre.

Officiers Suisses.

MM. de Maillardor, colonel en fecond du régiment des gardes, lieutenant-général, & cordon rouge.

Alimann, Adjudans-généraux.

De Salis, aide-major.

De Wilt, fous aide-major.

De Zimmermann, { lieutenans.

Le Marquis de Montmorin, gouverneur de Fontainebleau.

L'Abbé Douglas, attaché au château.

Douzet, Verrier, De la Grange, Dupertuis, Hulin, Gee, Renner, Oustann, De Caire, Mulbacken.

Récapitulation.

180 personnes égorgées.

68 renvoyées.

41 dont le fort n'est pas connu.

19 transférées & massacrées ailleurs.

308

(*) Non compris MM. de la Porte, Durozoi & Bachmann, exécutés.

Massacre au Cloître des Bernardins.

Je parle de cette prison avant la Conciergerie & l'hôtel de la Force, afin de fuivre leur topographie dans Paris. Il y avait en tout neuf théâtres de carnage, deux en deçà de la riviere, & fept au delà, les premiers au nord, les autres au midi. Les Carmes, St. Firmin, & l'Abbaye, étaient

^(*) Cette lifte est la plus exacte qu'il m'ait été possible de dresser, je ne prétendral cependant point qu'e le ne soit pas susceptible de rectification.

dans la partie méridionale de Paris. Les victimes qui y ont été égorgées, étant principalement des martyrs de la religion, j'ai du commencer par là.

Les quatre autres prisons, qui se trouvaient également au midi, étaient le cloître des Bernardins, la Salpétriere, Bicêtre, & la Conciergerie du Palais, qui est située dans l'isle Notre-Dame!

Le cloître des Bernardins était le dépôt où l'on avait transéré les forçats destinés aux galeres, qui étaient détenus dans la tour St. Bernard avant sa destruction. On y en comptait 73 détenus, attendant le moment où la chaîne partirait. Ils surent tous égorgés.

Massacre à l'Hôpital de la Salpétriere.

C'était dans cette maison que l'on rensermait les femmes de mauvaise vie, ou celles qui étaient condamnées à une punition plus ou moins grave par la police correctionnelle. Il y en eut 45 de maffacrées le 3 au matin. Dans le nombre fut la veuve du fameux Defrues, dont tout le monde connaît le crime & le supplice. Voici ce qu'on lit fur cette femme dans un ouvrage publié récemment à Paris, , Cette infortunée croyait toucher ; au moment de sa liberté. Il avait été en effet , nommé sous le ministere de M. Duport du Ter-, tre une commission pour rendre la liberté à ceux des prisonniers de l'ancien régime, à qui la nature du délit dont ils étaient prévenus, la longueur de leur captivité, la bonne conduite qu'ils tenaient dans leur prison, méritaient de , l'indulgence. Les commissaires qui se transporterent à la Salpétriere, reçurent de la part des fupérieures de cette mailon, de si bons témoiles

là.

nt

ar-

rie

ie!

on

lui

fa

en-

fu-

ait ent ive

de la

de

lit

m-

ner

ffet

er-

ė à

lui

la

ite

de

or-

des

01-

" gnages sur le compte de la veuve de Desrues. " qu'après s'être assurés qu'elle était reclamée par " un de ses oncles, ils lui promirent sa liberté. " Malheureusement, les commissaires cesserent " leurs fonctions, lorsque M. Duport du Tertre quitta le ministere. Cette infortunée avait vu ", fous l'ancien régime fon mari périr fur un écha-" faud, ses enfans enfermés dans des hôpitaux; elle-même avait été flétrie par le bourreau, & " condamnée à une détention perpétuelle. Sous le nouveau régime, elle reçoit une mort douloureuse, à l'instant, où, sur des promesses qui l'enivraient d'un espoir qu'elle devait croire " fondé, elle pensait que les portes de sa prison " allaient s'ouvrir. Il est des destinées si cruelles, que, sous quelque gouvernement qu'on vive, on ne peut leur échapper.

Massacre à l'Hôpital de Bicêtre.

C'est ici que le carnage sut le plus long, le plus sanglant, & le plus horrible. Cette prison était le repaire de tous les vices, l'hôpital où l'on soignait les maladies les plus affligeantes; c'était l'égout de Paris. Tout y sut tué. Il serait impossible de fixer le nombre des victimes. Je l'ai souvent entendu évaluer à 6000 personnes. La mort ne s'arrêta pas un instant pendant huit jours & huit nuits consécutives. Les piques, les sabres, les sus sur la serait des affassins, ils surent obligés d'employer du canon. Deux sections leur laisserent prendre celui qui leur était consé pour la désense de l'humanité. On y vit pour la premiere sois des prisonniers désendre leurs cachots & leurs fers. La résistance sut longue &

meurtrière. Enfin, voici de quelle manière on s'en rendit maître. On parquait dans une cour un certain nombre de malfaiteurs. On s'affurait des portes; des hommes qui y étaient postés, repoussaient à coups de fusil, ceux des prisonniers qui auraient tenté d'y faire une irruption pour s'échapper. On faifait venir un canon, & tandis qu'on avait l'air de le pointer fur celui des angles de la cour, où l'on remarquait le plus de prisonniers, & que ceux-ci fuyaient d'un autre côté, pour en éviter la direction, on le changeait de place avec vivacité, & l'on tirait à mitraille fur le groupe fuyard; plus il tombait de ces malheureux, plus la joie barbare & les ris des bourreaux augmentaient. Ce n'était que lorsqu'il n'y avait plus qu'un petit nombre de prisonniers, qu'ils auraient été long-temps à détruire à coups de canon, que l'on en revenait aux petites armes. En un mot, on avait imaginé un nouveau plaisir, celui de tirer à la course sur l'espece humaine; & quels étaient les exécuteurs de cette nouvelle invention? Les difciples de ceux qui déclamaient philosophiquement contre la destruction de quelques animaux dans une capitainerie! C'est ainsi qu'un philantrope s'évertue à exciter la pitié des hommes en faveur des bêtes, tandis qu'il travaille fous main à animer des monstres pires que les bêtes brutes pour massacrer impunément des hommes. Voilà, en deux mots la philosophie du dix-huitieme siecle!

A la fin des massacres, Pétion, qui ne s'était transporté ni aux Carmes, ni à l'Abbaye, se transporta à Bicêtre. Là, ses entrailles s'émurent pour la première sois à la vue de ses semblables qu'on égorgeait. La canonnade était terminée. Les prisonniers qui restaient à mettre à mort s'étaient résugiés dans les caves, les cabanons & les souterrains, où le canon & même la lumière du jour ne

en

er-

or-

nt

u-

p-

n

la

s,

en

ec

oe.

us

n-

in

té n n à

es f-

t

IS

e

L

-

r

n

pouvaient les atteindre. Les affaffins étaient occupés à les noyer avec des pompes dans ces fouterrains. Pétion leur parlait humanité, philosophie; les meurtriers, qui trouvaient aussi philosophique d'achever ces malheureux, que ceux de l'Abbaye, pour lesquels ils n'avaient point vu Pétion venir intercéder, repoussement avec dureté le maire de Paris. Le maire de Paris leur dit, en les quittant, ces horribles paroles: EH BIEN, MES ENFANS, ACHEVEZ. Quelqu'affreuse que soit cette phrase, elle n'est que le complément de celle qu'il adressa aux suries du 20 Juin, lorsqu'il leur dit sous les yeux du Roi: Citoyens, vous vous êtes comporté avec sagesse & dignité!..... Oh! le plus exécrable des hommes!

Massacre à la Conciergerie du Palais.

C'était à cette prison que l'on avait transféré les officiers Suisses qui étaient à l'Abbaye. Leur procès avait commencé au tribunal criminel révolutionnaire, par celui du brave Bachmann, leur major. Il était entre les mains de ses juges, & ces juges tenaient leur féance, lorique le carnage des prisonniers commença sous leurs yeux, à la porte de leur tribunal, au pied même du grand efcalier qui y conduifait; ils ne firent pas la moindre démarche pour le prévenir. On eut l'air de refpecter le major Suisse, parce qu'il était dans les liens de la loi, mais on ne le ménagea, que parce qu'on favait bien que son supplice était certain. On le ménagea, pour ajouter à fon supplice la vue de ses huit camarades assassinés. On le ménagea enfin, pour eslayer de tirer de sa bouche quelques aveux contre la Reine. Mais l'homme,

qui avait vu approcher sans frayeur, & même avec plaisir, la journée du 10 Août, devait contempler sans émotion le 2 Septembre. Bachmann filencieux, froid, ne répondit à rien, ne s'abaissa point à discuter une innocence dont il aurait été. honteux. Il demanda la mort, & la recut commo. un héros. Enveloppé dans fon manteau rouge, n'ayant fous ce manteau que sa simple chemise, il monta à l'échafaud d'un air assuré, jetta son manteau avec noblesse, porta ses yeux avec dédain sur la tourbe qui l'environnait, dit en frémissant ce peu de paroles prophétiques, ma mort. sera vengée, & sa tête tomba. --- Peu d'hommes furent doués d'un courage aussi imperturbable que Bachmann, Sa figure mâle, fa contenance févere, fon air martial, l'auraient fait choisir entre mille pour servir de modele à celui qui aurait en à peindre le Dieu des combats. C'était le Malseigne (*) de la Suisse. Il joignait à cela toutes les vertus de son pays. Je n'oublierai jamais la conversation que j'eus avec lui le 9 Août à minuit.

Outre les officiers Suisses, & M. le Marquis de Montmorin, dont j'ai déja annoncé le meurtre, il n'y eut aucune autre personne d'égorgée, qui sut détenue uniquement pour avoir manisesté des opinions contraires à celles du jour. Les malsaiteurs, tués dans la cour du palais, étaient au nombre de 75, ce qui, joint aux 10 militaires ci-dessus,

forme un total de 85 morts.

Une seule semme faisant partie des 75 premiers, mérite une remarque particuliere. C'est cette bouquetiere du Palais-Royal qui avait été accusée d'avoir, par un sentiment désordonné de jalousie, mutilé un grenadier aux gardes Françoises, son amant. Elle avait déja été condamnée, mais elle

^(*) M. de Malseigne, Major-Général des Carabiniers, officier d'une forçe de corps, & d'une intrépidité surnaturelles,

avait obtenu un fursis à l'exécution de son arrêt. Elle sut attachée à un poteau, nue, les jambes écartées, les pieds cloués contre terre, les seins coupés à coups de sabre, on employa pour la saire expirer & le ser & le seu, d'une maniere que la pudeur & l'humanité désendent de retracer. Cette vengeance semble prouver qu'il y avait beaucoup de gardes Françaises parmi les assassins.

Massacre au grand Châtelet.

Il fut tué au grand Châtelet 214 prisonniers; aucun n'y était détenu pour cause politique. C'était là qu'étaient principalement les personnes soupçonnées de fabrication & de distribution de faux assignats, ou même ceux qui en ayant reçu par surprise, avaient essayé de les remettre dans la circulation. De ce nombre était un beau-frere de M. d'Esprémesnil qui se fauva miraculeusement par l'entremise d'un garde national de Bordeaux. Le hasard me l'ayant fait rencontrer peu de jours après le 2 Septembre, il m'avoua qu'en fortant du Châtelet, sous le déguisement & avec les armes d'un tueur, il enfonçait jusqu'aux genoux dans un ruisseau de sang, & qu'il passa plus de deux heures à la fontaine Maubuée, à en ôter les traces, pour ménager la sensibilité des personnes chez qui il allait chercher un refuge.

Les cadavres égorgés étaient entassés sur les parties latérales du Pont-au-Change. On y porta également les morts de la Conciergerie : des chariots d'écurie pris dans les hôtels du fauxbourg St. Germain, attelés des chevaux arrêtés la veille, conduits par des hommes dégoûtans de sang, enlevaient successivement ces corps mutilés, & les portes

taient au dépôt indiqué par la commune, les carrieres de pierre de la plaine de Montrouge, à une lieue de Paris. On voyait sur ces chariots jusqu'à des femmes assises, & des enfans tenant dans leurs mains, & montrant aux passans des membres déchirés. L'histoire d'aucun peuple ne présente une pareille série d'atrocités.

Massacre à l'Hôtel de la Force.

Cette prison divisée en plusieurs bâtimens neuss, avait été choise, comme une succursale à l'Abbaye, qui ne pouvait plus contenir les prisonniers qu'on y entassait, & au Châtelet, dont les cachots infects, quoique suffisans sous l'ancienne police, étaient devenus insuffisans pour tous les désordres, les vols, les escroqueries, les batteries, les assafsinats impunis, qu'avait enfantés la sublime révolution. Le local destiné aux débiteurs, avait été récemment incendié, & l'on avait transféré ceux-ci au couvent de Ste. Pélagie, où ils surent mis en liberté au nombre de 53.

Le nommé Truchon, commissaire de la commune, vint dans la nuit au comité des 21, qui resta assemblé, faire son rapport, qu'ayant trouvé les massacres commencés à l'Hôtel de la Force, il avait cru qu'il était de son devoir de faire sortir les semmes. En conséquence, il en avait mis en liberté 24, dans le nombre desquelles étaient Mlle. de Tourzel & Madame de St. Brice; cependant, il avait sait conduire par prudence ces dames à la section des droits de l'homme, pour y attendre leur jugement. La commission extraordinaire ne s'inquiéta pas plus du sort de ces deux personnes, que de celui de la Princesse de Lamballe & des

autres femmes que Truchon avait jugé à propos de laisser à la Force. Tallien, autre commissaire de la commune, dit qu'il avait fait tous ses efforts pour prévenir les excès du peuple, mais qu'il n'avait pas pu empêcher sa juste vengeance. Or, quels étaient ces efforts pour prévenir les exces de 50 brigands; c'était d'avoir demandé à Santerre quelques détachemens de gardes nationales, mais, ajouta-t-il, le service des barrieres occupait tant de monde, qu'il ne restait pas assez d'hommes pour exécuter ses ordres. Il faut dire ici pour l'intelligence de l'histoire, qu'il y a 52 barrieres dans Paris, que sur ces 52 barrieres, il n'y en a pas 12 qui requierent plus de 20 hommes pour leur garde; que conséquemment, avec 1500 hommes, Paris est bloqué complettement, & que la force de Paris, ci-devant de 30,000 citoyens, était portée depuis le 10 Août à 200,000 hommes. Au furplus, fans parler de la gendarmerie toujours en activité, n'y eut-il eu que ces 1500 hommes de disponibles. quelle nécessité y avait-il de les garder à fermer les portes de Paris, plutôt qu'à fauver les malheureux prisonniers. On eut dit que c'était un corps de réserve d'assassins, que la commune de Paris semblait avoir placé en seconde ligne. La commission des 21, ne changea point ces dispositions; elle se contenta, la plume à la main, de préparer un rapport bien diffus & bien verbeux. Or, qui composait cette commission? Tous les gens purs d'aujourd'hui; c'étaient Vergniaud, Genfonné, Brissot, & tous les perfides Rolandins.

Un troisieme commissaire, nommé Guirauld, vient donner des détails sur la forme des jugemens que l'on prononçait dans les guichets. Il exalte la justice du peuple. Douze jurés, dit-il, sont interrogés sur leur conscience de ce qu'ils pensent du prisonnier. Ils mettent leur main sur

sa tête, & sur la demande qu'on leur fait, s'ils sont d'avis qu'on élargisse le détenu, s'ils répondent oui, il est à l'instant massacré à coups de pique, s'ils disent que non, il est mis en liberté, aux cris de vive la nation. La commission fanctionne par son filence ces barbares équivoques. On lui annonce encore que le peuple a institué un autre tribunal pour l'examen des cadavres; & un dépôt pour leur dépouille. Un porteur d'eau, dit l'un, passant devant le cloître des Bernardins, où il s'était fait un massacre, voit par terre un habit, en paraît étonné, se baisse & le retourne. Aussi-tôt trois hommes, le sabre à la main, courent à lui, en criant:,, Ah! misérable, tu voulais voler cet habit, "lorsqu'ils l'ont atteint, ils lui coupent la tête. Un homme a été tué en volant un mouchoir, dit l'autre. Un troisieme ajoute qu'on a trouvé sur un Suisse 5 louis & 83 liv. en écus. Brissot, qui rapportant tout à son imprimerie, ne voit dans une révolution que des pamphlets & une gazette, prend froidement des notes; & déja médite un discours & des paragraphes, pour ou contre les Jacobins; & voilà pourtant à quoi s'est borné le zele de tous ces prétendus honnêtes gens.

heureux Rhulieres, commandant ci-devant le guet de Paris, & depuis la gendarmerie à cheval. C'était un bon, brave, & galant homme; fidele au Roi par principes, & par inclination, on n'eut jamais rien à lui reprocher. Il vécut & mourut en foldat. Il était le frere du célebre académicien de fon nom, auteur du poëme des disputes, d'une histoire secrete de Russie, & de deux volumes de recherches sur l'état des protestans en France.

M. de la Chesnaye, un des six commandans de la garde nationale, & un abbé Bardi violem-

ment foupçonné d'avoir affaffiné & volé fon propre frere, périrent aussi dans la soirée du 2; mais je dois avant tout, fixer l'attention sur le sort dé-

plorable de la princesse de Lamballe.

Cette malheureuse princesse ayant été épargnée le 2 au soir, s'était jettée sur son lit, accablée de tous les genres d'inquiétude & d'horreur. Elle ne fermait les yeux, que pour les rouvrir presque aussi-tôt, reveillée en surfaut par des songes affreux. Sur les huit heures du matin, deux gardes nationaux entrerent dans fa chambre, pour lui fignifier qu'elle allait être transférée à l'Abbaye. Elle répondit à cela que prison pour prison, elle aimait autant rester dans celle où elle était que d'aller dans une autre; en conséquence, elle refusa absolument de descendre, & demanda avec instance qu'on la laissat tranquille. Un de ces gardes nationaux s'approcha alors d'elle, & lui dit avec dureté qu'il fallait obéir, & que sa vie en dépendait. Elle répondit qu'elle allait faire ce qu'on defirait, & pria ceux qui étaient dans fa chambre de se retirer; elle passa une robe, rappella le garde national qui lui donna le bras, & elle descendit dans le redoutable guichet, où elle trouva les deux officiers municipaux revêtus de leur écharpe, qui jugeaient les prisonniers. Pétion, qui les vit encore le lendemain au soir, n'a pas jugé à propos de les nommer, mais on a bien-tôt sçu que c'étaient Hébert & l'Huillier. Arrivée dans ce tribunal effroyable, la vue des armes enfanglantées. des bourreaux dont les mains, le visage, & les vêtemens étaient teints de fang, les cris de douleur des malheureux qu'on égorgeait dans la rue, lui causerent un tel saisissement, qu'elle s'évanouit à plusieurs reprises. A peine commençait-elle à reprendre ses sens par les soins de Madame Navarre, fa femme de chambre, qu'elle en perdait Tome II.

aussi-tôt l'usage. Lorsqu'elle sut en état de subir interrogatoire, on eut l'air de le commencer. Voici quel sut, à peu de mots près, cet interrogatoire, recueilli par la famille de la Princesse, de la bouche d'un témoin oculaire.

Dem. Qui êtes-vous?

Rép. Marie-Louise, Princesse de Savoye.

Dem. Votre qualité?

Rép. Surintendante de la maison de la Reine. Dem. Aviez-vous connaissance des complots de la cour au 10 Août?

Rép. Je ne sais pas s'il y avait des complots au 10 Août, mais je sais que je n'en avais aucune connaissance.

Dem. Jurez la liberté, l'égalité, la haine du Roi,

de la Reine, & de la Royauté?

Rép. Je jurerai facilement les deux premiers; je ne puis jurer le dernier, il n'est pas dans mon cœur. (Ici un assistant lui dit tout bas; jurez donc, si vous ne jurez pas, vous êtes morte.) La Princesse ne répondit rien, leva ses deux mains à la hauteur de ses yeux, & sit un pas vers le guichet.

Le juge dit alors qu'on élargisse Madame. On fait que cette phrase était le signal de mort. On a répandu le bruit que l'intention du juge n'avait point été de l'envoyer au supplice, mais ceux qui ont voulu atténuer par là l'horreur de sa mort, ont oublié de dire quelles précautions on avait pris pour la sauver. Les uns disent que lorsqu'on ouvrit le guichet, on lui avait recommandé de crier vive la nation, mais qu'effrayée à la vue du sang & des cadavres qu'elle apperçut, elle ne put répondre que ces mots: fi l'horreur! & que les affassins appliquant cette exclamation si naturelle, au cri qu'ils demandaient de vive la nation, on l'avait frappée à l'instant. D'autres prétendent qu'elle ne dit à la porte du guichet que ces seuls

mots, je suis perdue. Quoiqu'elle eut dit, sa mort était si bien résolue, qu'à peine eut-elle passé le seuil de la porte, elle reçut derriere la tête un coup de fabre qui fit jaillir son sang, ce sang issu de tant de Rois. Deux hommes la tenaient fortement sous les bras, & l'obligerent de marcher sur les cadavres. Elle s'évanouissait à chaque instant. Elle se trouvait alors dans ce passage etroit qui mene de la rue St. Antoine à la prison, & qu'on nomme, Cul-de-sac des prêtres. Lorsqu'enfin elle fut tellement affaiblie, qu'il ne lui fut plus possible de se relever, on l'acheva à coups de pique fur un tas de corps morts. On l'eut bien-tôt dépouillée de ses vêtemens; on exposa ensuite son cadavre à la vue & aux insultes de la populace. Il resta plus de deux heures dans cette position. A mesure que le sang qui coulait des blesfures, ou celui des cadavres voisins, salissait les formes du corps de cette malheureuse victime; des hommes apostés exprès, étaient occupés à le laver, afin de faire remarquer fa blancheur aux spectateurs. Je n'ai pas le courage de peindre tous les excès de barbarie & de lubricité dont on le fouilla. Je me contenterai de dire que l'on chargea un canon avec une de ses jambes. Vers midi, on détermina de lui couper la tête, & de la promener dans Paris. Ses autres membres dispersés furent également livrés à une troupe de cannibales, qui les traînerent dans les rues. Sa tête fut portée d'abord à l'Abbaye St. Antoine, où elle avait passé quelque temps. On la présenta à Madame de Beauveau ci-devant abbesse de cette abbaye, & l'amie particuliere de Madame de Lamballe. De là elle fut portée au Temple, ainfi que je vais le diretout à l'heure, puis au Palais Royal, puis à l'hôtel de Toulouse, où elle avait longtemps eu son habitation, chez le Duc de Penthievre son beau-pere. Quelques-uns de ses déplorables restes furent recueillis & inhumés.

Lorsque les auteurs dece massacre eurent décidé de faire porter au Temple ce corps mutilé, pour faire subir à la famille Royale, & à la Reine en particulier, un supplice inconnu jusqu'à nos jours, le conseil des commissaires du Temple se concerta avec une députation de l'assemblée, qui venait de s'y rendre en toute hâte. Ils devinrent complices par la mollesse de leurs mesures de cet outrage qu'on faisait, je ne dirai pas même à la royauté, mais à la fimple humanité: approuvant les fureurs des affassins, & ne voulant pas les repousser par la force de la garde qui était à leurs ordres, ils firent faire l'examen des fufils de cette garde, pour s'affurer qu'ils n'étaient point chargés, & ils lui firent mettre bas la bayonnette. Alors, ils firent établir le long des murs du Temple un ruban aux trois couleurs, où ils placerent en plufieurs endroits, un papier avec cette inscription:

Citoyens,
Vous, qui, à une juste vengeance,
Savez allier l'amour de l'ordre,
Respectez cette barriere;
Elle est nécessaire à notre surveillance,
Et à notre responsabilité.

Gorsas, long-temps l'apologiste, puis le dénonciateur des massacres du 2 Septembre, écrivais le 4, avec sa forfanterie ordinaire, que le peuple s'était arrêté à la vue de cette barriere insurmontable, qu'il s'était même approché de ce ruban sacré avec un respect religieux & l'avait baisé à genoux. Cetacte sur-il vrai, ne servirait qu'à prouver ce que l'on ne sait que trop, que le peuple agité est susceptible de toutes les impressions. Il massacre, se prosterne, boit du sang, parle hu-

manité, jure, obéit, rit, pleure, tue, chante, adore, comme un automate qui cede au ressort

qui le meut.

lé

ır

n

S;

1-

11

nt et

la

ıt

94

rs

r-s,

n

1-

L'intention de ceux qui dirigeaient le peuple assassin, n'étant point encore arrêtée peut-être sur les prisonniers du Temple, ils ne firent point violer la barriere tricolore par leurs agens. On parlementa avec les commissaires, pour l'admisfion de la tête de Madame de Lamballe. On protella que l'on ne voulait faire aucune violence aux ôtages du Temple, mais qu'on desirait qu'une députation entrât, pour accompagner, disaient-ils, cette tête impie jusqu'aux pieds du Trône, & faire voir à ceux qui en étaient cause, le résultat de leurs conspirations & de leurs complots. Les deux lâches commissaires du Temple, Chardier & Guichard, épouvantés à cet aspect, accéderent au vœu des affassins, & allerent prévenir le Roi & la famille Royale de la demande du peuple, & de la nécessité où ils étaient d'aller contempler ce triste spectacle. L'inspecteur du Temple, le Maçon Palloy, & l'officier commandant de la garde nationale, resterent auprès du Roi. Les commissaires allerent chercher le cortege, qui entra avec l'horrible trophée dans la principale cour du Temple, traversa le passage du Bailly, & vint dans le jardin sous les croisées du bâtiment latéral, dit la petite tour, que la famille Royale occupait alors. Lorsque la tête de la Princesse de Lamballe y fut arrivée, le commandant de la garde nationale avertit le Roi de se présenter à la fenêtre; ce Prince qui dut croire alors que sa derniere heure était arrivée, se prépara à mourir, comme il le fit depuis. Cachant sa douleur sous sa dignité, il répondit avec courage à son geolier, qui lui faisait à ce sujet un discours dans le sens de la révolution; vous avez raison, Monsieur; il se presenta

ensuite à la fenêtre, & se retira presque aussi-tôt; la Reine & Madame Elisabeth étaient évanouies, & ne virent point cet épouvantable spectacle. (*)

(*) L'Auteur Anglais de l'exténuation du 2 Septembre, attribue à insensibilité cette démarche du Roi, au lieu d'y voir, avec toute l'Europe, le calme & la résignation d'un héros ou d'un martyr. S'il fait un jour le récit des supplices de tous les factieux, il comparera leur mort, entre les mains des bourreaux, au trépas des Caton & des Brutus. Eux-seuls auront le privilege d'être des stociens, & voilà comme les fausses opinions, les préventions dénaturent tout. Aux yeux de certains gens, tout Roi, sur-ce Marc-Aurele, est un objet d'invectives, par cela même qu'il est Roi; tandis qu'un faquin, qu'un perturbateur du genre humain, un Brissot ensin, est l'homme par excel·lence, par cela seul qu'il est aussi lui un faiseur de mauvais livres!

La Reine semble être sur-tout l'objet favori du déchaînement de l'auteur; non content d'appeller sur elle le ser des assassins, en répétant jusqu'au dégoût, les calomnies populaires, il se fait un jeu d'insulter à son caractère & à sa douleur, jusques dans sa prison. Il prétend qu'elle envisagea sans émotion, les restes mutilés de son amie, qu'elle vint se rasseoir, sans répandre une larme, & qu'elle mangea avec sang-froid une grappe de raisin. Heureusement cet écrivain avertit qu'il a recueilli dans les rues les autorités sur lesquelles il s'appuie; cela seul donne la mesure de la véracité de ses anecdotes, ainsi que son acharnement donne celle de l'impartialité de ses intentions.

J'avais dessein de donner quelque étendue à la réfutation de cette fanguinaire brochure, mais l'on m'a observé, & avec raison, que ce

ferait la tirer de l'oubli où elle est plongée.

Au moment où j'écris, la Reine & le jeune Roi, sont dans le dixieme mois de leur captivité, & dans cet espace de tems, ils ont souffert tout ce que la scélératesse la plus rafinée peut accumuler de maux & de tourmens. Il faut que la Providence les ait partagés d'un courage bien surnaturel, ou qu'elle les réserve à de bien hautes destinées pour qu'ils aient résisté à tant d'épreuves. J'avais le projet d'ébaucher le tableau de leur vie intérieure dans le Temple, mais la suspension des correspondances entre Paris & Londres, ne me permettant pas d'avoir toutes les notes qui me seraient nécessaires, je présere attendre encore quelque tems pour le donner complet, & en faire un des chapitres de mon Histoire de la Restauration de la Monarchie Française, qui doit suivre celle de l'anarchie actuelle.

Si l'on veut juger pourtant de la fituation dans laquelle cette famille déplorable languit aujourd'hui, par celle dans laquelle ils s'etaient trouvés quelques mois avant le 10 Août, on pourra s'en faire une idée par l'anecdote suivante, dont je garantis l'authenticité.

idée par l'anecdote suivante, dont je garantis l'authenticité.

On avait informé le Roi & la Reine que les Jacobins dans leur destre d'avoir la république, à quelque prix que ce sur, avaient ajouté à leurs machinations, le projet d'empoisonner le pain qui était servi sur la table de L. M. On était donc obligé de faire faire par des personnes de la plus intime consiance des pains semblables à ceux que l'on servait chaque jour. Lorsque le couvert était dressé, il fallait que des personnes apostées exprès, saisssent le moment où elles n'étaient point apperçues, pour substituer le pain qu'elles avaient sait saire, à celui

Lorsqu'on eut achevé de promener autour du Temple, la tête de la Princesse de Lamballe, on ne manqua point de la porter dans ce lieu qui

qui était déja fervi. Il fallait ensuite qu'elles avertissent Leurs Majestés par des signes convenus, qu'elles pouvaient s'asserir à table sans crainte. Plusieurs sois il arriva que la présence de gens suspects ayant empêché la substitution des pains de se faire, le Roi & la Reine surrent obligés de prétexter, pour ne point diner, une indisposition ou une alarme. Alors, ils se retiraient dans leur intérieur, & la, pour unique repas, ils n'avaient que ce pain de la douleur, qu'on avait sait faire par des mains amies, & ce pain, trempé de leurs larmes, sut trois sois leur seule nourriture. Je tiens cette anecdote d'un des plus sideles & des plus loyaux serviteurs du Roi, qui lui-même sut souvent occupé à cette espece d'escamotage. Que les barbouilleurs de papiers, que les faiseurs d'exténuations, comparent, s'ils le yeulent, les angoisses de la samille Royale dans ces tems d'horreur, aux remords & aux inquiétudes d'Astarbé & de Pigmalion; que la punition du tyran leur paraisse justement appliquée au plus doux des hommes, ils sont les maîtres d'ajouter la perversité des citations à la perversité des intentions; mais les hommes sensibles, pour lesquels seuls j'ai pris la plume, répandront une larme sur mon écrit, rejetteront le pamphlet du raisonneur ayec indignation, mon Roi aura été jugé,

& ma cause sera gagnée.

S'il m'est impossible de donner aujourd'hui sur l'intérient du Temple les détails que j'espere écrire un jour, sous la dictée de Cléry & de M. Deseze, je puis au moins annoncer à mes lecteurs, qu'ils peuvent dès-à-présent, juger du mal-aise qu'y éprouvent les augustes prisonniers, par un tableau fait à Paris par un témoin oculaire. Ce tableau est parvenu en Angleterre le 25 Mars, par le dernier paque-bot qui a passé. Il représente la scène qui eut lieu le 24 Janvier, 3 jours après l'assassinat du Roi. La jeune Princesse Royale était malade. L'on avait obtenu avec la plus grande peine, que le médecin Brunier viendrait lui donner des soins. Madame Elisabeth avait jusques la pansé elle-même les jambes de sa nicce. Le tableau représente l'instant où cette Princesse montrait le mal au chirurgien pour la premiere. fois. Le jeune Roi aidait au pansement. L'auguste merc était absorbée par une douleur trop forte, pour s'occuper du mal de sa sille. On a conservé dans tous les détails la plus scrupuleuse vérité. La disposition des lits, des tables, les croisées, les murailles, le pavé. de la chambre, la position des commissaires de la commune, tout a été retracé avec une exactitude qui donne l'idée la plus juste de l'état de dénuement où l'on s'est plû à réduire cette famille. Il a paru essentiel de conserver à l'histoire la représentation de cette scène; ce sera une excellente leçon pour le jeune enfant, lorsque la fortune l'aura remis à sa place. Comme il cut été impossible de faire graver, à Paris ce tableau vrai de l'excès où l'atrocité a été poussée jusques dans les moindres détails, on l'a envoyé à Londres. Il est gravé, en ce moment, par le même artiste, à qui l'on doit les deux portraits. de Louis XVI & de Louis XVII, que j'ai donnés dans mon ouvrage. La beauté de la composition, & l'intérêt du sujet assurent à ce tableau le plus grand succès. On le voit chez Bovi, Graveur, Piccadilly.

fut toujours le foyer général des insurrections. (Tout le monde a nommé le Palais-Royal.) La pique qui soutenait cette tête, fut plantée sous les fenêtres même du Duc d'Orléans. Elle y arriva au moment où ce monstre allait se mettre à table avec sa concubine, &, puisqu'il faut le dire, avec quelques Anglais. A la vue de cette tête, Madame de Buffon se jetta sur un fauteuil, se couvrit la figure de ses deux mains, en criant comme une femme qui se sent vraiment coupable : Ah! mon Dieu, ma tête se promenera un jour de cette maniere la! Le Duc qui était instruit, alla froidement examiner cette tête, passa dans la falle à manger, fervit fes convives, resta long-tems sans articuler une syllabe, & retrouva la parole à la fin du repas, fans témoigner ni peine, ni plaifir, ni effroi, ni fatisfaction. Un des Anglais qu'il avait invités, n'avait pas pu y tenir, & s'était retiré sans être apperçu, avant qu'on se mit à table.

Le médecin Sayffert, charlatan Allemand, arrivé depuis quelque tems de Saxe, pour empoifonner le public de Paris de ses drogues & de ses principes politiques, s'était fait une réputation, en guérissant des filles, & était ainsi parvenu à être le médecin de la maison du Duc d'Orléans. Il joua un grand rôle dans l'affassinat de Madame de Lamballe, mais il m'est impossible de fixer avec précision, s'il est vrai qu'il eut voulu l'empecher, en se jettant inutilement aux genoux du Duc, pour en obtenir un billet qui eut fauvé la Princesse, ou s'il fut lui-même un de ceux qui presserent son exécution. Le tems seul peut éclaircir ce fait. En attendant, la derniere opinion est la plus digne de foi, puis qu'aujourd'hui il est question de nommer cet empyrique à la place de commandant de la garde nationale Parisienne, & qu'il y a lieu de croire que cet homme n'aurait jamais desiré commander des gens, qui auraient laissé immoler une Princesse dont il se disait l'ami.

Lorsqu'on réfléchit que le même jour, Madame de Lamballe, & Madame de Tarente étaient interrogées sur la Reine, & qu'après avoir fait les mêmes réponses l'une fut sauvée, & l'autre masfacrée, il ne nous est plus permis de douter, qu'il n'y ait eu des ordres particuliers & fecrets donnés à l'hôtel de la Force, & des assassins gagés exprès, pous massacrer une Princesse que le peuple avait toujours chérie & respectée. Or, qui peut ignorer que le Duc d'Orléans ne fut animé contre elle de la double foif de la vengeance & de l'intérêt. Madame de Lamballe lui avait refusé avec dedain depuis le 5 Octobre 1789, toute communication avec elle, en la faisant tuer, il gagnait un douaire de cent mille écus qu'elle touchait fur la fortune de Madame la Duchesse d'Orléans sa belle-sœur; il conservait dans sa famille les bienfaits dont le Duc de Penthievre la comblait, & qui lui semblaient autant de vols qu'on lui faifait, il accélérait la fin de ce vertueux Prince, dont il dévorait déja dans sa pensée la succession totale, ainsi qu'il l'a prouvé depuis, par l'avidité inquiete avec laquelle il s'en est saisi aussi-tôt sa mort; toutes les probabilités déposaient donc des le 2 Septembre. contre ce monstre, pour qui un crime de plus ou de moins n'était rien; & si l'on y ajoute le fait du transport de cette tête sous ses fenêtres, par ceux qui en avaienr reçu le falaire, le propos de Rotondo dans une table publique de Londres, où il s'est vanté d'avoir aidé à massacrer Madame de Lamballe, les liaisons connues de ce Rotondo avec le Duc d'Orléans, qui l'employa & le foudoya pendant deux ans contre La Fayette, le vœu de ce Prince de sang, lors de l'assassinat du Roi, & fa coalition constante avec les meurtriers

du 2 Septembre alors tous les nuages feront éclaircis, & la mort de Madame de Lamballe sera certainement regardée par-tout comme fon ouvrage. Peut-être même ce seul objet a-t-il fait déterminer dans son conseil d'assassins tous les forfaits du 2 Septembre. Marat, qui les dirigea, venait de recevoir quinze mille francs de lui, sous le prétexte de les employer à publier fes ouvrages sur la jurisprudence criminelle. Panis, associé de Marat, était le beau-frere de Santerre, & Santerre qui ne fit aucun mouvement, que 24 heures après la mort de Madame de Lamballe, avait été toute sa vie la créature foudoyée du parti d'Orléans; ce parti d'ailleurs était bien fûr que Pétion & Roland ne s'opposeraient point au massacre général, à raifon des prêtres & des aristocrates qu'on leur livrait. En abandonnant Madame de Lamballe au peuple, & en faifant porter sa tête au Temple, il y avait tout à croire que les prisonniers de ce lieu auraient partagé son sort! que de conjectures, pour faire encore du héros du 5 Octobre, le principal acteur du 2 Septembre.

Madame de Lamballe périt donc victime de mille scélératesses combinées. Mais elle mourut digne d'elle & de la maison à laquelle elle s'était attachée. Une mort naturelle ne lui eut valu que les larmes de l'amitié; son assassinat lui a déja mérité une place dans l'histoire, & lui a donné les regrets de toute l'Europe; & il a pensé comme moi, sur sa fin tragique, l'artiste qui, donnant son portrait au public, lui a appliqué cette pensée de

la Harpe:

Quand un monstre à l'honneur prescrit des attentats, On présente sa tête, & l'on n'obéit pas.

Le jeune Tourzel digne héritier de l'attachement de ses peres à la famille royale, était resté

à Paris auprès du Roi jusqu'au 10 Août. Sa sœur & sa mere étaient en prison au 2 Septembre; inquiet, éperdu, il ne quittait point les environs de l'hôtel de la Force. Le desir de sauver des perfonnes si cheres lui sit exposer sa vie à plusieurs reprifes pour esfayer de parvenir jusqu'au guichet des massacres. Lorsqu'on mit sur une pique la tête de Madame de Lamballe, il s'informa de ce qui causait les acclamations du groupe de bourreaux. Un imprudent lui dit que c'était la tête de Madame de Tourzel qu'on allait promener. Heureusement pour lui, il apperçut au travers des larmes qui inondaient sa paupiere, la longue chevelure de Madame de Lamballe; à ce signe seul, il reconnut qu'on l'avait trompé. Sa douleur fit place à l'horreur & à l'effroi, & le foir, il put presser dans ses bras sa mere & sa sœur. Pauline, Tourzel, bons jeunes gens! le ciel vous a rendus votre mere; mais ce n'est point assez pour vous de la consoler par votre amour, d'afflictions aussi terribles; n'oubliez pas qu'elle a perdu encore deux enfans, redoublez d'affection, & adoucissez au moins par votre tendresse, cette privation douloureuse de ses augustes pupilles!

M. de Chamilly, un des quatre premiers valets-de-chambre du Roi, fut abfous à l'hôtel de la Force, le jour même où MM. Thierry & Champlost perissaient à l'Abbaye. C'est ici le lieu de retracer un des traits ignorés qui sont encore honneur à la mémoire de notre malheureux Roi. Lorsqu'il eut quitté le bon Edgeworth aux pieds de l'échasaud, il pensa que la mention qu'il avait faite dans son testament des honorables services de MM. de Chamilly & Hue pouvait leur faire courir des risques, si ce testament venait jamais à être public; (car il faut que l'on sache encore que le Roi n'avait fait ce testament que pour remplir les devoirs de

fa conscience, & que dans la position où il se trouvait, il sui était même impossible de prévoir qu'un miracle le conserverait.) Il se retourna, dis-je, vers son consolateur spirituel, & les dernieres paroles qu'il sui adressa furent de recommander de sa part à MM. de Chamilly & Hue de se retirer le plus promptement qu'ils pourraient en pays étranger. Ce conseil a déja sauvé M. de Chamilly. Quel calme, quelle présence d'esprit, ce trait ne fait-il pas appercevoir dans cet insortuné martyr;

& dans quel moment!

Madame de Septeuil, femme de celui des quatre premiers valets de chambre du Roi que l'on n'eut pas arrêté, fut aussi relachée; & un ruban mis à sa porte, lui servit de barrière, contre une populace qui n'avait aucune raison d'en vouloir à ses jours. Que les flatteurs populaires vantent tant qu'ils voudront cette clémence de la multitude, je les défie au moins de légitimer le vol de tous les diamans de cette dame, & celui des portefeuilles de son mari & de son frere, ainsi que les récépissés fictifs que signaient frauduleusement les membres de la commune, qui envoyerent chercher successivement la valeur des lettres de change qu'ils renfermaient. Ce vol fait à M. de Septeuil qui était aussi trésorier de la liste civile, monta à 1187 mille liv. environ 50 mille liv. sterl. Celui du porte-feuille de la liste civile s'éleva à 700 mille liv. ou 30 mille liv. sterl.

Le mari de la trop célebre dame de la Motte, qui s'était constitué prisonnier, par ordre de la faction, pour demander la révision du procès du collier, appeller la Reine en jugement, & lui faire subir les horreurs d'une confrontation, était un personnage trop important aux projets des régicides, pour être compris dans la destruction générale. Il sut absous. C'est à tort, qu'on l'a dit

mort. Il y a peu de temps qu'il demandait encore à Londres, les preuves légales de la mort de fa femme, pour présenter sa pétition à la barre de la convention. En vérité, la requête sera bien digne du tribunal.

L'ordre qui régnait à l'hôtel de la Force, grace aux membres de la commune qui y rendaient leurs jugemens, a permis d'avoir une liste alphabétique des principales victimes qui y furent massacrées. On n'y a point compris les noms des malfaiteurs, des gens suspects, vagabonds, & repris de police, qui n'inspirent d'autre regret que celui d'avoir été soustraits aux autorités légales, qui feules avaient le droit de les juger, & devant lesquelles au moins il leur aurait été permis de se justifier. Je donne cette liste telle qu'elle a été publiée à Paris.

Liste de 164 Personnes, faisant partie de celles qui furent massacrées à l'Hôtel de la Force.

Madame la Princesse de Lamballe.

M. de Rhulieres, commandant de la gendar-

merie à cheval, du département de Paris.

M. de la Chesnaye, chef de division, un des fix commandans temporaires de la garde nationale de Paris.

Aubert, Bouquet, Avenelle, pere, Perger, Bouchard, Avenelle, fils, Bonnet, Abraham, Billemont, Anciaumes, Abbé Bardy, Bertrand,

Berge, Despres, Boullanger; David, Benoift, Delfort, Boyard, F. Dubois, Brun, J. Dubois, Bertrand; Durand, Botux; Fourai, Bouvier, Faillet, Boivin, Fieuville, Brive; Fournier, Bernier Gault, Caracot, Gardier, Cochoux, Gouy, Charlier, Gollier, Corente, Grivault, Cazot Carlri Gentilhomme, Goffet, Chevrette, Chandeillier; Hoctrard. Hubert, Crépin, D. Jillet; Conord, Clairon, Jannin, S. Jillet, Chevaillier, Cuvillier, Jandelle, Clause, Jullien, Jacob, Chavannes, Cocheri, Louvier, Cuiffard, Laurent, Castellasse, Le Livet, Lavau, Chevraux, La Botiere, Dorange; L'Excellene, Danzelle, Doligny de Rovennais, Abbé la Gardette, Defouze de la Neuville, Le Bec, Defmazures, Lévéché, Depost, Laurent, Le Grand, Denis, Lastru, Duval,

Le Gros, Pinon, Potirot, Le Roux, Lévêque, Pretou, S. Levi, Prignon, G. Levi, Quillart, Robert, pere Lozier, Le Breton, Robert, fils, J. B. Levi, Roy, La Rue, Rousseau's La Violette, Ray, La Roze, Richard, Roussay, La Grange, Le Trône, Rouzieres, Roly, Lambert, Maître, Rousseau, Marimer, Rode, cadet, Roffignol, Marfille, Mariot, Simonot, Sigot, Monie, Samier, Mollet, Mefnil, Sappe, Mouthe, Serriere, Maréchal, Servais, Stande de Vallemart; Moreau, Matin Dolphe, Savarin, Mielle, Touffain, Mayon, Thierry, Trayon, Marignier, Monai, Teffier, Tigossier, Nicole, Oustadt, Tripert, Penthievre Fegre; Tapaye, Pradier, Vernier, Paller, Vignet, Prault, Vigneron; Philibert, Vasseu, Pestre, Vervier,

Liste des personnes connues, qui ont été re-

Madame la Marquise de Tourzel, gouvernante des enfans de France.

Pauline Tourzel, fa fille.

Madame Thibault, premiere femme-de-chambre de la Reine.

Madame Bazile, femme-de-chambre de la Reine. Madame St. Brice, femme-de-chambre du Dauphin.

Madame Navarre, femme-de-chambre de la Princesse de Lamballe.

Madame Tourteau de Septeuil, femme du premier valet-de-chambre du Roi.

M. de Chamilly, un des premiers valets-de-chambre du Roi.

M. Hue, valet-de-chambre du Dauphin.

Massacre de M. le Duc de la Rochefoucauld:

Avant que d'entamer la discussion que j'ai annoncée des causes & des auteurs du 2 Septembre, je dois parler du meurtre du Duc de la Rochefoucauld; & du massacre des prisonniers de la haute cour nationale d'Orléans, qui eurent lieu à Gisors & à Versailles le 6 & le 9. Les nouvelles catastrophes, commandées par les mêmes directeurs, exécutées par les mêmes bourreaux, tolérées par les mêmes législateurs, ne peuvent point être séparées. Ce sont les derniers exploits de la faction constitutionnelle.

On

On fait déja que la faction dominante ne se contentait pas, sa liste de proscriptions à la main, de faire fermer les portes de la capitale, de pénétrer dans toutes les maisons, & d'entasser dans toutes les prisons, les victimes qui devaient bientôt lui être sacrissées, ses commissaires parcouraient encore les campagnes, & les départemens voisins, pour immoler celles que la prudence, la crainte, ou simplement le hasard avaient soustraites à sa

vengeance.

M. le Duc de la Rochefoucauld avait été président du département de Paris. C'était lui qui, en cette qualité, avait provoqué & figné l'arrêté de ce corps administrațif, pour suspendre de leurs fonctions, Pétion & Manuel, après les événemens du 20 Juin. L'assemblée nationale cassa cet arrêté confirmé par le Roi, ce qui donna plus de popularité que jamais aux deux magistrats du peuple. Des-lors, M. de la Rochefoucauld prévit tous les malheurs qui menagaient la constitution, le Roi & les membres du département. Il se retira de Paris, pour ne pas se voir imputer des malheurs qu'il ne pouvait plus empêcher. A la fin du mois d'Août, il se rendit aux eaux de Forges, avec Madame la Duchesse d'Anville, sa mere, & la Duchesse de la Rochesoucauld. On lui conseillait alors de passer en Angleterre, & ses amis lui en facilitaient les moyens. Il ne voulut jamais se séparer de son épouse, ni de sa mere.

Tandis qu'on massacrait dans les prisons de l'Abbaye, Santerre, au lieu de réprimer avec la sorce armée qui lui était consiée, la horde massacrante, Santerre, dis-je, signait l'ordre de l'assacrante. J'appelle ainsi le mandat d'arrêt dont Santerre commandait l'exécution à ses gens. Un commissaire de la commune de Paris arriva à Forges, & vint signisser au Duc l'ordre qu'il avait de le

Tome II.

conduire à Paris. Plus humain que ses confreres & peut-être, pénétré de ce resper que les hommes même les plus corrompus se trouvent sorcés d'avoir pour la dignité, le malheur, l'âge, une longue réputation de philantropie, ce commissaire, dont je suis sâché de taire le nom, sit entrevoir au Duc de la Rochesoucauld, qu'il courait de très-grands risques en arrivant à Paris, au milieu de l'agitation qui y regnait. Il alla jusqu'à lui dire, qu'il prendrait sur lui de le conduire jusqu'à nouvel ordre, à sa terre de la Roche-Guyon.

Les personnes qui avaient accompagné le Duc aux eaux, monterent en voiture avec le commiffaire & lui. On s'arrêta à Gifors, pour y prendre un instant de repos. Il y arriva alors un bataillon de gardes nationales du département du Finifterre, parmi lesquels il y avait un détachement des affassins de Paris. Ces affassins demanderent à grands cris le Duc de la Rochefoucauld. Le maire & la garde nationale de Gifors arriverent pour le protéger. On confeilla alors aux Duchesses d'Anville & de la Rochefoucauld de partir, & de laiffer le Duc traverser la ville à pied, jusqu'au fauxbourg où il les rejoindrait. Le Duc traversa une partie de la ville, ayant le maire à fa droite, le commandant à sa gauche, & de chaque côté, une quadruple haie de gardes nationaux, mais cette escorte n'en fut pas moins toujours suivie par les brigands de Paris, qui accablaient le Duc d'in jures & de menaces.

En fortant de Gisors, le chemin devint plus étroit. Pour surcroît de malheur, une charette en occupait une partie. Cela occasionna une sorte de

confusion dans le cortege.

Alors, un des affassins, se trouvant plus rapproché du Duc, lui lança un pavé qui l'étendit roide mort par terre. On alla dire à la Duchesse d'Anville, que son sils ne pourrait pas la rejoindre le soir, & le soir même, elle apprit à la sois la mort de son fils, & celle de son petit fils (*), qui avait été massacré, quelques jours auparavant à l'Abbaye.

res

m-

cés

ne

ai-

re-

ait

ni-

luì

uf-

on.

uc

nif-

dre

on

nif-

ent

tà

ire

rle

n-

aif-

1X-

ne

le

ne

tte

les

in

lus

en

de

p-

dit

Le rôle que M. le Duc de la Rochefoucauld a joué dans la révolution Française, la réputation qu'il a eue dans le monde philosophique, exigent quelques remarques sur son caractere.

Cette réputation de philosophie, ou, pour mieux dire, de philantropie, était tout simplement le réfultat d'une probité & d'une vertu séveres, que personne n'entreprit jamais de lui disputer, liées à un amour passionné pour les sciences, qu'il cultivait lui-même, & protégeait au dehors avec une simplicité de connaisseur, & non point avec l'ostentation d'un homme riche. Cette réputation lui avait fait des amis nombreux dans tous les pays étrangers, & sur-tout en Angleterre, où il était lié avec tout ce que ce pays renferme de gens instruits & éclairés. La nouvelle de sa mort y était parvenue à-peu-près dans le tems où j'y débarquai moi-même. Je fus témoin de la sensation que cet événement y fit, & j'entendis bientôt alléguer cette mort en parlement, pour preuve que la faction dominante en France, ne connaissait plus ni bornes, ni mesures. M. Burke, que l'on ne foupçonnera pas de partager les opinions politiques du Duc, n'a pu s'empêcher de jetter lui-même quelques fleurs sur sa tombe.

Si la réputation du Duc de la Rochefoucauld avait fait en quelque forte des partifans à la révo-

X 2

^(*) M. Charles de Rohan Chabot, fils cadet du Duc de Rohan Chabot, & frere du Prince de Léon & de la Duchesse de la Roche-foucauld. Il était à la fois neveu & beau-frere du Duc, ce dernier ayant épousé sa propre niece.

lution Française, en voyant qu'il l'avait adoptée avec enthousiasme, sa mort a fait encore plus d'ennemis à cette révolution barbare : il y avait en France & dans l'étranger, une classe nombreuse, qui n'ayant pas la force de raisonner, avait accepté la constitution sur parole, & avait eru trouver dans le nom du Duc de la Rochefoucauld une réponse à tous ceux qui auraient essayé de les faire rougir de leur stupide crédulité. Effectivement, on ne pouvait l'accuser d'intrigues pendant la fabrication de cette constitution, ni d'ambition privée pendant sa présidence du directoire du département. Propriétaire d'une fortune immense, & n'ayant point d'enfans, le Duc de la Rochefoucauld ne voyait dans sa présidence, que la faculté d'attacher son nom à des monumens, à des chemins, à des encouragemens pour l'agriculture & les manufactures; & cette passion, qui prenait sa source dans un sentiment très-noble, l'amour du bien l'aveuglait sur la honte qui rejaillissait sur lui, de se trouver lié avec un tas de factieux qu'il ne pouvait s'empêcher de méprifer, d'évêques apostats, de banquiers avides, de gens de loi besogneux qui avaient fait de constitution & de révision un métier pour la vie, avaient imaginé la spoliation des biens des autres pour se les approprier, des assignats pour en voler, une listé civile pour se la partager, & un Roi sans sorce pour regner à sa place. Voilà quels furent les torts de M. le Duc de la Rochefoucauld, & ces torts il les dût à la fréquentation des philosophes qui abondaient dans la société de fa mere. Elevé, en quelque forte par eux, il oublia qu'il était grand feigneur, pour devenir académicien. Il périt enfuite par la morfure de ces serpens rechauffés dans le sein de sa famille, & par sa mort, il donne une grande leçon à ses semblables, il les avertit que

ce n'est jamais sans danger que l'on quitte le rang où le ciel nous a sait naître.

téc

n-

en

fe,

ac-

ou-

ıld

de

cti-

en-

m-

ire

m-

la

lue

15,

gri-

qui

le,

re-

de

er,

ens

on

les

sté

rce

rts

rts

iui en

nd n-

ns

ne ue Au furplus, quelles que puissent avoir été les erreurs de M. le Duc de la Rochesoucauld, on doit à sa mémoire la justice de convenir que sa conduite particuliere sut toujours exempte de reproche. Quant à ses principes politiques, il y avait 25 ans qu'il les professait dans sa vie privée, sans qu'on se sut avisé de les lui objecter jusqu'ici : il y aurait de la barbarie à choisir l'instant où il en est devenu victime pour l'en accuséer. D'ailleurs, les malheurs horribles qu'a éprouvés cette samille, dans le court espace d'un mois, (*) doivent saire tirer le rideau sur ses torts, & désarmer tout historien équitable.

Manuel, que M. de la Rochefoucauld avait fait suspendre de ses sonctions, eut un jour l'adresse hypocrite de demander vengeance de sa mort, asin de saire voir qu'il n'était point complice de cet horrible assassinat, & Condorcet, l'infame Condorcet, qui pendant si long-tems s'était donné le masque d'un honnête homme, n'a pas eu même le soin de témoigner quelques regrets mensongers sur la perte d'un homme à qui il devait l'existence, (***) & qui avait été pendant

X 3

^(*) Le Duc de la Rochefoucauld fut le quatrieme de sa famille tué dans cette semaine, y compris Rohan Chabot son beau-frere, & les 2 évêques tués aux Carmes.

Le Cardinal de la Rochefoucauld, archevêque de Rouen, se fauva miraculeusement à 80 ans, sous un dégussement bourgeois. Deux grands vicaires du même nom, surent déportés. Ensin, le Comte Alex. de la Rochesoucauld, qui avait passé la journée du 10 auprès du Roi, & qui même avait donné le bras à la Princesse de Lamballe, dans le trajet du château à l'assemblée, dénoncé & poursuivi, n'a pu parvenir à se sauver, qu'avec les plus grandes peines.

^(**) J'ai parlé (tom. I, pag. 239) d'une dot de 100,000 liv. donnée à M. Condorcet par la maison de la Rochesoucauld. Voici le fait dans la plus exacte vérité. Madame la Duchesse d'Anville sit un don de cent mille livres à M. de Condorcet, à l'époque de son mariage. Celui-ci destra n'en toucher que 40,000 liv. en argent comptant, &

vingt ans si cruellement aveuglé sur son compte. Au moins par ce silence, il fait voir toute la noirceur de son ame, à ceux qui ne le connaissaient que par sa réputation philosophique. Aujourd'hui que les anarchistes emprisonnent les républicains, on s'attend de voir M. de Condorcet, premier auteur de la république, gémir à côté de Brissot; non: il siege auprès de Robespierre, & délibere après Marat.

Massacre à Versailles des prisonniers de la Haute Cour Nationale d'Orléans,

L'établissement d'une haute cour nationale destinée à juger les accusés du crime de leze-nation était une des plus criminelles institutions de l'assemblée constituante. Formé dans un moment où toutes les passions étaient en mouvement, où tous les caracteres étaient dénaturés, ayant même que l'on sut d'accord sur la définition du crime de

feulement la rente des 60,000 restantes. M. de Condorcet manisestant chaque jour des principes de plus en plus opposés à ceux du Duc de la Rochesoucauld, sur obligé de se retirer de la société de Madame d'Anville, qui lui sit ensin sermer sa porte, après avoir résisté longtems à ses parens & à ses amis, qui le lui conseillaient depuis longtems. Condorcet qui trouvait embarrassant d'aller tous les six mois tendre la main pour sa rente de 3000 liv. & de rappeller aunsi deux sois par an, & le biensait qu'il avait reçu, & son ingratitude, ou peutêtre voulant réunir tous ses capitaux pour se préparer à la suite, si le parti qui voulait détrôner le Roi ne réussissait pas, Condorcet, dis-je, sit connaître à Mad. d'Anville, par une personne tierce, qu'il serait fort aise de toucher son capital. Le lendemain M. de la Rochesoucauld, très-content de ne plus avoir de relations avec un homme qui l'avait forcé de le mépriser, se rendit chez M. de Condorcet. Il lui porta les 60,000 liv. il voulait les lui remettre lui-même par excès de délicatesse, d'abord pour ne pas publier son biensait, & ensuite pour ne pas mettre ses gens d'affaire dans la considence de l'ingratitude du philosophe. M. de Condorcet nombra & reçut les 60,000 liv. sans proférer une seule parole, remit la quittance au Duc, & prit congé de son biensaiteur, en lui adressant ces trois mots: Menseur, e'est bies.

apte

noir-

aient

our-

epu-

cet,

côté

rre,

aute

def-

tion

l'af-

t où

tous que

e de

eftant

ne de

dame long-

long-

mois

peut-

e, fi is-je,

ferait .

efou-

Il lui

e dé-

e du

proé de

bien.

haute trahison, ce tribunal semblait des sa création, ne devoir être qu'un instrument réservé. aux vengeances particulieres, & non point un difpensateur impartial de la justice publique; &, comme si ce n'était pas assez d'avoir tracé aux juges & aux jurés, l'obéiffance servile qu'ils devaient aux volontés de la populace, en les faisant élire par le peuple, l'assemblée constituante leur avait encore presenté d'avance l'exemple de leur punition s'ils réfistaient à ces volontés factieuses. en cassant elle-même arbitrairement la haute cour nationale provisoire qu'elle avait créée, lorsque le Châtelet, pour se laver du meurtre de Favras, ofa décréter d'accufation les auteurs des forfaits du 5 Octobre. En vain les meilleurs esprits avaientils tonné contre l'établissement de cette cour odieuse, qui devait remplir les plus augustes fonctions de nos antiques parlemens, & de la cour des pairs; la lâcheté, l'ignorance & la barbarie de MM. Desmeuniers, Target & Duport, l'avaient emporté sur la logique, l'éloquence & la sensibilité de nos meilleurs orateurs. Voici ce que la raison publique leur disait à ce sujet en 1790, après la mort de Favras.

" Il est absurde d'ériger un tribunal de cette " espece, avant que d'être convenu de ce qu'il " faut entendre par crime de haute trahison. Faute " de s'expliquer avec précision sur ce point, l'o-" pinion toute seule, l'opinion qui peut être si " facilement ou égarée ou corrompue dans des " temps de trouble & d'anarchie, sera les crimes " de haute trahison, désignera les coupables, dé-" noncera les accusés, & provoquera les châti-" mens. Le juge dépourvu ainsi de regle sixe, " sans loi positive pour se diriger, n'ayant d'autre " guide souvent que des terreurs populaires, se " verra plus d'une sois exposé à punir ce que " dans des momens orageux, il eut facilement " excusé; & d'après ces idées, les précautions les " plus séveres doivent être prises, pour que du " moins si l'on estime nécessaire l'érection d'un " tribunal de cette espece, les délits dont il devra " connaître, soient tellement définis, tellement " limités, qu'il ne puisse jamais devenir par des " accusations arbitraires satal à l'innocence.

" De plus, il ne sussit pas seulement, en éri-, geant un tribunal de haute trahison de bien dé-, terminer les crimes dont il devra connaître, , mais il n'importe pas moins de déterminer également dans quelle forme on devra accuser, c'est-à-dire, qui devra se porter accusateur; & s'il ne convient pas qu'aucune accufation ne foit rédigée, qu'après des informations férieuses, sur lesquelles le corps des représentans de la nation sera tenu de prononcer avant tout, ainsi que cela fe pratique en Angleterre, en Amérique, & par-tout où l'on a des idées raisonnables de liberté. Il ne faut pas moins éviter que la poursuite des crimes de haute trahison soit laisfée à la merci de ces dénonciateurs obscurs, si communs aux époques d'une grande fermentation, & que, tant de haines particulieres, ou de vengeances secretes ne peuvent que trop facilement mettre en œuvre.

" Sous le despotisme d'un seul, & par-tout où " une volonté unique peut à son gré, avec ou " sans l'appareil des formes judiciaires, disposer " de la liberté, ou de la propriété individuelle, " le nombre des crimes de haute trahison doit " être considérable. Là, parce que tous sont mé-", contens de leur sort, tous aspirent en secret à " en changer. Une réclamation particuliere, une " simple murmure, une parole indiscrete, une action souvent indissérente en apparence, peu28

u

n

a

ıt

1-

-

1-

il

it

r

-

fi

-

S

a

-

u

r

t

went donc facilement y produire une commoition universelle; on y regardera donc commoition crimes de haute trahison, une multitude d'acites, qui ailleurs seraient à peine remarqués, &, pour que le despote regne en repos, il devienition dra nécessaire de convertir en délits publics, itout mouvement qui pourra interrompre, seulement quelques heures, le silence de mort, idans lequel chacun devra demeurer comme enseveli.

"Sous le despotisme de plusieurs, & par-tout "où regne l'oligarchie, les crimes de haute tra-"hison seront aussi très-nombreux. L'oligarchie "est de sa nature ombrageuse & jalouse. Les mem-"bres de cette espece de gouvernement, étant "peu distingués dans la vie privée de ceux qu'ils "gouvernent, craignent sans cesse, que de l'exa-"men de leurs personnes, on ne passe à l'exa-"men de leur autorité. Là, le pouvoir sera donc "protégé par une inquisition toujours agissante, "qui surveillera, pour ainsi dire, jusqu'à la pen-"sée, & les crimes d'état se trouveront d'autant "moins limités, que l'oligarchie sera plus mau-"vaise.

"Or, on doit hardiment conclure de ces pré-"misses, que la liste plus ou moins étendue des "crimes de haute trahison dans un gouverne-"ment, est une preuve non équivoque des vices "ou de la bonté de ce gouvernement; que mul-"tiplier les crimes de haute trahison, c'est dimi-"nuer d'autant la liberté; que tout législateur, qui "multiplie les crimes de ce genre, annonce par "cela seul qu'il ne sait pas ce que c'est que la liberté, "ou qu'il ne la veut pas; que de plus, il annonce "encore que lui-même il se désie de la sagesse "de ses propres institutions, & qu'il ne connaît "pas le grand art de leur donner la raison pour ,, base, (la raison, qui rend toujours l'homme, si tranquille) puisqu'il éprouve le besoin de les , environner d'une sorte de terreur, asin de les

, rendre plus durables (*) ".

Malgré des observations si sages, & des vues si humaines, l'affemblée constituante n'en organisa pas moins sa cour nationale, dans le sens de la révolution, ne définit point les crimes de haute trahifon, encouragea la délation, en ne punissant jamais le délateur, & laissa à deux membres du corps législatif, sous le titre de grands procurateurs de la nation, la charge de poursuivre tous les accusés qui seraient traduits à ce tribunal. Heureusement, les jurés & les juges, furent presque tous choifis dans les membres de l'assemblée conftituante, & les accusés trouverent une sorte de saveur, je ne dirai point dans la conscience de leurs juges, à Dieu ne plaise, mais dans la haine que leur inspiraient la conduite de leurs successeurs, & la vue des grands procurateurs. Ceux qui furent absous, durent leur salut à la vengeance, plus qu'à l'équité.

Un des grands vices de ce tribunal était encore le pouvoir donné à de grands procurateurs mal intentionnés. Ils pouvaient éterniser des procès, & faire gémir les prisonniers pendant plusieurs années sous le joug le plus tyrannique. Ils n'étaient astreints à aucun terme pour l'instruction des affaires; ils ne devaient aucun compte de leurs informations au tribunal. Il en résultait que sous le prétexte de découvrir la vérité, lorsque des témoins ne chargeaient point l'accusé, ils pouvaient en faire venir d'autres, & sur la moindre inconséquence ou contradiction dans ces témoins, en faire venir encore de nouveaux

^(*) Aftes des Apôtres, Chap. LXII.

ne

es

es

fi

fa

la

te

nt

lu

a

us

u-

10

ıf-

a-

FS

ne

&

nt

13

1-

rs

)-

1-

ls

e

it

,

des provinces les plus éloignées, ou même des colonies; &, comme si l'on eut craint de manquer de victimes ou d'accusateurs, on accorda aux témoins par un décret du corps législatif, un salaire de six liv. par jour, & 22 s. par lieue pour le voyage du lieu de leur résidence à Orléans. A ce prix, on était sûr d'établir en France une nouvelle profession, sur les débris de la morale & de la sécurité publiques.

Ce fut, sous ces auspices, que s'ouvrirent les prisons de la haute cour nationale; & dans l'espace de peu de mois, cet antre-révolutionnaire avait déja reçu 62 victimes, lorsque la révolution du 10 Août vint détruire à la sois le tribunal & les procurateurs, & que les bourreaux vinrent disperser les juges & massacrer les prisonnièrs.

Les départemens, jaloux de manifester un zele barbare, & de répondre à l'appel qui leur était fait par la constitution, s'empresserent de chercher dans leur sein des victimes, pour remplir ces prisons inquisitoriales. Non-seulement ils obtinrent des décrets d'accufation avec d'autant plus de facilité qu'ils prouvaient par-là au corps législatif sa souveraineté sans contrôle, mais même l'assemblée en rendit beaucoup, de son propre mouvement, pour fatisfaire des vengeances particulieres de quelques-uns de ses membres, ou pour se rendre elle-même populaire. Alors, plus la victime était élevée, plus l'assemblée se remontait dans la faveur des tribunes. C'était ainsi qu'on avait envoyé à Orléans M. le Duc de Brissac & le Ministre de Lessart. Les départemens y avaient envoyé de leur côté un évêque, un lieutenantgénéral, des officiers de tout grade & de tout âge, des hommes de loi, des employés dans les fermes, des journalistes, des tailleurs, des apothicaires, des foldats, des musiciens, des marchands de fruits, des domestiques, des Auver-

gnats, & jusqu'à un Catalan.

Sur une seule dénonciation, faite par les Jacobins de Perpignan, d'un complot formé par le régiment de Cambrésis de livrer aux Espagnols la citadelle de cette ville, on avait transféré de cette frontiere à Orléans, 36 prisonniers, dont 27 officiers. Ces infortunés avaient été 29 jours à traverser la France, enchaînés de deux en deux par le col, quoiqu'ils eussent constamment une très-nombreuse escorte. Pour justifier les excès auxquels le peuple se portait contr'eux, les agitateurs populaires semaient d'avance dans les bourgs & villages, où ils devaient passer, le bruit que c'étaient des mangeurs d'enfans, qui éventraient les femmes groffes, & mille autres horreurs, que l'on n'ose pas répéter, de crainte de paraître fabuleux. (*)

(*) Parmi ces Officiers, il y en avait un qui avait une jambe cassée depuis trois ans, & qui ne marchait qu'avec des béquilles. Cette route de près de 180 lieues, offrit des traits de vertu su-

blimes. En voici quelques échantillons.

Un vieux Chevalier de St. Louis, âgé de 70 ans, & dont la tête, blanchie fous le harnois, annonçait une carriere honorable, ayant trouve, parmi ces prisonniers de Cambresis, un jeune hom-me, son neveu, ne put exprimer ce que ce spectacle lui inspiraie. Il s'approcha, baisa avec respect les chaînes de son parent, & se trouva mal aussi-tôt. --- Un des prisonniers, nommé Chapoulard, fergent au régiment, voyant que M. a'Adhémar, son Lieutenant-Co-lonel, qui avait 56 ans de service, succombait sous le poids des chaînes dont on l'avait chargé, offrit de les porter pour lui. Ce dé-voue ent sit tant d'impression sur les chess de l'escorte, qu'ils oterent les fers de M. d'Adhémar. --- Un autre Officier, le jeune Montgon, avait observé pendant la route, que la clef de son porte-manteau ouvrait le cadenat de ses chaînes; mais trop sier de leurs cica-trices, & de la cause pour laquelle il sousfrait, il ne voulut quitter ni ses fers, ni ses camarades. Arrivés à Orléans, comme on cherchait inutilement la clef qui devait ouvrir les chaînes de la bande, M. de Montgon offrit celle dont le hafard l'avait rendu possesseur, & cette clef servit à faire tomber toutes les autres chaînes, Jusqu'à ses geoliers, tous furent attendris d'un hérossime aussi parfait. J'espere qu'en le lisant, on sentira couler les mêmes pleurs que celles que nous arrache l'histoire du dévouement de Regulus & de Du Guesclin. Lorsqu'on apprit en France ce trait, si digne des beaux jours de l'honJe parlerai successivement des autres accusations de leurs infortunés camarades.

Les membres de la haute cour nationale avaient fi peu d'idée de l'organisation judiciaire, qu'ils avaient passé plus de deux mois, avant de s'accorder, pour établir leur méthode de procédure. Pendant cette intervalle, plusieurs prisonniers gémissaient au secret, dont ils ne pouvaient sortir qu'après leur premier interrogatoire. Il y en eut qui y resterent pendant trois mois, n'ayant aucune espece de communication, ne sachant pas même ce dont ils étaient accusés, n'ayant ni vêtemens, ni secours, ni consolation, & forcés d'implorer la pitié d'un exécrable geolier, pour en obtenir à crédit une nourriture horriblement dis-

pendieuse.

Enfin, les féances s'ouvrirent, & la résolution fut prise de conduire toutes les affaires de front. ce qui ne fit que retarder les procès, au lieu de les accélérer. On vit alors arriver des témoins de toutes les parties de la France. Le greffe fut rempli des charges les plus extravagantes & les plus contradictoires. Le club d'Orléans, qui accueillait ces témoins, faisait retentir la ville d'imprécations contre les malheureux prisonniers; mais, par une fingularité remarquable, plufieurs de ces lâches témoins, voulant gagner leur argent & l'estime de leurs commettans, se permirent dans leurs dépositions tant de folies, que de leur discordance, il résultait le plus souvent, que la charge de l'un prouvait évidemment l'imposture de l'autre, & l'innocence de l'accusé en était la juste & inévitable conséquence.

neur Français, & qu'on le cita dans un papier public, Madame de Montgon, qui en entendait la lecture, s'écria par inspiration : ce no peut être que mon petit-fils le Chevalier. Heureuse mere! il est sauvé son Chevalier!

La premiere affaire fut instruite vers la mi-Juillet. Ce furent les Sieurs Tardy, Vernier, & Noirot, employés dans les fermes, qui parurent les premiers fur la scène. Ils s'y présenterent avec la consiance d'une conduite irréprochable, & surent acquittés de l'accusation d'embauchement pour Coblentz, malgré l'acharnement de Garan de Coulon.

Ce féroce procurateur national avait fait venir, pour l'affaire de Vernier, jusqu'à 37 témoins, de toutes les extrémités de la France, depuis l'Orient jusqu'à Dijon. Il avait renforcé leurs dépositions de l'accusation barbare du député Bazire, qui était venu en personne à Orléans, influencer les juges, & animer le club. Ce Coulon développa dans le cours de la poursuite, des maximes de jurisprudence si absurdes, si impolitiques & si odieuses, qu'il fit horreur aux juges & au peuple même, qui ne put s'empêcher de le huer. Il ofa les foutenir pendant trois jours avec l'acharnement d'un tigre attaché à sa proie. Enfin, conspué de toutes parts, atterré par la force de la vérité, & traîné dans la boue par l'éloquence de M. Piet avocat de Paris, & défenseur officieux des accusés, il fut forcé de reconnaître en rugissant, que l'accusation n'était pas fondée, & ces malheureux furent acquittés, après avoir été dix mois prisonniers, fans qu'il leur fut accordé la plus légere indemnité. On se trouvait trop heureux dans ce siecle de barbarie, quand on ne laissait pas sa tête sur l'échafaud.

La feconde affaire fut celle de M. de Lattre, professeur en droit de l'université de Paris. Ce respectable vieillard âgé de 63 ans, avait cédé au mouvement de la nature, en donnant à son fils, qui se proposait d'émigrer, une lettre de recom-

a

ť

t

t

e

,

n

1-

é

e

ıt

1-

lt

,

1-

e

ır

ſ-

mandation pour M. de Calonne. Il est essentiel d'observer qu'alors, la constitution avait garanti non-seulement la liberté d'aller & de venir comme on voudrait, mais encore l'inviolabilité du fecret des lettres. Celle de M. de Lattre à l'ex-ministre avait été volée dans une poche de veste au fond d'une malle, dans un bateau, & elle était cachetée, de façon que le prétendu crime dont on accufait M. de Lattre, était fondé sur un crime effectif, le vol de la lettre. Ce titre d'accusation était d'ailleurs devenu nul. Car son fils ayant changé de projet, la recommandation était sans effet. Cela n'empêcha pas le grand procurateur Coulon, de conclure à mort à fix reprises différentes, & de perfifter dans fes conclusions. Heureusement, les jurés ne furent pas de son avis, & M. de Lattre fut acquitté le 8 Août. Il avait été aussi lui, près de 10 mois prisonnier. Le 10 Août étant survents presqu'aussitôt son élargissement, M. de Lattre n'eut que le temps de fuir en Angleterre, en abandonnant tous ses moyens d'existence. Ce fut à l'occasion de ce procès, que l'on vit une mere âgée de près de 100 ans, venir à la barre plaider la cause de son fils, & n'exciter aucun intérêt auprès de ces furies, ni par son âge ni par l'accent de sa douleur. Ceux qui lui resuserent leur pitié & les honneurs de la féance, réfervaient des lors toute leur sensibilité pour cette vieille créature Africaine, préfidente des négresses de Paris, que l'on a vue le 4 Juin, venir avec sa bande à la Convention, recevoir un baiser du président, & tenir la féance avec lui sur le même fauteuil, 😹 où jadis le Roi de la Constitution s'asseyait auprès de M. Pastoret. On ne sait, en vérité, qui l'emporte dans cette révolution, ou du ridicule, ou de l'horreur. Voltaire avait cent fois raison,

lorsqu'il traitait les Welches de tigres-finges. Cependant, la haute cour nationale avait déja rendu deux jugemens, &, comme on voit, elle n'avait encore livré aucune victime à Garan de Coulon. Semblable au lion étincelant, qui circuit quærens quem devoret, il fit retentir l'affemblée nationale de ses cris de rage. A l'entendre lui, & ses amis, la haute cour n'était composée que d'aristocrates, qui ne pouvaient se décider à arracher la vie à aucun de leurs femblables. Le pouvoir judiciaire, ne marchant pas fur la même ligne que le pouvoir législatif, l'assemblée nationale allait être couverte d'opprobres, puisque chaque jugement allait prouver l'injustice de ses décrets d'accusation; il fallait donc une nouvelle marche, dans le sens de la révolution, de nouvelles mesures expurgatoires; tel était le langage de Mrs. Pelicot & Garan de Coulon; & en vérité M. Lameth lui-même, quand il préfidait les Jacobins, n'aurait pas mieux parlé. Les grands procurateurs étaient parfaitement éclairés sur les différentes causes qui pendaient à la haute cour. Ils fentaient combien il leur ferait difficile d'obtenir une seule condamnation du corps des jurés, & fur-tout des grandes victimes qu'y avaient envoyées Briffot & Guadet. Il était nécessaire de s'écarter des regles ordinaires de la justice; le maffacre d'Orléans dût donc être compris par les auteurs du 10 Août, au nombre des réfultats de cette révolution. Les mêmes scélérats qui arrangerent le 2 Septembre, se chargerent aussi des prisons de la haute cour, & le service qu'ils rendirent par là à l'affemblée nationale, en la difpensant de voir ses décrets d'accusation improuvés, ne permet pas de douter qu'elle n'ait vu ces massacres avec complaisance. Pour

eg.

ja

lle de

uit

ée ii,

ue

ir-Le

ne

0-

les

lle

u-

ge

ité

a-

oif-

[ls

ir &

n-

é-

ıf-

ude

n-

es

n-

1-

11-

es

IF

Pour mieux affurer cette marche, tous les échos de la faction, les libelles, les journaux, les affiches patriotes ne manquerent pas de déclamer contre les malheureux prisonniers. Leurs cachots étaient, à les en croire, des lieux de délices; la bonne chere, le vin, le jeu, les femmes, la musique, la danse adoucissaient leur captivité, & transformaient en de nouveaux Champs-Elyfées, des lieux où tout devait respirer la honte & la douleur. Dans le fait, il n'y avait que les femmes de deux prisonniers qui eussent la liberté d'entrer pour voir leurs époux, depuis huit heures du matin, jusqu'à pareille heure du soir; on faisait très-cherement mauvaise chere; M. le Duc de Brisfac seul avait la faculté d'inviter chaque jour quelques prisonniers à dîner avec lui; on ne leur permettait de se promener que six à la fois, pendant une heure, &, pour suppléer à ce défaut d'exercice, on leur avait accordé une falle pour jouer au volant; trois ou quatre d'entr'eux, qui étaient musiciens, se désennuyaient tristement de tems à autre; enfin, la municipalité n'accordait que six permissions par jour aux étrangers qui sollicitaient la faculté de venir voir & confoler leurs parens & leurs amis. Voilà à quoi se bornait ce que Carra appellait des délices. Il n'avait pas tort, s'il comparait cette vie à celle des cachots où il était renfermé à Mâcon, lorsqu'il y fut condamné pour filouterie; mais il n'y a pas une prison où I'on n'accorde aux prisonniers non convaincus la même aifance; il n'y a que la gaîté d'une bonne conscience qui puisse y ajouter ce je ne sais quoi d'aimable & de serein, que les Jacobins traitaient de délices, parce qu'eux-mêmes malgré leur toutepuissance, étaient perpétuellement livides de rages, ou pâlissans de frayeur.

Sur un décret du 25 Août, le ministre de la jus-Tome II. tice fut chargé d'envoyer deux commissaires à Orléans, pour s'assurer de l'état des procédures instruites par la haute cour, de l'état des prisons, & des précautions prises pour la sûreté des prisonniers. Il est inutile, je crois, de dire qu'il choisit ces commissaires dans les membres de la commune. Bourdon de la Crosniere leur orateur vint à la municipalité d'Orléans, n'entendit que des comptes favorables aux prisonniers, & de leur côté, ceuxci ne firent entendre qu'un seul cri, qu'une seule réclamation, justice: ce misérable Bourdon, forcé de faire son rapport public, le rendit assez exactement, mais le malheureux pressait dans le même moment, & sous main, avec le ministre de la justice, l'exécution complette du grand projet.

Déja un détachement des Marfeillois s'était mis

en marche jusqu'à Longjumeau, sur la route d'Orléans, & delà, ils écrivaient à l'affemblée nationale qu'ils se rendaient à Orléans, pour amener les prisonniers à Paris. Un premier décret eut l'air de le leur défendre. Que firent les Marseillois? Ils envoyerent le 26 Août une députation pour se justifier, & voici comment Brissot se chargea alors lui-même de l'apologie de ces assassins.,, On avait , calomnié les citoyens qui étaient parti hier pour " Orléans. On disait qu'ils voulaient enlever les , prisonniers & les ramener à Paris. Une députation envoyée par eux, les justifie, & annonce ,, que leur dessein est seulement d'aller garder ces , prisonniers, qu'ils savent devoir être enlevés; , ils protestent d'ailleurs de leur résolution d'o-" béir à ce que le corps législatif décrétera."

(Patriote Français du 27 Août.)

Cependant, sur le rapport de la commission extraordinaire, l'assemblée considérant les inquiétudes élevées sur la garde & la sûreté des prisonniers, rendit un second décret, qui chargea le

r-

If-

es

rs.

es

le.

u-

tes

X-

ne

n,

€z

le

de

et.

nis

)r-

10-

er

air

Ils

fe

ors

ait

ur

les

ta-

ice

ces

s;

'o-."

on

ié-

nle pouvoir exécutif, d'envoyer sur le champ à Orléans, une force Parisienne de 1200 hommes, pour s'opposer à l'enlevement de ces prisonniers. Un enlevement, grand Dieu! -- ici l'horreur qu'on éprouve, le renversement de toutes les notions d'ordre & de sens commun arrêtent l'historien & le lecleur malgré eux.--- Comment l'afsemblée justifiera-t-elle un semblable décret! Envoyer 1:00 brigands pour contenir 200 Marfeillois dans une ville, où la garde citoyenne était de 6000 hommes! ne suffisait-il pas d'ordonner à Orléans de défendre ses prisonniers, sans y envoyer des affassins pour auxiliaires. Quel est ce mot d'enlevement qu'elle adopte ici? Qui l'ent fait, qui l'eut exécuté cet enlevement sur 58 prifonniers, au centre de la France, dans un tems où tous les yeux étaient ouverts, tous les bras étaient armés, & toutes les barrieres interceptées; mais qu'importait à cette assemblée expirante de violer encore les loix de la logique, ainsi qu'elle avait renversé toutes les autres loix. Elle s'était mise aux ordres de la populace; incapable d'en réprimer les fureurs, elle devait partager jusqu'au desordre de ses idées & de son langage. Brissot, qui accufa depuis les auteurs du 2 Septembre avait oublié aussi lui qu'il avait applaudi à une pétition de la fection des Gobelins, pétition contraire à ces malheureux prisonniers, en la disant juste dans ses motifs, en écrivant qu'il n'était pas un bon citoyen, qui ne fut indigné des lenteurs de la haute cour nationale, et qui n'eut vu avec douleur ce tribunal, qui devait être l'effroi des conspirateurs, devenir, en quelque sorte, leur sauvegarde. (*)

Fort des ordres secrets du ministre de la justice,

^(*) Patriote Français.

& de l'approbation de Brissot, le brigand Fournier se mit à la tête de 18 hommes pris dans chacun des 60 bataillons de Paris, & partit pour Long-jumeau, où il ne manqua pas de se ren-

forcer des 200 Marfeillois.

Tandis qu'il se portait sur Orléans, la haute cour rendait son troisieme jugement. Ce tribunal, instruit par l'opinion de Brissot, & la marche des Marfeillois de la défaveur dans laquelle il était tombé, avait cherché, parmi les accusés, une affaire qui put fournir la matiere d'une condamnation. M. du Lery, capitaine dans les fermes, fut la victime expiatoire, qu'il choisit pour essectuer fa réconciliation avec les factieux. Le procès de ce malheureux fexagenaire, accufé d'embauchement pour Coblentz, avait déja été instruit, & il s'était coupé plusieurs fois dans ses interrogatoires. Doué d'un caractere de fermeté, qu'il poussa jusqu'à l'héroisme, dans ses derniers momens, il manqua de cet esprit de suite, si nécessaire à la désense d'un accusé. Extrêmement bouillant, il poussa l'imprudence jusqu'à contredire son conseil, déclarer ce qu'on ne lui demandait pas, & annoncer au tribunal que, comme il fallait une victime au peuple, le facrifice de sa tête lui paraîtrait doux, s'il pouvait sauver par là celle de ses compagnons d'infortune. Il fut condamné le 26 Août. On feignit d'en appeller au tribunal de caffation, mais ce n'était que pour gagner 5 à 6 jours, afin de défarmer la cohorte infernale, en lui présentant une tête coupée, comme si le sang avait jamais défaltéré de la foif du fang : rien de plus touchant & de plus glorieux pour la mémoire de du Lery que la maniere dont il fubit fon supplice.

Cependant la municipalité d'Orléans, malgré les artifices employés par Bourdon & Fournier, our-

cha-

our

ren-

aute

nal,

des

était

af-

ma-

fut

luer

de

che-

& il

res.

juf-

an-

nfe

uffa

dé-

on-

Cti-

rait

m-

ût.

on,

ifin

en-

ja-

lus

de

ip-

gré er,

pour lui faire illusion, prévoyait les événemens qui allaient avoir lieu, mais trop faible, & trop pufillanime pour ofer lutter contre la terrible commune de Paris, & son instrument à décrets (la législature), elle voulut prendre le parti de la conciliation. Un grand déjeuner fut envoyé au devant de tous ces scélérats. On espérait calmer à force de vin, la foif qu'ils avaient du fang; cela produisit l'effet contraire. La troupe entra le 30 Août dans la ville. Elle vint se mettre en bataille dans la grande place, où la premiere disposition qu'elle fit, fut de détacher les 200 Marseillois, pour aller prendre M. du Lery, & l'escorter jusqu'au lieu du fupplice. L'exécution finie, la même escorte battit la charge & revint à la prison. Aucune précaution extraordinaire n'avait été prise par la municipalité pour la fûreté des prisonniers. La Garde Orléanoise sut bientôt forcée; les premiers guichets le furent de même; les Marseillois les passerent, comme s'ils étaient entrés dans une place prise d'assaut; leurs chefs, le sabre d'une main, le pistolet de l'autre, & les soldats la bayonnette en avant. Ils se mirent en bataille dans le préau, chargeant leurs armes, & couchant en joue les prisonniers qui se montraient aux fenêtres. Le geolier fit quelques difficultés pour ouvrir la derniere porte intérieure. Ils le faisirent, & penserent lui couper la tête. Alors ils n'éprouverent plus d'obstacles, & leur irruption se fit de toutes parts dans les corridors, au milieu des plus horribles imprécations. Ils demandaient furtout Brissac & De Lessart. Le valet de chambre du Duc de Brissac, ayant voulu barricader la porte de son maître, un officier d'artillerie, prisonnier, qui tenait alors compagnie au Duc, M. de Loyauté, crut que cette mesure ne servirait qu'à aigrir les affaffins, & à animer leur rage; il ju-

gea plus prudent d'ouvrir la porte lui-même : trois brigands écumans de colere, se présenterent aussi-tôt, &, sur ce qu'on lui entendit commencer quelques mots pour la défense de ce respectable ami du Roi, il en fut séparé avec violence, & traîné dans le corridor. Cependant, les Marseillois entrés chez M. de Brissac, se contenterent de voler l'argenterie à son usage, 40,000 livres en affignats, qu'il avait dans son secrétaire, & tous ses papiers, qui furent portés au commissaire civil Bourdon de la Crosniere. Chaque prisonnier éprouva de son côté un vol proportionné : deux ou trois avaient imaginé de se réfugier dans les greniers; un d'eux, en essayant de se sauver par dessus les toits, tomba d'un second étage dans la rue, & se cassa la jambe. L'ordre fut donné aussi-tôt de lui couper la tête; mais un Marseillois moins scélérat, arrêta le coup qui ferait devenu le fignal du massacre général. Enfin, chaque prisonnier fut enfermé dans sa chambre, après avoir essuyé tous les outrages posfibles. Plusieurs resterent confinés pendant 36 heures, fans recevoir de vivres. Les caporaux avaient les clefs des chambres, & n'y entraient jamais, fans avoir le fabre & le pistolet au poing. Cette fituation dura depuis le 30 Août, jusqu'au 3 Septembre.

Ce jour là, à 6 heures du foir, le commandant en second de la troupe, un cousin de Santerre, nommé Bécare, vint prévenir les prisonniers qu'un décret (*) de l'assemblée ordonnait qu'ils sussent

^(*) Ce décret avait été rendu le 2 Septembre au foir, sur la motion de Gensonné. Il portait que, vu que les prisonniers n'étaient pas en sûreté à Orléans, les personnes détenues dans les prisons de la haute cour, seraient sous la vigilance des grands procurateurs de la nation, & des commissaires du pouvoir exécutif: que les commandans de la garde nationale d'Orléans & de Paris rendus dans cette ville, seraient tenus de faire transférer à Saumur, sous bonne escorte, les prison-

transférés à quarante lieues d'Orléans, & un officier municipal leur annonça qu'ils se préparas-

sent à partir le lendemain matin.

ne:

ent

en-

ec-

en-

les

en-

000

re,

m-

ue

or-

ré-

de

nd

lre

un

lui

n

m-

of-

u-

nt

s,

te

p-

nt

e,

in

nt

on

en

la nt

A 7 heures du foir, quelques agitateurs se mêlerent parmi la garde, & tenterent de lui persuader qu'il fallait une bonne fois pour toutes, égorger les prisonniers, vu qu'il était inutile de conduire plus loin des coquins de cette espece. Ils se dirent envoyés à cet effet par le général. Par un hasard assez heureux, la garde se trouvait ce jour là assez bien composée, & comme elle se croyait responsable des prisonniers, elle manifesta qu'elle réfisterait à toutes les infinuations, jusqu'à ce qu'on lui eut exhibé l'ordre même du général. Ce refus les décida, pour aller chercher du renfort au club de la ville. Dans une heure, il y eut un parti de formé; ce parti envoya une députation à la garde nationale qui était de service à la prison, où elle avait même deux pieces de canon, pour lui fignifier qu'un corps, dans lequel il y avait beaucoup de gardes nationales d'Orléans, allait se présenter, pour avoir de force l'entrée de la prifon. Il fut décidé, malgré cela, qu'on s'y oppoferait. Les canons furent braqués & les fusils chargés. Les deux partis étaient en présence, la ville était illuminée. Deux fois les affaillans commanderent le haut les armes, deux fois on parut prêt à engager le combat. Le général Fournier était celui qui fomentait cette division, afin de trouver, par une conciliation, le moyen de ne point exécuter le décret, d'avoir un prétexte pour conduire les prisonniers en triomphe à Paris, où il était bien sûr de les voir égorger, & de s'assurer encore par là un supplément de pillage, en

niers détenus à Orléans: enfin, que les gardes nationaux rendus à Orléans, reviendraient incessamment à Paris, pour aider leurs concitoyens; dans ces instans pressans,

Y 4

volant leurs effets & l'argent qu'ils avaient pu se procurer depuis peu de jours de leurs amis d'Orléans. La garde nationale de cette ville, fort contente d'une prétendue conciliation, qui lui donnait l'air d'avoir rempli fon devoir avec honneur, céda à l'infinuation qui lui fut faite de laisser partir les prisonniers pour Paris. Ce voyage de la capitale fut le point de ralliement des deux partis, Aussi-tôt que le cri, à Paris, eut été prononcé, tout le monde le répéta en se mêlant; on l'écrivit à la craie fur les chapeaux, pour prouver qu'il n'y avait plus qu'un feul parti, & les chefs de la municipalité & de la garde en prirent occasion de dire qu'ils ne faisaient qu'obéir à la volonté souveraine du peuple. Voilà un exemple de la maniere dont étaient traitées & annullées dans tout l'empire, les loix postiches des prétendus repréfentans du peuple Français!

Le lendemain 4, à 6 heures du matin, sept chariots découverts, surent disposés avec de la paille. On y plaça les prisonniers, à raison de 8 par chariot. Leurs essets furent laissés dans la prison, & l'on n'en a plus entendu parler. Le convoi partit sous l'escorte d'environ 1500 hommes, commandés par le brigand Fournier. Celui-ci avait décoré le poitrail de son cheval de 9 croix de St. Louis & d'une de Cincinatus qu'il avait déro-

bées à ses victimes.

Il est inutile de parler des injures qu'essuyerent les prisonniers pendant cette route, qui dura 5 jours & demi. A chaque couchée, on les déposait pêle-mêle dans une écurie, d'où ils sortaient le lendemain à la pointe du jour, couverts d'insectes de toute espece.

Le 6 Septembre ils arriverent à Etampes. Cinq commissaires de la commune de Paris vinrent les prévenir qu'ils étaient députés pour conférer avec 1 fe

Or-

on-

on-

ur,

oar-

cartis.

cé,

ivit

u'il

e la

de

ou-

na-

out

re-

ept

la

e 8

ri-

n-

es,

ait

de

ro-

ent

1 5

ait le

ec-

pr

les ec

le général Fournier, afin de leur procurer fûreté & justice. Les prisonniers nommerent un des leurs pour leur répondre. M. de Loyauté, sur qui le choix tomba, leur adressa la parole au nom de tous ses camarades, & exposa; qu'ils s'estimeraient très-heureux, s'il entrait dans les pouvoirs & dans les arrangemens de ces commissaires de les faire juger sommairement à Etampes même, par un nombre quelconque de citoyens de cette ville, avec lesquels il ferait impossible de supposer qu'ils eussent la moindre intelligence. Les commissaires répondirent avec un air de fatisfaction qui répandit la joie de l'espérance parmi les prisonniers, qu'ils allaient travailler à remplir leurs vœux, & qu'ils ne devaient pas douter que si leur mission n'avait pas dû leur être agréable, il ne s'en feraient pas chargés. En effet, trois heures après, leur orateur vint annoncer aux prisonniers qu'ils resteraient à Etampes, jusqu'à ce que l'assemblée eut de nouveau prononcé sur leur sort.

Ces commillaires avaient été envoyés par l'afsemblée sur la nouvelle que leur avait transmise Garan de Coulon, le 4 Septembre par une lettre conçue à peu près en ces termes : 4, Nous avons " la douleur de vous apprendre que la loi a été " violée, par ceux mêmes auxquels l'exécution " en était confiée. Les prisonniers de la haute cour " font en route pour Paris, &c. &c. " Aussi-tôt qu'on eut reçu cet avis, la commission extraordinaire fit adopter par l'organe de Vergniaud le décret que le pouvoir exécutif prendrait les mesures nécessaires pour la sûreté des prisonniers, qu'il les ferait conduire provisoirement dans l'endroit qu'il jugerait le plus convenable hors du département de Paris, & qu'il enverrait des commissaires au devant du bataillon de Paris, pour lui faire connaître qu'il manquait essentiellement à la loi, & qu'il devait s'y soumettre.

Ainfi, la méthode fuivie depuis le commencement de la révolution de fubstituer toujours le raisonnement à la raison, le bavardage à la force, & d'opposer des commissaires à des fusiliers, avait détruit toutes les loix en rendant leur exécution à jamais impratiquable. Un brigand avec son poignard, faisait fuir tous les habitans d'une rue; lui seul étair le peuple, lui seul était alors le souverain. En vain ses délégués lui présentaient-ils ensuite la loi qu'ils avaient faite en son nom, le sauvage la soulait aux pieds, & la création disparoissait de-

vant le créateur primitif.

Ce fut ainsi que le projet de Vergniaux, le décret de l'assemblée, & le pouvoir des commissaires s'évanouirent devant les menaces d'un feul furieux de la troupe de Fournier & de Bourdon. Ce feul homme se précipita au devant des commissaires, avec tous les gestes de l'ivresse, il leur balbutia en écumant, qu'il pouvait y avoir beaucoup d'innocens parmi ces prisonniers, mais qu'il favait aussi qu'il y avait de grands coupables, & que le peuple de Paris seul devait les juger. Les commissaires craignirent en faisant arrêter cet homme, que ses camarades ne prissent parti pour lui, & ne les joignissent aux prisonniers. La peur des inconnus les rendit muets. Or, comme un homme qui crie, a toujours raison au milieu de mille qui se taisent, le silence des commissaires sut pris par la troupe, pour un filence d'approbation. Le cri à Paris se fit entendre pour la seconde fois, &, des 3 heures du matin, tous le répétaient en dépit de tous les décrets de Vergniaux, & des ordres du prétendu pouvoir exécutif. Les commissaires s'étant retirés, Fournier consulta sa troupe, &, pour concilier, autant qu'on put, les projets secrets avec le respect que l'on voulait encore avoir l'air de porter aux autorités constituées,

on parut écarter quelques mutins, & l'on accorda un féjour de deux fois 24 heures à Etampes, sous la condition que le 8 au matin, on se mettrait en route pour Versailles. Les commissaires firent dire secrétement aux prisonniers, qu'ayant obtenu du tems, ils allaient faire choisir dans les sections de Paris, & venir à Etampes une sorce armée qui pourrait les protéger & faire respecter la loi.

Le 8 au matin, les prisonniers furent conduits à Arpajon, où ils trouverent en arrivant, une prévention affreuse répandue contre eux. Des bourreaux du 2 Septembre étaient arrivés. On ne parlait que de couper les têtes, & particulierement, celles de MM. de Briffac & de Leffart. Le gîte noclurne était dans une écurie du château de M. le Maréchal de Mouchy. On pense aisément qu'au milieu de ces fanglantes imprécations, il leur fut impossible de clôre la paupiere. Le soir du 8, le Capitaine Fournier, qui sentait qu'il n'y avait plus un instant à perdre, vint arracher aux prisonniers 1500 liv. pour payer leurs dépenses de route, quoiqu'il eut reçu 15 mille liv. de la municipalité d'Orléans, pour les frais du convoi, jusqu'à Saumur. Les trois quarts de ces malheureux profcrits n'avaient pas un écu, ceux qui avaient quelque argent, payerent pour les autres.

Cependant, le jour fatal approchait. Le dimanche 9 Septembre, la cohorte affassine couvrit de laurier l'extrémité de ses susils, mit la bayonette dans le sourreau, & l'on partit pour Ver-

failles.

en-

s le

ce,

vait

ion

oig-

lui

ve-

age

de-

dé-

Tai-

fu-

on.

om-

eur

eau-

u'il

Les

cet

our

eur

un

de

fut

ba-

nde

pé-

ux,

Les

a fa

les

en-

es,

Dès le village de Jouy, la route fut couverte d'une foule nombreuse, qui venait voir passer ce triste convoi, au bruit des juremens & des imprécautions qu'on lui adressait de toutes parts. Ici on annonçait aux prisonniers qu'ils allaient être ensermés à la ménagerie, dans des cages de ser comme des bêtes féroces; plus loin on leur répétait que dix mille Parisiens les attendaient pour les égorger; leur résolution était prise, ces infortunés avaient fait le facrisice de leur vie.

Arrivés à la grille d'entrée de Versailles, sept fonctionnaires publics, revêtus des écharpes aux trois couleurs, se présenterent pour protéger les voitures, & les escorter jusqu'aux prisons de la ménagerie. Du reste, aucune précaution militaire n'avait été prise. A peine Fournier avait-il paru ce jour là, le long de sa colonne. Il n'y avait de chaque côté des voitures, que cinq hommes de file. Les pelotons destinés à les garder, étaient éloignés de plus de 30 pas. Cette marche ne prouvait que trop le dessein déja formé de ne s'oppofer à aucune entreprise d'assassins. En arrivant fur la grande place de Verfailles, dix ou douze hommes fauterent aux brides des chevaux du premier chariot, en criant à bas les têtes. On disputa le terrein, pendant quelques minutes, au bout desquelles la marche fut continuée sans interruption, jusqu'à la grille dite de l'orangerie, qui conduit à la ménagerie (*) du parc. On ouvrit cette grille, pour laisser passer les 4 canons qui faisaient l'avant-garde de l'escorte. Aussi-tôt qu'ils furent entres, on referma la grille, & le convoi se trouva arrêté pour la feconde fois. Une grouppe de 15 hommes tout au plus cria encore à bas les têtes. Fournier eut l'air de s'agiter long-tems pour faire ouvrir la grille; elle fut effectivement ouverte & refermée deux ou trois fois de fuite. Lui, le commandant en second, & toute la cavalerie de l'escorte eurent constamment le fabre dans le fourreau, & ne voulurent jamais employer la force. A la fin, Fournier jugea à propos d'abandonner ses

^(*) Versailles est fermé par des grilles, à toutes ses issues.

péour

for-

[ept

aux

les

mé-

aire

aru

de

de

ient

ou-

op-

rant

uze

ore-

uta

out

up-

on-

ette

ient

en-

uva

15

tes.

aire

om-

l'ef-

ur-

e. A

fes

canons, & de faire faire une conversion à droite au convoi, sans qu'on put deviner qu'elle était fon intention: à 200 pas de là, arrivé à un carrefour, nommé les quatre bornes, le convoi y fut arrêté pour la derniere fois. Il était alors trois heures après-midi. Il y avait peu de curieux dans les rues de Versailles, mais l'escorte entiere était sous les armes. Fournier avait disparu; quinze allassins entourerent & affaillirent la premiere voiture, en renouvellant encore leurs cris de mort. Le fonctionnaire public, maire de Versailles, qui était à ce premier chariot, ellaya en vain de haranguer les tueurs, en vain monta-t-il dans la voiture, & fit-il quelques efforts pour retenir & couvrir de fon corps, les deux premiers prisonniers qu'on immola; les affassins maîtres du champ de carnage, tuerent successivement à coups de sabres & à coups d'épée 47 fur 53 des prisonniers que renfermaient les chariots. Ce massacre ne dura pas moins de cinq quarts-d'heure. On ne fait qui doit le plus étonner & affliger, ou de la férocité des bourreaux, ou de la rélignation des victimes, qui n'essayerent même pas de se défendre, & qui l'auraient pu, n'étant point enchaînés, & se trouvant 50 contre 15, ou bien de l'atroce insensibilité de ceux qui furent les témoins de ces scenes sanglantes, sans chercher à s'y op-

Les cadavres de ces victimes éprouverent les mêmes indignités, que ceux des personnes qui avaient été massacrées à l'Abbaye & aux Thuileries. Leurs têtes & leurs membres furent coupés & plantés sur les grilles du palais de Versailles, On eut dit en voyant ces dépouilles sanglantes sur le palais de nos Rois, que la nouvelle terre de la liberté était devenue le pays des cordons & des muets. Le château de Versailles devenu la

propriété des Jacobins, présentait alors le spec-

tacle des vengeances du Divan.

Les prisonniers qui se sauverent étaient principalement dans le dernier chariot. Ils durent leur salut à la lassitude des assassins, & à une espece d'intérêt qu'ils exciterent à la longue. On les recueillit dans des casés, des boutiques & des greniers; ils eurent ensuite assez de peine à s'en tirer, pour être définitivement en sûreté.

Lorsque les bourreaux crurent avoir exterminé tous les accusés de leze-nation, ils se porterent aux prisons de Versailles, & ils y tuerent environ douze personnes, dont 7 prêtres, arrêtés pour être déportés. Les officiers municipaux voulurent faire quelque résistance, mais elle sut vaine.

Je me suis étendu sur le massacre des prisonniers de la haute cour nationale. J'ai dû le faire, afin de renfermer dans mon écrit toute l'histoire de ce tribunal, si digne de la constitution à laquelle il devait sa naissance. Il ne me reste qu'à ajouter, qu'après le massacre des prisonniers, il demeura encore assemblé jusqu'au 20 Septembre. La seule affaire qu'il avait à juger définitivement après la mort des prisonniers, était l'accusation des Princes freres du Roi, des Princes de la maison de Condé, de MM. de Breteuil & de Calonne, de Bouillé, de Fersen, Cardinal de Rohan, & Vicomte de Mirabeau. Les quatre grands juges écrivirent à l'assemblée le 18 Septembre, une lettre apologétique de leurs travaux, & ils ne manquerent pas de présenter, comme un titre à la reconnaissance nationale, la promptitude avec laquelle ils avaient jugé les ci-devant Princes, & tous leurs co-accusés. Décrétés d'accusation en Avril, perquisition faite en Mai, un premier jugement avait été rendn le 12 Juin, pour les déclarer déchus du titre de citoyens

Français. Ces juges étaient MM. Albaret, Caille-

mer, Creuzé de la Touche, & Marquis.

Fatigué des lenteurs & des formes de cette ennuyeuse haute cour, le corps législatif, qui déja
avait mis sin à sa propre existence, & à celle du
pouvoir exécutif, acheva la ruine de la constitution, en décrétant la dissolution de ce premier
pouvoir judiciaire, dont les fonctions surent bientôt remises à des tribunaux révolutionnaires, jugeans sur la place publique, au gré des caprices
de la populace; &, comme l'accusation & la
procédure des Princes Français & de leur armée
n'auraient jamais sini, une sentence de mort générale, rendue contre tous les émigrés, sans choix,
ni distinction d'âge, de sexe, ni de motifs, termina en un quart-d'heure cent mille procès,
qu'il aurait fallu juger par contumace.

Ainsi naquit & mourut ce tribunal bizarre, inftitution sans force, sans dignité, sans indépendance, tour-à-tour juste par haine, & cruel par frayeur, en un mot digne de ses auteurs, & plus digne encore de ses successeurs. Je ne donne point la liste de membres qui le composaient. Je pense qu'elle est également hors de la portée des seuillets de l'histoire, ou du gresse de la tournelle criminelle; laissons-les donc dans l'oubli, & présentons au Royalisme l'honorable nomenclature

de ses nouveaux martyrs.



Liste des Prisonniers de la Haute Cour Nationale d'Orléans, égorgés le dimanche 97 bre. à Versailles, par trente assassins, en présence de 1500 gardes nationales, à trois heures après midi. Ceux qui se sont échappés, sont marqués en caractères italiques.

Louis Hercule Timoléon, Duc de Cossé-Brissac, chevalier des ordres du Roi, lieutenant-général des armées, gouverneur de Paris, commandant des cent Suisses de la garde du Roi, & récemment, commandant général de la garde constitutionnelle de sa Majesté.

M. De Brissac avait été accusé, sans preuves, sans même un prétexte plausible, d'avoir composé la garde du Roi d'une maniere anti-civique, et d'y avoir fait entrer des officiers suspects; cette accusation avait été portée à la fin d'une séance permanente, qui dura pendant les trois fêtes de la Pentecôte, séance où les passions avaient été exaltées, au dernier point, par l'affaire du juge de paix La Riviere. Pendant la discussion du licenciement de la garde, et de l'accusation de son chef, époque où la faction Guadet et Brissot seconda de tout son pouvoir la faction de Chabot, Bazire et Merlin, on avait offert au Duc de Brissac tous les moyens de s'éloigner et de passer en pays étranger; il ne voulut jamais quitter le Roi, auprès duquel il avait déjà passé les trois années de la révolution, sans le perdre de vue un seul jour. Lors du retour de Varennes, il fut le seul dont la présence put consoler le Roi des véxations odieuses de La Fayette et des siens. Ce fut lui, qui, embrassant ce malheureux monarque, le soir même du retour à Paris, renouvella la scène de Sully avec Henry IV. Entouré de ses féroces géoliers, Louis XVI repoussait le loyal Duc, en

le

r-

00

 ιx

è-

c,

al

nt

,

le

15

er

e

t

e

u

1

a

t

S

lui observant, que son attachement à sa personne allait peut-être le faire suspecter. Rien ne peut égaler la douleur que S. M. éprouva, lorsqu'il fallut mettre à exécution le décret contre son ami. Peut-être, aurait-il dû, ce jour la, monter à cheval, et s'opposer, à la tête de sa garde, à cette violation de la constitution; mais la guerre civile, qui seule présentait au Roi une chance de salut, répugnait tellement à son cœur, qu'il préféra sacrifier son serviteur, plutôt que de faire un appel au peuple, qui eut sauvé l'un et l'autre. Alors, il est vrai, Dumouriez, Servan, Claviere et Roland étaient ministres, et le Roi n'était pas maître de son conseil. Quoiqu'il en soit, M. de Brissac n'en pouvait pas éviter davantage le sort qui le menaçait; quand bien même il n'eut point été emprisonné, il n'eut pas quitté la famille royale au 10 Août, et il eut péri à côté de M. de Viomesnil, ou de M. Bachmann.

M. de Brissac était le consolateur de tous les malheureux prisonniers d'Orléans. M. Dulery paraissait affecté d'une profonde mélancolie, quelques jours avant son jugement. M. de Brissac voulut en savoir la raison. Il apprit que cet infortuné gémissait sur le sort de sa femme et de deux enfans qu'il laissait sans ressources. Il lui rendit sa fermeté en assurant 1200 liv. de rente aux uns et aux autres. Je serais au dessous de la vérité, si j'essayais de peindre tous les traits de loyauté, de noblesse et de grandeur, qui caractérisèrent pendant 50 ans la carrière de M. de Brissac. Je me borne à dire qu'il faisait partie de ce petit nombre d'hommes qui, dans ces derniers tems, nous retraçaient encore avec MM. les Maréchaux de Biron, de Broglie, et de Castries, M. le comte d'Egmont, et quelques autres, ce qu'étaient jadis, et ce que devraient être les grands seigneurs en France. C'est ce petit nombre de grands seigneurs qui fait le désespoir des gens qui veulent de bonne foi nous proposer une chambre des pairs à l'Anglaise; mais qui, en revanche, fait le bonheur de ceux qui voudraient profiter de cette pénurie, pour la composer de banquiers, d'avocats, et d'académiciens.

Antoine de Lessart, ministre au département Tome II. des affaires étrangeres, ci-devant conseiller d'état & ministre de l'intérieur.

M. de Lessart avait été accusé et emprisonné le 10 Mars, par suite d'une intrigue dont Brissot fut l'agent, et dont un ministre que lui de Lessart avait fait renvoyer, fut l'ame. Le motif de son accusation fut de n'avoir pas déclaré cette guerre, sans laquelle, dit Brissot, l'on n'aurait jamais eu la république. Ainsi, le crime de M. de Lessart fut d'avoir été fidele à la constitution qu'il avait jurée, et d'avoir cherché à en assurer la durée. M. de Lessart avait une grande habitude du travail, de l'esprit, et un attachement sincere à la personne du Roi. Les obligations qu'il croyait avoir à M. Necker, l'avaient rendu, en quelque sorte, sa créature, et son admirateur servile. M. Necker, dans son apologie de Louis XVI, invoqua comme un témoignage sacré, les paroles que son ami de Lessart lui adressait du fonds de sa prison, quelques jours avant sa mort. On eut cru voir le génie de la vertu évoquant du fond des enfers le génie de l'amitié; et dans le même tems, la fille du Génevois, et le ministre rival de l'ami de son pere, se montraient publiquement ensemble dans un pays voisin!.... Mais, au milieu des crimes que je peins, les vices sont audessous de mes crayons.... je reviens à M. de Lessart.... il entretint, pendant son séjour à Orléans, une correspondance continuelle avec le château. Il y était encore dans son cachot, l'homme le mieux informé de la France. Il y avait prédit cent fois la mort du Roi, la sienne propre, celle de toutes les personnes qui ont péri depuis, il donna des avis excellens, qui ne furent jamais suivis; enfin, il vit approcher sa derniere heure avec le courage et le sang froid du militaire le plus brave, ou du philosophe le plus résigné. Sa mort lui a assuré un nom que ses liaisons et ses habitudes antérieures eussent disgracié à jamais.

Charles-Xavier-Joseph de Franqueville d'Abancour, ministre de la guerre à l'époque du 10 Août, parent de M. Calonne.

Jean-Arnaud de Castellane, évêque de Mende,

vieillard plus que sexagénaire, accusé, sans preuve des troubles du département de la Lozère.

at

le

ut

ait

e,

51,

la

de

n-

e,

r,

rt

rs

;

le

at

S,

u-

r-

it

é

u

S

d

Jean-Baptiste de Rets, capitaine des gardes nationales de ce même département, compris dans l'accusation de l'évêque de Mende. M. de Rets était cousin de M. de la Fayette.

Charles-François de Malvoisin, lieutenant colonel du régiment de dragons de Monsieur, accusé d'embauchement pour Coblentz. Ce fut lui, qui, lors de l'irruption des brigands dans les prisons d'Orléans, se jetta d'un toit en bas & se cassa le pied.

Charles-François Mark, jeune homme de 18 ans, garçon apothicaire de Toul.

C'était lui, qui avait dénoncé M. de Malvoisin; mais il s'était tellement coupé, et contredit, lors de sa confrontation, qu'on prit le parti de s'en assurer, en l'incarcérant. Cet exemple sert à prouver avec quelle légereté le corps législatif rendait des décrets d'accusation. Ce Mark passait son tems en prison à voler tous ses co-prisonniers.

Michel Dieudonné de Loyauté, officier d'artillerie, fils du célébre officier général de ce nom.

Il avait été accusé d'avoir voulu lui troisieme, livrer la citadelle et la ville de Strasbourg au Prince de Condé. Sur douze témoins que les procurateurs avaient fait venir, onze avaient déclaré ne pas même le connaître. Le douzieme était le dénonciateur. M. de Loyauté était déja criblé de coups de sabre, et de coups d'épée, lorsqu'on le quitta, pour se jetter sur M. de Brissac. M. de Loyauté eut assez de force et de présence d'esprit, pour se retirer dans une maison voisine, et, après avoir erré d'hôpital en hôpital, d'azile en azile, se sauver des assassins, et enfin, gagner l'Angleterre.

Hyacinthe-Joseph de Silly, officier du régiment de Bourbonnais, compris dans l'affaire de M. de Loyauté, mais moins heureux que lui.

Z 2

Louis-Joseph Meyer, tailleur, de Strasbourg, pour la même accusation que M. M. de Silly & Lovauté.

Hubert de Lassaux, Brigadier dans les gardes

du corps, Allemand d'origine.

Il émigrait, pour retourner dans la patrie de ses peres, et y finir ses jours. Il était âgé de 65 ans. Il fut arrêté sur la frontiere, et, ayant été accusé d'émigration et d'embauchement, il fut décrété avec son compagnon de voyage.

Jean-Baptiste de Chappes, officier dans les troupes légeres.

Jean-Baptiste-Etienne la Riviere, juge de paix,

de la section d'Henri IV à Paris.

Ce malheureux homme mérite de ma part une mention particuliere. Son crime était d'avoir reçu une plainte en calomnie, contre Bazire, Chabot, Merlin et Carra, et d'avoir fait exécuter la loi contre eux, le texte de la constitution à la main. On ne lui pardonna point l'obstination qu'il mit à avoir raison, lorsqu'il vint à la barre de l'assemblée, demander d'abord ce qu'il avait à faire, et la seconde fois, rendre compte de ce qu'il avait fait. La Riviere avait une très-belle élocution; il avait des son premier interrogatoire, enlevé tous les suffrages de ses juges, et il eut été acquitté, quelques jours plus tard. Son courage l'abandonna, quand il vit les Marseillois, maîtres d'Orléans. Il avait d'abord donné à pleincollier dans la révolution; il avait non-seulement été membre de la premiere municipalité insurgente; mais il était allé en personne chercher M. Bertier à Compiégne, pour l'amener à Paris, sous les poignards des assassins. On me cacha chez ce la Riviere, pendant une quinzaine de jours, lors de ma premiere Philippique contre le Duc d'Orléans. Cefut, dans son cabinet, que je commençai Les Actes des Apôtres; et que j'ecrivis Le Tableau de Famille, ou, le rapprochement du regne de Charles V avec celui de Louis XVI, et le parallele de Mirabeau et du Duc d'Orléans, avec Charles le Mauvais et Marcel. Le jour même, où je sortis pour la premiere fois, je sus arrêté, en plein spectacle, sur un mandat signé de Brissot, trainé à l'hôtel-de-ville, &c.

François-Marie-Jerôme Charlier Dubreuil, officier de...... accufé d'embauchage.

des

ses Il

ľé-

on

ou-

x,

ne

ne

arn, er

n-

ait

er

s,

on

S,

olté

is

n-

ls

n-

·e

net

Antoine Gautier, domestique de M. Dubreuil. Pierre Molette, marchand de fruit, des environs de Lyon.

Arrêté sur sa correspondance, qui fut décachetée, et sur le soupçon que, dans ses factures et ses lettres de voiture, il désignait le tiers-état sous le nom de pommes de terre, la noblesse sous le nom de pommes, et le clergé, sous celui de poires. Ce malheureux paysan fut haché de coups de sabres; il parvint néanmoins à gagner l'escalier sur lequel M. de Loyauté s'était réfugié, pour laisser couler le sang de ses blessures. Il était si mutilé, qu'on doute qu'il ait pu y survivre,

Officiers du Régiment de Cambrésis.

MM. Jean d'Adhémar, lieutenant-colonel. François d'Adhémar, fon fils. Felix d'Adhémar, son neveu. François de Montjustin, capitaine. Charles-François de Blachere, capitaine. Charles-Marie de Kerfauson, capitaine. Jean-Marie de Siochan, officier. Dominique Descorbiac, idem. Louis de la Cheysserie, idem. Charles de Pommerolles, idem. Pierre de Pargadde, idem. Etienne de la Riviere, idem. Charles-Louis de Pierrepont, idem. Jean-Joseph de Monjoux, idem. > fauvés, Antoine de Montgon, idem. Charles Chev. de Montgon, idem.

MM. Joseph Duroux (*), officier.
Urbain-Joseph Chapoulard, sergent.
Joseph Doc, musicien du d. régiment.
N. Bonasosse, avocat de Perpignan, jeune
homme du premier mérite.

Autres prisonniers, dont la qualification m'est inconnue, Bourgeois de Perpignan, domestiques, et autres.

François Emery,
Marie Gouet de la Bigne,
Martin Jean Val. du Lou,
René la Bliniere,
Philippe-Jacques Gérard,
Hen. Mazelaigne Raucour,
François Layroulle,
Joseph Bonafal,
Joseph-François Alténa,
François Bertrand,
Vincent Boxaderd,
François Boxaderd,
Charles Luppé,
Haurent Pralt,
François Annoux,
François Arnoux,
François Comellas,
Joseph-François Alténa,
Pierre Blandiniere.

Total, 53 prisonniers, dont 7 sauvés.

Récapitulation générale des Personnes massacrées dans les prisons de Paris dans la Semaine du Dimanche 2 au Vendredi 7 Septembre 1792.

244 aux Carmes & à St. Firmin, 180 à l'Abbaye St. Germain. 73 au cloître des Bernardins. 45 à l'hôpital de la Salpétriere.

^(*) Il était fils du fameux avocat qui plaida jadis la cause de Calas, & fut sait pour cela capitoul de Toulouse.

85 à la Conciergerie. 214 au Châtelet.

164 à l'hôtel de la Force.

1005

ine

sti-

A quoi il faut ajouter les malheureux, qui furent mis à mort dans l'hôpital de Bicêtre, dans les cours de la Salpétriere, ceux qu'on noya à l'hôtel de la Force, & tous ceux qu'on tira des cachots de la Conciergerie & du Châtelet, pour les massacrer sur le pont au Change, dont il sera toujours impossible de fixer le nombre avec précision, mais que l'on peut porter, sans exagération, à 8000 individus.

Réflexions générales sur les Massacres du mois de Septembre.

On vient de voir les scènes épouvantables, dont Paris eut à rougir, après celles du 10 Août. Près de huit mille nouvelles victimes venaient d'être ajoutées aux quatre mille du mois précédent; ainfi, dans l'espace de 30 jours, douze mille créatures humaines furent effacées de la population d'une seule ville, au milieu de toutes les autorités imaginables, sans qu'il ait encore été posfible, je ne dirai pas, de fatisfaire à la vindicte publique, qui réclame hautement dans toute l'Europe, la punition des affassins, mais encore de distinguer clairement quels sont les coupables, à qui l'on doit imputer ces dernieres atrocités.

Une discussion s'est élevée à ce sujet, entre les deux partis qui se disputent encore aujourd'hui, l'autorité en France, &, dont l'un, fier de son 10

Août, comme les constitutionnels le sont de leur immortel 14 Juillet, rejette sur ses adversaires le 2 Septembre à-peu-près, comme M. La Fayette crut saire oublier son 5 Octobre par son sommeil, & l'accusation du Duc d'Orléans.

Déja toutes les tentatives que l'on a faites dans l'assemblée, n'ont servi qu'à embrouiller de plus en plus une question aussi claire. La liberté de la presse & l'esprit de parti, ont facilité en beaucoup d'endroits, & sur-tout en Angleterre, les erreurs à cet égard. Roland & Brissot y ont aussi leur partisans, & les Girondins de la Tamise voyent toujours Marat, le seul Marat, rien que Marat dans ces assassant que la présace, & que ceux qui ont préparé l'un, ne peuvent être séparés de ceux qui ont exécuté l'autre.

J'ai encore entendu attribuer, dans l'étranger, ces scènes de désolation, à la proclamation de M. le Duc de Brunswick; mais j'ai aussi entendu dire aux mêmes personnes, que cette insignifiante proclamation, par laquelle il menaçait de ne pas laisser pierre sur pierre à Paris, n'était point de nature à effrayer les Marseillois ni les fédérés, ni les autres acteurs de ces massacres, qui n'avaient pas la plus légere propriété à Paris, &, qu'au contraire, tous ceux qu'elle semblait menacer, attendaient M. de Brunswick avec impatience, comptaient sur sa philantropie, & son respect pour les propriétés.

Au milieu de tant d'affertions contradictoires, il faut pourtant essayer de faire jaillir la vérité, & de bien fixer l'opinion sur la cause du 2 Septembre. Pour y parvenir, il faut saire connaître les trois pieces principales, émanées de ceux que

les partis accusent réciproquement.

La premiere est le discours de Monsieur, frere

du Roi, à la noblesse Française, la veille de son entrée en France, le 23 Août.

ur

le

tte il,

ns

us la

rs

ru-

ns

ût

1i

ſ.

e

La seconde, la perfide lettre du ministre Roland à l'assemblée nationale, cette fameuse lettre du 3 Septembre, dans laquelle on voit un vieux ministre, faux bel esprit, se vanter de ses propres crimes, pour accuser la commune de l'avoir imité; faire des périodes nombreuses dans son cabinet, au lieu d'agir à la porte des prisons, & jetter un voile officieux sur des meurtres, qui appelleront dans tous les temps, la vengeance publique & particuliere. Le démon de l'orgueil semble avoir dicté cette épître.

La troisieme est enfin l'effroyable adresse du comité de surveillance de la commune aux départemens, pour les inviter à imiter la ville de Paris; adresse, qui comme on sait, sut expédiée des bureaux de la chancellerie, sous le contreseing de Danton, par les soins de ses deux secrétaires, Camille Desmoulins, & Fabre d'Eglantine.

Je suis honteux d'offrir dans le même cadre, ce que la nation Française a de plus distingué, & ce que l'humanité a de plus abject; je demande sincerement pardon aux Princes, de les présenter à côté de Roland & de Marat; mais je me rappelle qu'au sein de la plus affreuse tempête, & lorsque son rivage était couvert de débris & de morts, souvent Vernet animait son tableau par un rayon consolateur; & comment aurais-je pu, sans l'art des oppositions, rendre intéressant & même soutenable ce dernier tableau de ma patrie?



ote près commune est homano, mans il avair a cadre la polan de de me pas esculer pubble de

Discours de Monsieur, frere du Roi, d la Noblesse Française.

MM. C'est demain que nous entrerons en France, ce jour mémorable doit influer nécessairement sur la suite des opérations qui nous sont confiées, et notre conduite peut fixer le sort de la France.

Vous n'ignorez pas les calomnies dont nos ennemis ne cessent de nous accabler, et le soin qu'ils ont de répandre, que nous ne rentrons dans notre patrie, que pour assouvir nos vengeances particulieres.

C'est par notre conduite, MM. c'est par la cordialité avec laquelle nous recevrons les égarés qui viendront se jetter dans nos bras, que nous prouverons à l'Europe entiere, que la noblesse Française, plus illustre que jamais par ses malheurs et sa constance, sait vaincre ses ennemis et pardonner les erreurs de ses compatriotes.

Les pouvoirs qui sont remis entre nos mains, nous donneraient le droit d'exiger, ce que notre intérêt et notre gloire nous inspirent, mais nous parlons à des chevaliers Français, et leurs cœurs, enflammés du véritable honneur, n'oublieront jamais les devoirs que ce noble sentiment leur impose.

Quelle profession de soi plus noble & plus touchante pouvaient saire les Princes Français, & les gentilshommes émigrés, appuyés d'une sorce qu'ils avaient droit de croire irréssible, si la saison, si des circonstances étrangeres n'étaient venues la dissoudre. Qui osera, après la lecture de ce discours, les accuser d'avoir provoqué des vengeances & des meurtres?

Je lui oppose maintenant la lettre bassement cruelle de Roland. M. Necker parlait vertu àpeu-près comme cet homme, mais il avait au moins la politique de ne pas excuser publiquement les crimes dont il se servait tacitement au 23 Juin, &c. d'ailleurs la lettre de ce Roland est un tableau très-bien fait de la démocratie, & de ses dangers.

Lettre de M. Roland, Ministre de l'intérieur, à l'Assemblée Nationale, imprimée par ordre de l'Assemblée Nationale.

,

e e

e-

ıt

é

t

e

t

S

5

Paris, le 3 Septembre, l'An 4e. de la Liberté & ter. de l'égalité.

Monsieur le président, je viens remplir un devoir sacré, dont l'accomplissement peut me coûter cher; mais je n'ai jamais capitulé avec ma conscience, et je serai docile à sa voix, quoiqu'il puisse en arriver.

Je ne rappellerai point ici quelles circonstances m'ont porté la premiere fois dans le ministere que je n'avois ni desiré, ni attendu (1); je n'y ai vu que l'occasion de développer des principes dont l'amour de l'humanité fait la base. J'ai dit hautement la vérité à un Roi que je voyais compromettre le salut de l'Empire, en se perdant lui même (2). Aucune considération n'a influé sur mon

- (1) Vous avez raison, homme astucieux, de ne point rappeller ces circonstances, mais vous ne serez point oublier aux amis de votre Roi, que vous dûtes votre élévation aux intrigues de Dumouriez votre collegue, de Brissot votre prôneur fanatique, & de Condorcet votre protecteur. Personne n'ignore cette dénonciation de la Reine, dont vos partisans menacerent le Roi, s'il ne nommait pas un conseil de leur choix, après l'accusation de Delessart, & vous faissiez partie de ce conseil que le Roi nomma, quand la violence l'y contraignit.
- (2) Si vous aviez quelque vérité à dire au Roi, votre devoir, insprudent vieillard, n'était il pas de vous borner à la lui dire avec respect & fermeté, sans lui donner, après votre renvoi, l'effroyable publicité que vous lui donnâtes. L'impression de votre lettre perside fut un appel au peuple. Vous disputiez à votre mastre son Trône, corps à corps; son devoir était alors de vous faire rentrer dans la poussiere; le bonheur de la société l'exigeait; il vous a laissé vivre, il a péri, & vous l'avez remplacé sur ce Trône qui vous paraissait si déstrable. En bien, aujourd'hui que vous êtes décrété, avonez cette vérité dont vous saires profession; dites-la cette vérité aux statteurs populaires, & vous aurez rendu au moins, avant votre supplice, quelque service à l'humanité.

courage, j'aime trop mon pays pour songer même à la gloire; et quand il s'agit de l'intérêt de tous, je ne vois plus rien qui me soit personnel. La confiance nationale m'a imposé de nouveau le fardeau du ministere, dans un temps plus orageux encore; je l'ai reçu sans hésiter, parce que cette confiance m'en faisait une loi; je le soutiens sans faiblesse, et j'y sacrifierai ma vie tant que je pourrai le porter utilement; mais je devrai le déposer du moment où je ne serais plus qu'un phantôme représentatif sans action et sans influence (3).

Quel est cependant l'état des choses dans lequel nous existons? Quelles suites doit-il avoir? Quelle

obligation impose-t-il?

- (4) Je sais que les révolutions ne se calculent point par les regles brdinaires; mais je sais aussi que le pouvoir qui les fait, doit bientôt se ranger sous l'abri des loix, si l'on ne veut qu'il opere une entiere dissolution. La colere du peuple et le mouvement de l'insurrection sont comparables à l'action d'un torrent qui renverse des obstacles qu'aucune autre puissance n'aurait anéantis, mais dont le débordement va porter au loin le ravage et la dévastation, s'il ne rentre bientôt dans son lit. Sans la journée du 10, il est évident que nous étions perdus (5); la cour préparée depuis long-
- (3) Vous vous plaignez de n'être qu'un phantôme représentatif, sans force & sans influence. Et qu'était de plus le Roi, pendant son regne constitutionnel, grace à vos calomnies? Futes-vous plus fort & plus influent, pendant votre premier ministere? Et sut-ce dans le peuple ou dans Louis XVI que vous trouvâtes le plus d'obstacles à l'ordre, à la justice & au regne des loix? Vous avez été assis à la table des Rois, vous avez été appellé au banquet du peuple, dites lequel de deux présente le plus de mêts empoisonnés.
- (4) Vous favez que les révolutions ne se calculent point par des regles ordinaires. Et, d'où vous vient donc cette manie d'exciter l'infurrection, d'être l'apologiste du déréglement, lorsque vous pouvez l'arrêter. Quel est le pere de famille, quel est le propriétaire d'un champ, qui ait jamais, pour le féconder, ouvert la digue au torrent qui doit le ravager ou le dévaster?
- (5) Sans la journée du 10 Août, nous étions perdus. Qui, nous ? Oui, les factieux, les régicides, cent mille individus, dont la révolution a favorifé l'orgueil & mûri le brigandage, 100 mille individus, qui font fortis de la révolution, comme des infectes qu'engendre la corruption, & qui font venus frapper la France entiere & les nations

temps, attendait l'heure de combler toutes ses trahisons, de déployer sur Paris l'étendard de la mort, et d'y regner par la terreur. (6) Le sentiment du peuple, toujours juste et promt, quand l'opinion n'est pas corrompue, a prévenu l'époque marquée pour sa perte, et l'a rendu fatale aux conspirateurs.

Il est dans la nature des choses et dans celle du cœur humain, que la victoire entraîne quelques excès; la mer, agitée par un violent orage, mugit encore long tems après la tempête; mais tout a ses bornes,

ou doit enfin les voir déterminées.

e

e

i-

ii.

1-

e

n

e

r

r

S

1-

t

e

L

(7) Si la désorganisation devient une habitude; si des hommes zélés, mais sans connaissances et sans mesures, prétendent se mèler journellement de l'administration et entraver sa marche; si, à l'appui de quelque faveur populaire, obtenue par une grande ardeur, et soutenue par un plus grand parlage, ils répandent la défiance, sement les dénonciations ; excitent la fureur, dictent les proscriptions.... le gouvernement n'est plus qu'une ombre, il n'est rien; et l'homme de bien, commis au timon des affaires, doit se retirer des qu'il ne peut plus le diriger, car il n'est point place pour faire image, mais pour agir. La commune provisoire a rendu de grands services; elle n'a pas besoin de mon témoignage à cet égard, mais je le lui rends avec effusion de cœur, la commune provisoire s'abuse actuellement par l'exercice continué d'un pouvoir révolutionnaire, qui ne doit jamais être que momentané pour n'être pas destructeur; et elle nous

étrangeres d'une plaie semblable à celle dont le ciel affligea l'Egypte; 100 mille individus qui ont tout mastrisé par la terreur & la division, & qui se disputent aujourd'hui des monceaux de cendres, détrempés avec du sang humain. Voilà ceux qui étaient perdus au 10 Août, & qui n'échapperont pas à une nouvelle époque, lorsque la colere divine sera satisfaite. Déja elle semble avoir pris acte de votre profession de soi, car vous êtes déja perdu.

- (6) Si la cour voulait regner par la terreur, quels moyens, vous & les vôtres, avez-vous employez depuis elle pour regner?
- (7) Comment avez-vous pu écrire ce paragraphe? La frayeur ou la rage avaient elles pu vous faire perdre la mémoire, au point d'oublier, que vous avez prononcé vous-même votre jugement dans ce peu de lignes? Et qu'est ce que ce Roi, dont vous aviez désorganisé l'existence, dénoncé l'administration, prosert la personne, par votre ardeur & votre parlage, aurait pu dire de plus dans son testament, lorsqu'il y rappelle à son fils, qu'un Roi sans autorité n'inspire plus de respect, & est plus nuisible qu'utile.

prépare de grands maux, si elle tarde encore à se renfermer dans ses justes limites: voilà un autre témoignage que je rends aussi hardiment que le premier, car on doit la vérité aux peuples comme aux Rois, et je ne la tairai pas plus aux uns qu'aux autres.

L'assemblée a rendu de sages décrets, qui conservent en conseil-général les commissaires auxquels les sections continuent d'accorder leur confiance; mais ce conseil, ainsi que le nom l'indique, n'est que pour les délibérations; l'action doit être concentrée dans le corps municipal, pour être plus unie et plus vive: c'est lui qui est chargé de l'exécution, c'est par lui qu'elle doit être faite. Le maire doit jouir de l'influence qui lui est attribuée par la loi. Cependant les limites respectives continuent d'être oubliées ou méconnues; les ordres se croissent : on ignore souvent de qui ils émanent, et la responsabilité du ministre et du maire devient illusoire ou cruelle, puisqu'elle tombe sur des faits dont ils n'ont point connoissance, ou qu'ils ne peuvent empêcher. Jamais l'unité d'action ne fut plus nécessaire. Des ennemis aguerris et nombreux sont établis sur notre territoire, ils menacent la capitale; c'est vers elle que se dirigent leur rage et leurs désespoir; c'est-là qu'ils ont à exercer des vengeances; c'estlà qu'ils esperent dissoudre le gouvernement; (8) profiter de leurs avantages. Sans doute l'énergie du peuple, bien dirigée, leur opposera des barrieres insurmontables : mais c'est précisément pour cette direction qu'il faut de l'ensemble et de l'activité : l'une et l'autre sont impossibles, lorsque tout le monde commande. J'ai vu le minisire de la guerre gémir des lenteurs qu'apportait à la formation du camp l'intervention d'une commission ardente et zélée, mais étrangère aux dispositions de cette nature.

Le peuple doit être là, en personne ou par ses commissaires, pour voir ce que fait le pouvoir exécutif, soit; mais il doit le laisser agir, sous peine de périr au milieu de ses propres débats: car de deux choses l'une, les personnes chargées de ce pouvoir jouissent de sa confiance, ou ne l'ont pas; dans cette dernière

⁽⁸⁾ Vous annoncez que les ennemis qui s'avançaient, espéraient dissoudre le gouvernement, & vous convenez vous-même qu'il n'y en avait pas, puisque toutes les autorités confondues, déréglées, débordées, étaient impuissantes. Soyez donc conséquent une sois!

supposition il faut qu'elles se retirent; dans la première, elles doivent user, dans toute son énergie, du pouvoir qui leur est confié. Une jalouse inquiétude fermente et aigrit encore contre ce pouvoir, comme s'il rendait essentiellement vicieux les hommes auxquels il est réparti (9); comme si l'identité des noms faisait celle des choses, et que des ministres responsables puissent avoir rien de commun avec ce qu'était un Roi inviolable!

Hier, au sein même de la maison commune, on dénonçait les ministres, vaguement, quant au fonds, parce qu'on manquait de sujets de reproches; mais avec cette chaleur et cette force d'assertion qui frappe l'imagination, la séduit un moment, qui égare et détruit la confiance, sans laquelle nul homme en place ne

doit y rester dans un gouvernement libre.

Hier encore, dans une assemblée des présidens de toutes les sections, convoquées par les ministres, chez M. le maire, dans l'intention de concilier les esprits, de s'éclairer mutuellement, j'ai reconnu cette méfiance qui suspecte, interroge, entretient le trouble et entrave

les opérations.

Hier, fut un jour sur les événemens duquel il faut peut-être laisser un voile; je sais que le peuple dans sa vengeance, y porte une sorte de justice (10); il ne prend pas pour victime tout ce qui se présente à sa fureur: il la dirige sur ceux qu'il croit avoir été trop long-temps épargnés par le glaive de la loi, et que le péril des circonstances lui persuade devoir être immolés sans délai. Mais je sais qu'il est facile à des traitres d'abuser de cette effervescence, et qu'il faut l'arrêter: je sais que nous devons à la France entiere la déclaration, que

⁽⁹⁾ De quel droit, malheureux, ofez-vous appeller vicieux, ceux qui vous avaient dévancé dans les fonctions du pouvoir exécutif, & prétendez-vous pouvoir vous foustraire à une pareille accusation? Qui a pu vous constituer juge des intentions du Roi & de la cour? Ah! s'ils avaient eu le pouvoir exécutif en main, dans ces tems déplorables, vous eussiez vû votre monarque courir au-devant des assassins, vous dérober vous-même à leurs coups; & vous, homme prétendu vertueux, au lieu d'employer ce pouvoir usurpé à réprimer tant d'excès, vous croyez satisfaire à vos devoirs, en injuriant celui que vous avez détrôné.

⁽¹⁰⁾ Ici, les cheveux dressent sur la tête, de l'horreur qu'on éprouve à la lecture de cette phrase --- il est inutile, je crois, d'en saire le commentaire.

le pouvoir exécutif n'a pu prévoir ni empêcher ces excès [11]: je sais qu'il est du devoir des autorités consti-

(11) Le pouvoir exécutif, dites-vous, n'a pu les empêcher. Veut-on favoir la vérité? C'est que dans les journées du 2 & du 3, on ne massacrait encore que des prêtres, une Princesse, des Suisses, & des gentils-hommes, & que la colere du vertueux ministre les voyait facrisser avec une barbare complaisance. Qui est-ce qui l'empêchait d'adresser à Santerre, dès le 2 au soir, la réquisition qu'il lui fit le 4 Septembre au moment seulement, où l'on commençait à massacrer les criminels & à le décréter lui-même? N'était-ce pas son devoir, au lieu de consumer son tems à rédiger & faire imprimer le 3 Septembre tout ce pesant bavardage?

Lettre de M. Roland, Ministre de l'intérieur, à M. Santerre, en date du 4 Septembre, l'an 4 de la Liberté.

" Au nom de la nation, et par ordre de l'assemblée " nationale et du pouvoir exécutif, je vous enjoins, " Monsieur, d'employer toutes les forces que la loi " met dans vos mains, pour empêcher que la sûreté " des personnes et des biens soit violée; et je mets " sur votre responsabilité tous attentats commis sur " un citoyen quelconque, dans la ville de Paris. Je " vous envoie un exemplaire de la loi qui vous or-" donne la surveillance et la sûreté que je recom-" mande, et j'informe l'assemblée nationale et le maire " de Paris des ordres que je vous soumets.

Réponse de M. Santerre.

"Monsieur le Ministre, je reçois à l'instant votre "lettre. Elle me somme, au nom de la loi, de veiller "à la sûreté des citoyens: vous renouvellez les plaies "dont mon cœur est ulcéré, en apprenant, à chaque "instant, la violation de ces mêmes loix et les excès "auxquels on s'est livré. J'ai l'honneur de vous re-"présenter, qu'aussi-tôt la nouvelle que le peuple "était aux prisons, j'ai donné les ordres les plus pré-"cis aux commandans des bataillons, de former de "nombreuses patrouilles, et aux commandans du "Temple, et autres, voisins de la demeure du Roi et "de l'hôtel de la Force, à qui j'ai recommandé cette "prison, qui n'était pas encore attaquée.

" Je vais redoubler d'efforts, auprès de la garde " nationale, et je vous jure que, si elle reste dans " l'inertie, mon corps servira de bouclier au premier

" citoyen qu'on voudra insulter.,

tuėes

tuées d'y mettre un terme, ou de se regarder comme anéanties. Je sais encore que cette déclaration m'expose à la rage de quelques agitateurs. Eh bien! qu'ils prennent ma vie, je ne veux la conserver que pour la liberté & l'égalité: si elles étaient violées, détruites, soit par le regne des despotes étrangers, ou l'égarement d'un peuple abusé, j'aurai assez vécu: mais jusqu'à mon dernier soupir, j'aurai fait mon devoir; c'est le seul bien que j'ambitionne, et que nulle puissance sur la terre ne saurait m'enlever.

Le salut de Paris exige que tous les pouvoirs rentrent à l'instant dans leurs bornes respectives; l'approche des ennemis, les grandes mesures à prendre contr'eux, nécessitent, je le répete, une unité d'action, un ensemble, qui ne peuvent se trouver dans le conflit des autorités. C'est à l'assemblée nationale à se prononcer à cet égard, avec l'élévation et la vigueur que réclament d'aussi grands intérêts. J'ai dû lui peindre cet état de choses, afin que sa sagesse prit aussi-tôt les déterminations convenables, et que, dans la supposition affligeante, mais gratuite, que ces déterminations n'eussent point l'effet desiré, la perte de la capitale n'entrainât point celle de l'empire.

Mais le peuple, docile à la voix de ses législateurs, dès qu'ils sont au niveau des circonstances, éclairé par eux sur ses intérêts, rappelé par eux à la marche reguliere qu'il doit tenir, sentira bientôt qu'il doit honorer son propre ouvrage, et obéir à ses représentans jusqu'à l'époque qui va les renouveller avec de plus grands pouvoirs; il appercevra que le sort de la capitale tient à son union avec les divers départemens; il sait que le midi, plein de feu, d'énergie et de courage, était prêt à se séparer pour assurer son independance, lorsque la révolution du 10 Août nous a valu une convention qui doit tout rallier (12); il apperçoit que les sages et les timides se réuniraient aisément pour établir

r

r

⁽¹²⁾ Une Convention qui doit tout rallier. Voyez ce qu'a enfanté cette convention. La division & le déchirement de toutes les parties du royaume, la guerre du genre humain tout entier, une série de massacres, que rien ne peut plus arrêter; ensin, ce que vous appellerez sans doute encore une conspiration, (après le régicide auquel vous avez présidé comme ministre), je veux dire l'arrestation de vos collègues & votre accusation le 31 Mai.

cette convention ailleurs, si Paris n'offrait pas la réunion de la liberté la plus grande aux lumières qui
soutiennent l'opinion; il jugera, dès le premiermoment
de calme et de réflexion, que les secours et l'appui
qu'il attend de tous les départemens ne peuvent être
que le fruit de l'union, de la confiance qu'établissent
et justifient le maintien de l'ordre et l'observation
des lois; il reconnaitra enfin que ses ennemis cachés,
peuvent se servir de sa propre agitation pour nuire
à ses meilleurs amis, à ses plus redoutables défenseurs;
déja l'exemple commence; qu'il frémisse et s'arrête!
une juste colere, l'indignation portée à son comble commencent les proscriptions, qui ne tombent d'abord que
sur les coupables, mais dans lesquelles l'erreur ou les
passions particulieres enveloppent bientôt l'homme juste (13).

Il en est temps encore, mais il n'est plus un moment à perdre: que les législateurs parlent, que le peuple

écoute, et que le règne de la loi s'établisse.

Quant à moi, qui brave également l'erreur et la malveillance, parce que je ne veux que le bien de tous, et que je dois le faciliter par tous les moyens qui sont en mon pouvoir, j'ai consacré ma vie à la

justice, à la vérité; je leur serai fidèle.

Je reste à mon poste jusqu'à la mort, si j'y suis utile et qu'on me juge tel; je demande ma démission, et je la donne, si quelqu'un est reconnu pouvoir mieux l'occuper, ou que le silence des lois m'interdise toute action.

Le ministre de l'intérieur,

ROLAND.

Il faut se résoudre maintenant à lire la sanguinaire missive de la commune de Paris aux autres communes du royaume. Il faut bien se rappeller en la lisant, que Pétion était venu cinq jours au-

⁽¹³⁾ Ainsi, voilà une théorie de proscriptions prêchée & justifiée à la barre de l'assemblée. M. de la Fayette n'avait osé sanctisser que l'insurrection. Sylla & Marius ont eu seur apologiste, & cet apologiste est M. Rosand. Il y a des proscriptions justes! Este est donc juste à présent la colere des ennemis qui vous proscrivent! vous avez prononcé yotre arrêt! il ne vous reste qu'à le subir.

114

ui

nt

ui re

nt

n

s,

re

;

nne
es
).

nt

le

la le

15

a

S

ir

r-

r

paravant justifier cette commune à la barre de l'assemblée. Il y avait vanté ses vertus, son patriotisme, les services qu'elle avait rendus, & tout cela pour obtenir sa réintégration. Il ne saut pas oublier non plus que Gorsas était alors nommé imprimeur du département de la justice, & qu'à la ressemblance du stile de cette adresse avec son journal des 3 & 4 septembre, on pourrait presque le soupçonner de l'avoir redigée.

Circulaire adressée le 3 Septembre par le Comité de Surveillance de la Commune, aux Départemens, sous le contre-seing de Danton, Ministre de la Justice.

Freres et amis, un affreux complot, tramé par la cour, pour égorger tous les patriotes de l'empire Français, complot dans lequel un grand nombre de membres de l'assemblée nationale se trouvent compromis, ayant réduit le 9 du mois dernier la commune de Paris à la cruelle nécessité de se ressaisir de la puissance du peuple pour sauver la nation, elle n'a rien négligé pour bien mériter de la patrie, témoignage honorable que vient de lui donner l'assemblée nationale elle-même. L'eut-on pensé deslors? De nouveaux complots non moins atroces, se sont tramés dans le silence; ils éclataient au moment même, où l'assemblée nationale, oubliant qu'elle venait de déclarer que la commune de Paris avait sauvé la patrie, s'empressait de la destituer, pour prix de son civisme. A cette nouvelle, les clameurs publiques, élevées de toutes parts, ont fait sentir à l'assemblée nationale la nécessité urgente de s'unir au peuple et de rendre à la commune de Paris, par le rapport du décret de destitution, les pouvoirs dont il l'avait investie.

Fiere de jouir de toute la plénitude de la confiance nationale, qu'elle s'efforcera toujours de mériter de plus en plus, placée au foyer de toutes les conspirations, et déterminée à s'immoler pour le salut public, elle ne se glorifiera d'avoir pleinement rempli ses devoirs, que lorsqu'elle aura obtenu votre approbation, objet de tous ses vœux, et dont elle ne sera certaine, qu'après que tous les départemens auront sanctionné ses mesures, pour sauver la chose publique.

Professant les principes de la plus parfaite égalité, n'ambitionnant d'autre privilege que celui de se présenter le premier à la brêche, elle s'empressera de se remettre au niveau de la commune la moins nombreuse de l'état, dès l'instant que la patrie n'aura plus rien à redouter des nuées de satellites féroces, qui

s'avancent vers la capitale.

La commune de Paris se hâte d'informer ses freres de tous les départemens, qu'une partie des conspirateurs féroces, détenus dans les prisons, a été mise à mort par le peuple, actes de justice, qui lui ont paru indispensables, pour retenir par la terreur ces légions de traitres cachés dans ses murs, au moment où il allait marcher à l'ennemi, et sans doute, la nation entiere, après la longue suite de trahisons, qui l'ont conduite sur les bords de l'abime, s'empressera d'adopter ce moyen si nécessaire de salut public, et tous les Français s'écrieront comme les Parisiens: marchons à l'ennemi, mais ne laissons pas derriere nous ces brigands, pour égorger nos enfans et nos femmes: freres et amis, nous nous attendrons qu'une partie d'entre vous, va voler à notre secours, et nous aider à repousser les légions innombrables de satellites des despotes conjurés à la perte des Français. Nous allons ensemble sauver la patrie, et nous vous devrons la gloire de l'avoir retirée de l'abime.

Signé, les administrateurs du salut public, et les administrateurs adjoints réunis, Pierre Duplain, Panis, Sergent, l'Enfant, Jourdeuil, Marat, l'ami du peuple, de Porgas, le Clerc, Dufortre, Celly, constitués par la commune, et séant à la Mairie.

Ce 3 Septembre 1792.

N. B. Nos freres sont invités à remettre cette lettre sous presse, et à la faire passer à toutes les municipalités de leur arrondissement. lic,

de-

n,

ie,

mé

té,

ré-

de

m-

lus Iui

re.

ns-

été

lui

ur

ie,

ıs,

es-

c,

s:

re

OS

ne

us

el-

is.

us

d-

1,

a-

,

,

Il n'est personne, je pense, qui, après la lecture de ces deux dernieres pieces, n'ait déja une idée formée sur les auteurs immédiats, & les fauteurs indirects de ces massacres. Je vais y ajouter encore quelques traits, & je récapitulerai ensuite tous ceux qui complettent leur analogie avec le 10 Août.

Les exécuteurs personnels de ces massacres, sont encore dans l'oubli. Etrangers, pour la plupart, à la population de Paris, ou bien membres d'une classe si abjecte, que plusieurs d'eux n'étaient connus dans leurs atteliers que sous des noms vagues de baptême ou des pays, l'œil de l'observateur ne peut les atteindre dans la boue où ils sont cachés. Si l'on a pourtant déja recueilli les noms de quelques-uns d'entr'eux, (*) pour

(*) Nul doute qu'il n'y en ait déja beaucoup de reconnus à Paris. Leur acharnement les aura trahis. Voici quelques traits ancedotiques, auxquels on pourra les distinguer un jour.

Un ouvrier de la rue St. Denis, rentrant chez lui, couvert du sang de ses victimes, causa tant de frayeur à sa semme, qu'elle mourut

subitement. Les voisins de cet homme pourront l'indiquer.

Un jeune Marseillois à l'Abbaye se montra d'une maniere atroce pendant ces massacres. Il se vanta d'avoir tué lui seul plus de 50 personnes, pour venger deux freres qu'il avait perdus dans la journée du 10 Août. On le reconnaîtra à cette anecdote.

Les trois hommes, qui reconduisirent St. Méard chez lui, fignerent leur brevet d'élargissement. J'ai vu le certificat & les signatures.

Elles pourront servir à faire retrouver les signataires.

Un grand nombre des personnes élargies doivent avoir de pareils certificats.

Ce fut un maçon employé par M. de Champlost, qui le reconnut & le sauva au milieu des morts, qu'ils venaient de tuer de sa main.

Dans beaucoup de fections voifines des théâtres de carnage, les massacreurs satigués allaient se reposer, saire montre de la sueur & du sang dont ils étaient couverts, se faire donner à boire, & des assignats de 5 livres pour leur journée. Les sections d'alors les encourageaient, les plaignaient & les payaient. On sait comment elles étaient composées.

On lit l'anecdote suivante dans la réponse de Louvet à Robespierre:, Un matin quatre hommes arriverent dans la maison du minis-, tre de l'intérieur, & s'adresserent au citoyen Fepoul, l'un des chess , de bureau: ils avaient des piques & une épée de deuil ensang an-, tées; ils venaient chercher le prix de leur travail, que le minis-, tre de l'intérieur devait leur remettre, leur avait on dit; le ciles dénoncer un jour au procureur du Roi, il est à préfumer qu'ils auront péri fur la frontiere, ou dans les troubles intérieurs, avant que la main de la justice ait pu s'en emparer.

, toyen Fépoul, malgre les horribles explications qu'on lui donnait, , feignit toujours de ne pas comprendre qu'elle avait été l'espece ,, d'ouvrage dont le paiement lui était demandé. Observez que pen-,, dant l'étrange colloque, un des ouvriers, accablé de la double " ivresse du fang & du vin, s'était mis sur un fauteuil où déja il , était assoupi. On vous a donné de l'ouvrage, disait toujours Fé-,, poul, vous dites avoir bien travaillé, vous demandez qu'on vous " paye, nien n'est plus juste, mais adressez vous donc à ceux qui " vous ont employés. Ensin, les bourreaux assez mécontens, réveil-" lerent feur camarade & partirent. Le même foir, entre fept & , huit heures, il en revint un; il était porteur d'un mandat à peuprès conçu en ces termes : il est ordonné à M. Vallée de Ville-", neuve, trésorier de la ville, de payer à (ici quatre mots)
", la sommle de 12 liv. chaque, pour l'expédition des prêtres à St. " Firmin. Le garçon du bureau, qui reconnaissait le quidam, pour ", un des quatre du matin, ne voulut point le laisser aller jusqu'au ", citoyen Fépoul; presse au contraire du besoin de renvoyer le ,, cruel créancier, il parcourut très-rapidement son mandat, ne se donna point le temps de déchiffrer les noms très - mal écrits des ", ouvriers & des fignataires, courut dans le cabinet du premier ", commis confulter l'almanach royal, & revint aussi-tôt rapporter " l'adresse du citoyen Vallée Villeneuve. On ignore comment celuiou le chef des bureaux Fépoul, ou le trésorier Villeneuve au-

ront conservé quelques notes de ces mandats, ou du moins le fou-

venir des noms qu'ils portaient.

On faura, le nom du Caporal, qui fit périr de la maniere suivan, deux victimes innocentes. Le fait est attesté par Brissot. " A , l'hôtel de la Force, où l'on expédiait les prisonniers, avec une , apparence de forme, avec un juré de comédie, & en présence , d'officiers municipaux, un prisonnier, accusé de fabriquer de faux , affignats, recommandé d'un citoyen de la rue Saint-Antoine. On , l'envoie chercher; il était occupé à faire des comptes avec un , locataire; il arrive, & à la vue des piles de cadavres, de maf-, sue ensanglantées, & de ces juges - bourreaux, il perd la tête, , répond de travers, on l'assomme. Le Caporal se rappelle qu'il l'a , trouvé avec un homme qui chiffrait, & supposant que ces chif-, fres pouvaient bien être des faux-assignats, qu'il pouvait être com-plice, il va le chercher, l'amene, & on l'exécute aussi : eh bien! , cet homme était un bon pere de famille, bon citoyen, électeur ,, de 1791, électeur nommé la veille par sa section!,, Le garde national, qui fauva M. de Santuary, beau-frere de M.

d'Esprémesnil, pourra aussi faire connastre beaucoup de ses cama-

Au furplus, ces découvertes feront l'objet des recherches d'un tribunal prévotal, & je doute fort que jamais aucune histoire de la révolution, descende jusqu'à ces noms ignobles. On n'écrit point l'histoire des loups.

eft

ou

ain

nait ,

pece pen-

uble

a il Fe-

ous

qui eil-

t &

eu-

ille-

St.

our l'au

le

fe

ier

ter ui-

au,

n-Λ

ne

ce

On

un ıf-

е,

l'a

n-

1!

1.

Quant aux juges populaires qui s'étaient établis présidens des massacres, trois sont déja connus, Maillard à l'Abbaye, Hebert & l'Huillier à la Force; il n'a pas été possible de reconnaître encore ceux qui ont dirigé les massacres du Châtelet; mais déja il s'est présenté aux Jacobins plusieurs individus qui se sont glorisses au titre d'hommes du 2 Septembre, de ce nombre est un nommé Taillefer, membre aujourd'hui de la convention.

Louvet cite ainsi un fait qui lui sut rapporté par Gorsas quelques jours après le 2 Septembre.,, Gor-" fas, dit-il, m'a raconté, comme à beaucoup " d'autres l'étrange conversation qu'il eut avec un " homme qui dans un certificat signé de lui, en " date du 9 Septembre, a pris le titre de juge sou-" verain élu par le peuple aux journées du 2 & du " 3. Cet homme entre chez un libraire où se trou-" vait Gorias. Il y demande les couriers des départemens de la dernie requinzaine. Le libraire ne " les a pas. L'homme en parait très-fâché. Gor-" sas s'approche, se nomme, & lui demande ce " qu'il veut chercher dans ses numéros. C'est " que, dit l'autre, en rendant compte des jour-" nées de Septembre vous avez parlé de moi-Oh! " oh! vous en étiez donc!--vraiment, j'étais grand " juge-Oui? vous pouvez donc m'apprendre " comment cela se pratiquait. A quoi reconnais-" fiez-vous les innocents?--Bah, bah, il n'y en avait gueres---mais encore, comment faisliez-" vous?—nous avions des listes, & puis on voyait " bien tout de suite; cependantil y avoit un grand " b.... qui avait les cheveux en Jacobin; on ne " pouvait pas trop lire son nom, & il ne se dé-, fendait pas trop mal. Il nous a donné de la ta-" blature-eh bien?--eh bien, j'ai envoyé deman-" der à Panis & à Marat : ils m'ont fait dire, c'est o cela même, élargissez? "

Aa4

Tous ces magistrats, & leur prétendu juré seront facilement découverts; ils allégueront peut-être pour se justifier, la volonté du peuple souverain, & l'exemple que leur avait tracé le corps législatif en formant ce tribunal populaire du 10 Août que préfidait Offelin, qui jugea Bachmann, Laporte, & Derozoi, & acquitta MM. de Montmorin & d'Affry; ils citeront aussi les prisonniers qu'ils ont acquittés; mais le délit des uns ne peut atténuer celui des autres, & le supplice de Maillard ne doit rien changer ni à la punition due à Osselin, ni à celle de tous ces juges créés par la populace, ni fur-tout à celle de tous ces constituans qui en décrétant que le pouvoir judiciaire serait électif par le peuple; arracherent ainsi au Roi le noble exercice de la justice souveraine, & par là fanctionnerent d'avance les jugemens de Maillard, & le décret de mort de Louis XVI. En plaçant les premiers la justice dans des mains intéressées à être injustes, ils intervertirent toutes les loix de la société, & s'ils n'en font punis, la conféquence inévitable en fera l'acquittement de Maillard.

Si des juges des guichets, nous passons ensuite à ceux qui dirigeaient leurs mouvemens, nous trouvons aussi-tôt les membres de la commune qui composaient le comité de sûreté publique, nommé le 1er. Septembre par Panis: leur signature au bas de l'adresse du 3 Septembre ne demande pas de nouveaux commentaires; mais on observe avec horreur que l'exécrable Marat lui-même n'y jouait qu'un rôle secondaire. Panis était en tête, Panis le

beau-frere de Santerre!

Brissot avait été dénoncé ainsi que les girondins le 1er. Septembre, par Robespierre. Le 2, à dix heures du soir, le comité de la commune rendit contre eux huit mandats d'arrêter, mais craignant que leur qualité de députés n'excitât un mouvement en leur faveur, ils effacerent légerement le mot arrêter, & y substituerent l'ordre de visiter. Les trois commissaires qui exécuterent ce mandat, étaient les nommés Berthelton, Guermené & Cousteau dit Mignon. Ce Mignon a signé beaucoup de certisicats pendant les massacres où il a joué un très-grand rôle; ils diront de qui ils tenaient les mandats qu'ils exécutaient.

Le trait cité par Gorsas donne encore la preuve qu'il y avait pendant les massacres un comité toujours séant qui les dirigeait, & qui su toujours présidé par Panis & Marat (*): c'était ainsi que les comités de Charenton & du cercle social présidés par Barbaroux, Louvet, Chenier, Brissot, &c. avaient préparé, & dirigerent le massa-

cre du 10 Août.

nt

tre

, &c

en

ré-

&

If-

C-

ė-

Dit

à

ni

é-

le

r-

e-

é-

e-

e

)-

à

-

ii

1

S

C

On est étonné de ne pas voir Robespierre jouer nominativement son rôle dans ces massacres. Mais il faut favoir que dans toutes les occasions où il fallut payer de sa personne, Robespierre se cacha toujours, & ne se représenta ensuite que lorsque le crime préparé par ses mains eût été exécuté par d'autres; mais son acharnement à être l'apologiste des journées du 2 septembre, l'approbation qu'il donna à l'adresse sanguinaire du 3, la réponse qu'il fit à Gensonné, qui lui reprochait d'avoir commandé les affaffinats; je le sais, ni vous, ni vos amis n'auriez pas fait assassiner un Aristocrate; les éloges perpétuels de Marat, qui le recommandait au peuple pour dictateur, ou au moins pour triumvir avec Danton & lui, les colloques qu'il avait alors continuellement avec Danton, Collot d'Herbois & Robert de Keralio, sa nomination à la convention

^(*) Sergent, graveur en taille-douce, était de ce comité. On venait pendant le massacre implorer sa protection. Pendant qu'il lançait un mandat d'arrêt, quelqu'un marcha sur son chien. Il répondit froidement : prenez donc garde, vous n'avez point d'humanité!

nationale, le jour des massacres, en général la sois du sang si connue, ses sureurs à la commune & aux Jacobins, son nom, son vœu contre Louis XVI, que dis-je, le sang du régicide Damiens qui coule dans ses veines, tout l'accuse, tout le place sur la ligne de Marat & de Panis.

Il faut maintenant en venir à l'ordonnateur suprême de ces meurtres, au général des affaffinats, à l'homme devant qui s'éclipsent Marat & Robespierre eux-mêmes, à Danton ensin, ministre de la justice, pendant les 40 jours dont je

donne l'historique.

Les visites domiciliaires, le désarmement des personnes suspectes, décrétés sur sa motion, & exécutés par Robespierre, la nomination & l'envoi des commissaires ambulans, qui firent faire les maffacres de Lyon, Rheims & Meaux, & prêcherent par-tout la loi agraire, le meurtre & le pillage, les fommes dépensées sécretement, dont il ne voulut jamais rendre compte, la peine de mort qu'il fit décréter le 2 septembre au matin, contre ceux qui contrarieraient ses opérations, l'adresse aux départemens qu'il fit partir le 3, fous fon propre contre-seing, adresse imprimée dans la nuit, rédigée la veille, & qui n'a pu être composée que dans ses bureaux, ses liaisons connues, son caractere féroce; sa vie précédente, fon influence fur la révolution, ses paroles devenues proverbiales, tout, jusqu'à sa figure atroce, nous dit, Voila le Chef du 2 Septembre.

La commission extraordinaire le pressait d'arrêter les massacres, il riait, — faites exécuter, lui disait-elle, le décret d'accusation contre Marat, — il répondait froidement, j'aimerais mieux don-

ner ma démission.

Saisi de frayeur, ou si l'on veut d'impatience, Brissot entre le 4 au matin, chez ce ministre de la justice. Il le trouve avec Fabre d'Eglantine, il se plaint de ces affreux massacres; mais, s'écrie niaisement ce séroce imbécille de Brissot, le moyen d'empêcher que des innocens n'y soient consondus avec des coupables; pas un, pas un, répond Danton—Quel garant, dit Brissot? le ministre de la justice réplique: je me suis fait donner les listes des prisons, et l'on a effacé ceux qu'il convenait de mettre dehors. On a vu dans la relation de St. Méard, que dès le 26 d'Août, un officier municipal était venu prendre les noms des prison-

niers à l'Abbaye.

oif

I,

le

ur

ur

f-

at

1-

je

1-

e

-

e

t

e

Et, comme si tant d'indices ne suffisaient pas pour reconnaître Danton, son discours du 14 Juin 1793 aux Jacobins, inféré tout au long dans le journal de cette fociété, fous la date du 16, ne fuffirait-il pas, pour défigner le directeur suprême des meurtres en France. On venait d'apprendre à Paris la prise de Saumur, le soulevement des provinces, les préparatifs de l'Angleterre, le bombardement de Valenciennes. Danton vient aux Jacobins, voici la péroraison de sa harangue sanguinaire. Songez que je vous égalerai en génie, en audace révolutionnaire, et que je mourrai Jacobin, souvent je suis obligé d'employer des ménagemens pour ramener des esprits faibles, mais d'ailleurs excellens; mais le bonheur public est toujours l'objet de mes travaux, et je vous présage a l'avance que nous serons vainqueurs. Ne redoutez point les efforts de la faction. Il n'y a rien de commun entre le peuple et les administrateurs. je suis instruit de bonne part, que le peuple se dispose à en faire justice. On fera encore un exemple terrible des contre-révolutionnaires. Ces deux dernieres lignes défignent d'avance l'auteur de maffacres qui vont faire oublier ceux de 1792.

Je ne parle point de la foule de Jacobins subal-

ternes, qui prirent une part plus ou moins direcle à cette catastrophe. Collot d'Herbois, confeil & ami de Danton, l'appella en public le grand credo de la liberté Française. Anacharsis Clootz inventa le mot de Septembriser, pour exprimer l'acte, par lequel on se défait d'un ennemi. Chabot vanta continuellement ces journées expurgatoires à la tribune. Fabre d'Eglantine & Camille Desmoulins étaient les secrétaires de Danton à cette époque. Bazire, chargé de faire son rapport fur ces massacres, avant la dissolution de l'assemblée législative, les attribua aux valets des aristocrates tués, qui, s'étant mis en insurrection, pour fauver leurs maîtres détenus, s'étaient portés aux prisons, où ils avaient massacré tous ceux qui précédaient leurs maîtres, afin de jouer le patriotisme & faire échapper ensuite sous ce masque, ceux qu'ils avaient eu intention de relâcher (*), &, selon Bazire, tous les maîtres auraient péri, si le peuple & le tribunal populaire n'avaient fauvé

^(*) Le bruit s'était répandu que les valets de Madame la Princesse de Lamballe s'étaient rendus déguifés à la porte de l'hôtel de la Force, afin de fauver leur maîtresse, & qu'ils avaient aidé à massacrer plu-sieurs personnes, pour avoir droit de s'emparer de la Princesse, & de l'emporter en triomphe, quand elle paraîtrait, mais qu'ils avaient été reconnus & chassés du groupe tueur, ou, comme l'a dit dernierement je ne fais quel député, du fouverain massacreur. Ce fut sur ce bruit, que Bazire fonda l'échafaudage de son rapport, & l'assemblée, qui allait se dissoudre, passa à l'ordre du jour. Le propre des révo-lutions est d'intervertir à la fois & les hommes & les choses, & la morale & les idées, & les causes & les effets. Non-seulement elle rend les hommes méchans, elle les rend stupides & soux. On tue son voifin, & l'on en fait un conspirateur; un château est brûle, c'est le propriétaire qui y a mis le feu, pour accuser le peuple; un homme est armé d'un pistolet pour sa défense, il conspire contre toute une nation; le Roi prend des mesures légales, pour protéger son habita-tion d'insulte & sa personne d'oppression, & l'on dit que les Thuileries & 700 foldats ont affiégé Paris & 100 mille hommes! Les mêmes effets suivent l'esprit révolutionnaire par-tout où il se développe. La chronique de Londres, aussi féditieuse que celle de Paris, accuse ainsi le ministere Anglais, d'avoir déclaré la guerre à la république, lorsque Brissot lui-même avoue dans son compte rendu à ses commettans, qu'il n'a eu que le tort de la déclarer trop tôt.

li-

n-

nd

n-

er

a-

7-

le

à

rt

1-

)-

r

beaucoup de victimes; enfin, le ministre de la justice, le philosophe Garat (*), le digne succesfeur de Danton, chargé par un décret de poursuivre les auteurs de tant de crimes, fit de vaines démarches auxquelles il ne fut donné aucune suite, & vint lâchement dire à la Convention qu'il fallait les ensevelir dans un éternel oubli, qu'ils n'étaient qu'un supplément à la révolution du 10 Août, la fuite de cette glorieuse journée, & que Paris, ayant l'initative de l'insurrection, en sa qualité de réfidence de la premiere autorité conftituée, on ne pouvait rechercher cette affaire, sans ôter le droit insurrectionnel à Paris, sans compromettre ainsi la révolution dans son principe. Si ce discours est parvenu à la Fayette dans son cachot de Magdebourg, fon supplice est commencé.

La conduite de Santerre dépose hautement contre lui. Requis le 4 Septembre par Pétion & Roland, ce digne beau-frere de Panis, répond ensin qu'il a donné des ordres & les présidens des 48 sections assurerent à la commission des 21, que les massacres leur avaient fait horreur, qu'ils auraient voulu pouvoir montrer la force publique, mais qu'ils n'avaient point reçu de réquisitions. Il serait, je crois, inutile de parler plus longtemps de Santerre; l'homme qui a mené son Roi à la mort, a-t-il besoin d'un crime de plus, pour

que fon supplice soit aggravé?

Il me tardait d'arriver à ces fiers républicains qui se disent aujourd'hui si purs, si vertueux, si incorruptibles, & qui cherchent à jetter tout l'o-

^(*) Chenier, autre philosophe, présidait au 2 Septembre la section des filles St. Thomas, ou de la bibliotheque, ou de 1792. On lui ramena de l'hôtel de la Force, M. Webber, grenadier de cette section, & frere de lait de la Reine. Il avait été acquitté par le tribunal du guichet. Chenier voulait absolument l'y faire reconduire & massacrer. Il insista pendant 12 heures, & menaça même de donner sa démission & l'on faisait grace. M. Webber sut sauvé par quelques amis.

dieux de ces forfaits sur la seule commune de Paris; il me tarde de démontrer qu'ils en sont les premiers auteurs; ainsi je passe sous silence, & Fournier, & Bourdon, & Becare, & Lajousky, chess du massacre des prisonniers d'Orléans, & je saiss Barbaroux, Guadet, Gensonné, Brissot,

Pétion, Manuel & Gorfas.

Il est reconnu aujourd'hui que la tranquillité de Paris ne commença à être absolument détruite que par l'arrivée des Marseillois. Les bandits qu'on avait déja recueillies n'avaient rien ofé de décifif le 20 Juin; il fallait que les affassins d'Avignon fusfent rendus dans la capitale pour leur fervir de point d'appui. Or, qui les avait mis en marche & organisés? Barbaroux. A qui Barbaroux les avait-il présentés le jour de leur arrivée? A Pétion, au vertueux Pétion. Qui les avait appellés la Providence du midi? Brissot. Qui les loua conftamment jufqu'au 3 Septembre? Gorfas. Qui leur distribua 20,000 liv. quelques jours avant le 10 Août? Pétion. Qui avait accordé l'amnistie à ces brigands d'Avignon, à ces héros de la glaciere, lorsque la voix publique demandait de tous les coins de l'Europe leur punition exemplaire? la faction de Bordeaux qui cherchait par là à fe rendre populaire ca fe créer un noyau d'armée républicaine. Enfin; qui a eu l'impudeur de nommer après le 10 Août au poste de commandant de gendarmerie, ce Jourdan, chef des affaffins de la Glaciere? Son brevet est signé de Servan; Servan, le collegue de Roland!

Je veux bien ne point parler de cette désorganisation successive, & de la dégradation de la royauté, à laquelle travailla la faction de Brissot, depuis le premier jour des séances du corps législatif, la guerre déclarée par Brissot & Dumouriez exprès pour placer le Roi entre la république & la mort (*), le licenciement de la garde du Roi, le renversement du pouvoir judiciaire, cette affreuse journée du 20 Juin toute dirigée pour Manuel & Pétion, en un mot, cette suppression bruyante de tous les états qui soutenaient encore tant bien que mal le trône constitutionnel; je veux bien oublier pour un moment ce long tissu de crimes qui a fini par les crimes du 10 Août, & qui a ouvert toutes les digues au tor-

rent de l'anarchie, mais je dis,

1-

,

é

e

n

e

f-

le

e

25

és

f-

ır

0

25

,

25

la

1-

é-

1-

ıt

18

;

a

A vous, Briffot: n'avez vous pas commandé, en quelque forte, l'affassinat de tous les prisonniers d'Orléans par la rage avec laquelle vous vous êtes toujours déchaîné contre ce tribunal. L'homme du 10 Mars peut-il être féparé de celui qui a tué M. de Lessart, & la mort des deux Montmorin n'est-elle pas encore votre ouvrage, car enfin votre plume était aussi un poignard? Que l'on voye avec quel acharnement vous vous êtes toujours attaché à MM. de Jaucourt & Jouneau. J'ouvre votre journal du 27 Août 1792. & j'y lis vos infultantes dérifions fur l'inviolabilité passée du premier de ces deux collegues, tandis qu'il était encore à l'Abbaye. Que feront de plus vos ennemis, lorsqu'ils vont aujourd'hui vous juger? Déja je lis dans le rapport du comité contre vous, l'accusation de votre atroce curiolité, lorsque vous vous informiez avec tant d'avidité si Morande votre ennemi déclaré, Morande l'ancien rédacteur du Courier de l'Europe, avait aussi été massacré. N'est-ce pas sur cette soif de son lang que vous témoignates alors, que ce Morande fut jetté ensuite dans les prisons, quoiqu'il eut quitté la plume depuis près de six mois,

^(*) Sans la guerre, la révolution du 10 Août n'aurait pas eu lieu; fans la guerre la France ne serait pas une république. Patriote Français du 22 Septembre.

quoiqu'il n'eut aucun rapport avec les événemens du 10 Août, & qu'un héritage, joint aux infirmités de l'âge, lui eut permis de quitter son ancien métier & d'oublier ses anciens ennemis? Vous fûtes donc, Brissot, un assassin de sang froid, espece d'hommes plus dangereuse encore que les animaux féroces dont on se mésie, meurtrier par essence, vous auriez voulu esfacer du nombre des vivans tous ceux que par leur rang & leur profession vous croyiez au-dessus de votre caractere de journaliste législateur, & votre conscience vous reportait si bas, même dans cette place, que toutes les classes de la société, & tous vos confreres, vous paroissant supérieurs à vous & à votre profession, vous leur avez déclaré la guerre à tous, afin d'avoir le privilege d'écrire & d'administrer seul: faites maintenant des comptes rendus à vos commettans, fur les cadavres de ceux que vous avez immolés à votre ambition, & à votre orgueil, la providence ne permettra plus qu'on y croie, & le rapport de St. Just, a déja vengé le fang de Leffart.

C'est aussi dans ce rapport de St. Just, (le 8 Juillet) que j'ai la douceur de trouver en finissant mon ouvrage, la ratification de ce que j'ai dévoilé en le commençant. Pétion avait donc donné aux Suisses & à la garde nationale l'ordre de repouffer la force par la force au 10 Août! Le peuple du 2 Juin 1793, qui n'est plus son peuple du 20 Juin 1792, l'accuse aujourd'hui de cette sidélité à la constitution; il l'accuse en quelque sorte de l'avoir caché, lorsque Louis XVI, était à la barre, & que Pétion ofait le juger, & du moins par là il en abfout la mémoire du Roi; mais ce même peuple ôtant à Pétion la gloire qu'il réclamait pour le 10 Août, lui jette toute entiere la tache du 2 Septembre, il lui dit avec énergie, , Vous

15

r-

1-

IS

[-

28

r

S

)-

e

IS

e

--

e

à

i-

5

e

e

n

é

é

1

a

"Vous tracez continuellement avec Roland le ta-"bleau fanglant du 2 Septembre mais je vous "accuse de ces fatales journées, car vous étiez "alors en place. On vous pressait vous & Manuel "d'arrêter ces massacres; vous resusates, decrainte "d'être exposés à perdre votre popularité." Et voilà pourtant ce qui résulte pour Manuel & vous, de votre système incertain de vengeances, de cruauté & de mollesse.—Sachez ensin, malheureux, que dans la carriere que vous avez eu la témérité de parcourir, tout est crime, quand tout n'est pas vertu.

J'ai déja rendu compte de l'acharnement de Manuel contre tout ce qui portait le nom de prêtres; la connaissance qu'il avait des projets du massacre aux Carmes, les démarches préliminaires qu'il fit, ne permettent pas de douter qu'il n'en fut le directeur, & conséquemment, l'auteur de tous les meurtres, car d'abord ils n'eurent que les prêtres pour objet, &, ce n'est qu'après avoir assouvi la haine de Manuel, qu'ils descen-

dirent jusqu'au reste des prisonniers.

Chabot a appris à la convention nationale que Pétion & Manuel avaient d'abord ordonné à Gorfas de louer dans son exécrable journal ces journées fanglantes. Gorsas s'acquitta de cette commisfion avec la férocité d'un homme qui semblait regretter de ne pas agir lui-même à la porte des prisons. Tantôt il écrivait, ces massacres sont nonseulement justes; ils sont encore nécessaires. Ailleurs il ajoutait, le peuple ne se trompe point dans sa vengeance: qu'ils périssent: Enfin, c'est Gorsas qui le premier imagina le conte absurde qu'on avait vu au 2 Septembre les prisonniers faire des fignes dans leurs prisons, & y tramer une conspiration. Ce Gorsas, en obéissant à Manuel & Pétion, ne faisait que suivre son instinct malfaisant; Tome II.

depuis le commencement de la révolution, son journal semblait écrit sur les bornes des rues, tantôt avec de la boue, tantôt avec du fang. Ordurier & calomniateur tour-à-tour, ce fut lui qui provoqua le premier la journée du 5 8 bre. & celle du 20 Juin. Le Roi & la Reine n'eurent pas d'ennemis plus constans. Tout ce qui fut honnête & beau pendant la révolution, fut exposé au venin qu'il distilait. Son physique aussi grossier que son moral, était l'esfroi du Palais Royal. Suivi de ses ouvriers & de quelques affommeurs, fon cortege ordinaire, tantôt il affaillait un gentilhomme seul & sans désense, (M. de Ste. Luce) & l'affassinait impunément aux yeux du public, tantôt il se faisait cacher & refufait un combat loyal avec Suleau; ici il faifait la cérémonie de brûler l'effigie du Pape, là il se déguisait en Arménien, pour jouer son rôle dans la députation folle du genre humain; d'autres fois, il faisait piller par les siens les presses & les boutiques où s'imprimaient quelques épigrammes contre lui; en un mot, sa vie entiere sut un composé de lâcheté & d'insolence, (*) de turpitudes & de cruauté. Pour le punir, le ciel toujours juste finit par lui envoyer Roland & Marat. Roland le flatte, le paie, & lui fuggere de dénigrer le 2 Septembre. Gorsas oublie ce qu'il a déja dit; sa cupidité étousse sa mémoire; le voilà qui

C'est également au sujet du départ de Mesdames, que la fille d'un ministre constitutionnel, surieuse de voir que son amant la quittât, pour accompagner les Princesses, s'écria dans une assemblée, qu'il aurait fallu les arrêter, ne fut-ce que pour servir d'ôtages. Sur quoi, un homme de beaucoup d'esprit lui observa que les semmes vieilles &

laides n'ayaient jamais servi d'ôtages.

^(*) Ce Gorsas avait osé imprimer qu'il fallait empêcher Mesdames, tantes du Roi, d'aller à Rome, ou du moins, qu'il sallait saitir tout ce qu'elles emportaient, sous prétexte qu'il n'y avait pasiun Français qui n'eut une réclamation à faire sur leurs essets. Mesdames ayant été arrêtées à Arcy-sur-Aube, on parodia le dire de Gorsas par cette chanson si connue, rendez-nous les chemises à Gorsas.... avait-il des chemises, Gorsas?

r-

ôt

a-

le

e

1-

é-

n

oi

1-

ôt

,

IX

u-

la

é-

18

es

es

es

in

1-

11-

it.

11-

ja

ui

s,

ut

ais té

tte

-il

nn

'il

un

å

fe contredit à la journée. Un défaveu lui attire une nouvelle attaque; il ne fait plus des-lors que prendre une polition mal-adroite; il a l'air d'un faux dévot de révolution. On dirait qu'un remords est entré dans sa vilaine ame, & ce remords le rend déja ridicule; il se tourne, il s'agite dans cette robe d'innocence qu'il revêt pour la premiere fois; elle fait sur lui l'effet de la chemise de Nessus; Marat l'apperçoit, s'attache à ses pas, le poursuit comme la furie que Virgile nous peint tourmentant la compagne de Latinus, Marat est pour lui l'hirudo non missura cutem, &, des ce moment, Gorsas, à son tour, est pillé, fugitif, arrêté, émigré, accusé, & l'auteur de tant de confpirations réelles est à la fin traité lui-même comme un conspirateur. Ainsi a fini ce misérable maître d'école de Versailles, fils d'un savetier de Limoges, d'abord marmiton, puis élevé par la charité de M. de Coetlosquet, précepteur des enfans de France, ensuite détestable écrivain des charniers, trompette de révolution, mauvais bouffon de tragédie; ainsi, dis-je, a fini ce croquant, après avoir été, tour-à-tour, pendant quatre ans l'horreur & la rifée de Paris.

Barbaroux est encore plus coupable peut-être que tous ceux que j'ai déja nommés. Ce sut lui qui demanda, & conduisit de Marseille à Paris, la horde de ces assassins, ce sut lui qui en sit le choix, & s'en institua le ches & le directeur; ce sut lui qui, au club de Marseille, faisant voir un poignard, dit qu'il ne partait pour Paris qu'avec ce seul bien, & qui depuis le 10 Août, se trouvant riche de douze mille livres de rente, a été convaincu par Camille Desmoulins de n'avoir pu les trouver, que dans la dépouille de ses victimes.

Enfin, la faction Bordelaise se joint naturellement à tous ceux que j'accuse. Maîtresse de tous

les comités de l'affemblée, maîtreffe de l'opinion, arbitre des délibérations, puisque placée entre la montagne & le côté droit, elle portait la majorité là où il lui convenait, elle ratifia toujours tout ce qui fut vengeance, fureur & cruauté. Elle demanda auffi la mort de Briffac & de Deleffart; la Source, un de ses membres, fut celui qui accusa M. de Montmorin. Grangeneuve avait soif du fang de Jouneau, mais il trouva plus commode de le faire répandre par des affassins, que de se venger loyalement des affronts qu'il en avait reçus; tous les procédés, relatifs au déplacement & à la marche des prisonniers d'Orléans furent l'ouvrage de Gensonné, ainsi que la découverte & la dénonciation du comité Autrichien. Ils avaient aussi eux fait venir de Bordeaux leurs satellites, leurs affassins, leurs fédérés. Ils voulurent du sang aussi eux, mais ils voulaient le plus pur qui reftât encore à répandre; & Madame de Lamballe & M. de Briffac & les trois ministres furent leurs victimes, au défaut de la Reine qu'une providence suprême avait fait échapper en Mars au rapport de Condorcet, comme elle fut fauvée le 2 Septembre, comme elle l'avait été plus miraculeusement encore au 5 Octobre, à Varennes, & au 20 Juin. La Source, Condorcet, Roland, ne font donc qu'un avec la faction de la Gironde; Roland fur-tout, qui ne cessa d'être cruel que lorsque la cruauté l'atteignit, & qui consentait le 3 Septembre à ce que les massacres des prêtres & des nobles fussent regardés comme un de ces grands orages qui balayent l'atmosphere, pourvu que cet orage s'arrêta à lui & à ses amis. Imbécille, qui croyait fixer un orage populaire.

Ainsi depuis Pétion, qui desira la mort de M. le Duc de Rochesoucauld, comme la Fayette commanda celle de Fayras, comme Barnave justifia

pi-

cée

t la

urs

ité.

ef-

qui

oif

m-

ue

ait

ent

ent

rte

ent

es,

ng

ef-

m-

nt

0-

au

le

u-

&

ne

9;

1e

it

es

25

u

T.

1a l'assassinat de Berthier; depuis Brissot, qui demanda le meurtre de Morande, & de M. de Montmorin, jusqu'à Danton, qui voulut établir son trône sanglant sur la terreur universelle, tous ceux que j'ai nommés, ne peuvent point être séparés des assassins subalternes. Ils sont même bien plus coupables, car ils agissaient avec la pleine connaissance des crimes qu'ils commettaient, tandis que l'ouvrier ivre qui les consommait croyait obéir à un décret, & gagner de plus que son salaire, du vin, une montre, ou un porte-seuille. (*)

J'aurais encore beaucoup de traits à ajouter, pour prouver la connexion du 2 Septembre avec le 10 Août, mais j'en ai déja dit assez pour la faire appercevoir à tous, & il faut finir cet horrible tableau. Il suffira, pour le completter, de jetter un coup-d'œil fur les factums que les deux partis viennent de faire imprimer pour leur accusation & leur défense réciproque. L'un est intitulé : Histoire des six premiers mois de la République, ou, les Brissotins, par Camille Defmoulins, imprimé & diftribué par ordre des Jacobins. Cet ouvrage écrit avec laverve & l'originalité connue de ce fougueux anarchiste, est d'autant plus précieux, qu'il joint à l'intrigue de Briffot, l'historique de la faction d'Orléans, dont lui Desmoulins avoue qu'il était membre. L'autre est le compte rendu par Brissot à ses commettans le 27 Mai, c'est-à-dire 4 jours avant la conspiration qui éclata à la fin contre ce grand homme. Cet ouvrage est le seul lisible de tous ceux que Brissot a donnés, car au moins, il est vrai. Là, il ne justifie plus, il accuse; la peur a fait chez

^(*) La vérité de cette affertion est prouvée par ce qui arriva à M. de Rochegude, pendu en 1790 à la lanterne à Avignon. Celui qui avait pendu ses compagnons d'infortune, lui demanda en le saississant, Où est ta montre? je n'en ai point; lui répondit M. de Rochegude. Eh bien, en ce cas là, lui répliqua celui-ci, va t'en chercher un autre qui te pende.

B b 3

lui ce que la conscience nous faisait faire depuis quatre ans; ainsi, chose remarquable, Brissot n'a cessé d'être exécrable, que du moment où il a été

forcé de prendre notre attitude.

En lifant ces deux comptes rendus, l'imagination est épouvantée de ce qu'elle voit & de ce qu'elle apprend. Ce ne sont plus des témoins qui parlent, des écrivains qu'on peut resuter, ce sont des acteurs eux-mêmes qui se dévoilent réciproquement, & le lecteur n'a pas même la consolation de pouvoir douter.

Ce fut sous ces sanglans auspices que se sirent, dans toute la France, les nominations à la convention nationale. Elles commencerent à Paris le 2 Septembre. Robespierre y sut nommé le premier, & l'essroyable liste se termina bientôt par le Duc d'Orléans, que Manuel avaitassublé, sur sa requête, du nom d'Egalité. Ce surnom, ou, si l'on aime mieux ce sobriquet saisait rougir tout le monde, excepté celui qui le portait.

On devine facilement la maniere dont étaient composées ces assemblées primaires. Tous les vices y eurent leurs députés. L'honneur, la morale & la propriété y resterent seuls sans représentans.

La faiblesse des derniers momens de l'assemblée législative qui allait se dissoudre, amena nécessairement une certaine relaxation dans ses décrets de rigueur. On profita avec empressement de cette langueur, pour se dérober aux visites domiciliaires, aux poignards, à la république, & aux bourreaux dont on voyait la convention se former partout. L'émigration se joignit à la déportation, & les rivages voisins se chargerent alors d'une multitude d'hommes, de semmes, & d'ensans de toutes les classes, emportant avec eux, comme d'une incendie, ce qu'ils pouvaient sauver de plus précieux, emportant surtout l'espérance que le Duc

uis

n'a

été

na-

ce

lui

ont

ro-

la-

it,

n-

2

r,

uc

e,

le

е,

ıt

25

de Brunswick, le Roi de Prusse, & les princes freres du Roi allaient bientôt les rendre à leurs foyers, & à leurs amis.

Le ciel en a ordonné autrement. Il nous avait destiné à de nouvelles épreuves. Notre corruption avait été trop forte, pour que la punition fut complette; il nous restait encore des larmes à répandre.

Mais, si cette providence se plaisait à affliger fes enfans superbes, avec quelle miraculeuse protection ne fauvait-elle pas les débris de son église errante. Je fuyais comme les autres, j'arrivais aussi en Angletterre, à la fin de Septembre je fus témoin du zèle & de l'empressement avec lequel toutes les classes de la société accueillirent ces misérables pasteurs. Depuis le trône, jusqu'à la simple cabane, tout fut azile, tout fut consolation pour eux. Là, je vis des matelots se jetter à leurs genoux sur le rivage, & recevoir, en pleurant, leur bénédiction; ici, la charité chrétienne, représentée sous les formes de M. Stanley, de Sir Thomas, de M. Wilmot, de M. Butler, &c. formaient des comités qui dirigerent avec discrétion, & sous les yeux des Français, non moins estimables, les secours que la nation Anglaife accorda avec abondance. Je vis le miracle de la multiplication des pains se renouveller sous mes yeux, & de nouveaux apôtres distribuer le pain & les poissons aux disciples de Jesus-Christ; la bienfaifance & la reconnaissance se disputaient à qui donnerait plus, à qui recevrait moins; au milieu de ces scènes attendrissantes, on oubliait involontairement les horreurs dont on venait d'être témoin. L'ame élevée vers le ciel, fource de tous nos biens, l'homme sensible voyait dans le décret même de déportation des ecclésiastiques, le miracle qui affurait leur conservation; il y voyait l'effet des prieres de Louis XVI, pour le maintien de la religion de ses peres ; il entendait d'avance son

B b 4

jeune fils, au récit de tant de merveilles, s'écrier bientôt, comme un autre Eliacin:

> Dieu laissa-t-il jamais ses ensans au besoin : Aux petits des oiseaux il donne leur pature; Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

De nouveaux émigrés, dispersés par la retraite du Duc de Brunswick, ne tarderent pas à venir partager les besoins & la gratitude des compatriotes qu'ils avaient laissés en France auprès du Roi, pour coopérer dans l'intérieur aux mouvemens de l'extérieur. Le même accueil les attendait sur une terre généreuse, où les révolutions, leurs causes, & leurs esset étaient depuis longtems connues par l'expérience. La nation Française, ainsi représentée par ses véritables ensans, semble y avoir fait un nouveau traité d'alliance avec la sière Albion; & ce monument sera durable, car en général, il sut sondé sur la reconnaissance, & l'estime le décore.

Une autre classe d'émigrés s'y porta aussi au milieu de nous, mais en vain essaye-t-elle de racheter ses fautes passées par ses intrigues présentes, & sa mauvaise conduite en France, par une grande prudence en Angleterre, l'opinion publique, plus forte que leur souplesse, les repousse toujours dans l'ombre, & leur fait expier par le mépris universel les persécutions qu'ils avaient suscitimes. Ainsi, les constitutionnels, qui sont tolérés en Angleterre, y éprouvent toutes les peines de l'exil, sans espoir de retour; & l'hypocrisse d'une honnêteté forcée y ajoute à leur malaise, sans rien ôter aux tourmens de leur ambition.

Cependant, l'affemblée législative termina ses féances. La convention prit sa place le 20 Septembre, le 18, les diamans magnifiques de la couronne disparurent, sans qu'on en ait jamais eu de

é-

ite

ur

es

1,

ns

ur

n-

nfi

y

re é-

ne

eu

es

u-

u-

us

ns

el

s,

1,

e-

ns

té

IX

es o-

1-

le

traces, quoique M. Roland ait fait pendre à la hâte quelques miférables pour ce vol; le 21 Septembre on décréta que la France était république, une, et indivisible, malgré l'oracle de Mirabeau, qu'elle était géographiquement monarchique. Le même jour je me mis en route pour l'Angleterre, feul, & fans passeport. Un ancien compagnon de mes dangers me rencontra sur la côte, & me facilita les moyens de partager sa fuite. Je fus jetté à Deal, avec M. le Duc de Choiseul, au moment où le Duc de Brunswick commençait sa désastreuse retraite de Champagne; & tandis que mon noble ami courait se réunir aux Princes, freres du Roi, je commençai à tracer ce que j'avais vu, le Dernier Tableau de Paris, dans les 20 derniers jours d'Août, & dans les 20 prentiers jours de Septembre. Je ne pouvais plus être utile qu'en peignant, avec les crimes dont j'avais été témoin, les nouveaux forfaits qui devaient déshonorer la France, pendant les 9 mois que m'a coûté la douloureuse rédaction de cet ouvrage.

Je l'ai intitulé Révolution du 10 Août, & quoi qu'on dife, je ne cesserai d'envisager cette époque autrement que comme une révolution. J'attache beaucoup plus haut la conspiration qui tua le Roi. Le mouvement du 10 Août & la déclaration du 21 Septembre ne sont que des actes de la grande & universelle conjuration de la fin du 18^{me} siecle contre les 14 siecles précédens de la monarchie Française. Autant vaudrait prostituer ce titre à l'infurrection du 31 Mai, contre la faction de Brissot. (*)

Je ne puis terminer cette seconde partie de mon

^(*) Je donne à la fin de ce N°. l'historique du mouvement qui a eu lieu à Paris, le 31 Mai, contre la faction de la Gironde, Pétion, Brissot, &c. C'est une répétition du 10 Août. Déja il a eu son contrecoup dans les provinces. Wimpsen a imité la Fayette; Danton attendencere les insurgens; les prisons sont pleines & le tocsin du 2 Septembre sonnera sans doute bientôt à Paris.

ouvrage, sans présenter une récapitulation abrégée de ce terrible mois de Septembre 1792, mois à jamais célèbre dans les fastes de l'histoire.

Le 2 Septembre on apprend l'invasion de plufieurs provinces de France par 100 mille alliés aux ordres de M. de Brunswik; & la noblesse Française, la majeure partie des propriétaires du Royaume, l'élite de la France sait partie de cette armée.

Le même jour, Danton fait massacrer 8000 individus dans les prisons; on massacre plus ou moins dans toutes les provinces; le silence de la terreur regne par-tout, & Danton gouverne l'anarchie.

Des flots d'hommes égarés, enivrés, oisifs ou timides, sont poussés par la peur au devant des armées combinées; la multitude effraie leur ches suprême; la pluie, les maladies, l'insubordination détruisent ses forces, il évacue ses conquêtes, il ordonne la retraite, & des Rois reculent devant des laquais surieux & des royalistes tremblans qui allaient pêle-mêle à leur rencontre (*).

Dès-lors la noblesse Française est dispersée & ruinée, sans avoir combattu. Elle se voit condamnée à errer sans espoir & sans ressources. Des freres s'embrassent, & se précipitent ensemble du pont de la Meuse dans ce sleuve; d'autres, entassés dans des paquebots, périssent par centaines dans les sables de la Hollande (**); d'autres sont vendus pour Batavia, & après trois mois de nudité, de maladie & d'emprisonnement, sont ensin recueillis miraculeusement, par les soins généreux du gouvernement Anglais, & de deux freres sensibles, MM. de Butler & Cormier. En beaucoup d'endroits,

^(*) J'avais trois domestiques. Deux me quitterent pour aller à l'armée e Dumouriez, comme les autres : le troisieme me suivit en Angleterre. Il est vrai que celui-là n'était pas Français,

^(**) MM. d'Albert de Rioms, de la Bintinaye, de Raymond, &c.

on semble oublier & leurs vertus antiques & leur dévouement actuel, pour ne s'occuper que de ce qu'on leur reprochait auparavant, & ceux qui font ces reproches, sont souvent ceux qui les méritent

le plus eux-mêmes.

ée

u-

IX

n-

u-

e.

n-

u

la

r-

u

r-

ef

n

r-

-

Les augustes freres du Roi, après avoir ramené, avec toutes sortes de risques personnels leurs cohortes sur la frontiere, sont dans la désespérante
nécessité de les congédier. Ils s'en éloignent. Ils
sont poursuivis, arrêtés; enfin ilstrouvent un asyle
au sond de la Westphalie. L'Europe irrésolue les
dépose au village de Ham, où les souvenirs & les
craintes viennent encore les assiéger. Une fausse
pitié est à peine accordée à tant de malheurs. Enfin, ils forcent la gloire, par la constance & l'adversité mêmes.

La convention nationale, rébut de l'écume de la France, s'assemble, & le 21 Septembre la monarchie & ses derniers débris sont renversés par la

république.

Le Roi déja déchu, est détrôné complettement; sa captivité dans les appartemens du Temple est aggravée par sa translation dans la tour, & son

affaffinat philique commence.

La religion catholique, apostolique & romaine, est suspendue en France. Tous ses ministres sont exilés, & la persécution continue encore après les massacres.

L'œil de l'observateur se promenant alors sur l'Europe, y apperçoit avec horreur toute l'énergie du côté des brigands, & par-tout ailleurs, la mollesse, suite nécessaire de la prospérité. Il voit d'un côté des soux audacieux, & de l'autre, une grande penurie d'hommes d'état; une grande hésitation, ou un grand Machiavélisme dans la plupart des cabinets. Il découvre les progrès de la philosophie dans la classe mitoyenne; il découvre, dis-je, dans cette classe, les lumières & les riches-

fes, & il s'en inquiete d'autant plus que la cupidité & l'ambition de ces hommes sont enflammées par la crédulité de la classe inférieure, & l'abâtardissement dans les classes supérieures. Il considere l'ignorance où est encore l'Europe des causes & des progrès des principes de la révolution Française, (*) & il se désespere, en voyant les milliers

(*) Je résume ici en abrégé les causes & les principes de la révolution Française; je laisse au lecteur à en faire le commentaire, & l'ap-

plication à d'autres pays.

La premiere de toutes ces causes a été dans l'insouciance des souverains, & dans l'ignorance de leurs ministres. Il est arrivé un moment, où les Rois ont voulu jouir comme leurs sujets. Ils se sont mêlés familierement avec eux, & ils ont commencé par là à entamer le respect qui leur était dû. Ils ont fait d'abord des concessions inutiles de leur influence, de leurs prérogatives, ou de leur autorité. Ils n'ont combattu que faiblement des rebelles qui les attaquaient avec toute l'ardeur de la cupidité. En disputant la puissance aux Princes, ceux-là semblaient combattre pour une maîtresse, tandis que ceux-ci ressemblaient à de vieux époux ennuyés, qui plaident langoureusement pour la dot de leurs semmes. Les Rois pardonnaient aux Jacobins, tandis que les Jacobins ne pardonnaient point aux Rois.

D'après cette relaxation dans les classes gouvernantes, si l'on descend

dans les classes gouvernées, on y voit

La philosophie répandue partout. Les philosophes liés par les mêmes principes, & tendans tous au même but, l'irréligion, l'esprit de discussion, & le manque de respect pour les autorités supérieures.

Une hiérarchie philosophique, établie depuis les grands, jusqu'aux

bouchers;

La confusion des rangs, & des costumes;

L'oissveté, la mollesse, l'immoralité des premieres classes;

Le babil, substitué à la force;

Le placement d'argent à usure, & sur-tout en rentes viageres; L'abandon de l'agriculture, pour le commerce, du commerce pour la banque, de la banque pour l'agiotage;

Les emprunts publics, qui ont obéré des générations entieres; Le luxe dans toutes les classes; tous les hommes s'étant créé des

besoins au dessus de leurs facultés;

L'inquiétude pour le changement, entretenue par l'esprit marchand, qui tend à exciter sans cesse des besoins artificiels, afin d'augmenter la consommation & la connivence des gouvernans avec les gouvernés à cet égard, afin de saire hausser les revenus publics;

La difficulté d'avoir, lorsque tout le monde lit, imprime & raifonne, des ministres plus habiles que ceux qui sont administrés, ce qui joint souvent au desir de les renverser, la faculté de s'en

moquer;

Le pouvoir de l'argent, plus fort que celui de la richesse territoriale; la prééminence des villes sur les campagnes, & des artistes sur les laboureurs.

De cette immoralité, de cette irritation font nées, naissent & naissent toutes les révolutions présentes, passées & futures.

de formes que peut prendre l'anarchie, de l'infuffisance des remedes qu'on veut y appliquer.

upi-

iées

tar-

dere

s &

ran-

iers

volul'ap-

fou-

nent,

fpect leur com-

l'arux-là ffem-

pour

andis

cend

êmes

fcuf-

r'aux

s; pour

des

ind,

nter

ver-

rai-

rés,

s'en

ito-

fur

nat-

Et, comme une passion ne peut être détruite que par une passion plus vive, une grande terreur que par une terreur plus grande encore, on cherchait dans l'Europe, au mois de Septembre, quel serait le caractere serme & sévere à la fois, que l'on pourrait opposer à l'audace & à la sérocité prononcées de Danton, & l'on s'assissait, & l'on soupirait hautement contre les suites cruelles du luxe, & de la philosophie, & l'on croyait tout perdu; Et tout cela avait été l'ouvrage d'un seul mois.

LE MOIS DE SEPTEMBRE 1792.

Mais enfin M. Pitt s'expliqua, M. de Clairfayt ordonna à Royal-Allemand de fabrer fans miféricorde; alors l'espérance réparut au fond de nos cœurs, & je crus, dès ce moment, pouvoir commencer le Tableau de la Restauration de la Monarchie Française, ou la Campagne de 1793.

P. S. A la séance de la Convention Nationale du 22 Juillet, on proposa la dégradation civique des administrateurs des départemens, qui, après avoir partagé l'insurrection de la Gironde, se retractaient : Danton s'y opposa en proférant ces terribles paroles qui sont une nouvelle preuve des massacres qu'il fit faire, et de ceux qu'il médite encore.

" Attendez que le peuple vous ait remis sa fou-" dre dans la fédération du 10 Août; alors vous frap-" perez des coups plus forts sur les administrateurs " qui n'en sont pas moins coupables, quoiqu'ils se " soient retractés. Vous les rendrez inhabiles à ve-" nir empoisonner la législature..... etc. "

CONCLUSION.

'AI rempli une tâche bien pénible. Il ne fallait rien moins que l'obligation que je m'étais imposéé de retracer ces jours affreux de nos révolutions. pour surmonter le dégoût & l'horreur dont j'étais pénétré, en en transmettant l'histoire à la postérité. Mon cœur était oppressé, mon esprit absorbé, vingt fois la plume est tombée de mes mains, &, en la reprenant, je n'étais encouragé que par une seule réflexion. Peut-être, me disais-je, que les races futures en jettant les yeux fur ce tableau de meurtres, de vols & d'affaffinats, tracé par un écrivain contemporain, par un témoin oculaire, se tiendront en garde contre les intrigans, qui, fous le masque d'amis du peuple, l'entraînent dans tous les genres de perversité, & le conduisent enfin à fa ruine. J'aurai du moins payé ma dette à l'humanité, si je préserve un seul peuple, qu'on pourrait encore égarer, des maux affreux qui, depuis quatre ans, dévorent ma triste patrie.

O vous, les plus coupables, sans doute, de tous ces intrigans, vous, qui aujourd'hui joignez vos plaintes à celles des malheureux qui furent vos victimes, Constitutionnels, tour-à-tour imbécilles & féroces, contemplez votre ouvrage.

De quel droit osez-vous aujourd'hui vous plaindre, si vos propriétés ont été envahies, si vos têtes ont été proscrites, lorsque vous avez donné vousmêmes le signal de tous ces forsaits, par l'indissérence coupable que vous témoignâtes à l'incendie des châteaux, au pillage de l'hôtel de Castries, & à l'assassinat de Berthier & de Foulon. Quelles poursuites commandâtes-vous alors? N'encouragiezvous pas au contraire les brigands vos falariés, à promener par-tout leurs fureurs, en leur promettant l'impunité? Eh bien! vos stipendiés d'alors sont devenus ensuite ceux de vos successeurs; &, comme le caractère de la fureur est d'aller toujours en augmentant, ainsi que la flamme va toujours en croissant, personne ne peut plus assigner le terme auquel elle pourra s'arrêter. Vos peres, vos semmes, vos ensans, immolés à leur tour par les scélérats que vous avez déchaînés, maudiront ainsi que nous les auteurs de nos maux, en les dévouant à la vengeance d'un Dieu juste.

Oui, toutes les calamités, qui déchirent notre malheureuse patrie, & dont vous affectez aujour-d'hui de gémir avec nous, ne sont que la conséquence naturelle des maximes que vous avez professées & que vous avez mises en pratique. Ne dites pas que vos disciples ont outré vos précep-

tes, ils ont été entraînés par eux:

lait

féé

ıs,

tais

ité.

oé,

&,

par

lue

eau

un

re,

uı,

ans ent

ette

le,

ux

rie.

de

nez

ent

our

ge.

in-

tes

usffé-

die

, &

ur-

ez-

Quelque crime toujours précéde les grands crimes; Quiconque a pu franchir les bornes légitimes, Peut violer enfin les droits les plus facrés.

Les massacres du 10 Août & du 2 Septembre, la mort du Roi, l'envahissement de toutes les propriétés, les factions se détruisant sans cesse les unes par les autres, cette suite de conspirations qui ne fait aujourd'hui de la France qu'une vaste boucherie, ces châteaux détruits de sond en comble, ces récoltes ravagées, ces villes, ces départemens armés les uns contre les autres, cette dévastation universelle opérée par les armes que vous leur avez mises en mains, ces milliards d'assignats, sans valeur, ce commerce éteint, ces colonies détruites, ce renversement de toute morale, cette famine qui s'approche, cette multitude d'hydrophobes politiques qu'il faudra absolument ou laisser périr de saim, ou égorger, la peste qui sera la suite de

tant de mortalité en un mot, tous les résultats de mille guerres civiles dissérentes, eh bien, toutes ces horreurs n'ont été & ne sont que le dénouement de l'exécrable tragédie dont vous avez joué

les premiers actes.

En effet, n'avez-vous pas appris à vos condifciples, par la spoliation du clergé, & par la suppression des droits féodaux, que s'il était légal de voler en partie, il était bien plus expéditif & bien plus profitable de voler en totalité? N'avez-vous pas préparé, &, en quelque forte, commandé l'afsassinat du Roi, en l'avilissant par degrés dans l'esprit du peuple, en le faturant d'ignominies, pendant les deux années que vous avez gouverné la France. En le forçant d'arborer la cocarde tricolore, n'avez-vous pas justifié d'avance celui qui le contraignit à accepter le bonnet rouge au 20 Juin? N'est-ce pas vous, qui avez les premiers donné l'exemple de la défobéissance formelle à ses ordres, en refusant de vous séparer, quand il vous le commandait? N'est-ce pas vous, qui déplaçâtes fon pouvoir, en déclarant que la souveraineté résidait essentiellement dans le peuple, & qui n'en fîtes un Roi que sous votre bon plaisir, puisque vous déclarâtes qu'il ne l'était que par la loi constitutionnelle, & qu'il y avait des cas où sa déchéance était légale? Enfin, n'est-ce pas vous, qui le sites assaillir le 6 Octobre dans son propre palais, par une horde de cannibales, égorger impunément ses gardes fous ses yeux, trainer comme un captif de Verfailles à Paris, où vous le forçâtes d'habiter; &, lorsque, fatigué de tant d'insultes, il voulut s'y dérober, ne le sîtes-vous pas poursuivre & ramener comme un criminel de Varennes à Paris? Ne l'avez-vous pas suspendu de ses sonctions; &, lorsqu'il vous a plu de les lui rendre, cela n'a-t-il pas été aux conditions que vous avez voulu lui prescrire? Eh

Eh bien! tout ce que vous avez préparé, vos successeurs l'ont consommé, & vous ne sutes pas moins coupable qu'eux; car, certes, il y a plus loin de la premiere insulte à la majesté du trône, que de cette insulte, au coup de hâche qui abat la tête d'un Roi avili & emprisonné par ses sujets; & vous verrez un jour, Santerre & Garat, en se débattant contre le supplice qui les attend, invoquer vos maximes, & réclamer vos principes.

Cessez donc de croire que vous ferez oublier vos crimes, en déclamant avec véhémence contre ceux de vos fuccesseurs. Leurs crimes, je vous le répéte, n'ont été tracés que par les vôtres, & n'en font que la fuite inévitable. Cessez donc de mentir à votre pensée & à la nation hospitaliere qui veut bien vous supporter en voulant encore donner vos délires philosophiques pour les chef-d'œuvres de la conception humaine. Apprenez que co n'est qu'avec un gouvernement serme, & non avec des maximes abstraites, foyer de tous les défordres, qu'on régit une grande nation. Rappellezvous cet axiome d'un des plus grands monarques de l'Europe. Si j'avais à punir une de mes provinces, difait Frédéric, je la ferais gouverner par des philosophes. Cependant, direz-vous, il avait des philosophes à fa cour; oui, mais il n'en avait point à la tête de ses armées, il n'en envoyait point en ambassade; &, s'il en admettait quelquesois à fa table, c'était pour amuser ses loisirs, & là, ils faifaient auprès de lui le rôle que rempliffaient autrefois les nains & les bouffons de la cour des Rois.

Maintenant, qu'il est bien démontré que l'expérience a plus servi que n'auraient pu le faire les discours les plus éloquens, à dessiller les yeux des peuples, que vos systèmes insensés avaient séduits un moment, essayons de tranquilliser les esprits in-

Tome II.

quiets de ceux qui, toujours fideles à la bonne cause, s'allarment mal-à-propos sur les desseins ultérieurs des puissances coalisées, pour combattre le monstre anarchique qui déchire la France, & qui aurait sini par dévorer toute l'Europe, s'il

n'avait été bientôt étouffé.

C'est à ces principes pernicieux, c'est à la théorie de la fouveraineté de la populace, mise en pratique, par une horde immenfe de barbares que les Rois font aujourd'hui la guerre, & non point à la France, dont les propriétaires sont dispersés, & le gouvernement renversé. La guerre actuelle est une lutte de la puissance avec le brigandage, c'est une espece d'émeute tacite & universelle, que l'on comprime par-tout, quoique le champ de bataille foit en France; ce font les félons de Newgate que l'on châtiait à Valenciennes. Cette victoire est affez belle & affez fructueuse, pour que nous devions croire que François II, que Frédéric-Guillaume, & la généreuse nation Anglaise, n'auront point uni leurs armes, pour déchirer l'héritage sanglant de l'enfant royal, détenu dans les fers. Non, le vertueux chef de l'empire n'aura point prêté ses forces prépondérantes, pour décider cette barbare spoliation. Ah! écartons à jamais de notre esprit cette coupable pensée, &, si nous étions affez malheureux, pour ne pas croire aujourd'hui à la vertu des Rois, confidérons du moins que leur propre intérêt commande une autre conduite aux puissances que l'on calomnie. Croyons que si leurs généraux entraient en France, pour conquérir la propriété de Louis XVII, & pour consommer dans un autre sens, l'œuvre inique des factieux, qui, depuis quatre ans, cumulent les outrages & les tourmens fur la famille royale, des millions de Français qu'enchaînent aujourd'hui l'incertitude & la stupeur, prêts à

s'unir à eux, s'ils viennent comme restaurateurs du trône & de l'autel, n'auraient plus alors qu'un sentiment, celui de combattre jusqu'à la mort, pour écrafer les usurpateurs. Des souverains, pour qui l'univers fait des vœux, ne se détermineront jamais à la perspective d'une guerre éternelle coutre une nation touté réunie dans un même sentiment, toute militaire par les circonstances, & devenue alors invincible par son malheur même. Ils sentiront qu'il leur serait impossible de conferver des provinces éloignées de leurs états, &, dont la possession, après avoir épuisé le sang des peuples, & leurs tréfors, ferait toujours incertaine. Ils n'auront pas oublié, que du tems de Charles VII, la France plongée dans l'anarchie vit envahir plus de la moitié de son territoire; mais alors les Français firent treve à leurs dissenfions intestines; ils s'armerent, ils combattirent avec fureur, &, après avoir vaincu & chassé du pays les usurpateurs, l'héritage de St. Louis fut réintégré dans toute sa splendeur, & la France vit bientôt fon éclat renaître sous les regnes florissans de Louis XII, & de François Ier.; Royalistes, Français fideles, abjurons donc pour jamais ces terreurs paniques; au lieu d'aigrir nos maux par des foupçons injurieux pour l'honneur des monarques, mettons en eux tout notre espoir, & croyons qu'il est de leur intérêt imminent d'éteindre le foyer de l'incendie qui menace leurs propres états; que l'honneur leur commande, & qu'il y va de leur gloire, de rétablir sur son trône, & de restituer tous les ornemens de sa couronne à un enfant malheureux, rejetton de tant de Rois. Des milliers de familles errantes & proscrites, pour avoir été fideles à leur devoir, leur tendent des bras supplians. Si les Rois étaient capables de trahir un espoir si bien fondé, ils apprendraient aux Cc 2

peuples de tous les pays, que lorsqu'il surviendra des révolutions dans un état, le plus sûr est d'abandonner ses princes, puisque la sidélité à la monarchie expose à la perte de tous ses biens, à

l'abandon & à la perfécution même.

Qu'un de ces gouvernemens, pour faire taire une faction avide, lui ait promis une indemnité, pour le réfultat de cette nouvelle guerre fociale, plaignons-le de la nécessité où il s'est trouvé de présenter cet appât pour faire marcher le lion Britannique. Eh bien! s'il le faut, qu'on ait encore nos colonies, ainfi qu'on a déja notre or, & nos diamans, mais profitons de ces pertes, pour faire provision de vertus & de courage, & rappellons-nous que tous nos malheurs naquirent de notre corruption, de notre luxe & de la rupture d'équilibre entre nos richesses mobiliaires & nos terres. Mais, en attendant cette inquiétante décision, repoussons les suggestions perfides de ces conflitutionnels, nos plus cruels ennemis, qui ne peuvent plus ajouter à nos maux, qu'en semant dans nos esprits des mésiances, qui les aigriffent. Attendons avec réfignation que les puiffances fur le compte desquelles nous nous allarmons, ayent fait connaître leurs intentions, par leurs actions. Nous éprouvons affez de maux réels, fans nous en créer encore d'imaginaires; foyons donc bien convaincus que les Rois ne peuvent rien faire de solide pour leur gloire et leurs intérêts que lorsque leur conduite est dirigée par la justice.

Et vous, qui, sans avoir participé aux fureurs & aux violences des faiseurs de la constitution, continuez à vous afsocier à leur bande, en voulant nous donner une nouvelle constitution, à la place de celle qui vient d'être détruite, cessez, ah! cessez de vous laisser consondre avec eux; abandon-

lra

'a-

la

à

re

ė,

e,

le

n

1-

,

nez ces systèmes insensés, où votre amour propre seul peut trouver des consolations, mais qu'intérieurement votre esprit désavoue. Vous voulez que l'on fasse une distinction entre les erreurs & les crimes, & vous osez vous replacer encore sur la route qui a conduit aux plus grands crimes. Depuis long-tems vous auriez dû favoir que cette constitution étrangere, que vous voulez encore aujourd'hui implanter fur une terre qui n'y est pas préparée, que cette constitution, dis-je, n'avait été bien fixée en Angleterre, que fur les cadavres d'un Roi affaffiné & d'un Roi déchu; cette seule idée aurait dû vous faire frémir, depuis le premier jour où vous la proposates; &, qu'a fait autre chose que vous commenter, ce régicide Barrere, votre ancien collegue, quand il a osé dire, que l'arbre de la liberté ne peut fleurir que lorsqu'il est arrosé du sang des Rois. Ah! périsse à jamais la liberté, fi les peuples ne peuvent l'acquérir qu'à un semblable prix.

Songez encore, qu'en adoptant un système particulier, & des opinions absolues que vous desirez propager, vous vous déclarez par là même chefs d'un parti, & que vous vous placez ainsi dans une attitude, d'autant plus ridicule, que personne ne fe range aujourd'hui fous vos drapeaux. Ceux qui eurent la faiblesse de partager vos opinions en France, n'ont pas tardé à se désabuser sur l'impossibilité de leur application. En combinant les lieux, les temps & les élémens de votre édifice, ils ont bientôt vu que ces institutions, qui ailleurs femblent exister exprès pour suppléer aux vices du climat & à l'ingratitude du territoire, seraient en France un volcan, qui embraserait encore, au lieu de les féconder, les cendres détrempées de fang que nous allons y retrouver; &, j'ai acquis le droit de vous adresser ces observations & ces

Cc 3

reproches; car, j'ai aussi moi partagé votre admiration pour certaines loix étrangeres au commencement de la révolution; trompé par votre réputation, vos paradoxes & votre système d'équilibre, j'ai cru un moment le gouvernement représententatif admissible en France, j'ai cru pendant quelques mois en vous, en M. de la Fayette & en M. Necker; & j'en demande aujourd'hui, du fond de mon cœur, pardon à Dieu, à mon Roi,

& à mon pays.

Que si je voulais excuser cette saute de ma jeunesse, je ne manquerais pas d'exemples à alléguer en ma faveur depuis 1787 jusqu'à la sin de 1789; je me contente de les indiquer; un esprit de vertige semblait avoir alors frappé toutes les têtes, &, bien peu de ceux que la Royauté compte aujourd'hui au nombre de ses plus respectables serviteurs, surent exempts d'erreurs, depuis l'appel au peuple, que sit imprimer en 1787, un ministre imprudent, jusqu'à la lettre révolutionnaire écrite aux Jacobins de Londres, au nom de l'as-

semblée, par un président archevêque.

Que la crainte de cette nomenclature de nos torts, nous rende donc circonspects sur les accufations que nous avons à porter. Le jour de la vérité approche, rallions-nous autour de l'orislamme
de la royauté, en tremblant que l'examen du
juge ne nous trouve pas aussi purs que nous avons
la prétention de l'être. Rachetons des erreurs que
nous avons plus ou moins partagées, par un dévouement & une obéissance désormais inébranlable au successeur de notre malheureux Roi; car,
encore une sois, de même qu'un pays ne peut
être en guerre qu'avec ses plus proches voisins,
ainsi l'autorité royale n'a pu être ébranlée d'abord,
que par ceux qui en approchaient le plus.

Rallions-nous, je le répete encore, pour éviter

les malheurs où nous ont plongé l'ignorance & l'orgueil, rallions nous auprès de l'arbre facré de la royauté pleine & entiere; & que l'on ne dise point que tous les ressorts de l'ancienne constitution font détruits; le religion de Louis XIV, malgré la perfécution, existe encore dans toute sa pureté. Qui osera dire que son gouvernement qui, par son énergie, créa le beau siecle de la France, fit éclore des chef-d'œuvres dans tous les genres, contint les factions, & les fit servir à l'éclat de la fociété, ne puisse pas revivre encore sans partage & fans contrôle; car, il avait senti, ce grand Monarque, que si la providence elle-même ne gouverne le monde que par son silence, un Roi, qui argumente chaque jour avec ses parlemens ou fes états-généraux fur son autorité, est bien près de la voir se dissoudre, & l'état avec elle.

C'est ainsi qu'en moins de 30 ans, à force de raisonner sur la souveraineté, nous sommes parvenus au point de désorganiser la France & de l'inonder de sang; & c'est une petite ville qui a été l'instrument des vengeances célestes. Dieu semble avoir choisi Geneve pour nous punir, comme il permet quelquesois qu'un ver invisible détruise les plus grands & les plus beaux ouvrages de

l'homme.

u

Il a voulu qu'un pauvre ouvrier atrabilaire de cette ville, que Jean-Jacques Rousseau séduisit d'abord sous des formes simples & bonnes les imaginations faibles, pervertit les esprits faux par quelques tirades de sensibilité & des raisonnemens ambigus, en cachant sous l'humilité la plus prosonde, l'orgueil le plus intolérable. Ce sut par lui que se trouva placé le principe du contrat social dans la volonté générale, c'est-à-dire, le droit du plus sort, l'insurrection, la guerre & la mort. Le poison était subtil, les semmes, les

Cc 4

boudoirs & la cour furent les premiers à s'en infecter. Ce Rousseau vécut misérable, il fut une fois renversé & foulé aux pieds par des chiens; ses malheurs semblaient nous prédire ceux qui nous attendaient pour avoir accueilli sa doctrine.

Un fecond philosophe, aussi de Geneve, Jacques Necker, arriva pauvre à Paris, amassa promptement une fortune scandaleuse; puis bâtit des hôpitaux, invoqua la sensibilité & l'humanité, en renversant sans pitié tout ce qui s'opposait aux ébullitions de son orgueil; se fit trois sois de suite porter par violence au ministere, & sappa le premier l'autorité Royale, tout en ayant l'air de l'exalter, tandis qu'il l'abaissait effectivement. Cet homme, qui était à la fois banquier, protestant, étranger, & non noble, séduisit les principaux de ces quatre classes d'hommes, qui exerçaient une grande influence en France, & par eux, il eut les académies & les clubs. Ce Necker, éprouva tous les tourmens de l'ambition, deux fois exilé par la cour, il fut à la fin exilé par le peuple, il erra toute une nuit fur un grand chemin, lors de la défaite des insurgens de Nancy, il sut arrêté dans sa fuite, les vices de sa fille, sont le scandale de sa famille, personne ne croit plus à sa vertu, & sa fortune détruite par la chûte des affignats, a partagé la dégradation de sa réputation. Il est malheureux au physique & au moral!

Un troisieme philosophe, encore de Geneve, Etienne Claviere, après avoir travaillé en vain l'agiotage & les révolutions dans son pays, vint essayer de la révolution Française. Ne pouvant s'élever à la hauteur des romans de Jean-Jacques, & des comptes rendus de Necker, il ne présenta modestement à la révolution que de la philantropie, Brissot, des sociétés d'amis des noirs, des pamphlets & des plans d'assignats. Il trouva

moyen avec ces seuls titres, d'avoir une réputation; il su aussi lui ministre, grace à tous les casés, aux garçons de boutique, aux commis de négocians & aux étudians, dont il se rapprochait assez par son goût d'agiotage, & une seinte bonhommie, encore plus orgueilleuse qu'elle n'était cruelle. Cet homme corrompit la troisieme classe de la société; il sut à son tour accusé, obligé de se sauver par une senêtre, proscrit, errant & va-

gabond.

Il ne restait plus à mettre en mouvement que les bras de la derniere classe, c'est-à-dire, des hommes de fang, qui n'habitent que les cavernes & les bois, les égouts & les tavernes, pour détrousser les passans & massacrer les voyageurs. Un quatrieme philosophe se présenta. Ce sut Jacques Marat, & le hafard voulut que cet homme qui avait aussi lui fait des livres, comme tous ses prédécesseurs, sut sorti de Geneve. Sa naisfance est inconnue. On le disait Sarde, ou Corse; mais fon pere, maître d'école à Neufchâtel, le fit élever à Geneve à qui nous dûmes ce fléau de plus. Il profita des principes pofés par fes trois prédécesseurs, & s'étant associé Danton, Robespierre, Santerre & d'Orléans, le meurtre du Roi de France fut bientôt consommé, & les cadavres joncherent la terre de toutes parts.

Ainsi la révolution n'est point originairement l'ouvrage de la France; c'est une peuplade, où la guerre civile semble permanente, qui nous a envoyé les quatre hommes qui nous ont fait parcourir successivement les quatre périodes de notre dégradation, la curiosité, l'orgueil, la désobéissance & la mort. Chacun d'eux a eu ses généraux & ses auxiliaires; chacun d'eux aussi fut puni de son vivant. Marat, le dernier de tous, restait seul. Fidele à son peuple, il avait chassé tous ceux qui

avaient voulu avant lui être les favoris de leur peuple particulier. La main d'une femme a délivré enfin la terre de ce monstre; Charlotte Cordé l'a poignardé le 14 Juillet 1793; & elle a payé de sa vie ce trait de courage. Marat vivant, empoisonnait le peuple de sa doctrine de sang, & sa mort pensa répandre une nouvelle contagion, par les exhalaisons pestilentielles qui sortaient de son ca-

davre lépreux.

Au milieu de toutes ces catastrophes sanglantes, reconnaissons le doigt sacré de Dieu dans le sort que nous éprouvons. Un Roi, une Princesse du fang, des prélats, des ecclésiassiques, des ministres, des gentilshommes de tous les grades, des bourgeois, des avocats, des marchands, des pauvres, ont péri dans cette révolution. Adorons les jugemens de Dieu, humilions-nous devant sa colere, croyons que nous l'avions méritée, &, du moins, implorons-le, pour la détourner à l'ayenir de dessus nos têtes:

Jam fatis terris nivis, atque diræ Grandinis, misit Pater, & rubente Dexterà facras jaculatus arces, Terruit urbem, Terruit gentes.....



LISTE

Générale et complette des régicides qui ont voté à la Convention Nationale, pour le meurtre de Louis XVI, Roi de France.

Extraît du troisieme Appel nominal pour le Jugement du Roi.

Séance du 16 Janvier 1793.

La question a été posée en ces termes : Quelle peine LOUIS, ci-devant Roi des Français, a-t-il encourue?

N. B. L'Appel nominal a commencé par la Lettre G.

EXPLICATION DES ABRÉVIATIONS.

La m. fignifie la mort, — & s. sursis, — Récl. Réclusion, — B. Bannissement.

DÉPARTEMENS &
Noms des Votans.

r

é

a

t

t

Haute Garonne. Lam. & f. Le Gers. Mailhe. La Plaigne. Delmas. La mort. la mort. Maribon Montaut. Projean. La mort. la mort. Récl. et b. Descamps. la mort. Peréz. Récl. & b. Julien. La mort. Cappin. Barbeau du Barran. La mort. Catés. la mort. Lam. & f. De Sacy. La Guire. la mort. Réclusion. Rouzet. Ichon. la mort. Réclusion. Boufquet. la mort. Drucht. Récl. prov. Mazade. Réclusion. Moysset.

La Gironde.		1/ere.	
Vergniaux.	Lam. & f.	Baudran.	La mort.
Guadet.	Lam. & s.	Génévois.	La mort.
Genfonné.	La mort.	Chartel.	Lam. & f.
Grangeneuve.	Réclusion.	Servonat.	Récl. & b.
Jay.	La mort.	Amar.	La mort.
Ducos.	La mort.	Prunelle de Lierre.	Bannissem.
La Case.	Récl. & b.	Réal.	Récl. & b.
Bergoin.	Réclusion.	Boissieu.	Récl. & b.
Gartau.		Genissieu.	La mort.
Boyer Fonfrede.	La mort.	Du Jura.	
De l'Eyre.		Vernier.	Réclusion.
Du Plantier.	La mort.	Laurenceot.	Récl. & b.
L'Herault.	Lam.& s.	Grénot.	La mort.
Cambon.	La mort.	Proft.	La mort.
Bonnier.		Amyon.	La mort.
Curée.	La mort.	Babey.	Récl. & b.
Viennet.	R. & Dép.	Ferroux.	La mort.
Rouyer.	Réclusion.	Bonguyode.	R. perpét.
Cambacérés.	La mort.	Des Landes.	- In Indian
Cambaceres.	La mort en	D'Artigoyte.	La mort.
	cas d'in-	Le Franc.	Récl. & b.
	vasion des	Godroy.	Réclusion.
Fabre.	ennemis.	Dizés.	La mort.
Brunel.	La mort.	Ducos, l'aîné.	La mort.
Castilhon.	Réclusion.	Saurine.	Réclusion.
Isle & Vilaine.	Récl. & b.	Loire & Cher.	
Lanjuinais.	Récl. & b.	Briffon.	La mort.
Fermont.	La mort.	Grégoire, absent par	
Duval.	La mort.	commission.	
Sévestre.	La mort.	Chabot.	La more.
Chaumont.	La mort.	Fouffedoire.	La mort.
Le Bréton.	Réclusion.	Fresline.	La mort.
Dubignon.	Réclusion.	Le Clerc.	Réclusion.
Maurel.	R. jufqu'à	Venaille.	La mort.
	la paix.	Haute Loire.	
Beaugeard.	La mort.	Raynault,	La mort.
Obelin.	R. & Dép.	Delcher.	La mort.
Indre.		Flageas.	La mort.
Porcher.	Récl. & b.	Faure.	La mort.
Thabaud.	Lam. & f.	Bonnet, file.	La mort,
Pepin.	R. & Dep.	Barthelemy.	La mort.
Boudin.	Récl. & b.	Camus, abf.par comm.	
Le Jeune.	La mort.	Loire inférieure.	
De Razey.	Réclusion.	Maulde.	La mort.
Indre & Loire.		Le Febure.	R. & Dép.
Nioche.	La mort.	Chaillon.	Récl. & b.
J. Dupont,	La mort.	Mellinet.	Récl. & b.
Portier.	La mort.	Villers.	La mort.
Gardien.	Récl. & b.	Fouché.	La mort.
Ruelle.	Lam. & f.	Jary.	Récl. & b.
Yfabeau.	La mort.	Coustard.	Bannissem.
Bodin.	R.& Dép.	Loiret,	
Champigny,	R. & Dép.	Gentil.	Réclusion.
	A PART OF THE PART		,

Garan Coulon.	Réclusion.	Le Carpentier, de Va-	
Le Page.	Réclusion.	tognes.	La mort.
Pellé.	Réclusion.	Havin.	La mort.
Lombard la Chaux.	La mort.	Bonnesœur.	La mort.
Guerin.	Récl. & b.	Enguerran.	Réclusion.
De la Gueulle.	La mort.	Laurence, de Villedieu	Lam. & f.
J. B. Louvet.	Lam. & C.	Hubert,	Lam. & s.
Léonard Bourdon.	La mort.	Bretel.	Réclusion.
La Boissiere.	Lam. & f.	La Marne.	accordations.
Le Lot.		Prieur.	La mort.
Cledel.	Lam. & f.	Thuriot.	La mort.
Salleles.	Reclusion.	Charles Charlier.	La mort.
Jean Bon St. André.	La mort.	De la Croix de Conf-	La mors.
Monmayan.	La mort.	tant.	La more.
Cavaygnac.	La mort.	De Villers.	La mort.
Bouygnes.	Réclusion.	Poulain.	Récl. & b.
Delbret.	La mort.	Drouët.	La mort.
Albouys.	Réclusion.	Armonville.	
Cayla, malade.	Accordion.		La mort.
Lot & Garonne.		Blanc. Batelier.	Récl. & b.
Vidalot.	7		La mort,
	La mort.	La haute Marne.	7
Laurent.	Réclusion.	Guillardin.	La mort.
Paganel.	Lam. & f.	Monnet.	La mort.
Claverie.	Réclusion.	Roux.	La mort.
La Roche.	Récl. & b.	Valdruche.	La more.
Bouffion.	La mort.	Chaudson Rousseau.	La mort.
Gavet la Prade.	Réclusion.	La Loy.	La mort.
Fournet.	La mort.	Wandelincourt.	Bannissem.
Noguer.	Réclusion.	La Mayenne.	100
La Lozere.	DIAC	Bissy, le jeune.	La mort en
Barrat.	Réclusion.		cas d'inv.
ChateauneufRandon.	La mort.	Joachim Efne.	idem.
Serviere.	La mort.	Du Rocher.	idem.
Monestier.	Lam. & f.	Enjubault.	idem.
Pelet, abf. par comm.		Serveau.	idem.
Maine & Loire.		Plaichard Chottiere.	Récl. & b.
Choudieu.	La mort.	Villars.	Récl. & b.
De Launay, l'ainé.	La mort.	Réné - François le	
De Houlliere.	R. & Dép.	Jeune.	R. perpét.
Reveillere Lepaux.	La mort.	La Meurthe.	A STATE OF THE STA
Pilastre.	Récl. & b.	Salles.	Réclusion.
Le Clerc.	La mort.	Mallarmé.	La mort.
Dandenac, l'ainé.	Réclusion.	Le Vaffeur.	La mort.
De Launay, le jeune.	Réclusion.	Molveaux.	Récl. & b.
Pérard.	La mort.	Bonneval,	La mort.
Dandenac, le jeune.	R. & Dép.	La Lande.	Récl. & b.
Le Maignan.	Réclusion.	Michel.	Récl. & b.
La Manche.		Zangiacomi.	Récl. & b.
Gervais Sauvé.	Récl. & b.	- La Meufe.	
Poiffon.	Récl. & b.	Moreau.	Banniffem.
Le Moine.	La mort.	Marquis.	R. provis.
Le Tourneur.	La mort.	Tocquot.	Récl. & b.
Ribet.	Lam. & f.	Pons.	La mort.
Pinel.	Réclusion.	Rouffel.	Réclusion.
A CASS CONTRACTOR OF THE CASS CONTRACTOR OF T			

(414)

Bazoche.	R. & Dép.	Bertr. la Hosdiniere.	Lam. & f.
Humbert.	Récl. & b.	Deshrouas.	La mort.
Harmand.	Banniffem.	Julien Dubois.	La mort.
Le Morbihan.	30 /2 (1 to 1 t	Plat Beauprey.	Lam. & f.
Le Meilland.	Récl. & b.	Duboë.	La mort en
Le Hardy.	Récl. & b.	Just the left, and	cas de G.
Corbel.	Récl. prov.	Dugué Dassé.	r. & b. f. g.
Le Quinio.	La mort.	Fourné.	B. R. & d.
Audrein.	La mort.	Thomas.	La mort.
Gillet.	R. perpét.	Colombel.	La mort.
Michel.	Récl. & b.	Paris.	Lu mort.
Rouault.			La mort.
La Moselle.	Réclusion.	Robespierre.	
Anthoine.	7	Danton.	La mort.
	La mort.	Collot d'Herbois.	La mort.
Hentz.	La mort.	Manuel.	R. & Dep.
Bar.	La mort.	Billaud Varrennes.	La mort.
Blaux.	Récl. & b.		La mort.
Thirion.	La mort.	Marat.	La mort.
Becker.	Réclusion.	La Vicomterie.	La mort.
Merlin.) abs. par		Le Gendre.	La mort.
Couturier.) commif.		Raffron.	La mort.
La Nievre.		Panis.	La mort.
Sautereault.	La mort.	Sergent.	La mort.
Damerode.	La mort.	Robert.	La mort.
Lefiot.	La mort.	Duffaulx.	Récl. & b.
Guillerault.	La mort.	Fréron.	la mort.
Le Gendre.	La mort.	Beauvais.	la mort.
Goyre la Planche.	La mort.	Fabre d'Eglantine.	la mort.
Jourdan.	Récl. & b.	Offelin.	la mort.
Nord.		Robespierre, le jeune.	la mort.
Merlin.	La mort.	David.	La mort.
Duhem.	La mort.	Boucher.	la mort.
Goffuin, abf. par com.	22	Laignelot.	la mort.
Cochet.	La mort.	Thomas.	R: & m. en
Fockedey.	Réclusion.	I nomas.	cas d'inv.
Le Sage Senault.	La mort.		de l'enn.
Carpentier.	La mort.	Laura Durr man In-	
		Louis - Philippe - Jo-	
Pryefe.	La mort.	SEPH, DUC D'OR-	Monm
Sallengros.	La mort.	LEANS, dit : Egalité.	LA MORT.
Poultier.	La mort.	D . G	
Aoust.	La mort.	Pas de Calais.	,
L'Oife.		Carnot.	la mort.
Couppé.	La mort.	Duquesnoy.	la mort.
Calon.	La mort.	Varlet.	Récl. & b.
Massieu.	La mort.	Le Bas.	la mort.
Charles Villette.	Récl. & b.	Thomas Payne.	Récl. & b.
Anacharsis Cloots.	La mort.	Perfonne.	Récl. & b.
Portiez.	Lam. & f.	Géoffroy.	la mort.
Godefroy, abf. par c.		Eulart.	Récl. & b.
Bezare.	La mort.	Bolet.	la mort.
Iforé.	La mort.	Magniez.	Récl. & b.
De la Marc.	Récl. & b.	Daunon.	R. & d.
Bourdon.	La mort.	Puy de Dôme.	
L'Orne.		Couthon.	la mort.
Dufriché Valazé.	Lam. & f.	Gibergues.	la mort.

	Maignet.	la mort.	Du Bouchet.	La mort.
	Romme.	la mort.	Beraud.	Récl. & b.
	Soubrany.	la mort.	Pressavin.	la mort.
	Bancal.	Récl. & b.	Moulin.	la mort.
	Rudel.	la mort.	Michet.	R. perpét.
	Blanval.	la mort.	Patrin.	Réclusion.
	Monestier.	la mort.	Forest.	Récl. & b.
	La Loue.	la mort.	Noel Pointe.	la mort.
	Du Laure.	la mort.	Cuffet.	la mort.
	Girod Pouzol.	Récl. & b.	Javoque.	la mort.
	Hautes Pyrenées.		Lanthenas.	la mort, en
	Barrere.	la mort.		cas d'inv.
	Dupont.	la mort.		des enn.
	Gertoux.	Récl. & b.	Haute Saone.	
	Picqué.	la mort.	Gourdan.	la mort.
	Férand.	la mort.	Vigneron.	Récl. & b.
	La Crampe.	la mort.		la m. & s.
		ta mort.	Siblot. Chauvier.	Récl. & b.
	Basses Pyrenées.	D / 6. 1/2		Kécl. & b.
•	Sanadon.	Réc. & dép.	Balivet.	la mort.
	Conte.	Récl. & b.	Bolot.	la mort.
	Pémartin.	idem.	Dormier.	tu mort.
	Meillant.	idem.	Saone & Loire.	1
	Cafenave.	idem.	Gélin.	la mort.
	Neveu.	idem.	Matuyer.	R. jusqu'à
	Pyrenées Orientales.			la paix.
	Guvler.	Récl. & b.	J. Carra.	la mort.
	Byroteau.	la m. & f.	Guillermin.	la mort.
	Montegut.	idem.	Reverchon.	la mort.
	Cazanies.	idem.	Guilemardet.	la mort.
	Fabre, abs. par malad.		Bodot.	la mort.
	Haut-Rhin.		Bertucat.	R. perpét.
	Ritter.	la mort.	Mailly.	la mort.
	La Porte.	la mort.	Moreau.	la mort.
	Johannot.	la mort.	Mont Gilbert.	la mort, en
	Pfliéger.	la mort.		cas d'inv.
	Albert.	R. provif.	Sarthe.	
	Dubois.	R. provif.	Richard.	la mort.
	Rewbell, abs. par c.		Primaudiere.	la mort.
	Bas-Rhin.		Salmon.	Récl. & b.
	Laurent.	la mort.	Philippeaux.	la mort.
	Bentabole.	la mort.	Bourtrone.	la mort.
	Louis.	la mort.	Le Vaffeur.	la mort.
		R. jufqu'à		Récl. & b.
	Arbogait.	la paix.	Chevalier.	
	Christiani.	Réclusion.	Froger.	la mort.
	Donigal a	Accompton.	Syeyes.	la mort, en
	Dentzel. 7 abs. par			ajoutant
	Killi. I commif			S. phrase.
	Situolia.		Le Tourneur.	idem.
	Ehrmann, malade.		Seine & Oise.	THE PARTY OF
	Rhône & Loire.		Le Cointre.	la mort.
	Chaffet.	R. jusqu'à	Hauffinan, abf. par c.	
		la puix.	Baffal.	la more.
	Dupuis, fils.	la mort.	Alquier.	la mort, en
	Vitet.	Réclusion.	ALL RESIDENCE OF THE PARTY OF T	cas d'inv.
		Dielukon	Cambaa	D 1.1 6 1
	Fournier.	Réclusion.	Gorfas.	Récl. & b.

Treilhard. Royt. Tallien.	la m. & f.	Pierre-Florent Lou- vet. Dufestel.	Récl. et b.
	la m. & f.	Dufeffel	The second secon
Tallian		Duicitei.	idem.
Lanten.	la mort.	J. B. Martin St. Prix.	Réclusion.
Hérault Sechelle, ab-		De Verité.	Récl. et b.
. fent par commission.		De Lecloy.	la m. et f.
Mercier.	R. perpét.	Sillery.	Banniff.
Kerfaint.	R. jusqu'à	Le Tarn.	
	la paix.	La Source.	la mort.
Dupuis.	Réclusion.	La Combe Saint Mi-	
Chénier.	la mort.	chel.	la mort.
Seine inférieure.		Soloniac.	Récl. et b.
Albitte.	la mort.	Campmas.	la mort.
Pocholles.	la mort.	Marvuéjols.	Récl. et b.
Hardy.	Réel. et b.	Gouzy.	la m. et f.
Yger.	Récl. et b.	Rochegude.	Récl. et b.
Hecquet.	idem.	Meyer.	la mort.
Duval.	idem.	Damber Mesnil, mal.	
Vincent.	idem.	Le Var.	
Fauve.	idem.	Escudier.	la mort.
Le Febvre.	idem.	Charbonier.	la mort.
Brutel.	idem.	Ricard.	la mort.
Blailleul.	Réclusion.	Ifnard.	la mort.
Mariette.	Récl. et b.	Despinasty.	la mort.
Doublet.	idem.	Roubaut.	la mort.
Ruault.	R. provis.	Antiboul.	Réclusion.
Bourgeois.	R. et dép.	Barras.	la mort.
De la Haye.	Récl. et b.	La Vendée.	
Seine & Marne.		Je. Fl. Goupilleau.	la mort.
Mayduyt.	la mort.	Aimé Goupilleau.	la mort.
Bailly de Juilly.	Récl. et b.	Gaudin.	Récl. et b.
Tellier.	la mort.	Maignen.	la mort.
Cordier.	la mort.	Fayo.	la mort.
Vieux.	Récl. et b.	Muffet.	la mort.
Geoffry , l'ainé.	Réclusion.	* Morisson, point de	
Bernard.	la mort.	voix déclarant qu'il	
Humbert.	Récl. et b.	ne croyait pas Louis	
Opoix.	idem.	justiciable.	n
De France.	idem.	Girard.	Récl. et b.
Bernier.	R. provis.	Garos.	la mort.
Des Deux Sévres.		La Vienne.	7
Le Cointe-puyraveau	la mort.	Piorry.	la mort.
Jard Panvillier.	Récl. et b.	Ingrand.	
	R. et dép.	Dutrond Bornier.	Récl. et b.
Du Breuil.	la mort.	Martineau.	Récl. et b.
L'Official.	Récl. et b.	Bion.	Récl. et b.
	la mort.	Creuzé la Touche.	la mort.
Du Chastel, malade.		Thibaudeau.	The state of the s
La Somme.		Creuzé Pafcal.	Réclusion.
	la mort.	La Haute Vienne.	Piol as h
	Réclusion.	La Croix.	Récl. et b.
- Cumitoria.	Récl. et b.	Le Sterpt-Beauvais.	cas d'inv.
Dunion	la mort.	Daniles	
	Réclusion.	Bordas.	Réclusion.
Scellier.	a mort.	Gay Vernon,	la mort.
			1.130.

6.

b.
b.
f.
b.

ь.

6.

e.

Faye.	Banniff.	Boret.	Récl. & b.
Rivaud.	Réclusion.	Serres.	idem.
Les Vofges.	Récl. & b.	Caseneuve.	idem.
Poulain Grandpré.	la mort, en	Izoard.	idem.
	cas d'inv.	Baffes Alpes.	
Balan.	Réclusion.	Verdallin.	Récl. & b.
Perrin.	la mort.	Maisse.	la mort.
Souhait.	Lam. & f.		idem.
Gouher.	Récl. & b.	Sarvornin.	idem.
Breffon.	Récl. & b.	Réguis.	Kécl. & b.
Noë!	2002. 0 0.		la mort.
Noël.) absens.	4.5	Peyre. l'Ardéche.	- MUIL.
L'Yonne.			R. & dép.
Maure.	La mort.	Boiffy d'Anglas.	Lam. & s.
Le Pelletier.		Soubeyran St. Prix. Gamon.	
	La mort.	Gainon.	idem en cas
Jacques Boileau.	La mort.	Coins Mamin	d'inv.
Turreau.	La mort.	Saint Martin.	Réclusion.
Bourbotte.	La mort.	Garilhe.	idem.
Précu.	Lam. & f.	Gleizal.	la mort.
Hérard.	La mort.	Corin Fusier.	Récl. & b.
Finot.	La mort.	Des Ardennes.	
Chastelain.	Récl. & b.	Blondel.	r. & m. en
L'Ain.			eas d'inv,
Deydier.	La mort.	Ferry.	la mort.
Gauthier.	idem.	Ménesson.	idem.
Royer.	Récl. & b.	Du Bois.	idem.
Meyer.	Réclusion.	Vermond.	r. &. m. en
Merlin.	La mort.		cas d'inv.
l'Aisne.		Robert.	la mort.
Quinette.	La mort.	Bodin.	Récl. & b.
Jean de Bry.	idem.	Thierrier.	
Befroy.	idem.	l'Arriege.	
Saint Just.	idem.	Vadier.	la mort.
Blin.	la mort, en	Clauzel.	idem.
	cas d'inv.	Campmartin.	idem.
Petit.	idem.	Esport.	idem.
Condorcet.	la peine la .	Lakanal.	idem.
	plus grave	Gafton.	idem.
	du code	l'Aube.	
	pénal qui	Courtois.	la mort.
	ne soit pas	Robin.	idem.
	la mort.	Perrin.	Récl. et b.
Figuer.	La mort.	Bonnemain.	id. & dép.
	idem.	Pierret.	idem.
Loyfel.			idem.
Boucheron.	idem & s. même op.	Douge.	la mort.
Dupin, le jeune.		Garnier. Duval.	Récl. & b.
	que Con-		
n 411:	dorcet.	Rabaud de S. Etienne,	Réclusion.
l'Allier.		l'Aude,	
Vidalin.	la mort.	Azema.	la mort.
* Chevalier.	point de v.	Bonnet.	idem.
Ba-A-1	la mort.	Ramel.	idem.
Makel.		1 lamana	idem.
Beauchamp.	idem & s.	Girard.	
	idem & s.	Morin.	Récl. et b.
Beauchamp.			Récl. et b. idem.

(418)

Maragon.	la mort.	Chazau.	idem.
Périés.	R. & Dép.	Chedanau.	idem. et f.
l'Aveyron.		Riberau.	idem.
Bo.	la mort.	Devard.	Récl. & b.
St. Martin Volognes.	Récl. & b.	Maulde.	R. perpét.
Lobinhes.	idem.	Brun.	La mort.
Camboulas.	la mort.	Crevelier.	idem.
Joseph la Combe.	idem.	la Charente infér.	
Bernard St. Affrique.	Récl. & b.	Bernard.	La mort.
Séconds,	la mort.	Bréard.	idem.
Louchet.	idem.	Eschasseriaux.	idem.
Godefroy Yzarn Va-		Nion.	idem.
lady.	Réclusion.	Ruamps.	idem.
Bouches du Rhône.		De Chezeau.	Récl. et b.
Duprat.	La mort.	Lozeau.	La mort.
Rebecquy.	La mort.	Giraud.	Réclusion.
Barbaroux.	idem.	Vinet.	La mort.
Granet.	idem.	D'Autriche.	récl. prov.
Durand Maillane.	Récl. & b.	Garnier.	La mort.
Gafparin.	La mort.	le Cher.	
Bayle.	idem.	Alaffer.	Récl. & b.
Baille.	idem.	Foucher.	La mort.
			Réclusion.
Rovere.	idem.	Bauchéton.	La mort.
Pélissier.	idem.	La Blunerie.	
Laurent.	idem.	Dugene.	Réclusion.
Deperret.	Récl. et b.	Pelletier.	La mort.
Calvados.		la Correze.	
Fauchet.	Réclusion.	Brival.	La mort.
Du Bois Dubais.	la mort, en	Borie.	idem.
	cas d'inv.	Chambon.	idem.
Henri la Riviere.	Récl. et b.	Lidon.	idem et s.
L'Homond.	Réclusion.	Lannot.	la mort.
Bonnet.	la m. & f.	Pénieres.	idem.
Vardon.	Réclusion.	* La Fond.	point de v.
Doulcet Pontécou-		la Corfe.	
lant.	Récl. & b.	Salicetti.	la mort.
Taveau.	La mort en	Chiappe.	Récl. & b.
	cas d'iny.	Péraldy.	idem.
Jouenne.	idem & s.	Cafa Bianca.	Récl. prov.
Dumont.	Récl. et b.	Andrei.	Réclusion.
Cuffy.	idem.	Baufio.	Récl. & b.
Le Got.	Réclusion.	Mottedo.	Réclusion.
Philippe Belleville.	Récl. & b.	la Côte d'Or.	
Cantal.	1000.00	Bazire.	La mort.
Thibault.	Récl. et b.	Guitton Morveau.	idem.
	la mort.	Prieur.	idem.
Milhau.	Récl. & b.		idem.
Mejenfac.		Oudot.	R. & Dép.
La Coste.	La mort.	Lambert.	idem.
Joseph Maille, absent.		Maréy.	
Tarrié.	La mort.	Guyot.	la mort.
Chabanon.	Récl. et b.	Treilhard.	idem.
Peuvergue.	Réclusion.	Rameau.	Banniffe.
la Charente.		Bertier.	la mort.
Bellegarde.	La mort.	Côtes du Nord.	21.0
Guinberteau.	idem.	Couppé.	Réclusion.

f. b. oét. rt.

rt.

rt.

f.

e. S b.

on. S b.

rt.

Dép.

Te.

ion.

Champraux.	R. & Dép.	Fayolle.	Réchusion.
Gothier, le jeune.	R. perpét.	L'Eure.	
Fleury.	idem.	Buzot.	la mort.
Giraud.	idem.	Du Roy.	la mort.
Guyomard.	Récl. et b.	Lindet.	la mort.
Loncle.	la mort.	Richou.	Récl, et b.
Goudelin.	Récl. et b.	Le Maréchal.	R. & Dép.
La Creuse,		Bouillerot.	la mort.
Huguet.	la m. & s.	Vallée.	idem en cas
*Debourges.	Pt. dev.		d'inv, &
Coutifion.	Réclusion.		R. provis.
Guyés.	la mort.	Savary.	Reclusion.
Jaurand.	Réclusion.	Robert Lindet.	la mort.
Baraillon.	R. provif.	Topsent, abf, par m.	
Tenier.	Récl. & b.	L'Eure & Loire.	
La Dordogne.		La Croix.	la mort.
La Marque.	la mort.	Briffot.	la mort.
Pinet.	la mort.	Pétion.	la mort.
La Coste.	la mort.	Girouft.	Récl. & b.
Roux Fazillac.	la mort.	Le Sage.	la m. & f.
Taillefer.	la mort.	Loyfeau.	la mort.
Peussard.	la mort.	Bourgeois, abf. par m.	
Lambert.	la mort.	Challes.	la mort.
Allafort.	la mort.	Fremenger.	la mort.
Meynard.	R. provis.	Finisterre.	
Bouquier, l'ainé.	la mort.	Boham.	la mort.
Le Doubs.		Blad.	la mort.
Guirot.	Réclusion.	Gueznot.	la mort.
Michaud.	la mort.	Marcé.	Récl. et b.
Séguin.	Récl. et b.	Quenec.	Réc. & dép.
Monnot.	la mort.	Kervelegan.	idem.
Vernetey.	la mort.	Guermeur.	la mort.
Besson.	la mort.	Gommaire.	Récl. et b.
La Drome.		Le Gard.	
Julien.	la mort.	Leyris.	la mort.
Sauteyra.	idem.	Tavernel.	la m. & s.
Gerente.	Réclusion.	Vouland.	la mort.
Martinet.	idem.	Jac.	la mort.
Marbos.	idem.	Aubry.	la mort.
Boiffet.	la mort.	Bulla.	Récl. et b.
Coilot de la Salcette.	la mort en cas d'inv.	Rabaut Pommier. Chazal, fils.	la m. et s. la m. & s.
Jacomin.	la mort.		



PRÉCIS HISTORIQUE

De la Révolution du 31 Mai 1793; Déchéance des GIRONDINS, des BRISSOTINS, etc.

Neque lex est justior ulla, Quam necis artifices arte perire sua.

Compte rendu de 22 Députés à leurs Commettans.

FRANÇAIS,

Lorsque la représentation nationale cesse d'être libre, & que la vérité est étoussée, le temple des loix doit être fermé; & alors, ne pouvant remplir notre mandat, le premier de nos devoirs est celui de vous instruire. Nous nous bornons à des faits évidens, & nous vous laissons le soin d'en tirer les conséquences.

Une loi avait ordonné, dans les sections de Paris, la formation de comités de surveillance, sur les étrangers & gens suspects. Cette loi a été éludée: au lieu de comités de surveillance, on avait créé, de la maniere la plus illégale, des comités révolutionnaires qui étaient contraires à l'in-

tention & à la lettre de la loi.

Les comités révolutionnaires ont créé un comité central, composé d'un membre de chaque comité de section. Cette commission centrale a délibéré secrétement; ensuite elle a suspendu les autorités constituées; elle a pris le nom de conseil révolutionnaire du département de Paris, & s'est investi, ou plutôt a usurpé un pouvoir dictatorial. ince

ans.

être des

em-

des

l'en

Pa-

fur

elu-

vait

mi-

in-

co-

déles

on-

&

Ja-

Une commission extraordinaire avait été créée dans le sein de la convention, pour dénoncer les actes illégaux & arbitraires, des différentes autorités constituées de la république; pour découvrir et poursuivre les complots tramés contre la liberté et la sureté de la représentation nationale, & pour faire arrêter ceux qui leur feraient dénoncés comme chets de conjuration. Les comités révolutionnaires sont venus le 27 Mai, ont entouré la convention d'hommes armés, & ont demandé la suppression de cette commission. Leur demande est décrétée par affis & levé, & le lendemain rapportée par appel nominal, jusqu'à ce que le comité eût fait son rapport; (mais on a constamment refusé d'entendre son rapporteur.) Le 30, le conseil révolutionnaire vint intimer à la convention l'ordre de supprimer la commission extraordinaire. Au milieu des pétionnaires armés, couverts des huées & des rugissemens des tribunes, entourés de canons, quelques membres décretent la suppression de la commission. Le 31, on bat de nouveau la générale; le tocsin sonne; on tire le canon d'alarme. A ce fignal, tous les citoyens prennent les armes, & reçoivent l'ordre de se rendre autour de la convention. Quelques députations viennent demander le décret d'accusation contre trente-cinq membres de la convention : l'assemblée, qui avait unanimement improuvé cette pétition faite dans le mois d'Avril par quelques sections appuyées de la municipalité, & qui l'avait déclarée calomnieuse, la renvoie cependant à l'examen de son comité de falut public, pour en faire fon rapport fous trois jours. Le premier Juin, vers les trois heures du soir, le conseil révolutionnaire fait marcher la force armée pour inveltir le palais national; il se présente dans la nuit à la barre, & demande le décret d'accusation contre les dénon-

Dd 3

cés. La convention passe à l'ordre du jour, motivé sur le renvoi, & ordonne aux pétitionnaires de déposer au comité de falut public, les preuves

des délits imputés aux accufés.

Depuis le 30, les barrieres avaient été fermées, les administrateurs des postes suspendus, les journaux arrêtés, les paquets ouverts, les lettres décachetées & recachetées ensuite avec un sceau portant cet exergue: révolution du 31 Mai 1793; ou avec un autre sceau du comité de salut public.

Le comité de falut public, attendait des preuves pour faire son rapport, lorsque le dimanche 2 Juin, le conseil révolutionnaire se présente de nouveau à la barre, & demande, pour la derniere fois, le décret d'accusation contre les dénoncés. L'assemblée passe à l'ordre du jour, mais alors les pétitionnaires font figne aux spectateurs de sortir & de courir aux armes, pour obtenir par la force ce que la justice défendait d'accorder. A midi, le tocsin sonne; la générale bat; les citoyens sont forcés de prendre les armes & d'obéir au chef que le conseil révolutionnaire leur avait donné; ils fe portent en armes autour de la convention : plus de cent pieces de canon entourent le palais national; des grils à boulets rouges font placés aux Champ-Elyfées; la garde de la convention, ainsi que les vrais citoyens, font confignés dans les corps de garde; les canons font braqués à toutes les avenues; les portes font fermées; la configne est donnée de ne laisser sortir aucun député, & de tirer fur le premier qui voudrait regarder à travers les croifées; Duffaulx, le vénérable Duffaulx, est indignement frappé; Boissy d'Anglas a sa chemise déchirée; un grand nombre d'autres sont insultés par des vils satellites qui les repoussent à toutes les issues; les bataillons, qui depuis plusieurs jours devoient être partis pour la Vendée, arrivent mo-

ires

ives

ées,

ur-

éca-

or-

ou

eu-

che

de

ere

es.

les

tir

ce

le

nt

ue

ils

us

0-

lX

ıfi

OS

es

ft

e

1-

-

fubitement, & s'emparent des couloirs & des postes intérieurs de la falle. On leur distribue des assignats & du vin : c'était eux qui devaient égorger vos représentans; & ils l'auraient fait, sans que la garde nationale eût pu l'empêcher. Les assiégeans sont munis des meilleures armes, tandis que les fections se plaignaient d'être dépourvues; enfin le palais national n'est plus qu'une prison où les représentans du peuple sont menacés, insultés, avilis & outragés. On demande que le comité de falut public, pour calmer l'égarement du peuple qui investissait la falle, fasse son rapport : Barrere monte à la tribune; &, parlant au nom de ce comité, il propose que les membres dénoncés, & contre lesquels on n'a fourni aucunes preuves de délit, foient invités à se suspendre de leurs fonctions : quelquesuns se prêtent à cette mesure. On décrete que le commandant de la force armée fera mandé à la barre pour y rendre compte dé sa conduite, & de qui il tient les ordres qu'il a reçus : ce décret n'est pas exécuté. Deux factionnaires menacent un député : on décrete qu'ils feront traduits à la barre: la force s'oppose encore à l'exécution de ce second décret. Alors, on demande que la féance foit levée, & que le Temple des loix foit fermé: on leve la féance, le président marche à la tête de la convention; il ordonne aux sentinelles de se retirer; la convention parvient jusqu'au milieu de la cour sans trouver de résistance, mais arrivée là, le commandant de la force armée lui ordonne de rentrer : le président lui dit que la convention n'a aucun ordre à recevoir; qu'elle tient ses pouvoirs du peuple Français; & que le peuple Français peut seul lui commander. Le commandant Henriot tire son sabre, fait ranger sa cavalerie en bataille, ordonne aux canonniers de pointer leurs canons: ses soldats sont prêts à faire seu.... Le pré-D d 4

sident rétrogade; les députés le suivent dans tous les rangs; ils se présentent avec lui aux différentes issues; mais toutes étaient fermées & défendues par du canon. Enfin, l'assemblée ne pouvant se retirer, elle reprend sa séance; que disons-nous? elle rentre dans sa prison, & quelques membres décretent que Gensonné, Guadet, Brissot, Gorsas, Pétion, Vergniaud, Salles, Barbaroux, Chambon, Buzot, Biroteau, Lidon, Rabaut, Lasource, Lanjuinais, Grangeneuve, le Hardy, le Sage, Kervelegan, Gardien, Boileau, Bertrand, Vigée Mollevaut, La Riviere, Gomaire & Bergoin, seront mis en état d'arrestation chez eux, & pourquoi.....? Nous ne devons pas laisser ignorer que Couthon, fur la proposition de Marat, demande qu'on ajoute à ce nombre Valazé & Louvet, & quelques membres y confentent; car la plupart n'ont point participé à cette humiliante délibération. Après le décret figné, une députation se présente pour témoigner sa satisfaction sur le décret rendu, et vient offrir un nombre égal des citoyens pour fervir d'ôtages aux députés mis en état d'arrestation.

Français, qui voulez être libres & républicains, voilà des faits que l'on n'oferait pas même nier: nous ne vous les représentons qu'en masse, & nous éloignons des détails plus atroces encore. La représentation nationale emprisonnée, avilie, délibérant sous les poignards d'une faction audacieuse, n'existe plus. Ne laissez pas usurper vos droits plus long-temps; ne laissez pas l'exercice de la souveraineté nationale en de telles mains; sauvez la liberté, l'égalité sainte, l'unité & l'indivisibilité de la république: sans elles, la France est perdue. Repoussez avec horreur toutes propositions tendantes au sédéralisme; ralliez-vous, serrez-vous, pressez-vous de toutes parts, vous pouvez encore sauver la chose publique. La chose publique ré-

side dans la France entiere; elle n'est pas resserrée, concentrée, comme on le voudrait, dans les feuls murs de Paris. Vos représentans détenus ne pourront y parler; qu'importe, ils fauront mourir dignes encore de vous, dignes d'eux-mêmes, trop heureux si la patrie se sauve après eux. Lorsque le moment des vengeances nationales sera arrivé, Français, n'oubliez jamais que Paris n'est pas coupable; que les citoyens de Paris ignoraient les complots dont on les rendait eux-mêmes les aveugles instrumens; non ce n'est pas sur Paris que la main terrible & toute puissante de la nation doit s'appésantir, mais sur cette horde de brigands, de scélérats qui se sont emparés de Paris, qui dévorent Paris & la France, qui ne peuvent vivre que de crimes, & qui n'ont plus de falut que dans le désespoir même du crime. Adieu.

S

Paris, le 7 Juin, l'an deuxieme de la République Française.

Extrait du rapport de S. Just, sur la faction de Brissot, PÉTION et ROLAND, à la séance du 8 Juillet 1793.

"Aucun de ceux qui avaient combattu le 10 " Août, ne fut épargné. La révolution fut flétrie dans " la personne de ses défenseurs, et de tous les tableaux " consolans qu'offraient ces jours prodigieux, la mali-" gnité n'offrit au peuple Français que ceux de Sep-" tembre; tableaux déplorables sans doute, mais on " ne donna point de larmes au sang qu'avait versé " la cour? Et vous aussi, vous avez été sensibles " aux agonies du 2 Septembre et qui de nous avait " plus droit de s'en porter les accusateurs inflexibles, " ou de ceux qui, dans ce tems-là, jouissaient de " l'autorité, et répondaient seuls de l'ordre public, et " de la vie des citoyens, ou de nous tous qui arri-

vions désintéressés de nos déserts? Pétion et Manuel ,, étaient alors les magistrats de Paris. Ils répondaient à quelqu'un qui leur conseillait d'aller aux prisons, qu'ils ne voulaient point risquer leur popularité. Celui qui voit égorger sans pitié est plus cruel que celui qui tue. Mais lorsque l'intérét a fermé le cœur de magistrats du peu-" ple , et les a dépravés jusqu'à prétendre conserver , leur popularité en menageant le crime, on en doit , conclure qu'ils méditaient un crime eux-mêmes; , qu'ils ont dû conspirer contre la république, car , ils n'étaient pas assez vertueux pour elle; ils ont dû déplorer les forfaits qu'ils ont laissé commettre, pour n'en pas être accusés; ils ont dû jouer l'austérité pour , adoucir l'horreur de leur conduite, et tromper leurs con-, citoyens. , Accusateurs du peuple; on ne vous vit point le 2 , Septembre entre les assassins et les victimes, quels-, qu'aient été les hommes inhumains qui verserent le sang, , vous en répondez tous, vous qui l'avez laissé répandre! " Morande est-il assassiné, disait Brissot? Morande

", était son ennemi, Morande était dans les prisons. ", Les mêmes assassins ont provoqué des loix de sang ", contre le peuple; les mêmes assassins ont provo-", qué la guerre civile. L'épouvante se reproduisait

, sous toutes les formes.....,

ERRATA du Tome II.

Page 285. On lit à la note, Mad. la Princesse de Tarente est le seul & dernier rejetton de l'ancienne maison de Châtillon, &c. lisez, Madame la Princesse de Tarente, & sa sœur, Madame la Duchesse de Crussol, sont les derniers rejettons de l'ancienne maison de Châtillon.

Page 325. Le comte Alex. de la Rochefoucault qui avait passé la journée auprès du Roi, lisez, le Comte François de la Rochefoucault.

Nouvelles Anecdotes sur les prisonniers d'Orléans massacrés à Versailles, à ajouter à la page 351.

Lorsque les prisonniers arriverent à Versailles, les soldats qui les avaient escortés, disaient hautement au peuple: quand est-ce donc que vous commencez? Ils

ne voulaient pas les massacrer en route, parce qu'alors rien n'aurait pu les disculper. A Versailles ils étaient plus à leur aise, et ils provoquaient les assassins.

Un des prisonniers ayant su en chemin, qu'on devait les transférer à Versailles trouva moyen de donner des ordres à un tapissier de cette ville de faire porter un lit pour lui dans une des loges de la menagerie. La commune de Versailles s'y opposa, en disant au Tapissier, qu'il n'y en avait pas besoin. Effectivement, il n'y avait pas le plus léger préparatif de fait pour recevoir les 53 prisonniers. Ni vivres, ni lits, ni paille, rien n'était prêt. On était assuré du massacre; et le choix d'un dimanche pour leur entrée à Versailles confirmait encore cette certitude.

M. le Duc de Brissac, attendant son tour pour être massacré, eut la présence d'esprit d'ordonner à un de ses gens qu'il apperçut d'aller recommander à Mad. la Comtesse du Barry, à qui il était tendrement attaché depuis la mort de Louis XV, de quitter pendant quelque tems sa maison de Luciennes, parce qu'il prévoyait qu'on y porterait ses membres déchirés. Les cannibales n'y manquerent pas.

Ils burent pendant toute la soirée dans les cabarets de Versailles, ayant sur la table les membres et les têtes de leurs victimes. Quinze jours après le massacre, on vit de ces bourreaux qui conservaient encore dans leurs poches, certaines parties du corps des

prisonniers.

iel

à

ils

oit

18

u-

er

it

3;

ar

lû

ur

ir

n-

2

S-

e

5.

g

it

On assure que M. d'Abancourt, ministre de la guerre, tua quatre hommes avant de succomber sous le nombre des assassins. Ce M. d'Abancourt était un beau, brave, et honnête jeune homme, qui n'avait accepté le ministere, ainsi que M. de Ste. Croix, que pour obéir aux ordres positifs du Roi.

Les deux MM. de Montgon, se cacherent plusieurs jours, et plusieurs nuits dans le parc de Versailles. Ils firent demander un passeport à Pétion. Celui-ci le refusa. Il exigeait à la fin de Septembre, que ces deux jeunes gens vinssent se reconstituer prisonniers

à l'Abbaye.

Ces nouveaux détails m'ont été donnés par un témoin oculaire depuis l'impression du récit qui précede. Page 391. Liste des Français qui ont composé pendant l'année 1793, le comité de secours pour les ecclésiastiques et laïcs refugiés en Angleterre.

MESSIEURS,

L'Evêque de St. Pol de Léon, président.

L'Evêque de Montpellier.

Le Comte de Botherell, procureur Syndic des états de la province de Bretagne.

Le Comte de Coigny. Le Comte de la Châtre.

Le président de Frondeville.

Le Marquis de Cheffontaine. Le Marquis de Chambors.

Le Vicomte de Souillac.

Le Chevalier Blondel.

Je sais que l'on s'occupe dès-à présent de l'histoire de la persécution de l'Eglise. Je laisse donc à ceux qui ont été les témoins de l'exercice journalier des vertus de ces deux prélats et de leurs collegues, à leur rendre la justice qu'ils méritent. Cette tâche ne pouvait être remise en de meilleures mains qu'en celles de M. l'Abbé de Barruel.

Personne aussi ne pouvait être plus justement choisi pour exprimer au nom du clergé Français, la reconnaissance dont ce corps est pénétré, pour l'intérêt qui lui a été témoigné en Angleterre. Les prêtres Français a qui le Roi de la Grande Bretagne a accordé un azile au Château de Winchester, y ont fait ériger un monument simple, sur lequel ils ont déposé les expressions de leur gratitude. Je me joins à eux en publiant cette inscription.

Le clergé du Brabant ne s'est pas conduit avec moins de générosité envers ces infortunées victimes de la religion et de l'honneur. Que d'actions nobles resteront ensevelies dans le silence parce que la délicatesse des bienfaiteurs l'a exigé de la part des obligés. Graces vous soient rendues, ô vous tous qui avez arraché au désespoir et à la mort tant de familles forcées de fuir pour échapper aux assassins, généreux Shir..., Hald..., Hank..., Col..., Bur..., etc. etc-graces vous soient rendues sur-tout, vertueux Baron de Reek (1); malgré le sécret que vous avez exigé; vos traits de bienfaisance ont été trop multipliés pour qu'il vous ait toujours été gardé. Quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, recevez mes remercimens au nom de l'humanité, et jouissez au fond de votre cœur du plaisir si doux que procure l'exercice de la vertu! Oh! combien les peuples seraient heureux, si les Rois avaient toujours auprès d'eux des ministres aussi éclairés et aussi sensibles.

INSCRIPTION.

Placée par les Prêtres Français, sur un monument érigé dans le Château Royal de Winchester.

Favente Deo, optimo, maximo,
Diù sospes et incolumis,
In suorum decus ac delicias,
In exterorum admirationem et perfugium
Vivat

GEORGIUS III. Magnæ Britanniæ Rex piissimus.

Eternæ pacis beneficio gaudeat;
Jugi pietatis, scientiæ, et opum laude
Inclarescat
Generosissima gens Britannica
Quæ

Rivalis studii eximio genere
Cleri Gallicani
Innumeris calamitatibus oppressi,
Patriis sedibus expulsi
Terris et alto jactati,
Partem non exiguam

(*) M. le Baron de Reek, ci-devant ministre-plénipotentiaire de S. M. Prussienne auprès de Leurs Altesses Royales, à Bruxelles. Almæ parentis instar
Hospitali gremio excepit benignissimė
Protexit apertissimė,
Voluntaria cunctorum Regni ordinum subscriptione
Aluit liberalissimė,
Fovit demum tenerrimė,

Sit etiam semper felix
Præstantissimus senator Britannicus
JOANNES WILMOT.
Sint felices selectissimi et integerrimi viri
Unà cum illo
Publicæ munificentiæ
Dispensatores prudentissimi.

Hæc ardentibus votis
A supremo rerum moderatore
Efflagitat clerus Gallicanus
Per universas
Britannici imperii plagas dispersus.
Hæc in primis supplici pectore
Ad aras provoluti
Impetrare nituntur indesinenter
Non pauci ex eodem clero,
Regalibus istis in ædibus,
Insigni munere collecti,
Qui
Hoc leve gratissimi pignus animi,

Ad perpetuam rei memoriam,

Exaratum curaverunt

Anno reparatæ salutis M. DCC. XCIII.

Atque XXXIII Regni GEORGII. III.

Réponse de M. WILMOT, président du comité, à l'envoi qu'on lui a fait de l'inscription ci-dessus.

(Quod orbi Christiano felix faustumque sit,)
Clero Gallicano
In ædibus Regiis apud Wentam Belgarum
Ex regià beneficentià commoranti,

Acerbissimo rerum exitu
Ob religionem et fidem fortiter vindicatam;
Exuli atque oppresso;
Divina ope.
Aut in patriam reditum fore auspicatissimum;
Aris, focisque sibi restitutis;
Aut domicilium perpetuum atque incolume
Britannica pietate procurandum,
Ex animo suo
Peum optimum, maximum,
Cum civibus suis humillime comprecatur
Memori memor.
JOANNES WILMOT.



Extrait du MORNING HERALD qui peut servir de note à la page 404.

" Les places qui seront prises, doivent être rendues à la France. La convention nationale n'ayant " point été reconnue pour représenter la France, ni " capable de conférer au peuple Français aucun avan-" tage, celui de la paix par exemple, ne peut pas être davantage considérée comme représentant la France, pour lui faire supporter des pertes. Son " pouvoir de faire la paix étant contesté, quelques , pertes qui puissent résulter d'une guerre déclarée par elle, on ne peut les faire supporter qu'à elle, mais non pas à une autorité légale, lorsqu'il y en aura une de restaurée. Retenir ces possessions au monarque , et au peuple Français à cause de la conduite de , la convention, ce serait reconnaître que ce corps , a représenté le monarque et le peuple, tandis que ", dans la vérité, il n'a fait que s'emparer des droits , de l'un et usurper la domination de l'autre."

FIN.

TABLE DES MATIERES

le

nt ni il-

CONTENUES

DANS LE TOME IL

INTRODUCTION
Louis XVI
Testament de Louis XVI 30
Extrait d'une adresse aux assemblées primaires sur le juge-
ment de Louis XVI. par M. Malouet
en 1793
Inscriptions pour les portraits de la famille royale 40 Réstexions sur l'Exil traduites de Bolingbroke, & dediées
aux malheureux Français expatriés 41
CHAPITRE SEPTIEME.
Histoire de l'anarchie depuis le 10 Août jusqu'au 2 Septembre 1792.
Portrait de Brissot
Opérations de l'assemblée et du ministere pour cor- rompre l'opinion publique, préparatifs du procès du Roi 80
Lettre du ministre de l'intérieur aux corps administratifs 86
Lettre du même aux municipalités
Statues renversées, buste de Brutus aux Jacobins 99
Extrait de la séance des Jacobins du 27 Août 102
Décret de déportation des prêtres
Hymne des Marseillois
Hymne des bons Français
0: 0 : m :
Ode sur le massacre des gardes Suisses

HEREN
Captivity, a ballad
Traduction de la Romance ci-dessus
Complainte de la Reine de France
Appel au peuple de l'empire, publié par la chancellerie de
la diète
11 title
Opérations militaires de l'assemblée; dernier mouve-
ment et fuite de M. de Lafayette 142
Riflexions sur la peur des inconnus
Parallele de Dumourier & de Lafayette
Commune de Paris, arrestations, tribunal criminel
populaire, exécutions, visites domiciliaires, mas-
sacres
Exécution de Collenot d'Anglemont
Idem de M. de la Porte, & son portrait 185
Idem de Derozoi
Suite du chapitre précédent 191
'Arrestation de M. Montmorin
Idem de M. & Mlle. Cazotte
Idem & portrait de M. de Beaumarchais 200
Idem de M. de Lally Tolendal. , 204
Idem du jeune Maussabré 207
Idem de Mad. la Princesse de Lamballe 210
and the state of t
Visites domiciliaires
Commune de Paris cassée par la légistature, & apologisée par
Pétion le 31 Août
Nouveau comité de surveillance formé par Panis 230
Lettre de Pétion à la section des Halles 232
Premiere dénonciation des républicains par les anarchistes. 233
-33
CHAPITRE HUITIEME.
Le 2 Septembre
Prise de Verdun
Danton investi du pouvoir dictatorial
Barrieres fermées, prêtres arrêtés
MASSACRE DES PRETRES AUX CARMES 242
Mort de l'Archeveque d'Arles

Caractere de l'Evêque intrus Fauchet. :
Liste des personnes massacrées dans le jardin du couvent
Ace Carmon Et au Cimin ains C E
M
MASSACRE A L'ABBAYE
Anecdote sur S. Méard
Jouneau fauvé
Mort & caractere de M. de Montmorin
Un citoyen obligé de boire du sang 276
M. Cazotte & M. de Sombreuil sauvés par le dévoûement
de leurs filles : mort de M. Cazotte 279
Madame la Princesse de Tarente sauvée 285
Madame la Princesse de Tarente sauvée
Massachus des personnes egorgees, & Jahrens & Photoge 207
MASSACRE AU CLOITRE DE BERNARDINS 295
MASSACRE A L'HOPITAL DE LA SALPETRIERE 296
MASSACRE A L'HOPITAL DE BICETRE 297
MASSACRE A LA CONCIERGERIE DU PALAIS 299
MASSACRE AU GRAND CHATELET 301
MASSACRE A L'HOTEL DE LA FORCE 302
Mort de Mad. la Princesse de Lamballe 305
Liste des personnes massacrées à l'hôtel de la force 317
Life als performes magnatrees a choice at the force 317
Massacre de M. le Duc de la Rochefoucauld. 320
Massacre à Versailles des prisonniers de la haute-
cour nationale d'Orléans 326
The state of the s
Liste des prisonniers de la haute-cour massacrés & de ceux
qui se sauverent, avec les portraits de MM. de Brissac,
Delessart, La Riviere, juge paix, &c 352
Determines Las terretes juge pains , co
Réflexions générales sur les massacres du mois
de Septembre 1792, et sur la part qu'y eurent
également les républicains et les anarchistes. 359
egalement les republicantis et les affarchistes. 339
Récapitulation des événemens du mois de Septembre & obser-
vations sur les principes & les causes des révolutions 394
various jui les principes & les caujes des revolutions 394
Conclusion de l'ouvrage
Adresse aux constitutionnels 399
Interêt des puissances coalisées 401
Portraits des quatre philosophes Genevois, J. J. Rousseau,
Necker, Claviere & Marat, égarant successivement
les quatre classes de la société à les courtisans les hours
les quatre classes de la société; les courtisans, les bour-
geois, les jeunes gens & la populace; & corrompant
les boudoirs, les clubs, les caffes & les cabarets 407

La religion seule capable de rétablir l'ordre. : :	410
Liste des régicides qui après avoir décrété unanimement que	
le Roi n'était pas inviolable, & qu'il était coupable,	
ont voté pour sa punition	411
Révolution du 31 Mai 1793. Les républicains décrétés d'ac-	
cusation par les anarchistes de la convention nationale	420
Errata.	426

AVIS

POUR PLACER LES FIGURES.

Portrait de Louis XVI. frontispice Tome I.

Portrait de Louis XVII. frontispice Tome II.

Plan du Château des Thuilleries Tome I. page 74.

Mon Agonie de 38 heures, doit être placée à la fin du premier Volume.